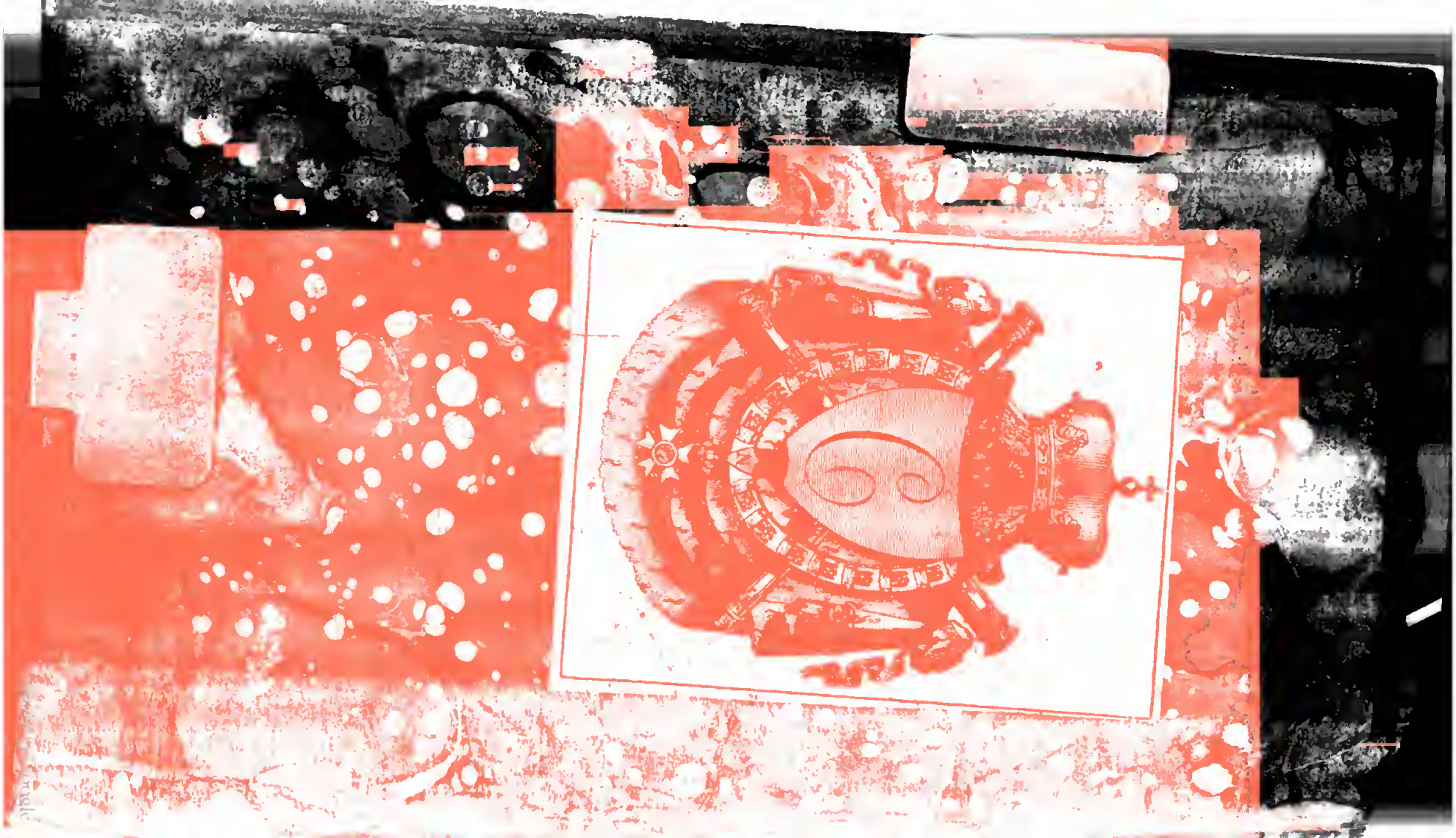


3484

Pa. Col. XXXIII-6

80-2252-32-

ŒUVRES

COMPLETTES

DE

M. DE SAINT-FOIX.

583526

ŒUVRES

COMPLETTES

DE

M. DE SAINT-FOIX,

Hiſtoriographe des Ordres du Roi.

TOME PREMIER.

FUNDO PALATINO

A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple-du-Goût.

M. DCC. LXXVIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

AVERTISSEMENT.

M. De Saint-Foix, *s'étoit proposé de donner l'Edition que nous faisons paroître aujourd'hui, & avoit même rassemblé un très-grand nombre de morceaux intéressans & curieux, destinés à completter le recueil de ses* Essais Historiques. *Il nous avoit marqué lui-même l'ordre que nous devions suivre dans la distribution générale de ses Œuvres, & les Gravures dont il désiroit qu'elles fussent décorées. On s'est fait un devoir de s'y conformer ; & sa mort n'a rien dérangé à l'exécution de son plan.*

Les *morceaux qui n'avoient point encore paru sont insérés, dans leur rang, parmi les* Essais sur Paris, *& ont augmenté de près d'un Volume cette nouvelle Edition : on les a imprimés aussi séparément en un*

Tome in-12, *en faveur de ceux qui désireront completer les Editions précédentes.*

ÉLOGE HISTORIQUE, DE M. DE SAINT-FOIX.

GERMAIN-FRANÇOIS POULLAIN DE SAINT-FOIX, né à Rennes, en Bretagne, le 25 Février 1699, fit ſes Etudes au Collége des Jéſuites, & fut enſuite Lieutenant de Cavalerie dans le Régiment de la Cornette-Blanche.

QUOIQUE né avec un caractère bouillant & fougueux, il ſentit de bonne heure l'amour des Lettres; & ſes premiers pas le portèrent

vers la carrière du Théâtre. A vingt-trois ans, il donna ſa petite Comédie de *Pandore*, dont il n'a laiſſé qu'une ſimple analyſe. Il ne reſte non plus qu'un extrait fort court de la *Veuve à la mode*, qui fut jouée aux Italiens en 1726. Je ne parle point d'une autre pièce intitulée: *le Contraſte de l'Amour & de l'Hymen* dont le manuſcritne s'eſt point retrouvé.

Au premier bruit de guerre, en 1733, M. de Saint-Foix ſuivit le Maréchal de Broglie en Italie, en qualité de ſon Aide-de-Camp. A la paix, il ſollicita une Compagnie qu'il n'obtint pas; & dans la crainte d'éprouver de nouveaux refus, il quitta le ſervice, dès que les circonſtances purent le lui permettre.

La réforme de ſon Régiment lui fournit un prétexte honnête de ſe retirer dans ſa Patrie où il acheta une charge de Maître-Particulier des Eaux & Forêts, qu'il exerça

pendant quelques années ; mais l'amour des Lettres le ramena dans la Capitale, le ſeul endroit où l'on puiſſe les cultiver avec ſuccès.

Son caractère inquiet, emporté, contrariant, ne l'empêcha pas d'arriver aux places & aux penſions deſtinées aux Gens de Lettres Ses ouvrages lui firent des Protecteurs; mais ſon inflexibilité lui ſuſcita des affaires, dont quelques-unes ſe terminèrent avec l'épée. Dans l'hiſtoire de ſes querelles, la plus célèbre eſt celle qu'on lui attribue avec un Garde du Roi, au ſujet d'une taſſe de café ; mais dont il s'eſt toujours fort défendu.

Malgré l'âcreté & la violence de ſon humeur, M. de Saint-Foix s'eſt fait une réputation brillante, qu'il a conſtamment ſoutenue, & comme Auteur Dramatique, & comme Hiſtorien. Son *Théâtre*, ſes *Eſſais hiſtoriques ſur Paris*, ſes *Lettres Turques*, celles de *Nédim-Coggia*,

& ſon *Hiſtoire de l'Ordre du Saint-Eſprit*, ſont les quatre genres d'Ouvrages, ſur leſquels eſt établie cette réputation Littéraire, qui le place au rang de nos bons Ecrivains.

Des peintures de mœurs naïves, les expreſſions les plus naturelles & les plus délicates, caractériſent ſon *Théâtre*. C'eſt la nature même, c'eſt le cœur qui parle & qui ſe développe ; c'eſt le ſentiment qui emprunte la voix de l'ingénuité, & qui ſe peint ſous les plus aimables couleurs. M. de Saint-Foix joint à une diction pure, correcte & toujours élégante, la façon de dialoguer la plus vive, & en même tems la plus décente. Dans vingt Comédies que nous avons de lui, on ne trouve pas une plaiſanterie haſardée, & qui ne ſoit du bon ton. Son badinage eſt d'autant plus agréable, qu'il a toujours l'air naturel, même en offrant les traits les plus ingénieux, & où il y a le plus de fineſſe. Il a le mérite d'avoir crée les ſujets

de la plupart de ſes Pièces; & c'eſt un genre neuf qu'il a mis au théâtre. Molière expoſe les défauts les plus communs parmi les hommes, pour les corriger par le ridicule. Les Romanciers Dramatiques retracent, dans leurs Pièces, des ſituations touchantes, telles qu'il peut en arriver en effet dans les familles. L'ingénieux Auteur de l'*Oracle*, du *Sylphe* & des *Grâces*, ſemble avoir choiſi un milieu entre ces deux extrémités : il ne fait pas rire dans le goût de Molière ; il eſt encore plus éloigné de faire pleurer; mais il fait ſourire agréablement le Spectateur ; & ce ſouris, que fait naître un trait ſpirituel, ou une idée de volupté délicatement voilée, vaut bien le ris qu'excite une plaiſanterie purement comique. L'Auteur paroît s'être appliqué à étudier le cœur des femmes, à y démêler les plus ſecrets ſentimens, & à les expoſer au naturel ſur la ſcène, ſous l'enveloppe d'une fiction aimable. Lui ſeul ſait ſaiſir, ſans être vainement ſubtil, les nuances fines & imperceptibles. Il exprime habile-

ment le goût, la façon de penſer, & les petits défauts même du beau Sexe : il les fait ſentir avec adreſſe, & de manière à le flatter plutôt qu'à l'offenſer.

Les talens de M. de Saint-Foix ne ſe bornoient pas au Théâtre : il commença en 1753 ſes *Eſſais hiſtoriques ſur Paris*. C'eſt un aſſemblage de faits ſinguliers, qui forment un tableau des mœurs de la Nation dans les différens ſiècles, depuis la fondation de la Monarchie juſqu'à nous. C'eſt en même-tems une ſuite de réflexions neuves, aiſées, agréables, écrites avec toutes les grâces, la force, le naturel & la préciſion du ſtyle de l'Auteur. C'eſt une critique ſûre, éclairée; une ironie fine & légère; une Erudition qui étonne d'autant plus, qu'elle n'eſt jamais recherchée, avec l'expreſſion la plus ſimple, la plus nette & la plus claire. Cet Ouvrage eſt un de ceux qui intéreſſent & par le ſtyle, & par le fond des choſes. La manière dont elles y ſont placées, fait ſouvent Epigramme;

de même que chaque anecdote, chaque trait, vaut une réflexion philoſophique & y ſupplée. Paris ſemble devenir un ſéjour encore plus intéreſſant, depuis qu'à chaque pas on peut s'y rappeler quelque évènement mémorable ou ſingulier ; & ce n'eſt pas le ſeul fruit de ces *Eſſais*. Quelles lumières l'Auteur ne répand-il pas ſur les endroits les plus obſcurs de notre Hiſtoire, les plus négligés par tous nos Ecrivains, & peut-être les plus intéreſſans! C'eſt la voix du Philoſophe & du Citoyen : il ne déguiſe point les défauts de ſa Natoin ; mais il s'intéreſſe à ſa gloire. Quant aux mœurs des anciens Francs & Gaulois, rien de plus agréable que de les comparer avec les nôtres; de juger combien les Deſcendans l'emportent ſur leurs Pères dans les Sciences, les Arts, dans toutes les connoiſſances acquiſes ; & combien peut-être ils leur ſont inférieurs du côté de la franchiſe, & de certaines vertus que les Sciences ne donnent pas toujours, & qu'elles ôtent quelquefois. Hiſtorien philoſophe,

l'Auteur n'écrit que pour rendre les mœurs plus douces & les hommes meilleurs. Cet objet perce à travers toutes ſes réflexions & toutes ſes recherches. Il peint par les faits ; & ces faits mis à leur place, appuyés de circonſtances négligées par tous les Hiſtoriens, prennent ſous ſa plume une face nouvelle, & n'en acquièrent qu'un plus grand air de vérité. L'Auteur des *Grâces* a trouvé l'art de jetter ſur des faits obſcurs & embrouillés, la même clarté, la même élégance qui règnentdansſespetits chefs-d'œuvres Dramatiques. Il ſait ſe faire lire, même dans les morceaux de pure diſcuſſion, avec le même plaiſir que dans les traits qui ſont anecdote.

On donneroit une idée bien imparfaite des *Lettres Turques*, & de celles de *Nedim Coggia*, ſi on ne les repréſentoit que comme un Ouvrage purement agréable. C'eſt un Cadre élégant, où un ingénieux Ecrivain a ſçu enchâſſer une Satyre fine de nos mœurs;

des Réflexions tantôt badines, tantôt ſolides; des Peintures de l'Amour, variées ſelon le génie des Peuples & des conditions différentes. On y ſaiſit avec autant de juſteſſe que de vivacité, l'impertinence de nos Petits-Maîtres, la bizarrerie de nos façons de penſer, les contradictions de nos jugemens & de nos uſages, la rapide ſucceſſion de nos modes; en un mot, le caractère général des François, & les mœurs particulières de certaines profeſſions. Ce mêlange agréable & inſtructif de galanterie, de traits d'hiſtoire, de politique & de morale, peut ſervir de pendant aux immortelles *Lettres Perſannes* du célèbre Monteſquieu.

M. de Saint-Foix ne s'eſt pas propoſé de s'étendre en long détails ſur tous ceux que nos Rois ont admis dans l'*Ordre du Saint-Eſprit*; mais en rappellant leurs noms, il raporte quelques traits, quelques anecdotes; & ces différens traits de fermeté, d'intrépidité, d'humanité, de bienfaiſance, de dé-

ſintéreſſement & d'amour pour la Patrie, préſentent une ſuite d'exemples honorables à la Nation, & dignes d'un Ordre ſi illuſtre. D'ailleurs on voit que l'Auteur s'eſt appliqué à découvrir l'origine de pluſieurs uſages qu'on y a conſervés ; il a donné, ſur quelques Statuts, des éclairciſſemens abſolument néceſſaires, & a relevé des erreurs conſidérables de pluſieurs de nos Hiſtoriens.

En publiant cet ouvrage, quoique moins eſtimé que les précédens, M. de Saint-Foix a du moins eu l'avantage ſur quelques muets Hiſtoriographes de France, de s'être acquitté des obligations que ſa place d'Hiſtoriographe de l'Ordre lui impoſoit. Il l'obtint comme une récompenſe de ſes talens & de ſes écrits; & l'on ne s'attendoit pas qu'il rendroit publique, avant ſa mort, une Hiſtoire dont ſon grand âge ſembloit à peine lui permettre de préparer les matériaux ; mais l'amour du devoir

l'excita à l'entreprendre ; & le zèle l'exécuta.

On a lieu d'être étonné qu'avec un eſprit inquiet, difficile, emporté, & des talens recommandables, M. de Saint-Foix ait joui paiſiblement, pendant près de ſoixante ans, de ſa réputation. L'envie elle-même a-t-elle donc auſſi redouté la violence de ſon caractère? Ou, n'eſt-ce pas plutôt, parce qu'au milieu de ſes ſuccès, ſon triomphe n'avoit rien d'inſultant pour ſes Rivaux? Jamais on ne l'entendit vanter ſon génie, ni tirer vanité des applaudiſſemens. Si l'orgueil du talent ſe fût joint à l'âcreté de ſon humeur, il eût été le fléau de la République des Lettres. Il critiquoit rarement, & n'étoit point abſolument offenſé d'une critique honnête & juſte. Mais lorſqu'un Anonyme imprudent ôſa le déférer comme un Ecrivain hardi & irréligieux, il ne s'abbaiſſa point à lui rendre injure pour injure ; il le cita au Tribunal de la Loi, & laiſſa aux Magiſtrats le ſoin de le venger.

Les Lettres ont perdu en M. de Saint-Foix un Hiſtorien philoſophe, qui n'abuſa point de ſa raiſon pour faire adopter des paradoxes; qui jamais ne tranſmit à la mémoire un fait qui n'intéreſſât le cœur, ou ne fût une leçon pour les mœurs. Elles ont perdu un Ecrivain agréable, ſous la plume duquel les faits ſe convertiſſoient en vérités philoſophiques, de manière que le plus ſouvent ils ſemblent être une ſuite d'Apologues, dont les moralités ſe préſentent naturellement aux Lecteurs. Elles ont perdu un Auteur ingénieux & ſage, qui conſerva la pureté du goût, dans un ſiècle où enfreindre ſes loix, paſſe pour l'eſſor du génie.

On peut mettre M. de Saint-Foix au nombre des bons Ecrivains que l'Académie Françoiſe a rejettés, ou qu'elle a négligé de s'aſſocier. Il méritoit certainement, par ſes écrits, d'être admis dans ce Corps reſpectable; mais, il faut en convenir, ſon caractère n'avoit rien de ce liant indiſpenſable dans

une Compagnie, où l'union, la douceur, les égards doivent régner autant que l'eſprit & le goût. Ce n'eſt pas qu'on ait pu lui reprocher cet orgueil altier, ce dédain excluſif pour tout ce qui n'étoit ni lui, ni de lui. A cet égard il avoit la modeſtie du vrai talent, & la ſimplicité de l'homme de génie. Il eut même quelques amis parmi les-Gens-de-Lettres; & il les recevoit dans la retraite qu'il s'étoit choiſie à l'une des extrémités de Paris; mais ils ſe prétoient à ſon caractère, cédoient à ſes emportemens, ne le contrarioient jamais, & ſouffroient ſon humeur en faveur de ſon eſprit & de ſes bonnes qualités, qui balançoient quelquefois ſes défauts.

S'il eſt vrai que les Auteurs ſe peignent dans leurs écrits, M. de Saint-Foix eſt une exception à la règle: non ſeulement aucun ne ſe reſſent de cette humeur véhémente; mais ils forment, avec elle, le contraſte le plus frappant.

Cette inquiétude qu'auroient dû augmenter les avant-coureurs de la mort, diſparut avant ce terme. Il vit approcher ſon dernier moment d'un œil tranquile, demanda à être adminiſtré, & rendit le dernier ſoupir le 25 Août 1776.

L'ORACLE,

COMÉDIE

EN UN ACTE

Repréſentée, pour la première fois, ſur le Théâtre de la Comédie Françoiſe, le 22 Mars 1740.

ACTEURS.

LA FÉE *Souveraine.*

ALCINDOR, *fils de la Fée.*

LUCINDE, *jeune Princeſſe, aimée d'Alcindor.*

La Scène eſt dans le Palais de la Fée.

C. P. Marillier inv. 1771 L. Halbou Sca

Oui, je vous aime, je vous adore.

l'Oracle Sc. dernier

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE" NAPOLI

L'ORACLE,

COMÉDIE

SCENE PREMIERE.

LA FÉE, ALCINDOR.

LA FÉE.

En vérité vous êtes bien insupportable !

ALCINDOR.

Mais, ma mere....

LA FÉE.

Mais, mon fils, d'où venez-vous ?

ALCINDOR.

D'admirer tout ce que la Nature a jamais formé de plus beau.

LA FÉE.

De voir Lucinde ?

ALCINDOR.

Aſſoupie par la chaleur du jour, elle dormoit ſur un lit de roſes....

LA FÉE.

Vous a-t-elle vu ?

ALCINDOR.

Eh, Madame, je vous dis qu'elle dormoit. Un de ſes beaux bras étoit paſſé ſous ſa tête ; l'autre, étendu du côté où j'étois, ſembloit chercher des fleurs qui naiſſoient autour d'elle : quelque ſonge agréable l'agitoit & peignoit ſon teint de couleurs vives & mêlées : dans mon raviſſement, il ſembloit à mon cœur ; que mes yeux étoient trop lents à lui porter tout le plaiſir qu'ils goûtoient ; je n'ai pas été le maître de mon tranſport....

LA FÉE.

Mon fils !

ALCINDOR.

J'ai pris une de ſes belles mains, que j'ai baiſée avec une ardeur... Mais à un mouvement qu'elle a fait, croyant qu'elle s'éveilloit, je me ſuis vîte retiré ſans qu'elle m'ait apperçu. Madame, ce ſeroit en vain que vous m'ordonneriez de différer encore à me préſenter devant elle : il me ſeroit

impoſſible de vous obéir. Je l'aime, je l'adore; je veux le lui dire, m'en faire aimer, ou mourir à ſes pieds.

LA FÉE.

Mon art eſt bien puiſſant; je ſuis la Fée ſouveraine; je puis en un inſtant bâtir des Palais, exciter des tempêtes, & changer un lieu charmant en un deſert affreux; mais je vois qu'il eſt au-deſſus de mon pouvoir, de gouverner un jeune fou à qui l'amour tourne la tête. Eh bien, mon fils, perdez-vous; perdez Lucinde; & détruiſez par votre imprudence, les meſures que j'ai priſes juſqu'à préſent pour aſſurer votre bonheur avec elle.

ALCINDOR.

Mais, quelles raiſons avez-vous, pour ne vouloir pas qu'elle me voie?

LA FÉE.

Apprenez-les donc enfin. Au moment de votre naiſſance, je fis conſulter l'Oracle ſur votre deſtinée:

« Le fils de la Fée ſouveraine, répondit-il, eſt » menacé de grands malheurs; mais il les évite- » ra, & ſera même heureux, s'il peut ſe faire » aimer d'une jeune Princeſſe, qui le croira ſourd, » muet, inſenſible. »

ALCINDOR.

Sourd, muet, inſenſible !

LA FÉE.

Jugez, mon fils, par la tendreſſe que j'ai pour vous, combien cette réponſe m'affligea : cependant, à force d'y rêver, j'eſpérai, en prenant certaines meſures, de détourner les malheurs qui vous menaçoient, & de voir l'accompliſſement de l'Oracle, quelque impoſſibilité qu'il y parut.

ALCINDOR.

Je n'ai pas, Madame, la même confiance que vous dans la bizarrerie du goût des femmes, & je ne croirai jamais...

LA FÉE.

Ecoutez-moi. Au même inſtant que vous vîtes le jour, naquit auſſi une Princeſſe, fille d'un Roi voiſin de cette Iſle : (c'eſt votre Lucinde.) Je l'enlevai, & la tranſportai dans ce Palais, inacceſſible à tous les humains. Elle n'y a été ſervie que par des ſtatues, & n'y a vu que des figures inſenſibles, auxquelles, par la puiſſance de Féerie, j'imprimois toutes ſorte de mouvemens. Loin de lui donner quelque idée de ce qui ſe paſſe dans le monde, j'ai tâché juſqu'à préſent de lui per-

ſuader que nous y ſommes, elle & moi, les ſeuls êtres qui parlent, qui penſent, qui connoiſſent & qui raiſonnent ; & que tous les autres, formés uniquement pour nous ſervir, ou pour nous amuſer, ſont abſolument inſenſibles, ſans connoiſſance, & incapables également d'amour & de haine, de douleur & de plaiſir.

ALCINDOR.

Quel a été, & quel eſt le but de tous ces faux préjugés où vous avez élevé ſon enfance ?

LA FÉE.

De lui faire croire, en vous préſentant à elle, que vous n'êtes qu'une poupée...

ALCINDOR.

Une poupée ?...

LA FÉE.

Oui, une eſpece de marionette organiſée au-deſſus des tailles ordinaires.

ALCINDOR.

J'entends : cette idée me divertit, & peut réuſſir. Pſiché ne voyoit point l'Amour ; elle le croyoit un monſtre ; cependant elle l'aimoit. L'imagination ſéduite par vos preſtiges, Lucinde me croira tel que l'Oracle exige qu'elle me croie ; c'eſt-à-

dire, n'ayant une bouche & des yeux que pour l'agrément ; cependant elle m'aimera : on peut tromper la raiſon, mais jamais le ſentiment : ſon cœur recevra de la Nature des avis qu'elle goutera, ſans les comprendre, & qu'elle ſuivra par inſtinct, comme l'Abeille va cueillir le parfum des fleurs. Cette intelligence, cette chaîne, cette force ſympathique des cœurs agira... Oui, Madame, elle m'aimera ; & je ſerai, dans ce jour, le plus heureux des mortels. Allons la trouver : vous pouvez compter, puiſque l'intérêt de mon amour l'exige, que je ſuis une ſtatue, une vraie ſtatue, un marbre inſenſible.

LA FÉE.

Il n'eſt pas encore tems que vous paroiſſiez... je l'apperçois ; retirez-vous vîte, & paſſez par ce cabinet. Dans la converſation que nous allons avoir enſemble, je vais préparer les choſes, & tâcher de les amener à votre ſatisfaction.

ALCINDOR.

Un mot. Quand elle badine avec ſon chien, il la careſſe ; ne pourrai-je pas auſſi, ſi elle badine avec moi ?...

LA FÉE.

Bon ! voilà l'homme de marbre ? (*Le faiſant ſortir.*) Sortez, vous dis-je, ſortez donc.

SCENE II.

LA FÉE, LUCINDE.

LUCINDE *entre en rêvant profondément.*

CE n'eſt point une illuſion... ce n'eſt point un ſonge ; il avoit la bouche ſur ma main.

LA FÉE.

Que dites-vous, Lucinde ?

LUCINDE.

Ah !... je ne vous voyois pas.

LA FÉE.

Il avoit la bouche ſur votre main ? Eh qui ?

LUCINDE.

Je ne ſais. Il a diſparu comme un éclair ; mais il ſemble qu'en baiſant ma main, il y ait imprimé un trait de flamme, qui depuis ce moment agite mon cœur.... Oui, depuis ce moment je ne ſuis plus la même ; je cherche... Eh quoi ? je ne puis me l'expliquer. Il ſemble que je reſpire un autre air... Toute la Nature me paroît plus riante, plus animée.... Quelle union, quelle tendreſſe, ma bonne, je viens d'admirer dans deux petits

oiſeaux ! ils étoient ſur une même branche ; ils chantoient l'un à l'autre ; ils ſe regardoient, mais avec des regards que je n'ai encore vu qu'à eux, & que nous n'avons point enſemble, vous & moi. Quelques momens de ſilence ſuccédoient à leur ramage ; & ils recommençoient bientôt à chanter, ou plutôt à ſe répondre avec une vivacité, avec des tranſports... Vous riez ?

LA FÉE.

Sans doute. Car enfin, pour ſe répondre, il faut s'entendre.

LUCINDE.

Je crois bien auſſi qu'ils s'entendoient.

LA FÉE.

Eh ! croyez-vous auſſi que votre clavecin, ou votre baſſe de viole vous entendent, vous répondent, & ſont ſenſibles aux doux accens de votre voix, lorſqu'ils s'accordent ſi juſte aux tons que vous prenez ?

LUCINDE.

Belle comparaiſon ! ce ſont des machines.

LA FÉE.

Ne vous ai-je pas dit cent fois, que vos oiſeaux ſont de pures machines, mais mieux organiſées,

parce que la Nature toujours plus induſtrieuſe, toujours plus ſavante, & toujours ſupérieure à l'art en a compoſé & arrangé elle-même les reſſorts ?

LUCINDE.

Répétez-le moi encore mille fois, ma bonne, & je n'en croirai rien. Un ſentiment intérieur qui m'a ſaiſie à la vue de ces deux oiſeaux, répugne à ce que vous me dites : ſi j'avois pu les attraper, je les aurois flattés de la main, careſſés, baiſés ; je les aurois mis enſemble dans mon appartement ; & j'euſſe été fort attentive à tous leurs beſoins ; au lieu qu'en vérité je n'ai jamais penſé à careſſer ma viole ou mon clavecin, ni a regarder ſi ma guittare avoit froid ou chaud.

LA FÉE.

(*A part.*) Il faut l'étonner par un nouveau trait de mon art. (*Haut.*) Lucinde, regardez ces ſtatues ; examinez-les bien ; touchez-les ; elles ſont de marbre ; & vous ne croyez pas ſans doute qu'elles ſoient ſenſibles : cependant je vais faire jouer certains reſſorts qui produiront les mêmes mouvemens que vous admirez dans vos oiſeaux, & qui vous font croire qu'ils ſentent & qu'ils penſent.

La Fée touche de ſa baguette trois ſtatues ; celle du milieu commence une entrée par des mouvemens

de ſurpriſe & d'admiration, & forme ſes pas ſur une ſarabande jouée par les deux autres ſtatues, dont l'une tient un violon & l'autre une flûte allemande : après la ſarabande, tout l'orqueſtre en ſourdine ſe joint à la flûte & au violon, & joue un air gai & coulé, ſur lequel la ſtatue continuant toujours de s'animer par degrés, danſe un tambourin par lequel l'entrée finit. Pendant ce divertiſſement Lucinde baiſſe les yeux & paroît triſte.

Qu'avez-vous, Lucinde ? Quelle ſombre triſteſſe vous a ſaiſie tout-à-coup ? il ſembleroit que ce petit divertiſſement vous fait de la peine ?

LUCINDE.

Il m'en fait ſans doute. Il confond & détruit des idées où je m'entretenois avec plaiſir. Mes pauvres petits oiſeaux, n'êtes-vous donc que des machines ? Je m'imaginois que vous étiez ſenſibles, & que vous goûtiez une ſatisfaction infinie à vous voir, à vous regarder, à vous entretenir le jour, & à vous retrouver la nuit l'un à côté de l'autre ſur une même branche. (*A la Fée.*) La Nature, diſois-je enſuite en moi-même, pour ménager des plaiſirs à ces oiſeaux, leur inſpire une union ſi tendre ; elle n'aura pas été moins bonne

à mon égard ; & il y a ſans doute quelque être de mon eſpece... Vous le ſavez, dites-le moi ; qui peut être venu me baiſer la main tandis que je dormois ?

LA FÉE, *ſouriant.*

Je ſoupçonne un... un jeune homme dont je crois avoir apperçu les traçes, & qui rôde depuis ce matin autour de ce Palais. Il ſera d'abord accouru à vous comme à un être de ſon eſpece ; mais en vous éveillant, vos regards l'auront mis en fuite.

LUCINDE.

Un jeune homme !.. Les hommes ſont-ils auſſi des machines ?

LA FÉE.

Oui, mais plus parfaites & plus achevées que je votre ſinge même, à qui vous croyez tant d'eſprit. Leur couleur eſt ordinairement blanche, & leur taille comme ces ſtatues. J'en avois autrefois ici quelques-uns ; mais ils ont tant de défauts, que je m'en ſuis dégoûtée.

LUCINDE.

Les oiſeaux chantent, ces ſtatues danſent, mon clavecin rend des ſons, & ma pendule indique l'heure qu'il eſt ; que ſont les hommes ?

LA FÉE.

Ils ſont diviſés en pluſieurs eſpeces. Ceux qu'on appelle guerriers, & qui plaiſent le plus à l'apparence, s'aſſemblent par milliers dans une plaine; ils ont de longs couteaux bien tranchans; ils s'élancent, ſe précipitent les uns ſur les autres, s'égorgent, ſe taillent en piéces...

LUCINDE.

Cela eſt horrible! Oh, ce ſont des machines; il n'y a point de raiſon à tout ce carnage-là: cependant je ne ſerois pas fâchée de voir un homme, ſi je ne craignois ſa fureur & ſa méchanceté.

LA FÉE.

Vous n'avez rien à craindre; nous ſommes femmes; tout fléchit devant nous dans l'Univers; ces hommes ſi furieux entr'eux, rampent à nos pieds; nous portons dans les yeux un caractere qui les adoucit; cet aimant les attache & les plie à tous nos mouvemens; ils n'ont que ceux que nous voulons, & y ſont aſſervis à peu-près comme cette figure qui s'offre à vous dans un miroir.

LUCINDE.

Mais cette figure eſt la mienne.

LA FÉE.

Et cependant n'eſt pas vous. Les hommes auſſi,

ſans être nous, paroiſſent devenir d'autres nous-mêmes, ſe transforment dans nos ſentimens, & prennent toutes nos paſſions.

LUCINDE.

Ma bonne, tâchez de me faire voir celui qui eſt venu me baiſer la main, tandis que je dormois.

LA FÉE.

Si vous ne l'avez point trop éffarouché, il eſt peut-être encore autour de ce Palais : je vais le chercher auparavant qu'il s'éloigne.

LUCINDE.

Allez vîte ; j'attends votre retour avec impatience.

SCENE III.

LUCINDE, *ſeule.*

Elle rit.... de mon impatience ſans doute... elle a raiſon. Réellement ma curioſité va juſqu'à l'émotion. Il me paſſe dans la tête des chimeres, qui ſemblent être approuvées par mon Cœur. Un homme... Eh bien un homme!.. Oh! je veux... je veux jouer un air ſur mon clavecin.

(*Elle va à ſon clavecin, & revient auſſi-tôt.*)

Je fais une réflexion. Je ſuis une étourdie ; je devois accompagner Souveraine ; elle auroit guété de ſon côté, & moi du mien ; & s'il avoit paru, nous nous ſerions doucement, doucement rapprochées, & nous l'aurions pris.

(Elle retourne encore à ſon clavecin, & revient auſſi-tôt.)

Quel cruel ſoupçon vient m'agiter ? Pourquoi ne m'a-t-elle pas propoſé d'aller avec elle ? Car enfin nous nous ſerions aidées : elle a dû le penſer : quand elle a dit que les hommes avoient tant de défauts qu'elle s'en étoit dégoûtée, je me ſuis apperçue qu'elle ſourioit, & ne diſoit pas ce qu'elle penſoit. Ne voudroit-elle point encore garder celui-ci pour elle, & me le cacher comme les autres ? Oh ! ne ſoyons pas ſa dupe ; allons la joindre avant qu'elle ait le tems....

(voulant ſortir, elle apperçoit la Fée qui entre.)

SCENE IV.

LA FÉE, ALCINDOR, LUCINDE.

LUCINDE.

AH ! vous voilà ! eh bien, eſt-il pris ?

LA

LA FÉE.

Oui, & je n'ai pas eu de peine à l'amener.

LUCINDE.

Où eſt-il donc ?

LA FÉE.

Il me ſuivoit.

LUCINDE.

Oh ! vous l'aurez laiſſé échapper.

(*Elle court au fond du Théâtre, & apperçoit Alcindor.*)

Ah !... ma bonne !... mais... comment ?... En vérité... oui...

LA FÉE *la contrefaiſant.*

Ah !... ma Bonne ! mais.... comment ?... En vérité... oui... que voulez-vous dire ?

LUCINDE.

Je ne ſais : vous m'avez jetté un regard qui m'a tout-à-fait embarraſſée.

LA FÉE.

Moi, je vous ai jetté un regard ?

LUCINDE *ſe mettant à côté d'Alcindor.*

Il eſt auſſi grand que moi ! Comme il me regarde ! Ses yeux ſont doux & gracieux ! Oh ! je ſuis

perſuadée qu'il n'eſt pas de ces furieux qui ſe battent & ſe déchirent. Je le retiens pour moi.

LA FÉE.

Je vous le cède volontiers.

LUCINDE.

Il faut lui donner un nom. Comment l'appellerons-nous ?

LA FÉE.

Comme vous voudrez.

LUCINDE.

Charmant.

LA FÉE.

Charmant, ſoit. Mais laiſſons pour quelques momens Monſieur Charmant ; & allons conſidérer un phénomène que je viens d'appercevoir au coucher du Soleil.

LUCINDE.

Ma bonne ! J'ai tant vu le Soleil.

LA FÉE.

Mais vous n'avez pas vu ce phénomène ; & nous raiſonnerons enſemble...

LUCINDE.

En vérité, Madame je raiſonnerois fort mal.

LA FÉE.

En vérité, Mademoiſelle, reſtez avec votre Charmant; je ne veux point vous gêner; il faut eſpérer que cette fantaiſie vous paſſera comme bien d'autres.

SCENE V.

LUCINDE, ALCINDOR.

LUCINDE *regardant ſortir la Fée.*

Elle ſort; tant mieux; ſa préſence m'embarraſſoit; ſon eſprit eſt quelquefois monté ſur un ton qui m'ennuie beaucoup.

(*Conſidérant Alcindor.*)

Les beaux cheveux! Qu'il porte bien la tête! Sa taille eſt parfaite! il ſemble à mon cœur qu'il trouve enfin l'objet qu'il cherchoit, & que des idées confuſes lui traçoient il y a long-tems.

(*Contrefaiſant la Fée.*)

Cette fantaiſie vous paſſera comme bien d'autres!

(*S'approchant d'Alcindor.*)

Non, Charmant, je vous chérirai toujours. Fantaiſie! Quel terme! il ſembleroit encore que je ne

ſuis occupée que de quelques oiſeaux : ah quelle différence ! & que je la ſens bien !

(*Elle prend un tabouret & s'aſſied.*)

Venez Charmant.... Il vient ! Il ſe met à mes genoux ! Oh, cela eſt trop aimable !

(*Tandis qu'Alcindor eſt à ſes genoux, elle le regarde, & lui attache au cou un ruban fort long, & s'entortille le bras du reſte.*)

J'entends du bruit, ſeroit-ce déja Souveraine ?

(*Elle ſe leve, & court où elle croit entendre du bruit, tenant Alcindor en leſſe.*)

Elle ne vient pas; je me trompois; elle eſt attachée à conſidérer ſon phénomène. Puiſſe-t-elle y reſter juſqu'à ce que j'aille la chercher !

(*Elle prend un autre tabouret, le place auprès du ſien, & fait ſigne à Alcindor de s'aſſeoir.*)

Il ne veut pas s'aſſeoir ! Il ſe remet à mes genoux !... Charmant, oui, vous êtes charmant. Je vous ai bien nommé.... Vous me charmez.... Vous m'enchantez.... Hélas ! le plaiſir que j'ai à je voir ſéduit ma raiſon ; je lui parle, comme s'il pouvoit m'entendre & me répondre... Je me plais dans cette illuſion... Je ne ſais preſque où je ſuis... le ſoupire.... un trouble, un déſordre agréable s'empare de mes ſens, & répand dans mon cœur une joie ſecrette;.. une agitation;.. une douceur

qui juſqu'à préſent m'a été inconnue... Donnez la main, Charmant.

(*En voulant l'obliger de ſe lever, elle lui met par hazard la main ſur le cœur...*)

En vérité, le cœur lui bat comme à moi!

ALCINDOR *à part.*

Je n'y puis plus tenir; cette ſituation eſt trop critique pour un amant.

SCENE VI.

LA FÉE, ALCINDOR, LUCINDE.

LA FÉE *à part, en entrant.*

JE reviens; j'ai peur que mon étourdi n'ait oublié qu'il doit paroître ſourd, muet, inſenſible.

LUCINDE *courant à la Fée.*

Ma Bonne, accordez-moi une grace.

LA FÉE.

Qu'elle grace?

LUCINDE.

Ah! ma chere Bonne, animez Charmant; faites qu'il puiſſe penſer, me parler, m'entendre & me répondre.

LA FÉE.

Vous me demandez l'impoſſible.

LUCINDE.

L'impoſſible, Madame?

LA FÉE.

Oui, l'impoſſible, Lucinde.

LUCINDE.

Vous me déſeſpérez!

LA FÉE.

Faut-il encore vous répéter que ces êtres qui vous amuſent, peuvent bien par la liaiſon de leurs reſſorts, imiter quelques-unes de nos actions; mais que ces reſſorts, de quelque façon qu'on les arrange, ne peuvent jamais produire un ſentiment, une penſée?

LUCINDE, *d'un ton piqué.*

Je vous entends, Madame, je vous entends; je pénetre fort bien dans vos idées.

LA FÉE.

Et qu'y voyez-vous?

LUCINDE, *avec beaucoup de vivacité.*

J'y vois, Madame, que vous être très-ſavante; que vous voudriez que je devinſſe une Philoſophe comme vous, pour avoir toujours quelqu'un avec

qui raiſonner, & que vous ne jugez pas à propos d'animer Charmant, parce que vous croyez que ſi nous pouvions nous entretenir enſemble, nous ne ſerions occupés que du plaiſir de nous voir, de nous aimer, & que nous nous ſoucierions fort peu de nous rendre dignes de vos ſublimes entretiens. Eh bien! Madame, une juſte colere me ſaiſit. Je vous déclare que je ſuis une ignorante; que je veux toujours l'être; que j'ai la ſcience en horreur, & que je vais, à l'inſtant, briſer & mettre en pieces tous ces inſtrumens de Philoſophie, qui me paroiſſent des meubles très-ridicules dans mon appartement.

SCENE VII.

LA FÉE, ALCINDOR.

ALCINDOR, *regardant ſortir Lucinde.*

ADIEU les globes & les ſphères. Cet emportement n'eſt-il pas charmant?

LA FÉE.

Il eſt plaiſant, du moins; elle eſt auſſi vive que vous, mon fils.

ALCINDOR.

Je l'en aimerai d'avantage. Un ſentiment ten-

dre, vivement exprimé, fait les délices du cœur. Mais je vous dirai, Madame, que vous êtes arrivée fort à propos; te n'étois plus mon maître; j'allois parler...

LA FÉE.

Et l'Oracle?

ALCINDOR.

L'Oracle? J'avois la vue troublée, & ne voyois plus que Lucinde. Prévenu, flatté, careſſé, par ſes beaux yeux, j'ai long-tems baiſſé les miens; je me mordois les lèvres; toute ma perſonne m'embarraſſoit. Ah! Madame, qu'une bouche & des yeux ſont à charge, lorſqu'il faut les tenir inutiles avec ce qu'on aime!

LA FÉE.

Il faudra bien cependant vous contraindre encore quelque tems. Peut-être que les ſentimens qu'elle vous marque ne ſont point de l'amour, mais de purs mouvemens d'un caprice & d'une curioſité vive pour un objet nouveau. Il eſt donc de la prudence d'examiner pendant ſept ou huit jours...

ALCINDOR.

Sept ou huit jours!

LA FÉE.

Oui, mon fils.

ALCINDOR.

Sept ou huit jours! mais, mais, mais, Madame, penſez-vous à la ſituation? penſez-vous que dans ſon appartement, à la promenade, au fond d'un boſquet, Lucinde voudra m'avoir toujours avec elle, & que ſemblable au mouton chéri d'une innocente Bergère, je ſerai careſſé à tous les momens du jour? Et vous voulez....

LA FÉE.

Je veux que le mouton ſoit ſage.

ALCINDOR.

Dites plutôt me faire ſouffrir un genre de tourment tout nouveau, & qui eſt en vérité trop au-deſſus de mes forces.

LA FÉE.

Eh! comment font tant de jeunes filles qui, pendant des mois entiers, réſiſtent à leur penchant, cachent leur amour, & paroiſſent non-ſeulement inſenſibles, mais même cruelles à un amant qui leur plaît?

ALCINDOR.

Oh! je ne ſuis ni fille ni ſtatue; & je vais le déclarer à Lucinde...

LA FÉE.

De grace, mon fils, différez encore quelques momens ; laiſſez-moi faire ſubir à ſon cœur un nouvel examen ; & ne riſquez pas de vous découvrir mal-à-propos, puiſque le bonheur de votre vie en dépend.

SCENE VIII. ET DERNIERE.

LUCINDE, LA FÉE, ALCINDOR.

LUCINDE.

JE viens de briſer le Zodiaque & les Pôles, & de jetter par les fenêtres le globe de l'Univers.

LA FÉE.

Vous êtes bien vive !

LUCINDE.

Et vous, bien cruelle ! vous dites quelquefois que vous m'aimez ; & cependant vous me refuſez la ſeule choſe qui peut me combler de joie, & me donner la ſatisfaction la plus ſenſible.

LA FÉE.

Pour vous prouver que je vais toujours au-devant de tout ce qui peut vous faire plaiſir, je veux

bien vous dire que votre Charmant étant parmi les hommes d'une eſpèce qu'on appelle *Petits maîtres*, il n'eſt pas poſſible de le faire penſer, & de lui inſpirer de la raiſon; mais que d'ailleurs il ira, viendra, rira, pleurera, ſe jettera à vos genoux, paroîtra tendre, ſoumis, complaiſant, amoureux, inquiet; & cela machinalement, comme tous ceux de ſon eſpèce.

LUCINDE.

Machinalement!

LA FÉE.

Il fera plus; il ſifflera, fredonnera & chantera même quelques airs & des paroles....

LUCINDE, *avec tranſport.*

Ah! faites qu'il chante, je vous prie.

LA FÉE.

Volontiers; mais ſongez toujours que cela n'a qu'un jargon, une ſuite de mots, & de lieux communs qu'ils répètent à preſque toutes les femmes indifféremment, au haſard, & comme ils les ont appris.

LUCINDE.

Vous me l'avez déja dit. Vous m'impatientez. Faites-le donc chanter.

LA FÉE, *bas à Alcindor.*

Vous voyez le rôle que vous avez à jouer. (*Haut*) Il faut préluder uu moment, & l'exciter comme l'écho.

Elle chante.

Tout ce qui reſpire...

ALCINDOR *répete.*

Tout ce qui reſpire...

LA FÉE.

Reconnoît l'empire
Du charmant amour.

ALCINDOR.

Reconnoît l'empire
Du charmant amour.

LUCINDE.

Le ſon de ſa voix pénètre juſqu'au cœur!

ALCINDOR *à la Fée qui, d'un regard de colère, le fait taire.*

Doutez-vous encore de mon bonheur, & que l'Oracle?..

LUCINDE.

Quel bonheur? Quel Oracle? Que veut-il dire?

LA FÉE.

Avez-vous déja oublié que ces eſpèces d'ani-

maux-là répètent au haſard, ſans ſentiment & ſans raiſon, ce qu'ils ont entendu chanter ?

LUCINDE, *d'un ton piqué.*

Oui, Madame, je l'avois preſque oublié ; mais vous auriez été bien fâchée de ne m'en pas faire reſſouvenir. Eh bien ?

LA FÉE.

Eh bien ?

LUCINDE.

Pourquoi ne chante-t-il plus ?

LA FÉE.

Parce qu'apparemment on ne lui en a pas appris davantage. Il me ſemble que vous devez être bien contente ; & je ſuis ſûre que votre perroquet ne vous en a jamais tant dit.

LUCINDE.

Mon perroquet ! mon perroquet ! vous ne faites ces comparaiſons, que pour tâcher de donner du ridicule au penchant qu'il m'inſpire.

LA FÉE.

Et vous, Mademoiſelle, vous ne faites que gronder. Vous avez bien de l'humeur aujourd'hui.

LUCINDE.

Qui n'en auroit pas ? Car enfin regardez-le...

mais regardez-le-bien. N'eſt-il pas cruel qu'il ne puiſſe connoître combien je l'aime ?

ALCINDOR *bas à la Fée qui lui ferme la bouche, lui fait des ſignes, & le retient pendant toute cette Scène.*

L'Oracle eſt accompli, vous dis-je ; je veux parler.

LUCINDE.

Que ſon inſenſibilité m'affligera de fois dans le jour !

LA FÉE.

Il eſt vrai ; croyez-moi, chaſſez-le de ces lieux, & de votre ſouvenir.

LUCINDE.

Le chaſſer ! chaſſer Charmant ! me priver de ſa vue ! ô Ciel !

LA FÉE.

Eh bien ! qu'il reſte donc ; & amuſez-vous à lui apprendre des vers & des chanſons que vous lui ferez répéter tant que les jours dureront.

LUCINDE.

Vous avez raiſon ; & je veux tout-à-l'heure lui donner la première leçon. Voyons, Charmant, ſi vous prononcerez bien mon nom. Lucinde . . .

ALCINDOR.

Lucinde !

LUCINDE.

Ma chere Lucinde.

ALCINDOR.

Ma chere Lucinde !

LUCINDE.

Je vous aime.

ALCINDOR *ſe débarraſſant de la Fée qui ſemble encore vouloir l'arrêter, & ſe jettant aux genoux de Lucinde.*

Oui, je vous aime, je vous adore. Il n'eſt point de termes qui puiſſent exprimer mon amour. Lucinde !.. ma charmante Lucinde !.. que de choſes à dire ! & cependant je ne puis que dire mille fois, je vous aime.

LUCINDE.

Ah, ma Bonne, il parle tout ſeul ! ce ne ſont point-là des chanſons.

LA FÉE.

Vous voyez que votre première leçon l'a bien avancé.

ALCINDOR.

Ne cherchez point, Madame, à prolonger ſon erreur. Mon bonheur eſt certain : je puis ſans crainte me livrer à mes tranſports, & lui montrer toute la reconnoiſſance & l'amour dont mon cœur eſt pénétré.

LUCINDE.

Vous avez donc un cœur reconnoiſſant ? Pourquoi me le cachiez-vous ?

ALCINDOR.

Forcé par un Oracle cruel, il falloit que je paruſſe inſenſible. Me reprocheriez-vous l'erreur où je vous ai jettée, lorſque l'intérêt de mon amour m'en faiſoit une néceſſité !

LUCINDE.

Puis-je vous la reprocher ? Elle n'a ſervi qu'à faire mieux éclater tous les ſentimens que vous m'avez d'abord inſpirés ?

ALCINDOR.

Mon adorable Lucinde !

(On entend une ſymphonie variée de flûtes, de tambourins & de violons.)

LA FÉE.

J'entends des concerts : c'eſt la Fée des plaiſirs. Embraſſez-moi mes enfans : ſon arrivée m'annonce qu'en effet l'Oracle eſt accompli, & que déſormais les Deſtins, l'Amour & l'Hymen vous préparent les jours les plus heureux.

(La Fée des plaiſirs paroît avec ſa ſuite, qui forme le Divertiſſement.)

DIVERTISSEMENT.

DIVERTISSEMENT.

RETENEZ bien, jeunes Amans,
Ces regles infaillibles :
Si vous voulez être charmans,
Paroiſſez pendant quelque tems
Sourds, muets, inſenſibles;
Pour ſuivre ces ſages décrets,
Il n'eſt pas beſoin des apprêts,
De la Féerie & du miracle :
Soyez tendres, ſoyez diſcrets ;
C'eſt le ſens de l'Oracle.

Rendez aux yeux indifférens
Vos cœurs inacceſſibles :
Pour tromper les plus vigilans
Paroiſſez à tous les inſtans
Sourds, muets, inſenſibles.
De votre amour, de vos ſoupirs,
Au ſeul objet de vos deſirs,
Prodiguez le charmant ſpectacle ;
Joignez le myſtère aux plaiſirs :
C'eſt le ſens de l'Oracle.

L'Amour vous tend, objets charmans,
Des piéges inviſibles:
Pour fuir les perfides Amans;
Paroiſſez à tous leurs ſermens
Sourds, muets, inſenſibles.
Mais après ces ſages combats,
Aux cœurs tendres & délicats
N'oppoſez point d'injuſte obſtacle;
Eprouvez, ne rebutez:
C'eſt le ſens de l'Oracle.

Le jour qu'on apprit la nouvelle de la priſe de Mahon, Madame la Comteſſe d'Egmont, fille de M. le Maréchal de Richelieu, étant à la Comédie où l'on jouoit l'Oracle, j'ajoutai ces deux couplets ſur un autre air qu'on chante ordinairement à la fin de cette Pièce.

EN vain dans un fort redoutable,
L'ennemi ſe croit imprenable,
Et du haut de ſon roc inſulte à nos ſoldats;
Quand notre Maréchal commande,
Il faut que la place ſe rende:
Cet Oracle eſt plus ſûr que celui de Calcas.

A MADAME D'EGMONT.

La Victoire a ſéché vos larmes;
A l'Hymen prodiguez vos charmes;
Et qu'un nouveau héros guide un jour nos ſoldats:
Votre ſang lui donnant la vie,
Vaudra tous les dons de Féerie:
Cet Oracle eſt plus ſûr que celui de Calcas.

FIN.

ANECDOTE

Sur la Comédie de l'Oracle.

DANS une répétition de cette Piece, l'Actrice, feue Mademoiselle Lamotte, jouant la Fée sur le ton d'une Harangere, l'Auteur lui arracha la baguette qu'elle tenoit dans sa main, & lui dit en colère : « J'ai besoin » d'une Fée & non d'une Sorcière. » L'Actrice voulut insister & crier; mais M. de SANITPOIX lui répondit : « Vous n'avez pas de voix ici; nous sommes au Théâtre » & non au Sabat » *Anecdotes Dram.*

DEUCALION ET PIRRHA,

COMÉDIE EN UN ACTE,

Repréſentée, pour la premiere fois, ſur le Théâtre de la Comédie Françoiſe, le 29 Février 1741.

J'ai fait des Comédies à trois ſeuls Acteurs ; mais il étoit d'une toute autre difficulté d'en faire une, où il n'y en auroit que deux ; le ſuccès devoit même m'en paroître preſque impoſſible, parce qu'une pareille pièce entraîne néceſſairement des monologues, & que le monologue refroidit la ſcène. Cette petite Comédie plut beaucoup à la Cour, & y fut redemandée ; au lieu que la première repréſentation n'avoit que foiblement réuſſi à Paris. Les repréſentations ſuivantes eurent un plein ſuccès ; & j'oſe croire qu'on la verra toujours avec plaiſir, pourvu qu'elle ſoit vivement jouée.

ACTEURS DU PROLOGUE.

LA MARQUISE, *jeune veuve, très-vive.*

LE CHEVALIER.

PROLOGUE.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER.

LA MARQUISE.

SAVEZ-vous pourquoi je vous ai appellé ?

LE CHEVALIER.

Pour que j'aie le plaiſir d'être auprès de vous.

LA MARQUISE.

Je vous trouve admirable ! eſt-ce que je m'intéreſſe à vos plaiſirs ? C'eſt pour voir toutes les mines que vous allez faire pendant la repréſentation de cette petite Comédie que vous avez vantée, & que tout le monde, j'en ſuis ſûre, va trouver froide & peu intéreſſante.

LE CHEVALIER.

Vous en êtes ſûre ? Mais Madame. . . .

LA MARQUISE.

Mais, mon cher Monſieur, j'en ſuis fâchée pour le beau jugement que vous en avez porté.

LE CHEVALIER.

Vous vous piqué d'être vraie, ſincère. . .

LA MARQUISE.

Certainement.

LE CHEVALIER.

Pourquoi donc, lorſque l'Auteur nous la liſoit, il y a deux jours, vous entendis-je répéter pluſieurs fois, *fort bien, a merveille, on ne peut pas mieux* ?

LA MARQUISE, *éclatant de rire.*

La mépriſe eſt plaiſante ! je parlois à une de mes femmes qui m'eſſayoit une coëffure nouvelle. A peine écoutai-je la premiere ſcène.

LE CHEVALIER.

Comment pouvez-vous donc juger de cette Pièce ?

LA MARQUISE *embarraſſée.*

Comment ?.. Comment ?.. Comme on juge...

LE CHEVALIER.

Oui, ſouvent; vous avez raiſon.

LA MARQUISE.

Quoi, vous voudriez me perſuader que le projet ſeul de faire une Comédie où il n'y auroit que deux Acteurs, n'étoit pas fou, extravagant ?

LE CHEVALIER.

Je conviens qu'il étoit difficile à remplir; mais

dans cet eſſai, fou, extravagant, d'une Comédie où l'on ne vouloit abſolument employer que deux Acteurs, cet intérêt, ce nœud, ce dénouement qui ſe trouvent préciſément & uniquement réduits & renfermés entre Pirrha & Deucalion, me paroiſſent heureuſement imaginés. En général, l'idée de cette petite Pièce m'a paru neuve & aſſez ingénieuſe.

LA MARQUISE.

Je vois que s'il n'y avoit eu qu'un ſeul Acteur, elle vous auroit paru un chef-d'œuvre.

LE CHEVALIER.

Non, Madame : deux, c'eſt la Nature ; la Comédie doit être un image de la vie ordinaire, & comme je ſuis perſuadé que vous, l'amour & moi pourroient former...

LA MARQUISE, *vivement.*

Ils ne formeront jamais rien ; mais rien, abſolument rien, que quelques folles idées dans votre tête, & des ſentimens fort inutiles dans votre cœur ; cela eſt dit, décidé, arrangé ; vous y pouvez compter ; revenons à la Piece. On auroit pu ménager des ſcènes où Deucalion & Pirraha ſe ſeroient entretenus ſur leur Poſtérité ; & alors qu'elle

foule d'images, de caracteres vifs, de portraits brillans, d'idées plaiſantes, agréables, piquantes, ſur tous les états & ſur toutes les conditions!

LE CHEVALIER.

Et entr'autres ſur les gens de robe, les Financiers & les Abbés! En vérité, Madame, ces railleries tant de fois répétées, peuvent-elles plaire encore?

LA MARQUISE.

Par la tournure & l'expreſſion, on leur donne les graces de la nouveauté.

LE CHEVALIER.

Et rarement celles de la raiſon. Je ſais cependant qu'elles ſaiſiſſent ordinairement le gros du Public; mais ces prétendus brillans n'auroient-ils pas été déplacés dans cette petite Comédie? J'ai cru, je vous l'avoue, que ſon action ſimple & réduite à elle-même, plairoit par ſon unité, & que ſoutenue par une expreſſion de ſentiment qui m'a paru noble, vraie, naturelle, on devoit abſolument en bannir l'art & la parure empruntée, pour n'y conſerver que des nuances ſimples & peu colorées.

LA MARQUISE.

Elles ne pouvoient être trop chargées; mais le

goût de votre ami eſt de ne s'amuſer que ſur des eſpèces de miniatures, de petits développemens naïfs du cœur, quelques idées riantes qu'il veut toujours traiter ſimplement, & ne jamais parer que de leurs propres beautés, qui ſouvent même ſe perdent ſous ſa main.

LE CHEVALIER.

Ces eſpèces de miniatures, ces petites idées riantes & ces développemens naïfs du cœur, ſont aſſez difficiles à renfermer dans leurs juſtes proportions; & les traits fins & délicats qui leur ſont propres & ſur-tout ceux de la ſimplicité, ne ſe trouvent pas aiſément.

LA MARQUISE.

En un mot, qu'il change de ſtyle; il faut dans une Comédie des écarts, des tirades, des traits extrêmement marqués, de gros Financiers, de petits Gens de robe ſémillans, de fades Abbés, & ſur-tout des Épiſodes; j'aime les Épiſodes.

LE CHEVALIER.

Il eſt certain qu'un Épiſode qui ſe lie naturellement à l'action principale, peut y jetter un nouveau feu, la varier & l'embellir; une Comédie

avec un Épiſode heureux & bien amené, c'eſt Thalie avec du rouge, des mouches & de riches habits; une petite Comédie, réduite à ſon propre fond, c'eſt Thalie

Dans le ſimple appareil
D'une Beauté qu'on vient d'arracher au ſommeil.

LA MARQUISE.

Ah! quelle fade comparaiſon!

LE CHEVALIER.

Eh! pourquoi? J'ajouterai même que l'imagination d'un Auteur, quand elle eſt frappée d'une idée riante, a ſes tranſports, comme le cœur à la vûe d'un objet aimable, qu'il faut préparer, établir ſon ſujet, filer des ſcènes, des incidens, tenir toujours l'eſprit du ſpectateur en ſuſpens, à-peu-près comme les rigueurs & les demi-bontés d'une Maîtreſſe, qui ſe ſuccèdent tour-à-tour, tiennent un amant dans l'incertitude de ſon ſort; juſqu'à ce qu'enfin le moment du dénouement arrive.

LA MARQUISE.

Enfin, vous êtes un extravagant dont les diſcours m'ennuient; & la Pièce commence fort à propos.

LE CHEVALIER.

Quoi ? vous voulez l'écouter !

LA MARQUISE.

Que n'écouterois-je pas plutôt que de vous entendre !

Fin du Prologue.

ACTEURS DE LA COMÉDIE.

DEUCALION

PIRRHA.

La Scène eſt dans une Forêt.

DEUCALION

DEUCALION
ET
PIRRHA,
COMÉDIE

Le Théâtre repréſente une Forêt. DEUCALION *eſt endormi au pied d'une ſtatue, dont la figure & les traits ne laiſſent point diſtinguer ſi elle eſt d'un homme ou d'une femme.*

SCENE PREMIERE.

DEUCALION *s'éveillant.*

QU'AI-JE entendu!.. Quel ſonge!.. Aſtrée... La divine Aſtrée... Elle vient de m'apparoître; & j'apperçois encore dans les airs la trace brillante

du nuage qui la dérobe à ma vue. « Une fille » m'a-t-elle dit, qui comme toi s'énnuie d'être » ſeule, va venir te trouver ; & vous apprendrez » l'un & l'autre dans ce jour, la volonté des Im- » mortels. » Dieux tout puiſſans, c'eſt un ami que je vous ai demandé ; un ami avec qui, lié par la ſympathie & la vertu, la reſſemblance d'humeur & de caractere, je puiſſe m'entretenir, en contemplant les merveilles que votre main inépuiſable répand ſans ceſſe dans la Nature... Une fille dans ces lieux ! Je croyois que toute la race humaine étoit enſevelie ſous les eaux, & que la colère céleſte n'avoit épargné que moi. Il reſteroit des femmes ſur la terre ! Ah ! les Dieux ne m'enverroient ſans doute celle-ci, que pour m'éprouver !... Mais peut-être eſt-ce une illuſion, un vain ſonge.... Je regarde.... O ciel, elle vient ! je l'apperçois à travers ces arbres. Allons, rappellons-nous la fauſſeté, les caprices, les ſéductions, la tyrannie de ce ſexe perfide, tous les égaremens où il entraînoit l'homme ſon malheureux eſclave, & dont enfin il a cauſé la perte. Armons-nous de toute la haine... Hélas ! un regard, un ſeul regard ; & peut-être que dans l'inſtant ce même objet contre lequel je cherche à m'irriter par mes réflexions, embelli par mes deſirs, deviendra l'idole de mon

cœur... elle approche... ne nous expoſons point au danger de la regarder ; détournons la tête : fermons les yeux ; & reſtons avec elle le moins de tems qu'il ſera poſſible.

SCENE II.

DEUCALION, PIRRHA.

PIRRHA, *au fond du Théâtre.*

VOILA véritablement un homme ; & s'il s'appelle Deucalion, je ne puis plus douter que ce ne ſoit une voix céleſte, qui cette nuit m'a commandé de venir dans ces lieux. Il en reſte donc encore un ſur la terre ! ah, ne le regardons point ! (*S'approchant.*) Je cherche Deucalion.

DEUCALION.

Le voici.

PIRRHA, *d'un ton mépriſant.*

Je ne vous chercherois pas, ſi les Dieux ne me l'avoient ordonné.

DEUCALION.

Et moi, certainement, je ne vous attendrois pas, s'ils ne me l'avoient preſcrit.

PIRRHA.

Vous leur avez donc repréſenté que vous ne pouviez plus ſupporter l'ennui d'être ſeul ?

DEUCALION.

Vous les avez donc priés de vous accorder quelqu'un pour vivre avec vous ?

PIRRHA.

Je ne ſais quelles ſont vos idées.

DEUCALION.

J'ignore les vôtres.

PIRRHA.

Mais, je ſuis fort inquiète.

DEUCALION.

Et moi, fort embarraſſé.

PIRRHA.

Vous flatteriez-vous que je vouluſſe demeurer ici ?

DEUCALION.

Vous imagineriez-vous, que ſi vous y demeuriez, j'y reſterois ?

PIRRHA.

Vous vous tromperiez beaucoup.

DEUCALION.

Vous ſeriez bien dans l'erreur.

PIRRHA.

Un homme !

DEUCALION.

Une femme !

PIRRHA.

C'eſt une compagne que j'ai demandée aux Dieux.

DEUCALION.

Et moi, un ami.

PIRRHA.

Et dès qu'ils me l'auront accordée, nos adieux ſeront bientôt faits : voilà ma moitié de l'Univers où je vivrai à ma fantaiſie ; & voici la vôtre où je ne me ſouviendrai qu'il habite un homme, que pour n'y pas revenir.

DEUCALION.

Je compte ſur votre mémoire.

PIRRHA, *vivement.*

Ah ! comptez encore plus ſur ma raiſon & ſur toute l'indignation que doit m'inſpirer un ſexe inconſtant, perfide, impérieux, bizarre, qui ſans

ceſſe guidé par l'orgueil, déçu par l'amour-propre, dupe de la flatterie, eſclave de l'oſtentation, de la mode, & de mille faux préjugés, vient enfin de s'attirer & d'attirer ſur le mien, ce châtiment univerſel que la juſtice des Dieux ne pouvoit plus retarder.

DEUCALION, *froidement.*

Malgré ce beau portrait, comme je ſuis le ſeul homme qui reſte ſur la terre, je ne ſerois pas étonné qu'en deux jours, demain, aujourd'hui même, vous revinſſiez ici...

PIRRHA, *avec mépris.*

Vous rechercher?

DEUCALION.

J'ai vu tant de femmes déteſter les hommes; & cependant les aimer; mais je vous déclare que cela ſeroit fort inutile, & que dès que je vous verrois approcher, je détournerois les yeux comme j'ai fait juſqu'à préſent.

PIRRHA.

Quoi, cet ennemi des femmes ſe reconnoît ſi foible qu'il n'oſe les regarder?

DEUCALION.

Si foible?

PIRRHA.

Je vous aurois cru une ame ferme, ſûre d'elle-même, inébranlable....

DEUCALION.

Vous raillez ? Je vois que cette eſpece de crainte & de méfiance que je vous marque, vous enorgueillit ?

PIRRHA.

Vous pouvez me faire rire, mais m'enorgueillir jamais.

DEUCALION.

De bonne foi, vous imagineriez vous que ſi je levois les yeux ſur vos divins appas, je tomberois ſubitement tranſporté d'amour à vos genoux ?

PIRRHA.

Je n'imagine que ce qui peut me faire plaiſir.

DEUCALION.

Il ſeroit aiſé de vous donner celui de voir l'effet de vos charmes.

PIRRHA.

Non, non : la rencontre même eſt plaiſante ; Car je ne vous ai point auſſi regardé. Il étoit naturel que dans l'idée que vous aviez demandé une

épouſe aux Dieux, & que j'allois être cette infortunée, mon dépit me fît détourner les yeux de deſſus mon tyran.

(Avec le ton de mépris le plus marqué.)

Flattez-vous que c'eſt dans la crainte que votre vue ne fît tout-à-coup trop d'impreſſion ſur mon cœur, & n'aſſervît malgré moi ma liberté.

DEUCALION, *du même ton de mépris.*

Et croyez-vous que vous aſſerviriez la mienne ? Daignez tourner la tête, la belle perſonne.... *(Elle le regarde ; il eſt frappé à ſa vue.)* Madame... *(A part.)* Jamais rien de ſi beau ne s'eſt offert à mes yeux ! Deucalion, s'il te reſte un inſtant de raiſon, tâche de dérober ton cœur à la ſurpriſe de tes ſens. *Il ſort.*

SCENE III.

PIRRHA *ſeule, le regardant s'éloigner.*

IL eſt jeune & bien fait !.. Ce départ eſt bruſque... Qu'arrivera-t-il de tout ceci ? Je vais ſans doute l'apprendre ; car cette voix du Ciel qui cette nuit m'a ordonné de venir dans ces lieux où je

rencontrerois un Mortel nommé Deucalion, a ajouté que j'y trouverois auſſi une Statue, au pied de laquelle des caractères tracés de la main des Dieux, m'annonceroient leur volonté.

(*Regardant la Statue.*)

La voilà, ſans doute. Approchons... Je n'y vois rien... Ah ! il ſemble qu'une main inviſible m'attendoit pour les y tracer.

(*Elle lit.*)

« A l'inſtant que Deucalion & Pirrha, d'un » conſentement unanime, mettront une guirlande » de fleurs ſur la tête de cette Statue, elle s'ani- » mera ; & malheur à l'un & à l'autre, s'ils ne » vouloient pas l'animer. »

Cette Statue s'animera ! mais s'animera-t-elle pour moi ! Sera-t-elle cette Compagne que j'ai demandée aux Dieux ?.... Oh ! réflexion faite, je n'en veux plus ; Deucalion eſt aimable ; elle ſeroit trop expoſée avec lui ; & s'il la trompoit, quels reproches n'aurois-je pas à me faire !... Si je demande auſſi que ce ſoit un jeune homme, n'eſt-ce pas prendre, avec ce nouveau Mortel, une eſpèce d'engagement de le rendre heureux ? Ne recevra-t-il la vie que pour vivre uniquement ? Que pour voir ces bois, ces eaux, cette verdure, ces campagnes ? Hélas, cela eſt bientôt vu ! Il voudroit être aimé,

& certainement Deucalion . . . oui . . . Deucalion en ſeroit jaloux. Je me ſuis fort bien apperçue qu'il cherche, & vainement, à irriter contre mon ſexe un cœur qui ne lui obéit pas ; ſa ſurpriſe, ſes regards, lorſque nos yeux ſe ſont rencontrés . . . ; Mais pourquoi ce trouble que j'ai moi-même reſſenti ? Pourquoi cette foule d'idées qui viennent m'agiter ? *Deucalion reſte ſeul ſur la terre ; j'y ſuis ſeule auſſi ; les Dieux nous raſſemblent ici ; il faut donc que la Providence de l'Amour ait quelque deſſein ſur nous* . . . . Et m'y voilà d'abord toute réſignée, moi qui haïſſois tant les hommes, il n'y a qu'un moment . . . D'un autre côté, pourquoi ce mortel, ou cette mortelle, que les Dieux ne font pas ſans doute naître ſi miraculeuſement, pour ne ſe trouver qu'en tiers avec deux amans heureux ? . . Tout ceci m'embarraſſe . . . je n'y comprends rien . . . je vois . . . oui, je vois que nous ne ſerons que trois ſur la terre, & qu'il y a toute apparence que deux ne pourront s'accorder . . . Deucalion revient . . . non, il retourne . . . il s'arrête . . . cette inquiétude ſeule ne découvre-t-elle pas l'état de ſon cœur ? . . . il approche enfin. Eſt-cē là ce mortel qui me parloit avec tant de dédain ? Qu'il a l'air timide, confus, humilié !

SCENE IV.

PIRRHA, DEUCALION.

DEUCALION *à part.*

QU'ELLE eſt belle ! & je voulois la fuir !

PIRRHA.

Il ſemble que vous ne faites que tourner autour de ces lieux ?

DEUCALION.

Il eſt vrai que croyant m'en éloigner, j'y reviens ſans m'en appercevoir.

PIRRHA.

Toujours occupé de vos chagrins contre les femmes ?

DEUCALION.

Ce ne ſont pas ceux qu'elles ont pu me cauſer, qui m'occupent à préſent.

PIRRHA.

Vous ne devez pas, je penſe, en craindre à l'avenir.

DEUCALION.

Si votre cœur vouloit m'en être le garant, je l'en croirois autant que les Dieux mêmes.

PIRRHA.

Je veux dire qu'il n'y a pas d'apparence que rien trouble déſormais ces jours tranquilles, que vous vous promettez avec l'Ami que vous leur avez demandé.

DEUCALION.

Je ne le leur demande plus.

PIRRHA.

Comment ? Quelle nouvelle idée ? Vous n'y penſez pas ?

DEUCALION.

J'y penſe ; & c'étoit en partie le ſujet de mes réflexions.

PIRRHA.

Quoi, à l'inſtant qu'ils vous l'accordent ?

DEUCALION.

J'ai réfléchi qu'il pourroit s'ennuyer avec moi ; & ... je ne le leur demande plus, vous dis-je.

PIRRHA.

Oh ! ce n'eſt pas là mon compte ; j'ai mon in-

térêt à cet Ami dont vous ne vous ſouciez plus; regardez, & liſez ces caractères qu'une main inviſible vient de tracer au pied de cette Statue.

DEUCALION, *avec émotion, après avoir lû.*

Eh bien, Madame?

PIRRHA.

Eh bien, je reçois l'Amant qu'ils m'envoient.

DEUCALION.

Eh! que deviendrai-je, moi?

PIRRHA, *d'un ton railleur.*

Notre ami.

DEUCALION.

Moi, l'ami de votre Amant!

PIRRHA.

Il faut une ſociété dans la vie; nous tâcherons de vous rendre la nôtre la plus agréable qu'il nous ſera poſſible.

DEUCALION, *avec menace.*

Mon conſentement eſt néceſſaire pour que cette Statue s'anime...

PIRRHA.

Sans doute; & les Dieux l'auront ainſi voulu,

pour que la reconnoiſſance nous attache à vous, comme l'Amour nous unira l'un à l'autre.

DEUCALION.

Ce ſeroit de ma main que vous recevriez un amant ! Non, il ne verra jamais le jour.

PIRRHA.

Quel emportement ! Je ne vous comprends pas ! Eh ! pourquoi aviez-vous donc demandé un ami ?

DEUCALION.

Eh ! pourquoi aviez-vous demandé une amie ?

PIRRHA.

Les Dieux ont bien vu que je ne ſavois ce que je voulois ; mais une ame raiſonnable comme la vôtre devoit s'être décidée avant que de les importuner.

DEUCALION.

Vous inſultez, cruelle, à mon déſeſpoir ; mais, je ferai le vôtre ; ce ſera une fille.

PIRRHA.

Ce ſera un jeune homme.

DEUCALION.

Je penſe même qu'elle ſera très-jolie.

PIRRRHA, *regardant la Statue.*

Je crois qu'il ſera fort aimable.

DEUCALION, *à part.*

Ciel ! comme elle regarde cette Statue ! de ſi beaux, de ſi tendres regards devroient ſeuls l'animer !

PIRRHA.

Le tems de la force & des loix injuſtes de votre ſexe, eſt paſſé ; je ne vous céderai point.

DEUCALION.

J'aurai le plaiſir de vous contrarier.

PIRRHA, *d'un ton malin.*

Qu'elle injuſtice ! Vous nous euſſiez été ſi cher !

DEUCALION.

Moi, cher à votre amant ! chaque mot déchire mon cœur. Ah ! finiſſons ; & puiſque nous ne pouvons nous accorder, les Dieux nous jugeront.

PIRRHA.

Les Dieux !

DEUCALION, *d'un ton ironique.*

Oui, vous leur repréſenterez les beſoins de votre cœur, & tout ce que l'état de fille a de triſte & d'ennuyeux : de mon côté...

PIRRHA.

En vérité, vous êtes bien méchant !

DEUCALION.

Nous aurons de belles choſes à dire de part & d'autre.

PIRRRHA.

Ce trait eſt digne de votre ſexe ; j'en ſens toute la raillerie. Non, Deucalion, je n'irai point ſoutenir devant les Dieux une conteſtation qui bleſſeroit cette modeſtie dont je dois me faire une loi ſévère ; mais reconnoiſſez du moins que ſouvent les hommes, pour réuſſir dans leurs deſſeins, abuſent contre nous de nos vertus mêmes. Je conſens que cette Statue ſoit une fille. Puiſſiez-vous, charmés l'un de l'autre, dans une confiance mutuelle, une amitié véritable, & le deſir toujours preſſant de vous plaire, goûter tout le bonheur de deux cœurs bien unis ! Je vais cueillir des fleurs, & préparer la guirlande ; je ne vous ferai pas attendre long-tems.

Elle ſort.

SCENE

SCENE V.

DEUCALION, *ſeul.*

DIEUX immortels ! Je ne vous demandois qu'un ami ; vous m'envoyez un objet charmant que vos podigues mains ont embelli de toutes les grâces & de tout l'éclat que la jeuneſſe peut ajouter à la beauté. N'ai-je pas dû penſer que le raviſſement de mon cœur accompliſſoit un de vos décrets ? Étoit-ce celui du malheur de ma vie ? .. Pirrha, cruelle Pirrha, je ne ſuis point aimé ! Le voilà, ce rival que vous me préférez ; un rival qui n'eſt point... & qui ne ſera jamais ! .. Sexe aimable ! Sexe charmant ! Sexe adorable que j'ai voulu mépriſer, vous êtes bien vengé ! cette ſtatue ſera une fille, ai-je dit à l'ingrate ; je croyois que l'idée d'une rivale la piqueroit ; vaine menace ! vaine reſſource d'une paſſion qui cherche à ſe flatter ! donne-t'on de la jalouſie, qu'on n'ait inſpiré de l'amour ! Mais du moins, dans mon juſte dépit, je dois, pour me venger.... pour me venger ! & de qui ? D'une femme, parce que je n'en ſuis point aimé ! Ajouterai-je au déſeſpoir de n'avoir pu lui plaire, l'affreuſe idée

d'en être haï, abhorré, & de l'avoir rendue malheureuſe ? Pour jouir du barbare plaiſir de la priver d'un époux qu'elle aimeroit, demanderai-je aux Dieux une épouſe que je n'aimerai pas ? Non ; du moins elle me plaindra. Heureuſe ſtatue, tes yeux vont donc s'ouvrir à la lumiere ; ton premier ſentiment ſera de l'amour ; ta bouche ne s'ouvrira que pour l'exprimer ; amant favoriſé auſſi-tôt qu'amoureux !, quel ſort différent du mien !

SCENE VI.

DEUCALION, PIRRHA.

PIRRHA.

J'APPORTE la guirlande ; cet inſtant va comble vos vœux...

DEUCALION.

Il ſera le dernier de ma vie !

PIRRHA.

Comment ! quel déſeſpoir ! & pourquoi ?

DEUCALION.

Je brûle pour vous de l'ardeur la plus vive ; ou

tantôt, dès que j'ai levé les yeux ſur vous, tous vos traits ſe ſont peints dans mon cœur; une flamme ſi prompte, & en même-tems ſi malheureuſe, m'a d'abord ſemblé un de ces coups éclatans, dont l'Amour ſe ſert pour humilier & punir tout mortel qui veut mépriſer ſon empire; mais, plus je vous ai vue, plus je vous regarde, plus je ſens qu'elle eſt l'effet naturel de vos charmes; je ne me repens point de m'y être expoſé; je ne ſaurois trop expier mes injuſtices contre un ſexe dont vous êtes. Venez, Madame, venez; j'aurai du moins la triſte conſolation d'avoir commencé votre bonheur.

PIRRHA.

Mais je voulois faire le vôtre; je conſentois que cette ſtatue fût une fille.

DEUCALION.

Ah! le Ciel même me l'auroit en vain deſtinée; en vain il feroit renaître pour moi toutes ces jeunes beautés qui faiſoient l'ornement de l'Univers; il n'en étoit qu'une ſeule pour mon cœur!.. Le marbre va s'animer pour vous: les Dieux devoient ce miracle à vos charmes; & ſans doute qu'ils rendront cet amant digne de les poſſéder par tous les agrémens de l'eſprit & de la figure;

mais pourrront-ils lui donner un cœur qui vous adore comme le mien ?

PIRRHA.

Quoi ? lorſque j'ai paru vouloir vous donner un rival ; lorſqu'un juſte dépit devroit vous irriter contre moi, vous préférez mon bonheur au vôtre ; & vous ne croyez pas qu'une épouſe de la main même des Dieux, puiſſe vous conſoler ! Ah, Deucalion ! je goûte dans cet inſtant le plaiſir inexprimable d'être engagée par la reconnoiſſance à ſuivre tout le penchant de mon cœur.

DEUCALION.

Qu'entends-je !... ô ciel !... ce pourroit-il ?.. belle Pirrha, vous m'aimez !.. ces lieux témoins de mon déſeſpoir, le ſeroient de ma félicité !

PIRRHA.

Je n'ai voulu que vous éprouver.

DEUCALION.

Dieux immortels ! j'ai tâché par la vertu qui régnoit dans mon ame, d'être votre image ſur la terre ; avec ma chère Pirrha, je vais l'être par mon bonheur.

PIRRHA.

Qu'en aſſemblant cette guirlande, j'étois peu tranquille! que j'étois inquiète, en revenant ici! Vivement piqué, diſois-je, de mon indifférence, il va demander que je couronne ma rivale.

DEUCALION.

Votre rivale! Et qu'aurois-je demandé? Après vous avoir vue, que pouvois-je deſirer, que ces mêmes traits, ces grâces, ces charmes, que j'adore en vous? (*Regardant la Statue.*) Vain objet, qui nous a tant inquiétés, tu n'auras enfin ſervi qu'à faire mieux éclater tout l'amour qui va déſormais nous unir. (*A Pirrha.*) Mais que deviendra-t-il? Je vous laiſſe maîtreſſe de ſon ſort.

PIRRHA.

Cette ſtatue reſtera ſtatue; elle ne ſouffre point: n'y auroit-il pas de la barbarie à l'expoſer au tourment cruel, que pourroit lui cauſer notre amour?

DEUCALION.

Nous ne pouvons pénétrer dans les décrets des Dieux!...

(*Il lit.*)

« Cette ſtatue s'animera; & malheur à l'un & » à l'autre, s'ils ne vouloient pas l'animer... » Ah!

quand je devrois me donner un rival ; dussiez-vous me sacrifier à lui, & du comble de la félicité me précipiter dans le plus affreux désespoir, l'idée du moindre malheur qui pourroit vous arriver, m'effraye trop pour que je balance un instant à l'animer.

PIRRHA.

Je vois que vos jours sont menacés comme les miens.... Deucalion.... Sera-ce une fille ? Sera-ce un garçon ?

DEUCALION.

Décidez.

PIRRHA.

Je ne déciderai point.

DEUCALION.

Ni moi.

PIRRHA.

Je suis dans un trouble...

DEUCALION.

Je ne puis vous exprimer mon agitation.

PIRRHA.

Nous étions si bien seuls! pourquoi les Dieux?..

DEUCALION.

Abandonnons-nous à leurs décrets ; & par une

entière obéiſſance, tâchons de nous les rendre favorables.

(*Ils s'approchent de la ſtatue, tenant la guirlande, & ſe regardant triſtement.*)

PIRRHA.

Deucalion !

DEUCALION.

Pirrha ! elle ne devra la vie qu'à notre tendreſſe ; ſi je ne tremblois pas pour vos jours ; ſi vous ne craigniez pas pour les miens !...

PIRRHA.

Poſons la guirlande ; & fuyons ſi vîte & ſi loin, qu'elle ne puiſſe nous voir, ni jamais nous trouver.

(*Ils poſent la guirlande ; & l'Amour qui paroît à la place de la ſtatue, en les prenant tous les deux par la main, les arrête.*)

SCENE VII.

L'AMOUR, DEUCALION, PIRRHA.

L'AMOUR.

JE vous retiens, & ne veux plus vous quitter.

PIRRHA & DEUCALION *enſemble.*

O ciel! c'eſt l'Amour!

L'AMOUR.

Lui-même. Dès que vous vous êtes vus, n'avez-vous pas dû penſer que je ne tarderois pas à venir vous tenir compagnie?

DEUCALION.

Dieu puiſſant!

PIRRHA.

Dieu charmant!

L'AMOUR.

Je m'ennuyois beaucoup d'être oiſif; & je me ſuis diverti à lancer tous mes traits ſur vos cœurs.

DEUCALION.

Amour, s'il t'en reſte encore, épuiſe-les ſur le mien!

L' AMOUR.

Oh ! Je ne ſaurois te rendre plus amoureux, ni Pirrha plus belle. Grâces, Jeux & Ris, qui renaiſſez avec mon empire, par vos danſes & vos chants, célébrez ce grand jour.

Les Jeux & les Ris, déguiſés ſous différens perſonnages, forment le divertiſſement.

DIVERTISSEMENT.

L'AMOUR *chante.*

DEUX Mortels échappés aux plus terribles coups,
Du monde ſubmergé, reſtes inſociables,
Alloient par leurs haines coupables
Éterniſer l'arrêt du céleſte courroux.
A des traits plus aimables
Leurs cœurs ſe ſont ouverts.
Amans inſéparables,
Repeuplez l'Univers.
De mes bienfaits inépuiſables,
Mortels heureux, enivrez-vous.
Deſtins cruels, Deſtins inexorables,
L'Amour eſt plus puiſſant que vous.
Jeux & Ris, partagez l'honneur de ma victoire;
Par de brillants concerts animez leurs deſirs:
En augmentant leurs plaiſirs,
Vous ajoutez à ma gloire.

COUPLETS.

L'AMOUR.

AMANS, ceſſez des plaintes vaines,
Sans l'Amour vous ne feriez rien;
Malgré tout le poids de mes chaînes,
Comptez vos plaiſirs & vos peines:
Je fais moins de mal que de bien.

AUTRE.

CONTRE moi tout le monde crie ;
De mes bienfaits on ne dit rien :
C'eſt pourtant moi qui vous allie ;
C'eſt moi qui vous donne la vie :
Je fais moins de mal que de bien.

PIRRHA, *à l'Amour.*

JE cherchois mon bonheur ſuprême ;
Et j'en ignorois le moyen :
Mais j'ai trouvé tout, puiſque j'aime ;
Si mon amant penſe de même,
Amour tu ne fais que du bien.

DEUCALION, *à l'amour.*

Victime d'une erreur groſſiere,
Grand Dieu ; je fuyois ton lien ;
Mais enfin ton flambeau m'éclaire.
Pour qui ſent une ardeur ſincère,
L'amour eſt le ſouverain bien.

UNE DES GRACES, *pour une petite Fille.*

Contre l'amour Maman dit rage ;
Pour moi je n'en dis encor rien ;
Mais ſi jamais je ſuis en âge,
Alors je verrai par l'uſage,
S'il fait moins de mal que de bien.

UN DES PLAISIRS, *pour un Vieillard.*

A l'Amour ne rends plus hommage ;
Pour les Vieillards il ne vaut rien ;
C'eſt ainſi que parle le Sage :
Pour moi je penſe qu'à tout âge.
Il fait moins de mal que de bien.

L'AMOUR, *au Parterre.*

Vous, mes ſujets de préférence,
Dont je ſuis l'ame & le ſoutien,
Inſtruits par votre expérience,
Convenez que, ſur-tout en France,
Je fais moins de mal que de bien.

FIN.

DEUCALION ET PIRRHA,

BALLET.

Repréſenté, pour la premiere fois, par l'Académie Royale de Muſique, le 30 Septembre 1755.

Les paroles de M. DE SAINTFOIX.
La Muſique de Meſſieurs GIRAUD, *Ordinaire de la Muſique du Roi*, & LE BERTON.

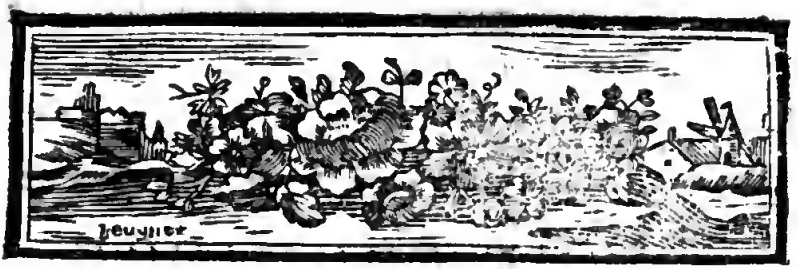
LE ſujet de ma Comédie de DEUCALION & PIRRHA, me parut propre à être mis ſur la ſcène lyrique. Je crois que l'idée du Divertiſſement qui termine ce petit Poëme, eſt heureuſe. Il étoit aſſez difficile d'imaginer des perſonnages chantans, danſans, & analogues à l'action, lorſqu'il n'y avoit encore qu'un homme & une femme ſur la terre. Un Poëte a dit,

L'audace a fait les Rois.

Il eſt plus flatteur de penſer que c'eſt la reconnoiſſance.

ACTEURS.

VÉNUS.
LA DISCORDE.
DEUCALION.
PIRRHA.
L'AMOUR.
UNE VOIX.
SUITE DE LA DISCORDE.
SUITE DE VÉNUS.
L'AGE D'OR.
L'INNOCENCE.
JEUX & RIS *de la ſuite de l'*AMOUR, *transformés en Bergers.*



DEUCALION ET PIRRHA,

BALLET.

Le Théâtre repréſente les ſuites du déluge qui dure encore : on entend le bruit ſourd & confus des vagues, des vents & du tonnerre : on voit des arbres & différentes ruines qu'entraînent & qu'engloutiſſent les torrens : le nuage éclairé où VENUS *paroît avec les trois Graces, jette aſſez de lumiere pour qu'on puiſſe appercevoir ces triſtes objets à travers les ténèbres.* DEUCALION *&* PIRRHA *qui ne ſe connoiſſent point & qui ne ſe ſont pas encore vus, viennent d'être tranſportés par une puiſſance divine, dans un des bocages ſacrés du mont Parnaſſe : ils ſont endormis au pied d'une ſtatue dont la figure & les traits ne laiſſent point diſtinguer ſi elle eſt d'une homme ou d'une femme.*

SCENE PREMIERE.

VÉNUS, SUITE DE VÉNUS, LA DISCORDE, DEUCALION & PIRRHA *endormis.*

VÉNUS.

LE Ciel veut bien enfin borner les châtimens
Qu'il devoit à la terre :
Que le calme renaiſſe entre les élémens :
Ceſſez tonnerre.
Fiers aquilons, ne troublez plus les airs :
Ondes, rentrez dans les limites
Qui vous furent preſcrites
Par l'inviſible accord des loix de l'Univers.
Aſtre brillant de la lumière,
Ranimez la Nature & rendez-lui le jour :
Recommencez votre immenſe carrière ;
Vous allez éclairer les bienfaits de l'amour.

La ſymphonie annonce l'arrivée de la Diſcorde qui ſort de deſſous le Théâtre avec ſa ſuite, le Déſeſpoir, la Rage, la Jalouſie, les Soupçons, le Dépit, &c.

LA DISCORDE.

En vain les vents, la foudre & l'onde
Semblent obéir à ta voix :
du deſtin les ſuprêmes Loix
M'ont livré, comme à toi, le monde.

VÉNUS.

Jeunes Mortels conſervés par les Dieux ;
Méritez d'être unis de la plus douce chaîne.

LA DISCORDE.

Ils ne ſe ſont point vus : je vais ſemer entr'eux
Les ſoupçons, la crainte & la haine.

VÉNUS.

Tous les deux vont du Ciel apprendre les décrets ;
Et je crains peu les noirs projets
Que forme une rage inhumaine.

Chœur de la ſuite de Vénus, tandis qu'elle remonte au Ciel.

Jeunes Mortels conſervés par les Dieux,
Méritez d'être unis de la plus douce chaîne.

SCENE II.

LA DISCORDE, SUITE DE LA DISCORDE, UNE VOIX, DEUCALION ET PIRRHA *endormis.*

LA DISCORDE *& ſa ſuite.*

SEMONS, ſemons entr'eux
Les ſoupçons, la crainte & la haine.

Danſes de Furies.

CHŒUR *à Pirrha.*

De l'Amour crains les traits:
Ses funeſtes attraits
Ont fait les malheurs de la Terre.

CHŒUR *à Deucalion.*

L'Amour en voulant vous unir,
Prépare au Maître du tonnerre
De nouveaux Titans à punir.

LES DEUX CHŒURS.

Craignez ſes traits:
Ses funeſtes attraits
Ont fait les malheurs de la Terre.

La ſuite de la diſcorde diſparoît : elle reſte ſeule dans un coin de Théâtre, pour jouir un moment du trouble qu'elle a jetté dans le cœur de Pirrha & de Deucalion qui s'éveillent effrayés, & qui ſemblent vouloir fuir chacun de ſon côté.

PIRRHA.

Je frémis...

DEUCALION.

Quel ſonge !..

UNE VOIX *qui ſort d'une nue.*

Arrêtez:
La volonté du Ciel va vous être connue.

PIRRHA.

Dieux ! que mes ſens ſont agités !..

LA VOIX.

Couronnez cette Statue
D'une guirlande de fleurs :
Elle s'animera ſoudain à votre vue :
Si vous n'obéiſſez, craignez d'affreux malheurs.

LA DISCORDE.

Cet Arrêt du Deſtin remplira mon attente :
A des tranſports jaloux ils livreront leurs cœurs :
Dans les enfers je retourne contente.

Elle s'abîme : le Théâtre s'éclaire & s'embellit : Pirrha & Deucalion ſe regardant avec un plaiſir mêlé de trouble & de crainte.

SCENE III.

DEUCALION, PIRRHA.

DEUCALION.

Que de charmes!..Grands Dieux, puis-je m'engarantir
Quelle ſeroit votre injuſtice
De rendre dangereux ce qu'on ne ſauroit fuir !

PIRRHA.

Craignons qu'un ſonge affreux, hélas, ne s'accompliſſe !

DEUCALION *l'arrêtant.*

Où portez-vous vos pas ? Vous avez entendu
Ce que le Deſtin nous ordonne.

PIRRHA.

Je fuis des lieux où tout m'étonne,
Où tout confond mon eſprit éperdu.

DEUCALION.

Aux volontés du Ciel, voulez-vous mettre obſtacle ?
Pour animer ce marbre il ne faut qu'un moment.

PIRRHA.

Vous vous intéreſſez ſans doute à ce miracle ;
J'en juge à votre empreſſement.
Un doux eſpoir flatte votre ame :
Vous croyez déja voir un objet enchanteur :
Votre cœur vole au-devant de la flamme,
Dont il va faire ſon bonheur.

DEUCALION.

Ah ! Jugez plutôt à vos charmes,
Qu'aux plus vives alarmes
Il doit s'abandonner :
C'eſt un époux que l'on va vous donner... :
Vous l'aimerez ! . .

PIRRHA.

Je ne ſaurois m'y contraindre ;
Mon cœur eût-il deſiré d'autres nœuds.

DEUCALION.

Que mon deſtin ſeroit à plaindre ! . .
O ciel ! Je lis déja mon malheur dans vos yeux.
Sur cet objet vous les fixez ſans ceſſe :
Vous y cherchez les traits qui doivent vous charmer ;
Des regards ſi pleins de tendreſſe
Devroient ſeuls l'animer.

Craignez que ma fureur jalouſe,
Quand vous attendez un Amant,
N'obtienne des Dieux une épouſe...
PIRRHA *triſtement*,
Ah! vous l'obtiendrez aiſément.
Pirrha doit fuir l'amour; & Pirrha ne demande
Qu'à conſerver un cœur indifférent.
Je vais cueillir des fleurs & faire la guirlande.

SCENE IV.

DEUCALION, *ſeule, & regardant la Statue.*

DANS ce fatal inſtant, quels vœux puis-je former?
Le voilà ce rival que Pirrha me préfere!
C'eſt de ce vain objet que la cruelle eſpère
Qu'il va naître un amant digne de l'enflammer.
Détruiſons l'eſpoir qui la flatte:
Demandons une épouſe aux Dieux...
Hélas! elle ſeroit ſans appas à mes yeux;
Et je ſens dans mon cœur qu'en affligeant l'Ingrate,
Je me rendrois encor plus malheureux.
Si n'être point aimé de l'objet qu'on adore,
Eſt un deſtin plein de rigueur,
Faire couler ſes pleurs & cauſer ſon malheur,
Eſt un tourment plus grand encore.

SCENE V. ET DERNIERE.

DEUCALION, PIRRHA.

PIRRHA.

Cet objet qui doit combler vos vœux
Cet inſtant va donner la vie :
J'apporte la guirlande, obéiſſons aux Dieux;
Venez...

DEUCALION.

Je vais expirer à vos yeux !

PIRRHA.

D'où naît le déſeſpoir dont votre ame eſt ſaiſie ?

DEUCALION.

Ah ! je brûle pour vous de la plus vive ardeur !
Dès l'inſtant que je vous ai vue,
Tous vos traits pour jamais ſe ſont peints dans mon cœur ;
Et je céde au coup qui me tue.
Le marbre, hélas, va s'animer pour vous ;
Les Dieux devoient ce miracle à vos charmes :
Il vivra ce rival pour le ſort le plus doux ;
Je ne vivrai que pour verſer des larmes.

PIRRHA.

Je ne demandois rien aux Dieux :
Vous cherchez ſeul à faire votre peine :
Je conſentois que pour vous rendre heureux,
Cet objet au gré de vos vœux,
S'unit à vous d'une étenelle chaîne.
Vous cherchez ſeul à faire votre peine.

DEUCALION.

En vain le Ciel pour faire mon bonheur,
De nouvelles beautés repeupleroit le monde :
Sans ceſſe je dirois dans ma douleur profonde,
Il n'en eſt qu'une pour mon cœur.

PIRRHA.

Si vous choiſiſſiez la plus tendre,
Ah, je ne craindrois point qu'elles viſſent le jour!
Ne tenez rien que de l'Amour ;
J'aurai des graces à lui rendre.

DEUCALION.

Quoi, Pirrha, vous m'aimez!.. Quel diſcours enchanteur!
Quoi, Pirrha, vous daignez recevoir mon hommage!..

PIRRHA.

Je n'ai voulu qu'éprouver votre ardeur.

DEUCALION.

Grands Dieux ! par la vertu qui régnoit dans mon cœur,
J'ai tâché d'être votre image :
Je vais avec Pirrha l'être par mon bonheur.

ENSEMBLE.

Une clarté plus pure
Se répand dans ces lieux :
Ces bois reprennent leur verdure :
Cette onde, par ſon doux murmure,
Semble nous dire : aimez, ſoyez heureux ;
Votre bonheur embellit la Nature.

PIRRHA.

Pourquoi les céleſtes décrets
Exigent-ils de nous que ce marbre reſpire ?

DEUCALION.

Si nous n'obéiſſons, les châtimens ſont prêts :
De cet ordre cruel, comme vous je ſoupire :
Cet objet peut-il s'animer ;
Peut-il avoir un cœur & ne pas vous aimer ?

PIRRHA.

C'eſt moi ſeule qui doit me livrer aux alarmes :
Je vous verrai devenir inconſtant.

DEUCALION.

Ah ! rendez juſtice à vos charmes ;
Vous la rendrez à votre amant.
N'héſitons plus ; faiſons ce que le ciel commande.

Ils approchent de la Statue.

PIRRHA.

De mes tremblantes mains s'échappe la guirlande ;
Mes pas ſont chancelans...

DEUCALION.

Pirrha ! belle Pirrha !
Nous étions ſi bien ſeuls !

PIRRHA.

Couronnons la ſtatue ;
Mais détournons la vue ;
Et fuyons auſſi-tôt qu'elle s'animera.

Ils poſent la guirlande ; & l'Amour qui paroît à la place de la Statue, les retient l'un & l'autre par la main.

L'AMOUR.

Levez les yeux ; voyez qui vous arrête.

DEUCALION & PIRRHA *enſemble.*

Ah! c'eſt l'Amour...

L'AMOUR.

C'eſt lui qui vous apprête

Les deſtins les plus doux :
En commençant à vous connoître,
Vous auriez dû penſer que l'Amour avec vous
Ne tarderoit pas à paroître.
L'Oracle qui ſembloit s'oppoſer à vos vœux,
Enſeigne que l'on doit, par ſon obéiſſance,
Mériter les faveurs des Dieux.
Accourez, Jeux & Ris, ſecondez ma puiſſance :
Inventez mille amuſemens ;
Volez, volez ſans ceſſe autour de ces amans.

CHŒUR *des Ris & des Jeux.*

Inventons mille amuſemens ;
Volons, volons ſans ceſſe autour de ces amans.

L'AMOUR.

Peignez-leur les mortels, au ſein de l'innocence ;
De la Nature encor ne ſuivant que les loix ;
Mais bientôt par reconnoiſſance
Se choiſiſſant des Rois.

La ſuite de l'Amour ſe transforme en Bergers & en Bergères ; les uns ſont aſſis au milieu des bocages, & paroiſſent s'amuſer à différens jeux, tandis que les autres danſent au ſon des flûtes & des muſettes. L'innocence & l'Age d'or, après les avoir regardés quelque tems avec complaiſance, forment un pas de deux.

UNE BERGÈRE *chante.*

Ainſi qu'un zéphir agréable
Badine avec les tendres fleurs,
L'Amour, dans ce ſéjour aimable,
Agite doucement nos cœurs.
Il n'y fait ſentir ſa puiſſance
Qu'en nous comblant de ſes bienfaits:
Avec la paix & l'innocence,
Qu'il règne ſur nous à jamais.

On entend dans le lointain des cris & des gémiſſemens, occaſionnés par les ravages d'un monſtre. Il approche; les Bergers & les Bergères ſont effrayés; un des Bergers l'attaque & le tue; tous les Bergers entourent leur défenſeur, l'élevent ſur un trône de verdure, & lui rendent hommage. La reconnoiſſance a fait le premier Roi.

CHŒUR.

Que le rang le plus glorieux,
De ce vainqueur conſacre le courage:
Que parmi nous il ſoit l'image
Du ſouverain des Dieux:
Célébrons ſa victoire;
Que ſon nom & ſa gloire
Volent juſques aux cieux.

FIN.

LE SILPHE,

COMÉDIE.

EN UN ACTE,

Repréſentée, pour la premiere fois, ſur le Théâtre de la Comédie Italienne, le 5 Février 1743.

JAMAIS

JAMAIS petite Piece n'a eu plus de ſuccès que celle-ci. J'ai vu des perſonnes la préférer à toutes celles que j'ai faites ; elles trouvoient qu'il régnoit une imagination continuelle dans le dialogue & les détails. Je crois que l'idée du dénouement, & la façon dont il eſt filé, peuvent mériter quelque eſtime. Le même ſujet a été traité depuis ; & il a enrichi la Scène lyrique du charmant ballet de *Zélindor*, repréſenté, pour la premiere fois, le 17 Mars 1747.

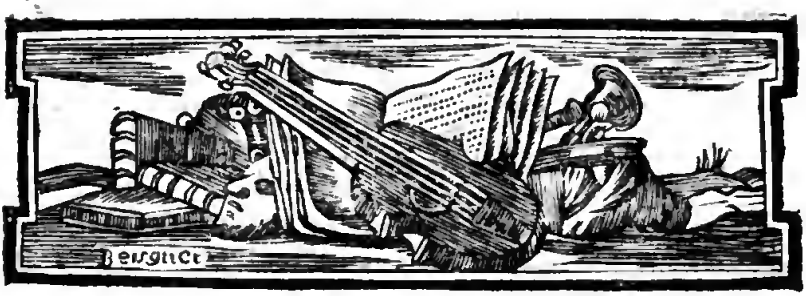
ACTEURS.

JULIE.

LE MARQUIS.

FRONTIN, *Domeſtique de Julie.*

La Scène eſt à la campagne, dans le Château de Julie.



LE SILPHE,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS *déguiſé en femme*, FRONTIN.

FRONTIN, *accourant d'un air fort effrayé.*

AH, Monſieur !

LE MARQUIS.

Qu'as-tu ? te voilà tout tremblant ?

FRONTIN.

Nous ſommes perdus !

LE MARQUIS.

Comment ?

FRONTIN.

Je vais payer bien cher ma ſotte complaiſance.

LE MARQUIS.

Qu'eſt-il donc arrivé ?

FRONTIN, *d'une voix entre-coupée.*

Vous ſavez que je vous rencontrai, il y a huit jours, dans l'avenue de ce château; vous vous fites connoître à moi pour M. le Marquis de Silvine; vous me dites, que ſur tout ce qu'on racontoit de Mademoiſelle Julie, rien n'égaloit la curioſité que vous aviez de la voir & de lui parler : j'eus beau vous repréſenter que dans ce château, dont elle venoit d'hériter d'une vieille Tante, paſſant les journées entieres à lire de maudits livres de cabale; & n'ayant pour tout domeſtique que ma femme & moi, Mademoiſelle Julie ſe cachoit au reſte de la Nature, & ne recevoit abſolument aucune viſite; vous vous obſtinates; vous tirates votre bourſe; vous me l'offrites; je la pris; & me prêtant malheureuſement à tout ce que vous vouliez, dès le ſoir même je vous préſentai à elle déguiſé en fille, & comme une de mes nièces qui venoit du fond de la Gaſcogne, & qui alloit à Paris chercher condition.

LE MARQUIS.

Eh bien?

FRONTIN.

Eh bien ? plût au Ciel que ſous ce déguiſement, votre phyſionomie lui eut paru ſi plate, ſi gauche, ſi ſote, ſi ridicule....

LE MARQUIS.

Je te ſuis obligé.

FRONTIN.

Oh ! Monſieur, ç'auroit été un grand bonheur ! elle ne vous auroit point offert d'entrer à ſon ſervice ; & nous ne ſerions pas aujourd'hui expoſés au danger...

LE MARQUIS.

A quel danger ? explique-toi donc ?

FRONTIN.

Je me promenois ce ſoir dans le jardin ; Mademoiſelle Julie y eſt venue ; elle m'a appellé : la converſation a tombé inſenſiblement ſur les Silphes ; apprenez, Monſieur, qu'elle en a un ; je n'en puis plus douter ; elle m'a parlé trop poſitivement, & m'a détaillé trop de circonſtances ; depuis cinq ou ſix nuits, il vient la voir ; il lui tient les diſcours les plus tendres & les plus paſſionnés ; ce ne ſont point des ſonges de jeunes filles ; ce ſoir, il doit ſe rendre viſible ; il le lui promit hier en

la quittant.... vous riez, lorſqu'il va peut-être vous tordre le cou comme à ſon rival, & à moi & à ma femme, pour vous avoir introduit ici ?

LE MARQUIS.

Tu commences donc à craindre les eſprits ?

FRONTIN.

Morbleu, ſans y croire, je les craignois ; à plus forte raiſon à préſent...

LE MARQUIS.

Celui-ci ne te fera point de mal ; je t'en réponds.

FRONTIN.

Je ne m'y fierai pas, je vous en aſſure ; & je fuirai plutôt, ſi loin, ſi loin...

LE MARQUIS.

Frontin ! en vérité, Frontin tu m'étonnes ! Eſt-il poſſible que tu n'aies pas ſoupçonné que le Silphe & Florine ne ſont qu'un ?

FRONTIN.

Ils ne ſont qu'un ? Eh ! comment ſe pourroit-il que Mademoiſelle Julie n'eût pas reconnu Florine à la voix ?

LE MARQUIS.

Et ! comment ſe peut-il que tu ne faſſes pas

réflexion que, lorſque tu me préſentas à elle, ſous le nom de Florine, & comme une de tes nièces, j'affectai, & que j'ai toujours continué d'affecter depuis l'accent du pays d'où tu me faiſois arriver; & qu'ainſi, la nuit, m'introduiſant doucement dans ſa chambre, ne déguiſant plus ma voix, & lui parlant comme je te parle à préſent, j'ai pu aiſément...

FRONTIN.

Je comprends, & je reviens de ma frayeur. Oui, je vois que vous avez pu aiſément vous donner à elle pour une de ces ſubſtances aëriennes, avec qui elle ſouhaitoit tant de pouvoir communiquer; mais j'admire en même tems votre ſageſſe! A l'âge de dix-huit ans, avec un corps terreſtre, introduit la nuit dans la chambre de votre maîtreſſe, n'y être jamais qu'un pur eſprit; & le jour, auprès d'elle, déguiſé en fille, malgré les tranſports que mille charmes qui s'offrent à votre vue, excitent à chaque inſtant dans votre ame, cacher l'amant, le contenir & le réprimer ſans ceſſe, c'eſt un effort dont je ne vous aurois jamais cru capable!

LE MARQUIS.

Et que je ſoutiens, cependant ici, comme tu vois, depuis huit jours. Parbleu, mon ami, elle eſt bien entêtée de ſes Silphes!

FRONTIN.

Parbleu, Monſieur, comment ne le ſeroit-elle pas ? Initiées, dès l'enfance, aux myſtères de la cabale, par cette vieille tante qui l'a élevée, je ſuis moins étonné qu'elle croie qu'il y a dans l'air de petits habitans fort aimables & fort galans, que de voir tous les jours tant d'autres perſonnes qui, la nuit, ſeules dans une chambre, ſont effrayées au moindre bruit qu'elles entendent, & dont l'imagination demeure toute la vie frappée de contes de ſpectres & de revenans, qu'on leur a faits dans leur bas âge...

(Appercevant un habit fort brillant qui eſt étendu ſur le dos d'un fauteuil.)

Mais, qu'eſt-ce que cet habit ? Qu'il eſt brillant, léger ! un Zéphir le porteroit ; & ſi Meſſieurs les Silphes deſcendent vêtus ſur la terre, c'eſt à peu-près ainſi que j'imagine qu'ils le ſont.

(Le Marquis, frappant du pied, fait ſortir de deſſous le Théâtre une girandole fort éclairée, portée ſur un guéridon ; & frappant une ſeconde fois, la girandole rentre.)

Ah!... Et cette machine ! Vous avez fait travailler à tout ceci bien ſecrettement ! Allons, détaillez moi donc un peu votre projet.

LE MARQUIS.

Aide-moi plutôt à mettre vîte cet habit ; il eſt nuit ; Julie ne tardera pas à ſortir du jardin & à rentrer ; il faut que tout ſoit prêt....

(On entend Julie qui chante derrière le théâtre.)

Eh ! morbleu, la voici. Que diable, tu es venu m'amuſer... Comment faire à préſent !... Je ne ſais... Eteignons les bougies...

(Il éteint les bougies, & lui donne l'habit.)

Prends cet habit ; & tâche de te gliſſer le plus doucement que tu pourras dans ma chambre.

(Frontin ſort du Théâtre, en tatonnant, comme un homme qui marche dans l'obſcurité.)

SCENE II.

JULIE, LE MARQUIS, *toujours en femme, & déguiſant ſa voix ſous un accent gaſcon.*

JULIE.

IL me ſemble que j'entends du bruit. Eſt-ce vous, céleſte Génie ?

LE MARQUIS.

Non : c'eſt votre très-terreſtre femme de chambre.

JULIE.

Quoi ! ſeule ici ſans lumière ; & tu n'as pas peur ?

LE MARQUIS.

Je commence à m'enhardir ; & je penſe, après tout, qu'il faudroit que votre Silphe fut bien ſot, lorſqu'il paſſe les nuits entières au chevet de votre lit, ſans ſe rendre palpable, de ne le devenir que pour me faire quelque niche.

JULIE.

Je t'avoue que pour t'apprendre à ne pas traiter ſans ceſſe tout ce que je te dis de lui, de pures chimères, je ne ſerois pas fâchée...

LE MARQUIS.

Qu'il me lutinât un peu ? Ma foi, Mademoiſelle, ne vous en déplaiſe & à lui, vos Silphes, vos Gnomes & vos Salamandres, ſont des idées aſſez nouvelles à l'eſprit, pour qu'on ne ſe les perſuade pas aiſément.

JULIE.

Nouvelles à l'eſprit ? Eh ! ma pauvre fille, ces idées qui te paroiſſent ſi nouvelles, étoient celles de toute l'antiquité. Ne croyoit-on pas que les Néréïdes tenoient leur Cour ſous les eaux ; qu'Eole & ſes en-

ſans régnoient dans les airs ; que les forêts étoient habitées par les Faunes & les Silvains ; qu'il n'y avoit point de boccage ou de fontaine, qui n'eût ſa Nymphe ou ſa Naïade, & qu'enfin tous les élémens étoient peuplés d'êtres intelligens, qui ſe rendoient viſibles, qui pouvoient prendre à leur gré toutes ſortes de formes, & qui, ſujets aux mêmes paſſions que les hommes, devenoient quelquefois ſenſibles pour de ſimples mortelles ? Ne voilà-t il pas à peu-près le ſyſtême des Silphes ? Ah ! ſi le myſtère de la cabale t'avoit ouvert les yeux de l'eſprit....

LE MARQUIS.

Je verrois de belles choſes !

JULIE.

Tu verrois, qu'environnés ſans ceſſe de leurs innombrables légions, dès que nous ſommes dans l'âge d'aimer, le Silphe à qui nous plaiſons voltige & s'empreſſe autour de nous, comme le papillon autour d'une fleur qui commence d'éclore. La nuit, il ſe peint à notre ame dans l'illuſion d'un ſonge qu'il excite. Le matin, il l'émeut au ramage des oiſeaux. Dans les beaux jours du printems, c'eſt lui qui nous plonge dans une douce rêverie, & nous fait méditer amoureuſement ſur cette union, cette harmonie & cette tendre intelligence qui

ranime toute la Nature. Au bord d'une fontaine, lorſqu'une jeune perſonne ſe regarde avec complaiſance ; lorſqu'elle croit s'entretenir ſeule avec ſes charmes ; lorſque, pour en relever l'éclat, elle va cueillir des fleurs ; quand elle deſire bientôt de recevoir d'une autre main ce que la ſienne lui préſente ; d'entendre d'une autre bouche ce que la ſienne lui dit ; Florine, c'eſt le Silphe ſon amant qui parle, & qui tâche ainſi de développer peu à peu le ſentiment dans un jeune cœur qu'il voudroit s'attacher.

LE MARQUIS.

Mademoiſelle, je crois, & je croirai toujours, qu'on ne parle véritablement au cœur d'une jeune perſonne, qu'en préſentant à ſes yeux une figure aimable. Vous avez, dites-vous, depuis quatre ou cinq nuits, des entretiens charmans avec votre Silphe....

JULIE.

Ah, quelles nuits ! Quels entretiens ! Quel feu ! Quelle vivacité ! Quelle paſſion !

LE MARQUIS.

Fort bien ; mais ce ſoir, quand vous le verrez, ſi ſa figure ne vous plaît pas, vous ſerez bien étonnée de l'avoir tant aimé ?

JULIE.

Voilà bien la réflexion d'une ame eſclave des ſens, & à qui je tâcherois vainement de faire comprendre cet amour pur qui peut ſeul nous élever au commerce des ſubſtances aëriennes. Laiſſons cette converſation, & vas chercher de la lumière.

LE MARQUIS, *en s'éloignant d'elle.*

J'y vais; mais je crains bien que votre ſubſtance aërienne ne ſoit quelque maudit farfadet....

(Il jette un cri de frayeur.)

Ha! ha! ha!

(Il feint enſuite de fermer à grand bruit la porte de la chambre où il eſt entré, & revient doucement ſur le Théâtre.

SCENE III.

JULIE, LE MARQUIS.

JULIE.

Qu'a-t-elle? Qu'eſt-ce donc? Pourquoi ce cri?

LE MARQUIS, *ſous le nom de Ziblis, ne déguiſant plus ſa voix.*

Elle m'appelle maudit farfadet; je lui ai un peu tiré l'oreille....

JULIE.

Ah ! J'entends cette voix ſi chère à mon cœur ! C'eſt vous, Ziblis ! C'eſt mon Silphe ! C'eſt mon amant !

LE MARQUIS.

Oui, belle Julie ; & au tranſport charmant que vous cauſe ſa préſence, le plus heureux de tous les amans !

JULIE.

Je vais chercher de la lumière ; vous me promites hier, qu'aujourd'hui vous vous rendriez viſible ; je ne veux pas perdre un inſtant du plaiſir de vous voir.

LE MARQUIS.

Je ſuis prêt à tenir ma parole. Sous quelle forme voulez vous que je vous apparoiſſe ?

JULIE.

Sous la vôtre, apparemment.

LE MARQUIS.

Sous la mienne ? Belle Julie, les corps des habitans de l'air, fluides, tranſparens, & diſſous par la lumière, ne peuvent tomber ſous les ſens & être apperçus par les yeux des mortels.

JULIE.

Comment donc ?.. mais.... en vérité.... je

ſais bien que je ne vous aime que pour vous.... cependant....

LE MARQUIS, *ſouriant.*

Cependant.... Quoique vous ne m'aimiez que pour moi, vous trouveriez toujours, n'eſt-il pas vrai, que l'imagination ne ſeroit point ſatisfaite? Je vous propoſe donc auſſi le moyen que nous avons, nous autres Silphes, pour nous communiquer aux mortels, en prenant à leur gré la figure qu'il leur plaît.

JULIE.

Mais, c'eſt la vôtre que je voulois voir; & je m'en étois fait, je vous l'avoue, une idée....

LE MARQUIS.

Ah! c'eſt de mon cœur, belle Julie, dont vous ne ſauriez jamais vous faire une idée aſſez parfaite! Vous me reprochiez quelquefois que je paſſois les journées entières ſans m'approcher de ces lieux: je ne les quittois pas; jaloux d'y être l'objet de toutes vos penſées, & de diſpoſer de tous vos momens, ſous mille formes diverſes, mais toujours le même par l'ardeur la plus vive & la plus fidelle, je tâchois d'être en tout, par-tout, & tout ce qui pouvoit vous plaire & vous amuſer. Oui, j'étois le Zéphir qui vous careſſoit; mon ame, ſous ces

fleurs dont vous reſpiriez le parfum, ſe gliſſoit ſur votre bouche; elle animoit le ramage de cet oiſeau qui vous plaît tant. Ces métamorphoſes flattoient ma paſſion, en attendant ce moment fortuné, où ſûr de votre amour, il ne me reſte plus qu'à me rendre viſible ſous la figure que vous me choiſirez. (*D'un ton ironique*) ſeroit-ce celle de ce petit Magiſtrat, votre voiſin, à qui votre famille veut vous marier?

JULIE.

Ah! fi, fi donc. Quelque puſſante que ſoit votre ame, je la défierois de corriger l'orgueil, la ſuffiſance, la morgue & la fatuité de cette figure-là: quand on l'a, on eſt bien obligé de la garder; mais on n'a jamais imaginé d'en faire une figure de rendez-vous.

LE MARQUIS.

Non, aſſurément. Allons, voyons, nommez-moi....

JULIE.

Que je vous nomme! & qui?

LE MARQUIS.

Voulez-vous que je prenne celle....

JULIE.

Vous n'en prendrez aucune, s'il vous plaît.

LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Mais...,

JULIE.

Mais, votre propoſition me paroît même fort étonnante. N'inquiéterois-je pas votre amour, ſi je vous nommois quelqu'un ? Ne devriez-vous pas en être jaloux, & ſoupçonner un rival ?

LE MARQUIS.

Je vois votre délicateſſe. Eh bien, il me vient une idée ; je vais prendre la figure de Florine, de votre femme de chambre ; elle ne ſera plus une fille, & la ſimple confidente de votre paſſion pour moi ; elle ſera moi-même ; oui, moi-même, belle Julie, l'amant le plus tendre & le plus paſſionné. Il ne me faut que le moment de diſpoſer de ſon ame, c'eſt-à-dire, de la placer dans un autre corps, tandis qu'ici j'occuperai le ſien.

JULIE.

Ziblis...

LE MARQUIS.

Vous jugez bien qu'il y a dans le monde mille gens à qui, pour jouer tous les perſonnages qu'ils y font, pour être tout à la fois foibles & inſolens, rampans & ſuperbes, pedans & petits-maîtres, incrédules & ſuperſtitieux, avares & prodigues,

il faut au moins vingt ames différentes ; mais j'aſſocierai mieux celle de la chère Florine ; je penſe à une certaine nouvelle mariée ; c'eſt une beauté parfaite ; on ne lui reproche que de n'être pas animée ; l'ame vive de Florine lui ira fort bien là ; & vous verrez comment ſa figure m'ira ici.

(*Il s'éloigne doucement.*)

JULIE.

Ziblis.... Ziblis....

LE MARQUIS, *derrière le Théâtre.*

Je ne tarderai pas. Je reviens en un moment.

SCENE IV.

JULIE, *ſeule.*

IL part & ne veut pas m'écouter. Peut-être même croit-il que ce ne ſont que pures ſimagrées de mon ſexe, & qu'au fond du cœur je ſuis enchantée d'avoir appris qu'il pourra ſe revêtir, à mon choix, de la figure que je voudrai. Je conçois bien, vu le peu de délicateſſe qu'ont les hommes, que l'amant d'une Silphide, ſi elle a pour lui la même complaiſance, s'accommode à merveilles d'une

pareille métempſicoſe : au milieu de Paris, aux promenades, aux ſpectacles, il n'a qu'à jetter les yeux ; princeſſe, bourgeoiſe, prude, coquette ; quelque femme ou quelque fille que ce ſoit, dès que ſa figure lui plaît, il n'a qu'à dire ; ſa Silphide la prend ; & le ſoir même, ſans ſoins & ſans ſoupirs, il a chez lui des charmes toujours nouveaux : il n'y a point d'homme, interrogez-les tous, qui ne trouve cela fort amuſant ; mais, moi, je me reproche même le trouble, & je ne ſais qu'elle curioſité, dont en cet inſtant je ne ſuis pas maîtreſſe. . .

SCENE V.

On voit ſortir de deſſous le Théâtre une girandole fort éclairée, & portée ſur un guéridon. Le Marquis, ſous un habit de Génie, ſe jette aux genoux de Julie.

LE MARQUIS, JULIE.

JULIE.

AH!

LE MARQUIS.

Julie, adorable Julie, je puis donc enfin em-

braſſer vos genoux ! Ce n'eſt plus ma voix ſeule qui vous exprime mes tranſports ! Je touche, je tiens, je baiſe mille fois cette main charmante...

JULIE.

Arrêtez donc.

LE MARQUIS.

Quoi, vous la retirez ? Vous me repouſſez ?

JULIE.

Mais...

LE MARQUIS.

Mais, Madame, il étoit donc inutile que je priſſe un corps. Ah ! belle Julie, il n'eſt pas poſſible que ce ſoit à mon amour que vous refuſiez ces innocentes faveurs ; apparemment que la figure ſous laquelle je vous apparois, vous déplaît ?

JULIE.

Non.

LE MARQUIS.

Non ?

JULIE.

Non, vous dis-je ; & ſoit qu'elle emprunte en effet de votre ame qui l'anime à préſent, ce certain agrément que l'amour ſeul peut donner, ſoit préjugé de mes ſentimens pour vous, je trouve que ſous tous les traits de Florine, vous êtes mieux,

mais mieux, beaucoup mieux qu'elle... Vous riez ?

LE MARQUIS.

Je ris, il eſt vrai ; car, il faut vous l'avouer, ce n'eſt pas dans cet inſtant la première fois, que je vous apparois ſous ces mêmes traits.

JULIE.

Comment donc ?

LE MARQUIS.

Ce matin encore à votre toilette...

JULIE.

J'entends ; l'ame de Florine, par votre ordre ; ſe promenoit hors de chez elle, tandis...

LE MARQUIS.

Tandis que je formois ces boucles, tandis que je plaçois ces fleurs dans vos beaux cheveux, tandis... Vous rougiſſez ?

JULIE.

Ah ! Ziblis, cela n'eſt pas bien. On croit être avec une fille ; on eſt dans un certain déſordre ; on ne prend pas garde à ſoi ; & juſtement c'eſt avec un amant...

LE MARQUIS.

Mais, croyez-vous que depuis que je vous adore ;

mon ame errante ſans ceſſe dans ces lieux, ne vous ait pas vue pluſieurs fois...

JULIE.

Oh ! ce n'étoit que votre ame ; mais avec un corps, cela eſt bien différent.

LE MARQUIS.

Très-différent ; & j'en ſens ſi bien la différence, que vous trouverez bon que l'ame de Florine ne revienne plus ici, & que ſous ſa perſonne que je m'approprie dès ce moment, j'y reſte déſormais toujours avec vous.

JULIE.

Vous n'y penſez pas !

LE MARQUIS.

Cela eſt décidé ; l'amant & la femme de chambre ne feront plus qu'un ; c'eſt une commodité...

JULIE.

Que je n'aurai point, s'il vous plaît. Il eſt trop difficile au cœur de ne ſe pas laiſſer diſtraire par les ſens. Que ſais-je ? Le mien pourroit peut-être quelque fois s'échapper vers ces traits qui vous ſont abſolument étrangers.... Et en vérité, vous n'y penſez pas, vous dis-je, de vouloir vous obſtiner à les garder auprès de moi ; ce ſeroit en quelque ſorte y placer vous-même un rival.

LE MARQUIS.

Je n'en ſerai point jaloux, je vous le jure.

JULIE.

Vous avez donc bien peu de délicateſſe ?

LE MARQUIS.

Oh ! vous en avez trop auſſi. Car enfin, quelque figure que je prenne, vous aurez toujours les mêmes ſcrupules ; il faut cependant bien que j'en aie une ; vous avez une bouche, des yeux, des mains ; il faut bien que je m'aſſortiſſe de toutes ces choſes-là, pour que nous puiſſions nous convenir.

JULIE.

Ah, Ziblis ! Ziblis !

LE MARQUIS.

Eh bien, Madame !

JULIE.

Je commence à craindre que parmi les Silphes, il n'y ait des cœurs auſſi gâtés que parmi les hommes.

LE MARQUIS.

Que voulez-vous dire par ce ſoupçon qui m'offenſe ?

JULIE.

Croyez-vous que je ne ſache pas qu'il eſt d'autres moyens...

LE MARQUIS.

Et quels autres moyens, s'il vous plaît ?

JULIE.

Croyez-vous que, quand même je ne l'aurois pas lu dans nos plus célèbres Philoſophes cabaliſtes, l'Amour ne m'inſpireroit pas que, lorſqu'un Silphe aime véritablement une mortelle, & qu'il recherche ſincèrement ſon alliance, au lieu de s'abaiſſer juſqu'à elle, il peut l'élever juſqu'à lui, & la rendre participante à ſon eſſence ? La force & l'attraction de ſon amour, ſecondé du nôtre, exalte en nous les parties d'air, les rend dominantes, & les ayant détachées de celles des autres élémens dont nous ſommes compoſées, nous en organiſe un corps purement aërien & ſemblable à celui des Silphides... Vous demeurez interdit !

LE MARQUIS.

Eh qui ne le ſeroit pas ! (*D'un ton ironique.*) Quoi ? dépouillée de ce corps terreſtre, comme une ombre légère, on plane, on voltige dans les airs ? Cela eſt admirable, Madame, cela eſt admirable ! Et vous avez attendu de mon amour...

JULIE *avec dédain.*

Au ton ironique que vous prenez, je vois ce que j'en puis attendre ; mais puiſque vous ne me

trouvez pas digne de votre alliance, vous trouverez bon que je ne m'honore pas auſſi de votre attachement ; & qu'ayant reconnu votre façon de penſer pour moi, l'heure me paroiſſe trop indûe pour reſter plus long-tems avec vous.

LE MARQUIS.

Madame...

JULIE *ſortant & s'enfermant.*

Je ſais que je ne puis pas me mettre à l'abri des perſécutions d'un Silphe, & que vous pouvez pénétrer dans tous les lieux où je voudrois me cacher ; mais je me flatte que ne voulant pas faire mon bonheur, vous voudrez bien du moins n'être pas mon tyran.

SCENE VI.

LE MARQUIS, FRONTIN.

LE MARQUIS.

A-T-ON jamais entendu parler d'une pareille idée ? Oh, ma foi, ce dernier trait me confond !

FRONTIN.

Il eſt vrai que la propoſition eſt aſſez embarraſ-

ſante ; j'ai entendu toute votre converſation ; parbleu, Monſieur, ſi vous pouviez en effet la dépouiller de ſa perſonne, & que vous vouluſſiez m'en revêtir, ah ! que je ſerois charmé d'être une jeune fille, avec un gentil minois, une jolie taille ! Que je me divertirois ! que je...

LE MARQUIS.

Malgré tout mon amour, je vois bien qu'il faut l'abandonner à ſes viſions.

FRONTIN.

L'abandonner ! Non, Monſieur, non. De ce coin où je m'étois caché, j'obſervois curieuſement ſes regards ; votre figure, ſous cet habit, l'a véritablement frappée ; elle lui plaiſoit infiniment.

LE MARQUIS.

Elle lui aura plu tant que tu voudras ; je te dirai davantage ; ma perſonne ſeroit aimée, que l'attachement du cœur ne triompheroit pas, je crois, de l'égarement de l'eſprit.

FRONTIN.

Voilà les amans ! Toujours vifs, toujours emportés, toujours extrêmes au moindre obſtacle qui s'oppoſe à leurs deſirs !

LE MARQUIS.

Eh ! que veux-tu que je faſſe déſormais ?

FRONTIN.

Rien , Monſieur , rien ; allez , partez ; quittez ces lieux ; je vous ſouhaite le bon ſoir.

LE MARQUIS.

Crois-tu que laiſſant-là les déguiſemens , l'attendant ici , me jettant à ſes genoux , & avec tout ce feu , cette ardeur , cette paſſion que je reſſens pour elle , lui découvrant qui je ſuis ? . . Non , Frontin , non , tu auras beau dire , cela ne me réuſſiroit pas.

FRONTIN.

Je ne dis mot.

LE MARQUIS.

Il vaudroit encore mieux que je repriſſe le déguiſement de Florine.

FRONTIN.

Comme vous voudrez.

LE MARQUIS.

Mon eſprit étourdi de la propoſition qu'elle vient de me faire , auroit le tems de ſe remettre ; il me viendroit peut-être quelque bonne idée.

FRONTIN.

Peut-être.

LE MARQUIS.

Mais, qu'elle idée peut-il me venir ?

FRONTIN.

Je ne ſais.

LE MARQUIS.

Elle voudra toujours devenir Silphide ?

FRONTIN.

Voilà le diable.

LE MARQUIS.

Je ſuis le plus malheureux de tous les hommes!

FRONTIN.

Du moins, dans cet inſtant, le plus agité.

LE MARQUIS.

Mon cher Frontin.

FRONTIN.

Mon cher Monſieur.

LE MARQUIS.

Conſeille-moi donc.

FRONTIN.

Eh bien, je vous conſeille de commencer par

rentrer, attendu que le cœur de Mademoiſelle Julie n'étant pas, je crois, dans ce moment beaucoup plus tranquille que le vôtre, elle ne ſera pas ſans doute long-tems ſans revenir ici; il ne faut pas qu'elle nous ſurprenne enſemble.

LE MARQUIS.

Tu as raiſon.

FRONTIN.

Je l'attendrai, moi.

LE MARQUIS.

Que lui diras-tu?

FRONTIN, *vivement.*

Oh, parbleu, nous verrons! Par quelque conte imaginé ſur le champ, j'examinerai, j'interrogerai, je ſuivrai, je preſſerai ſon cœur; je tâcherai d'y démêler ſi la Nature, qui ne perd jamais de ſes droits, ne lui parle point en faveur d'un amour terreſtre, malgré toutes les chimères dont les maudits livres de cabale ont rempli ſon eſprit. De votre côté, nous écoutant, méditant, rêvant, cherchant, vous pourrez trouver, ..., Que Diable; lorſque tant d'amans ſe flattent tous les jours de venir à bout de la ſageſſe d'une femme, n'eſt-il pas honteux que vous déſeſpériez, vous, de triompher de la folie de celle-ci?

LE MARQUIS.

Allons ; reſte donc, je vais rentrer ; mais, auparavant, écoute... j'imagine...

FRONTIN *entendant Julie.*

Écoutez vous-même que l'on ouvre cette porte ; & allez achever d'imaginer dans votre chambre. Rentrez, rentrez donc vîte.

SCENE VII.

JULIE *ſeule, tenant à la main une caſſette qu'elle poſe ſur ſa toilette.*

NON, non, ne nous repentons point de l'avoir quitté ſi bruſquement. Son ton ironique a dû d'autant plus m'offenſer, que la propoſition que je lui faiſois étoit naturelle, & lui prouvoit bien véritablement que ce n'étoit que lui, lui uniquement que je voulois aimer ; mais le parti que je prends à l'égard de Florine, coûte cher à mon cœur ! La pauvre fille m'eſt ſi attachée...

SCENE VIII.

JULIE, FRONTIN, *arrivant ſur la Scène en faiſant de grands éclats de rire.*

JULIE.

QU'AVEZ-vous donc à rire de la ſorte ?

FRONTIN.

Je ris... Excuſez, Mademoiſelle ; je ne vous voyois pas.... Je ris de la colère de Florine.

JULIE.

Eh ! qu'a Florine pour être en colère ?

FRONTIN *feignant d'héſiter.*

Mademoiſelle....

JULIE.

Eh bien ?

FRONTIN.

Pour vous le dire, il faut vous avouer que la curioſité de voir votre Silphe, m'a fait me cacher dans ce coin d'où j'ai entendu toute votre converſation avec lui. Vous ſavez que piquée de ce qu'il ne vouloit pas vous rendre Silphide, vous l'avez

quitté assez brusquement. Il est resté encore quelques momens ; ensuite il a tout-à-coup disparu. J'étois inquiet de la pauvre Florine ; je me suis approché de la porte de sa chambre ; j'ai frappé une fois, deux fois ; à la troisième, elle est venu m'ouvrir, en se frottant les yeux comme une personne qui s'éveille. Je suis fâché, Mademoiselle Florine, lui ai-je dit, d'avoir troublé votre sommeil : les jolies filles comme vous ne peuvent faire que de jolis rêves. Elle a souri ; & comme je ne lui parlois ainsi, que pour savoir si votre Silphe avoit véritablement fait passer son ame dans la personne inanimée de cette nouvelle mariée dont il vous avoit parlé : Vous souriez, ai-je ajouté ; je parierois presque que vous rêviez qu'on vous marioit : ma foi, m'a-t-elle répondu, en éclatant de rire, vous l'avez deviné ; & tout de suite, Mademoiselle, elle m'a raconté que tout-à-coup elle s'étoit sentie assoupie, & que tout-à-coup il lui avoit semblé qu'elle n'étoit plus Florine, mais une nouvelle mariée, avec de la naissance, du bien, de la beauté ; qu'enchantée de son état, vive, légère, brillante, parlant, riant, répondant à tout, elle ne respiroit que plaisirs, fêtes, spectacles, magnificence ; que son mari la regardoit avec un étonnement. . . .

JULIE

JULIE *riant.*

Je le crois bien.

FRONTIN.

Quel changement ſubit, lui diſoit-il; & que vous voilà bien toutes. Tandis que vous êtes filles, un maintien droit & réſervé, ne levant preſque pas les yeux, quelques révérences au plus. A votre air toujours tranquille, on diroit que rien ne vous touche. Vous marie-t-on? Il ſemble que dans l'inſtant vous acquérez une ame toute nouvelle.

JULIE.

Enfin?

FRONTIN.

Enfin... Enfin... Florine a terminé le récit de ſon prétendu rêve, en me diſant que ce mari étoit devenu ſi preſſant, qu'elle s'étoit éveillée; mais lorſque je lui ai appris qu'elle ne s'étoit point endormie, & qu'elle ne s'étoit point éveillée, & que votre Silphe, pour être avec vous ce ſoir, lui avoit fait l'honneur d'emprunter ſa figure, vous ne ſauriez croire comme elle s'eſt emportée. Quoi? s'eſt-elle écriée, Mademoiſelle auroit ſouffert que l'on me fît cette méchanceté? Quelle méchanceté, avois-je beau répondre? Ne vous trouviez-

vous pas bien ?... Fort bien, en vérité ; & l'ame d'une pauvre fille comme moi, avec ce mari.... Comment donc ? on aura beau ſouffrir, ſe priver, faire tout ce qu'on peut pour être une fille d'honneur ; on ne pourra pas répondre de ſa perſonne ! Le Silphe de Mademoiſelle eſt peut-être un libertin qui prendra la mienne, la portera, en fera.... que ſais-je ?

JULIE *ſoupirant.*

Il ne la prendra plus, Frontin ; il ne la prendra plus ; ce n'étoit que pour être avec moi qu'il l'empruntoit ; je vais renvoyer Florine.

FRONTIN.

La renvoyer !

JULIE.

Frontin, ſous les traits de ta nièce, mon Silphe ne m'a paru que trop charmant ! Ah ! quelle peine j'avois à me rendre maîtreſſe du trouble de mes ſens ! Dans cet inſtant même encore, je ne t'en parle qu'avec émotion. Voudrois-tu qu'ayant ſans ceſſe Florine auprès de moi, croyant ſouvent que ce ſeroit lui, le ſouhaitant peut-être même quelquefois, j'entretinſſe dans mon cœur une paſſion folle, ridicule, extravagante ? Non, Frontin,

elle partira ; c'eſt une réſolution priſe ; & j'y ſuis d'autant plus déterminée, que j'ai trouvé le moyen de m'adoucir cette ſéparation, par l'idée que les préſens que je vais lui faire, en la renvoyant, aideront peut-être à lui procurer une ſituation gracieuſe & au-deſſus de ſon état. Tu lui donneras cette caſſette....

FRONTIN *ouvrant la caſſette.*

Comment diable ! voilà une ſomme conſidérable en or... & des pierreries ! Au lieu d'être une fille & ma nièce, ah ! que je ſuis fâché que Florine ne ſoit pas un jeune homme digne de vous par ſa naiſſance & ſon bien ! Avouez que vous ne le renverriez pas, & qu'il vous feroit aiſément renoncer à tous vos Silphes ?

JULIE.

Moi, je renoncerois à l'eſpérance de devenir Silphide ! Moi, j'aimerois un homme !

FRONTIN.

Sans doute ; vous avez beau vous récrier ; votre cœur a plus de raiſon que votre eſprit, & ...

JULIE.

Allez-vous recommencer des diſcours qui

m'ont cent fois déplu ? Finiſſons. Portez cette caſſette à votre nièce ; dites-lui, car je ne la verrai point, je craindrois trop l'attendriſſement de nos adieux ; dites-lui les raiſons qui m'obligent à la renvoyer ; elle doit les approuver ; aſſurez-la bien d'ailleurs qu'elle me ſera toujours chère. Allez... Attendez... Je penſe..... oui... Je veux joindre à ces préſens celui de mon portrait ; je vais le chercher ; ce ne ſera pas, je crois, le moins précieux aux yeux de cette pauvre fille.

(Elle ſort.)

SCENE IX.

LE MARQUIS, *ſous l'habit de Génie*, *voyant ſortir Julie*, FRONTIN.

LE MARQUIS.

FRONTIN!

FRONTIN.

Ma foi, Monſieur, vous aviez raiſon de dire que quand même votre perſonne ſeroit aimée, vous n'en ſeriez guère plus avancé; vous l'avez entendu; on vous renvoie.

LE MARQUIS.

Je reſterai mon cher Frontin; je reſterai; & j'eſpère même à cette aventure-ci un dénouement favorable à mon amour. Je viens d'imaginer un moyen preſque ſûr de la faire renoncer à la folle idée de devenir Silphide.

FRONTIN.

Elle n'y renoncera jamais.

LE MARQUIS.

Elle y renoncera, te dis-je: pour gagner l'eſprit

d'une femme, & pour achever les triomphes de l'amour, qui ſouvent ne ſeroient qu'imparfaits, il eſt dans le cœur de toutes un endroit toujours délicat, toujours ſenſible ; il ne faut qu'y frapper.

FRONTIN.

Tant mieux, mais....

LE MARQUIS *en s'en allant.*

Mais, tu vas voir.... La voici ; dis-lui ſeulement, d'un air effrayé, que tu crois que ſon Silphe eſt revenu.

SCENE X.

JULIE, FRONTIN.

JULIE *entre en rêvant, & tenant une boîte à portrait.*

DANS quel trouble & quelle agitation eſt mon cœur !

FRONTIN *affectant un air effrayé.*

Le mien dans cet inſtant n'eſt guère plus tranquille ; & vous ferez, s'il vous plaît, vos préſens & vos adieux vous-même.

JULIE.

Oui, Frontin ; & j'ai fait, après tout, réflexion qu'il y auroit trop de cruauté à ne pas parler moi-même à ta nièce.

FRONTIN.

Ce n'eſt pas ce que je veux vous dire, mais que je ne me riſquerai point à entrer là-dedans ; je crois que je viens d'y appercevoir votre Silphe.

JULIE, *s'avançant vers la porte de la chambre de Florine,*

Il ſeroit revenu ! Voyons.

SCENE XI ET DERNIERE.

JULIE, LE MARQUIS, *ſous l'habit de Génie.*

FRONTIN, *lorſque le Marquis paroît, feint de s'enfuir de frayeur, & ſe tient au fond du Théâtre.*

AHI ! ahi !

JULIE.

Quoi ? Ziblis, vous voilà encore ſous la figure de Florine !

LE MARQUIS.

De grâce, daignez écouter un inſtant un amant...

JULIE.

Je n'écoute point un amant qui me mépriſe.

LE MARQUIS.

Moi, vous mépriſer! Moi qui vous adore! Pouvez-vous penſer?..

JULIE.

Je penſe, & je penſerai toujours, que vous pouvez me rendre Silphide; que vous ne le voulez pas, & que c'eſt donc m'offenſer, que de me parler de votre amour.

LE MARQUIS.

Belle Julie....

JULIE.

Tout ce que vous me direz ſera fort inutile.

LE MARQUIS.

Réfléchiſſez donc...

JULIE.

Mes réflexions ſont faites.

LE MARQUIS.

Eh bien! Madame, eh bien! vous le voulez; vous m'êtes trop chère pour que je ne cherche pas

à vous ſatisfaire aux dépens même de mes propres deſirs ; vous allez devenir Silphide ; mais vous êtes bien cruelle, il faut l'avouer !

JULIE.

En vérité, fort cruelle de vouloir changer d'eſpèce pour partager votre tendreſſe !

LE MARQUIS, *l'emmenant à ſa toilette, devant ſon miroir.*

Mais, en changeant d'eſpèce, voyez, voyez ce que vous m'enlevez ! Tous ces charmes n'appartenoient-ils pas à votre amant, à mon amour ? Vous l'en privez ! Ah ! nos Silphides auront beau dire que cette beauté qu'on vante tant dans les mortelles, n'eſt au plus qu'un certain éclat de lys & de roſes, & quelques traits un peu réguliers. Que ces traits ſont puiſſans ſur un cœur, & qu'aux mouvemens du mien, en vous regardant, je ſens bien qu'elles ne parlent ainſi que par envie !

JULIE.

Par envie ? Nos Philoſophes cabaliſtes prétendent qu'elles ſont ſi belles !

LE MARQUIS, *ſoupirant.*

Vous le ſerez comme elles !

JULIE.

Vous le dites bien triſtement.

LE MARQUIS.

Comme je le ſens.

JULIE.

Oh ! expliquez-vous. Quoi, ne ſont-elles pas belles ?

LE MARQUIS.

Elles ſont admirables par leur eſprit, leur caractère, par les lumières & les connoiſſances infinies qu'elles poſſèdent ; mais, pour former ces charmes & ces traits de la figure qui brillent dans les mortelles, vous jugez bien qu'il faut le mélange de tous les élémens.

JULIE.

Sans doute.

LE MARQUIS.

Et que par conſéquent, dans une Silphide, qui eſt une ſubſtance purement aërienne, ce ne peut pas être, comme dans un corps terreſtre, une taille, une bouche, ce teint, ces yeux... Ce n'eſt point tout cela.

JULIE, *vivement.*

Comment, ce n'eſt point tout cela ?

LE MARQUIS.

Non, assurément ; & dès que vous serez Silphide, ce ne sera donc plus aussi, dans le cœur de votre amant, réduit avec vous à des charmes purement philosophiques ; ce ne sera plus cette ardeur si vive que lui inspiroit sans cesse votre vue. Ce ne seront plus ces transports si pressans, ce doux attrait du desir, qui fait presque lui seul tout l'enchantement de l'amour.

JULIE *troublée.*

En vérité.... Je vous avoue.... Mais.... Après tout.... Et bien, Ziblis, quelquefois, lorsque vous le desirerez, je reviendrai sur la terre.

LE MARQUIS.

Sur la terre ! une Silphide ! vous n'y pensez pas ?

JULIE.

Et pourquoi ? n'y venez-vous pas bien ?

LE MARQUIS.

Mon sexe n'est pas asservi aux mêmes bienséances que le vôtre ; & d'ailleurs, en quittant votre nouvel élément, obligée de vous revêtir d'un corps étranger, seriez-vous bien flattée des empressemens ?...

JULIE.

Mais, c'eſt ma perſonne que je reprendrai.

LE MARQUIS.

La vôtre ? Lorſque ces parties d'air qui ſont en vous, ſe ſeront détachées & envolées pour vous former un corps purement aërien, faites donc réflexion que, ſemblable à une fleur arrachée de ſa tige & qui vieillit en un jour, tout ce qu'il y a de terreſtre dans ma belle Julie, perdra cet éclat, cette vivacité, ! ce brillant, cette fraîcheur, qui la rendent la plus belle des mortelles.

JULIE *avec effroi.*

Je deviendrai laide ?

LE MARQUIS.

Que voulez-vous dire ? pourquoi ce frémiſſement ? Ce changement dans vos traits n'arrivera que lorſque vous vous en ſerez dépouillée ; que vous importe ? . .

JULIE, *avec un ſoupir.*

Que m'importe !...

LE MARQUIS.

Allons, commençons les cérémonies qui vont rompre vos liens avec la terre.

JULIE, *vivement.*

Arrêtez, Ziblis.

LE MARQUIS, *la preſſant, plus il la voit ſe troubler.*

Vous m'étonnez ! Quoi vous, quoi Julie dans le trouble où je la vois pour des charmes que le tems, même un jour effaceroit ? L'immortalité que vous acquerrez, ne vous dédommage-t-elle pas du ſacrifice ? Rappellez votre philoſophie ; & levez avec fermeté les yeux vers cet élément que vous allez déſormais habiter.

JULIE, *vivement.*

Arrêtez, vous dis-je... je n'ai pas la force de me dépouiller ainſi de moi-même ; j'avoue ma foibleſſe.... Ziblis.... Je ſuis née avec ces traits ; je les ai vu croître avec moi ; j'y ſuis accoutumée ; d'ailleurs, je leur dois la conquête de votre cœur ; cela doit me les rendre encore plus chers ; & je demeurerai donc comme je ſuis.

LE MARQUIS.

Et vous me permettrez donc auſſi de garder cette figure-ci, ou d'en prendre quelqu'autre ?

JULIE.

Ah, que me dites-vous ? Sous des traits empruntés ?

LE MARQUIS.

Quoi ? voulez-vous encore vous oppoſer à mon bonheur par une délicateſſe ?...

JULIE.

Eh ! puis-je ne pas l'avoir cette délicateſſe ?

LE MARQUIS.

Vous êtes bien étonnante, il faut l'avouer ! Vous ne voulez pas devenir Silphide, parce que vous perdriez votre figure ; vous ne voulez pas que je garde celle-ci, parce qu'elle n'eſt pas à moi....

JULIE.

Que n'eſt-elle à vous, Ziblis ?

LE MARQUIS.

Mais, ſi elle étoit à moi, alors je ſerois un homme ; & vous penſez ſi mal de tous....

JULIE.

Que ne l'êtes-vous ? Ce ſouhait eſt indigne de vous & de moi ; mais il eſt échappé à mon cœur...

LE MARQUIS, *ſe jettant à ſes genoux.*

Et couronne mon amour ! belle Julie, voyez à

vos genoux le Marquis de Silvine, le plus tendre, le plus ſincère, le plus paſſionné de tous les amans.

JULIE.

Comment? ...

FRONTIN, *qui s'étoit approché peu à peu.*

Oui, ce n'eſt point un amant tombé des nues; je l'ai moi-même introduit ici; le Silphe, Florine & le Marquis de Silvine, ne ſont qu'un.

LE MARQUIS, *toujours aux genoux de Julie.*

Songez, belle Julie, que l'erreur où l'on vous avoit élevée ſur les Silphes, & votre prévention contre les hommes, ont réduit un amant qui vous adore, à ces déguiſemens; ſongez que dans cet amant, brûlant pour vous de l'ardeur la plus vive, jamais cependant aucun inſtant n'a démenti cette flamme ſi pure & ſi reſpectueuſe que vous lui avez inſpirée. Hélas! ſi chaque moment que je paſſois auprès de vous, ajoutoit à ma paſſion, il augmentoit auſſi mon trouble & mon inquiétude ſur le ſuccès de mon amour... Belle Julie... de grace... regardez-moi donc.... Daignez confirmer mon bonheur.

JULIE *lui préſentant la main, & le regardant tendrement.*

Ah! vous avez trop bien lu dans mon cœur, pour pouvoir encore en douter.

FRONTIN.

Enfin, nous triomphons des habitans de l'air; & je ſuis ſûr, Mademoiſelle, que le lendemain des nôces, vous en ſerez tout-à-fait déſabuſée. Allons, quittons ce triſte château; vivons déſormais avec les humains; partons pour Paris; c'eſt le véritable élément d'une jolie femme.

FIN.

L'ISLE SAUVAGE,

COMÉDIE.

EN TROIS ACTES,

AVEC UN DIVERTISSEMENT.

Repréſentée, pour la première fois, ſur le Théâtre de la Comédie Italienne, le 5 Juillet 1743.

DANS l'édition de mes Pièces de Théâtre en quatre volumes, j'ai dit que celle-ci eut peu de ſuccès dans ſa nouveauté; que le rôle de *Félix* fut joué par un des meilleurs Acteurs, mais qu'il falloit dans ce rôle la figure, l'air & le ton ingénu d'un jeune homme de ſeize ans. Les Comédiens la redonnèrent à Paris & à la Cour à Fontainebleau, en 1764; jamais aucune de mes Comédies n'a fait plus de plaiſir & n'a été plus généralement applaudie; la figure, l'air & le ton de l'Acteur qui jouoit le rôle de *Félix*, y étoient aſſortis. La vivacité de *Roſette* contraſtoit avec le caractère doux & tendre de *Léonor*.

ACTEURS.

BÉATRIX, *Dame Eſpagnole.*

LÉONOR, } *Filles de Béatrix.*
ROSETTE, }

FÉLIX, *jeune Eſpagnol.*

OSMARIN, *Sauvage noir.*

D. GUSMAN, *père de Félix, perſonnage muet.*

TROUPE DE MATELOTS ESPAGNOLS.

La Scène eſt dans une Iſle Sauvage.

L'ISLE SAUVAGE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LÉONOR, ROSETTE, FÉLIX.

LÉONOR.

COMMENT vous appellez-vous ?

FÉLIX.

Je m'appelle Félix.

LÉONOR.

Êtes-vous un homme ?

FÉLIX.

Oui.

ROSETTE, *à Léonor.*

Je ne crois pas ; car il ne reſſemble en aucune maniere à ce qu'on appelle des hommes dans cette île.

FÉLIX.

Vous reſſemblez encore bien moins l'une & l'autre, aux femmes que je viens de quitter.

LÉONOR.

Sommes-nous plus à votre gré ?

FÉLIX.

Quelle comparaiſon ! Voici la première fois de ma vie que j'ai véritablement du plaiſir à voir, à entendre ; je n'en connoiſſois point d'autre que la pêche & la chaſſe.

ROSETTE.

Quoi ? dans votre île vous n'aviez point quelques jeunes perſonnes comme nous...

FÉLIX.

Vous êtes les premières blanches que j'aie jamais vues ; vous êtes les ſeuls objets qui m'aient enchanté ; je n'avois que des ſauvages avec qui m'entretenir, des filles noires pour jouer avec moi, & mon père pour me gronder.

LÉONOR.

Oh! perſonne ne vous grondera.

FÉLIX.

Mon père eſt Eſpagnol.

ROSETTE *vivement.*

Eſpagnol! Notre mère eſt du même pays.

FÉLIX.

Je n'avois que quatre ans, lorſque nous fimes naufrage.

ROSETTE.

C'eſt par un naufrage que nous nous trouvons parmi les ſauvages; & nous n'avions qu'à peu-près cet âge là, ma ſœur & moi.

FÉLIX.

Quelle conformité dans nos aventures!

LÉONOR.

Ne vous fait-elle pas plaiſir?

FÉLIX.

Oui, en vérité. Allons, dites-moi donc auſſi comment vous vous nommez?

LÉONOR.

Je m'appelle Léonor.

ROSETTE.

Et moi, Roſette.

FÉLIX *les careſſant.*

Ma chère Léonor ! Ma belle Roſette ! Quelle différence de l'état où je me trouve en cet inſtant, à celui où j'étois il y a une heure, lorſqu'un coup de vent a fait tourner la barque où je pêchois avec mon père ... Ah, ſi je ne craignois pas pour lui, je ſerois bien aiſe à préſent de mon accident !

ROSETTE.

Il faut eſpérer que par un bonheur pareil au vôtre, il aura auſſi échappé à la tempête.

FÉLIX.

Plût au Ciel ! Je voudrois en être ſûr, mais cependant ſans l'aller retrouver ; je ne veux plus ſortir d'ici.

LÉONOR.

Vous êtes donc bien content avec nous ?

FÉLIX.

Oh ! ſi content, que je ne puis l'exprimer.... Je voudrois vous embraſſer.

LÉONOR.

Nous embraſſer ! L'embraſſerons-nous, ma ſœur ?

ROSETTE *vivement.*

Et pourquoi non, ma ſœur ?

FÉLIX *les embraſſant.*

Ah, que cela eſt délicieux ! Ah, que je ſais bon gré à la tempête !

LÉONOR.

Laquelle aimez-vous le mieux de Roſette ou de moi ?

FÉLIX.

Oh ! je n'ai pas le tems de choiſir ; je n'ai que celui de vous aimer toutes deux.

LÉONOR.

Félix eſt honnête.

FÉLIX.

Non, je parle naturellement. Il faut déſormais ne nous plus quitter ; & ſi mon père, ayant auſſi échappé à la tempête, comme je l'eſpère, vient à ſavoir que je ſuis ici, & veut m'obliger de retourner dans notre île, vous viendrez toutes deux avec moi...

ROSETTE.

Félix, cela n'eſt pas poſſible ; nous ſommes auprès d'une mère que nous aimons tendrement, & que nous ſerions bien fâchées d'abandonner ; nos

jours & les ſiens ont été conſervés par la protection d'un ſauvage qui nous a priſes en amitié & qui nous ſert de père.

FÉLIX.

Votre mère eſt donc cette blanche qui m'a ſecouru dans mon évanouiſſement ?

ROSETTE.

Oui ; & cet homme noir qui étoit avec elle, eſt le ſauvage dont nous vous parlons.

LÉONOR.

Nous ſoupirons depuis dix ans après le paſſage de quelque vaiſſeau qui puiſſe nous rendre à notre patrie ; ſeules dans cette île, vous pouvez juger de notre impatience ; mais je ſens que je vais déſormais attendre plus tranquillement. En tout cas, Roſette, nous emmenerions Félix avec nous ; ma mère n'auroit pas la barbarie de le laiſſer ici.

ROSETTE.

Non, certainement ; ma mère ne cherche que ce qui peut nous faire plaiſir.

FÉLIX.

Dans mon île, j'attendois auſſi toujours un vaiſſeau ; mais je m'en paſſerai bien volontiers déſormais. Ne ſuis-je pas au comble du bonheur, puiſque je ne dois plus vous quitter ?

LÉONOR.

J'apperçois ma mère & Oſmarin qui viennent de ce côté; éloignons-nous.

ROSETTE.

Pourquoi ? Allons leur faire part de la joie que nous reſſentons.

LÉONOR.

Tu as raiſon.... Cependant.... Attends.... Il me ſemble que la préſence de ma mère nous gêneroit ſur bien de petites queſtions que nous avons encore à faire à Félix; éloignons-nous, te dis-je; ſi ma mère a beſoin de nous, elle nous appellera.

SCENE II.

BÉATRIX, OSMARIN.

OSMARIN.

NON, Madame, non, je ne ſaurois trop vous le répéter; nous ſerons les victimes de la complaiſance que j'ai eue pour vous, d'arracher ce jeune blanc à la mort; il cauſera notre perte.

BÉATRIX.

Pouvions-nous laiſſer périr cet infortuné ſous

nos yeux ? C'eſt un mouvement d'humanité que je n'ai pas dû combattre un ſeul inſtant.

OSMARIN.

Mais, ſongez donc aux loix de cette île : on y éprouva long-tems les fureurs & la tyrannie des blancs : depuis que nous avons ſecoué leur joug, plus de grace à eſpérer pour eux ; nous tâchâmes d'en exterminer la race ; nous préſerve le Ciel d'en voir renaître une nouvelle ! Lorſque vous fûtes jettée ſur cette côte, ſouvenez-vous qu'on alloit vous immoler, vous & vos filles, & combien j'eus de peine à inſpirer de la pitié pour votre ſexe... Madame, nous ſerons impitoyablement maſſacrés, ſi l'on découvre que nous avons reçu & conſervé un blanc parmi nous.

BÉATRIX.

Mais, Oſmarin, ce n'eſt que la crainte de voir s'élever une nouvelle race de blancs, qui rend les ſauvages ſi barbares : penſez-vous qu'un inconnu, un malheureux, pour qui la ſeule compaſſion m'intéreſſe, puiſſe être un objet digne de mon alliance, & que j'aie jamais le deſſein d'unir ce jeune homme à l'une de mes filles ?

OSMARIN.

Eh ! Madame, il les épouſera, peut-être toutes

deux : treve de vanité dans une île ſauvage ; il n'y a point ici d'inégalité de rang ; le penchant, les deſirs forment toute la convenance de nos mariages ; & l'amour en a bien-tôt réglé les cérémonies.

BÉATRIX.

En vérité, Oſmarin...

OSMARIN.

En vérité, Madame, il falloit, par pitié pour vous, pour vos filles, pour moi, pour lui-même, le laiſſer périr, & ne pas nous expoſer tous à des ſupplices cruels & inévitables, ſi nous ſommes découverts.

BÉATRIX.

C'eſt un danger de peu de jours. Nous ſavons déja que l'île qu'il habite, n'eſt éloignée de celle-ci que de quelques lieues. On viendra ſans doute s'informer de lui ; en attendant, il nous eſt aiſé de le cacher ; notre habitation eſt écartée ; les ſauvages y viennent rarement...

OSMARIN.

Mais, en attendant, s'il aime vos filles ? S'il s'en fait aimer ?

BÉATRIX.

Oh ! banniſſez cette crainte, mon cher Oſma-

rin ; je réponds de mes filles ; elles ſont trop bien nées...

OSMARIN.

Voilà une expreſſion que je n'entends pas.

BÉATRIX.

Je ſuis ſûre qu'elles ne ſe livreront point à des deſirs, dont il m'eſt aiſé de leur faire ſentir toute la honte.

OSMARIN.

Peut-être n'eſt-il déja plus tems de leur parler.

BÉATRIX.

Je ne me ſuis occupée que de leur éducation...

OSMARIN.

Je vais encore vous répondre en Sauvage ; je n'ai pas une grande confiance en toute cette belle éducation. Ces enfans ſont aimables ; ils ſe ſont vus ; ils ſe verront. Ils étoient enſemble, quand nous ſommes arrivés en cet endroit ; ils ont fui à notre approche. Chez nous, il ne faut qu'un moment pour s'aimer : dans votre pays, je doute que toute la morale qu'on y débite, triomphe de ce moment-là.

BÉATRIX.

Allez, Oſmarin ; fiez-vous à moi, vous dis-je ; & ſoyez tranquille ; parcourez la côte ; quelque

barque viendra ſans doute réclamer ce jeune homme. Je vais cependant entretenir mes filles ; & vous verrez, par leur conduite, quelle eſt parmi nous la force de l'honneur & de cette éducation dont vous faites ſi peu de cas.

OSMARIN, *en s'en allant.*

Eh bien, Madame, nous verrons ; je ſouhaite, plus que je ne l'eſpère, que mes craintes ſoient mal fondées.

SCENE III.

BÉATRIX, *ſeule.*

LE pauvre Oſmarin raiſonne en ſauvage qui ne connoît que la Nature ; faiſons venir mes filles. Une défenſe ſévère de parler à ce jeune homme, ſeroit ici d'une exécution impoſſible ; je me conduirai avec elles, ſuivant les découvertes que je ferai dans leur cœur... (*Elle appelle*) Léonor ?.. Roſette ?..

SCENE IV.

BÉATRIX, LÉONOR, ROSETTE, FÉLIX.

LÉONOR & ROSETTE, *accourant.*

MA mère!

BÉATRIX.

Mes enfans, j'ai à vous parler; Félix, éloignez-vous.

LÉONOR, *vivement.*

Eh! ma mère, pourquoi voulez-vous qu'il s'éloigne?

ROSETTE.

Qu'avez-vous à nous dire où il puiſſe être de trop?

FÉLIX.

Je ne ſaurois quitter mes bonnes amies.

BÉATRIX.

Allez, Félix... Allez, vous dis-je, obéiſſez.

SCÉNE

SCENE V.

BÉATRIX, LÉONOR, ROSETTE.

BÉATRIX.

JE remarque avec chagrin, mes enfans, l'impreſſion que fait ſur vous ce jeune étranger ; vous n'êtes occupées que de lui ; vous avez de la peine à le quitter un inſtant.

ROSETTE.

Eſt-ce que cela peut vous fâcher, Madame ? Entourées ſans ceſſe de ces vilains noirs, la rencontre de ce jeune blanc eſt un plaiſir ſi nouveau, ſi charmant pour nous....

BÉATRIX.

Je ſais que tout ce qui eſt nouveau, eſt en droit d'exciter votre curioſité ; mais cette curioſité ſatisfaite, il faut bannir toute familiarité entre vous & ce jeune homme, reprendre les occupations que je vous ai preſcrites pour votre journée, ne le voir qu'aux heures où il pourra vous ſervir ; enfin ne le regarder que comme quelqu'un fait pour être votre domeſtique, & non pour être votre compagnie.

LÉONOR, *vivement.*

Mais, ma mère, je voudrois qu'il ne me servît qu'à être ma compagnie : sa figure, le son de sa voix, sa conversation, en lui tout me plaît, tout m'enchante...

BÉATRIX.

Léonor, votre vivacité m'effraye. Ma fille, ma chère fille, à quels chagrins, à quels malheurs vous vois-je prête à vous livrer ?

LÉONOR.

Moi, Madame ! qu'ai-je à craindre ?

BÉATRIX.

La plus funeste de toutes les passions ; l'Amour.

LÉONOR.

L'Amour, une passion funeste ? Hélas ! depuis que je suis née, je n'ai connu d'autre plaisir que de vous aimer, vous & ma sœur.

BÉATRIX.

Il n'est pas question de cette tendresse si légitime, de ce sentiment si pur que la Nature inspire, que le devoir entretient, que l'âge & la raison augmentent dans les cœurs vertueux, qui est le charme de la vie & le lien de toute société ; je vous parle, ma fille, de cet attrait honteux, où les

foibles cœurs ſe laiſſent ſurprendre à la vue des hommes ; de cette inclination, de ce penchant fatal dont notre ſexe ne ſauroit trop ſe défendre & qu'il ſemble que Félix commence à vous inſpirer.

LÉONOR, *timidement.*

Il m'a plu, je l'avoue ; & je ſens qu'après ma mère & ma ſœur, il me ſeroit. . .

BÉATRIX.

Eh ! vous voilà ſur le bord du précipice ! Elevée dans ce déſert, trompée par votre ſenſibilité naturelle & votre innocence, vous confondez l'amour & l'amitié ; vous ne diſtinguez pas les mouvemens qu'il faut ſuivre, d'avec ceux qu'il faut rejetter ; Félix, votre ſœur & moi, occupons également votre cœur ; mais, ſongez donc que ce Félix, étranger, inconnu, n'eſt peut-être qu'un vil eſclave. Filles d'un des plus grands Seigneurs d'Eſpagne, vous êtes deſtinées, ſi nous revoyons jamais notre patrie, à des époux du rang le plus diſtingué. Quelle honte pour vous, pour moi, ſi l'éducation que je vous ai donnée, ſi le noble orgueil que tant d'illuſtres ancêtres doivent avoir tranſmis dans votre ame, ne vous défendoient pas contre une indigne paſſion ! d'ailleurs, ſachez, mes enfans, qu'il n'eſt plus de bonheur, plus de

joie, plus de repos pour un cœur dont l'amour s'eſt emparé ; les chagrins, le trouble, les remords le déchirent. Voilà ce que j'avois à vous dire pour prévenir les dangers où votre ignorance pouvoit vous expoſer ; je vous laiſſe y réfléchir. Puiſſions-nous enfin voir un terme à nos malheurs!

(Elle ſort.)

SCENE VI.

LÉONOR, ROSETTE.

LÉONOR.

ROSETTE, je ſuis accablée de ce que je viens d'entendre ; mille idées confuſes me troublent ; m'agitent, ſe combattent, me déſolent.

ROSETTE.

Quant à ces malheurs prétendus que l'amour cauſe, ma mère nous trompe certainement ; je ne me ſuis jamais ſentie ſi contente, ſi gaie, que depuis l'arrivée de Félix ; j'imagine mille plaiſirs que ſa compagnie nous procurera ; cette île ſi triſte, ſi déſerte, où je me trouvois ſi déſoccupée, me pa-

roît, depuis ce matin, peuplée, animée ; il me ſemble que la verdure en eſt plus riante, & que déſormais j'aurai toujours quelque choſe à faire.

LÉONOR.

J'éprouve tout ce que tu dis ; mais je ſens encore... Tiens, Roſette ; ma mère n'a pas tant de tort ſur le déſordre que l'amour cauſe en nous, ſuppoſé que j'aie de l'amour ; car quoique je trouve, ainſi que toi, tout embellit dans cette île depuis que Félix y eſt ; quoique je goûte un plaiſir inexprimable à le voir, à l'entendre, cependant toute ma gaieté ne m'invite point à rire ; je ſuis rêveuſe malgré moi ; ſi je m'éloigne de lui un inſtant, je deſire quelque choſe ; je viens le retrouver ; & je crois d'abord que c'eſt cela que je deſirois ; mais quand je ſuis avec lui, que je le regarde, que je lui parle & que je lui fais bien des amitiés, je deſire encore ; & alors j'ai beau chercher, m'interroger ſur ce que je veux, je ne l'imagine point ; & cela me fait tomber dans une mélancolie... Entends-tu ce que je veux dire ?

ROSETTE.

Non... pas trop bien ; mais parlons de ce que j'imagine. Tu vois avec quelle ſévérité, quelle chaleur, ma mère nous a parlé ſur le malheur d'ai-

mer ; elle nous en a beaucoup plus dit qu'il n'y en a ; & je crois que j'en devine le motif. Tu ſais qu'elle nous entretient ſans ceſſe de la différence prodigieuſe que la naiſſance met entre les hommes ; qu'en Europe on ne vit qu'avec les perſonnes de ſa ſorte...

LÉONOR.

Il eſt vrai qu'elle nous le redit ſouvent.

ROSETTE.

Eh bien, toute ſa crainte eſt que Félix ne ſoit de ces eſpèces de gens qu'on y appelle des gens de rien.

LÉONOR.

Oui, Roſette, voilà ſans doute ce qui l'a engagée à nous faire tant de peur ; mais à quoi tout cela ſe réduit-il ? A ſavoir au plutôt quelle eſt la condition de Félix ; il y a plus à parier qu'il nous vaut bien, qu'à le croire indigne de nous par ſa naiſſance : allons le chercher, allons vîte éclaircir un fait ſi important à notre bonheur.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

BÉATRIX, OSMARIN.

OSMARIN.

Vous m'avez dit, Madame, que vous parleriez à vos filles, & que vous préviendriez, par vos avis & vos précautions, les malheurs que je ne ceſſe point de vous prédire.

BÉATRIX.

Je leur ai parlé, mon cher Oſmarin ; je les ai inſtruites de la honte où les expoſeroit un malheureux penchant ; & je me flatte d'avoir écarté ces dangers qui vous paroiſſoient preſque inévitables.

OSMARIN.

Pour étouffer leur inclination naiſſante, leur avez-vous dit, Madame, de donner à ce jeune Blanc les témoignages de la plus vive tendreſſe ? Je viens de les ſurprendre au bord de la mer, treſſant ſes cheveux, les ornant de fleurs qu'elles arrachoient de leur propre parure, l'embraſſant...

BÉATRIX.

Oſmarin, qu'entends-je!.. Mais c'eſt ma faute; je ne leur en ai pas dit aſſez; j'ai craint de les inſtruire par mes remontrances mêmes, & de perdre leur précieuſe innocence, par trop de précautions; je leur ai permis de s'intéreſſer à des malheurs ſemblables aux nôtres; elles ne comprennent pas la conſéquence de ces careſſes dont vous avez été le témoin.

OSMARIN.

Fort bien, & tout innocemment, ſans y rien comprendre, leur petite inclination ira ſon train.

BÉATRIX.

Ah, de grace! n'achevez point de m'accabler.

OSMARIN.

Eh, de grace! Madame, ne différons donc plus; & cédons à la néceſſité. J'ai parcouru deux fois la côte; j'eſpérois, comme vous, que de l'île voiſine on viendroit s'informer ſi ce jeune Blanc n'étoit point ſauvé, & qu'on nous délivreroit de ce malheureux auteur de toutes nos alarmes; mais notre attente eſt vaine. Il faut un prompt remède à des maux qui nous menacent de ſi près; il faut que l'Étranger périſſe: je dois me charger de ce ſoin

cruel ; préparez-y vos filles ; & défaites-vous vous-même d'une dangereuſe pitié.

BÉATRIX.

Oſmarin, vous me faites frémir ! Non, je ne ſouſcrirai point à ce barbare ſacrifice ; mais conſtruiſez au plutôt une barque où nous abandonnerons cette innocente victime aux caprices de la fortune & de la mer. N'eſt-ce pas être aſſez barbare ? Cependant pour empêcher que mes filles, dans ce court intervalle, n'achevent de ce livrer à un amour qui leur ſeroit à jamais funeſte, je vais, au lieu de remontrances & de préceptes, leur faire part du danger que nous courons ; je vais leur préſenter leur mort, & celle de ce jeune homme, dans toute ſon horreur...

SCENE II.

BÉATRIX, OSMARIN, LÉONOR, ROSETTE.

ROSETTE, *vivement.*

VRAIMENT, Madame, Félix n'eſt point du tout indigne de votre alliance ; vous en aviez jugé bien vîte.

BÉATRIX.

Ma fille, il ne faut plus penſer à Félix.

ROSETTE.

N'y plus penſer ? Mais, Madame...

BÉATRIX.

Mais, voyons, que vous a-t-il donc dit ?

ROSETTE.

Il nous a poſitivement dit qu'il ne ſavoit pas qui il étoit.

BÉATRIX.

Et c'eſt ſur ce qu'il vous a aſſuré qu'il ignoroit qui il étoit, que vous décidez...

ROSETTE.

Sans doute nous décidons, & nous devons décider qu'il ſort d'un ſang très-noble. Oh ! comptez que nous l'avons bien interrogé, & qu'à chaque mot nous réfléchiſſions mûrement ma ſœur & moi...

BÉATRIX.

En vérité, ma fille...

ROSETTE.

De la patience & de la vertu, voilà ce que ſon père lui recommandoit chaque jour. Or, vous

voyez bien, Madame, que pour lui inſpirer de la patience, il ne falloit pas l'inſtruire de la nobleſſe de ſon origine, & des avantages & des plaiſirs qu'il devoit eſpérer en Eſpagne : ces idées n'auroient ſervi qu'à le rendre encore plus malheureux dans une île ſauvage, & plus impatient de revoir ſa patrie. Voilà ſans doute pourquoi ſon père lui a toujours caché l'éclat de ſa naiſſance. D'ailleurs à un homme de rien, né pour ſervir, & pour ne faire que les volontés des autres, à quoi bon tant recommander la vertu, une choſe ſi belle ? On lui recommanderoit de s'accoutumer au travail, à la fatigue. Il me ſemble que ce que nous vous diſons, c'eſt raiſonner.

BÈATRIX.

Non, mes filles, c'eſt aimer. Ah ! mes enfans, combattez, étouffez un amour trop funeſte. La malheureuſe pitié qui m'a engagée à ſauver les jours de Félix, nous expoſe à chaque inſtant aux plus cruels dangers. Telle eſt la haine, telle eſt l'horreur des Sauvages pour les peuples d'Europe, que s'ils découvroient ici un Eſpagnol, ils le maſſacreroient impitoyablement, & nous avec lui pour l'avoir ſauvé. Je dois aux bontés d'Oſmarin, que j'ai eu bien de la peine à fléchir, le ſeul choix qui

ſoit permis à ma compaſſion. Il faut voir immoler Félix à nos yeux, ou l'abandonner demain à la merci des flots : jugez à préſent de la douleur que votre amour doit me cauſer. Allons, Oſmarin ; venez conſtruire la barque ; & vous, mes enfans, ne vous écartez pas de notre habitation ; dites à Félix de ſe tenir caché ; & redoutez la moindre approche des Sauvages.

(Elle ſort avec Oſmarin.)

SCENE III.

LÉONOR, ROSETTE.

ROSETTE.

C'EST pour le coup qu'un vaiſſeau paſſeroit bien à propos pour nous tirer d'embarras.

LÉONOR.

Demain nous ne verrions plus Félix ! Ah, Roſette !

ROSETTE.

Écoute ; Félix eſt fort joli ; mais il eſt fort vilain d'avoir toujours la mort devant les yeux.

LÉONOR.

Que tu as le cœur inſenſible !

ROSETTE.

Non, & ſi je voyois quelque moyen...

LÉONOR.

Il me vient une idée.

ROSETTE.

Eh! quelle?

LÉONOR.

Tu connois cette grotte écartée où nous allons quelquefois prendre le frais; menons-y Félix.

ROSETTE.

Tu as raiſon.

LÉONOR.

Nous lui préparerons une demeure tranquille dans les détours obſcurs de la grotte.

ROSETTE.

Fort bien.

LÉONOR.

Nous lui ferons un lit.

ROSETTE.

Oui; un lit.

LÉONOR.

Nous ornerons ſa chambre de Fleurs, de coquillages; nous lui porterons à manger.

ROSETTE.

A merveille.

LÉONOR.

Nous paſſerons-là, avec lui, les momens les plus délicieux.

ROSETTE.

Certainement.

LÉONOR.

Cet aſyle ſera impénétrable aux Sauvages : nous y ſerons à l'abri de toute crainte ; nous pourrons même quelquefois, les ſoirs, l'amener promener dans ces ſombres & jolis boccages qui joignent notre habitation : une de nous fera ſentinelle pour avertir au moindre bruit.

ROSETTE.

Je me fais de tout cela une idée fort agréable.

LÉONOR.

Tu approuves donc mon projet ? Que je t'aime ! Allons, allons vîte le chercher... Mais le voici.

SCENE IV.

LÉONOR, ROSETTE, FÉLIX.

LÉONOR.

FÉLIX, ſavez-vous tous les dangers que nous courons pour l'amour de vous ?

FÉLIX.

Votre mère vient de m'en inſtruire. Seroit-il poſſible que mon arrivée dans cette île, qui ſembloit m'annoncer de ſi beaux jours, attirât de ſi grands malheurs ?

LÉONOR.

Nous avons tout à craindre ; mais cependant, par les meſures que nous allons prendre, j'eſpère que nous ſerons tous en ſûreté, ſans qu'il ſoit beſoin de vous éloigner de nous.

ROSETTE, *à Félix.*

Il faudra que vous nous amuſiez bien, pour reconnoître toutes les obligations que vous nous aurez.

FÉLIX.

Si vous vous plaiſez toujours, l'une & l'autre, à rendre quelqu'un parfaitement heureux, ce plai-

ſir, le ſeul que je puiſſe vous procurer, ne vous manquera jamais.

LÉONOR.

Félix, apprenez que votre reconnoiſſance ne doit pas être ſi égale entre nous : c'eſt moi qui ai imaginé le moyen de vous garder ici ; Roſette ne trouvoit d'autre remède à nos craintes, que le paſſage d'un vaiſſeau qui nous remenât tous en Eſpagne.

ROSETTE.

Sans doute ; & Roſette penſe encore qu'il n'y a véritablement que celui-là de ſûr. D'ailleurs, je l'avoue, Félix m'a donné une envie de voir l'Eſpagne, que tous les regrets & les pompeuſes deſcriptions de ma mère, ne m'avoient jamais inſpirée.

LÉONOR.

Félix produit en moi un effet tout contraire. L'Eſpagne, qui juſqu'à ce jour a été l'objet de tous mes deſirs, me devient indifférente ; & je ſens que ma patrie ſera déſormais par-tout où je le verrai.

ROSETTE, *d'un ton dédaigneux.*

Il faut que vous ne le trouviez guère aimable, pour ne pas ſouhaiter d'être dans des climats où tout le monde lui reſſemble ?

LÉONOR,

LÉONOR, *du même ton.*

Il faut que vous l'aimiez bien peu, puiſqu'il ne remplit pas ſeul tous vos ſouhaits.

ROSETTE, *du même ton.*

Félix me plaît beaucoup ; & je crois qu'il doit m'avoir obligation de l'envie qu'il me donne de voir ſon pays.

LÉONOR, *du même ton.*

Il doit donc me ſavoir bien mauvais gré ; car je penſe tout différemment... En vérité, ma ſœur, vous avez des raiſonnemens...

ROSETTE.

Qui valent bien les vôtres.

FÉLIX.

Voilà une belle diſpute ! Vous êtes toutes deux d'accord, ſi vous m'aimez.

LÉONOR, *d'un ton piqué.*

Vous êtes content de tout. Vous nous aimez donc bien également ?.. Eh bien ! Félix, il faut choiſir.

FÉLIX.

Pourquoi choiſir, lorſque vous me plaiſez l'une & l'autre, & que cependant... mes ſentimens ne ſont pas les mêmes ?

LÉONOR.

Expliquez-vous ; je ne vous entends pas.

FÉLIX.

Comment me faire entendre ? Ai-je eu le tems de m'expliquer à moi-même des ſentimens tout nouveaux pour moi ? Sûrement, à vous deux, vous occupez tout mon cœur ; mais c'eſt d'une manière différente : l'une enchante mon ame ; l'autre y porte la gayeté, l'enjouement ; je voudrois toujours rencontrer Roſette, & ne quitter jamais Léonor.

ROSETTE.

Je ſuis aſſez contente de mon partage.

LÉONOR.

Je ne le ſuis pas du mien. En un mot, Félix, ſi Roſette & moi partions chacune de notre côté, laquelle ſuivriez-vous ?

FÉLIX.

Ah ! J'irois, ſans balancer, avec vous... paſſer notre vie à regretter Roſette.

LÉONOR.

Sès réponſes me déſolent ; & je ne ſaurois m'en fâcher.

ROSETTE.

Comment ? Vous voudriez qu'il eût de la haine pour moi ?

LÉONOR, *avec impatience.*

De la haine ? Mais, ma ſœur, je ne ſais à qui vous en avez aujourd'hui ; vous êtes d'une humeur que je ne vous ai jamais vue.

FÉLIX.

Ah ! Léonor, ne vous chagrinez pas !.. je vous aime... de préférence à tout.

LÉONOR, *gaiement.*

Voilà répondre. Roſette, je te demande pardon ; allons, ma petite ſœur, allons tout préparer pour l'exécution de notre projet.

ROSETTE.

Oh ! puiſqu'il vous aime de préférence à tout, & que vous êtes ſi fâchée qu'il ait la moindre amitié pour moi, c'eſt à vous ſeule à le cacher : je ſerois bien ſotte d'expoſer ma vie pour des gens qui ne m'aiment pas.

FÉLIX.

Roſette, en vous aimant moins que Léonor, je puis vous aimer encore bien tendrement.

LÉONOR, *la careſſant.*

Ma chère Roſette, aurois-tu le cœur aſſez dur pour voir partir Félix, faute de m'aider ? Dès qu'il me conſulte pour t'aimer, je veux déſormais qu'il t'aime à la folie.

ROSETTE.

Je ſuis trop bonne ; je me ſens attendrir, je ne ſais comment, ſans être perſuadée ; car ſonges donc que nous manquons peut-être à l'honneur, que nous riſquons notre vie...

LÉONOR.

Oh ! tu fais des réflexions à préſent...

ROSETTE.

C'eſt peut-être une cruauté pour Félix même, que de le retenir.

LÉONOR.

Félix, qu'en penſez-vous ?

FÉLIX.

Quels périls n'affronterois-je pas pour paſſer un inſtant de plus avec vous ?

LÉONOR, *prenant Roſette ſous un bras, & Félix ſous l'autre.*

Allons, allons, ma Roſette ; ne perdons pas des momens précieux.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

BÉATRIX, *ſeule.*

DEMAIN la barque ſera achevée ; demain nous abandonnerons Félix à la merci des flots ; mais en quel état cruel vont demeurer mes filles ! Léonor ſur-tout, dont l'ame me paroît plus ſenſible, mourra peut-être de douleur dans mes bras. Que faire, que lui dire encore pour calmer le déſeſpoir dont elle ſera ſaiſie ? Il me reſte une reſſource dans cet amour propre ſi naturel à notre ſexe ; l'ignorance & l'extrême ſimplicité de ces enfans, m'en fourniſſent l'idée : ſéparées, preſqu'en naiſſant, du reſte de l'Univers, elles n'ont jamais vu que ce déſert... les voici ; employons cet utile & bizarre ſtratagême.

SCENE II.

BÉATRIX, LEONOR, ROSETTE.

ROSETTE.

JE commence à croire qu'Osmarin est jaloux de Félix; il travaille à la barque avec une ardeur...

LÉONOR.

Ma mère, je vous aimerai; je respecterai vos volontés jusqu'au dernier instant de ma vie; mais c'est ordonner ma mort, que de vouloir me séparer de Félix. Depuis que vous nous avez instruites du danger que nous courons à cause de lui, nous lui avons préparé, ma sœur & moi, un asyle impénétrable au fond d'une grotte; d'ailleurs, vous savez que les Sauvages viennent rarement du côté de notre habitation; de grace, ma mère, laissez-vous fléchir.

BÉATRIX.

Non, ma fille, non; l'arrêt est irrévocable; Félix, partira demain. (*Les regardant avec attention, & marquant quelque surprise.*) Hélas! Indépendamment du danger où nous serions sans cesse ex-

posées, s'il étoit ici, je vois déja sur votre visage, à l'une & à l'autre, l'indispensable nécessité de presser son éloignement.

LÉONOR.

Sur notre visage !

ROSETTE.

Eh ! qu'y voyez-vous ?

BÉATRIX.

La blancheur de votre teint commence à s'altérer ; & certainement je n'attendrai pas que des signes plus évidens annoncent le peu de fruit de mes remontrances.

LÉONOR.

Mais, que voulez-vous dire, ma mère ?

ROSETTE.

Vous m'effrayez !

BÉATRIX.

Ah ! mes enfans, dans ces Sauvages, dont la figure vous paroît si étrange, vous voyez tous les jours les funestes effets du poison que l'amour veut vous présenter.

LÉONOR.

Comment ?

ROSETTE.

Quoi, ce ſeroit l'amour qui les rendroit ſi noirs, ſi laids?

BÉATRIX.

Eh! qui pourroit cauſer en eux ce prodigieux changement, que la plus vive, la plus impérieuſe & la plus dévorante de toutes les paſſions? Apprenez que le feu que l'amour allume dans l'ame, eſt d'une telle ardeur, qu'il ſe manifeſte bien-tôt au-dehors...

LÉONOR.

O Ciel!

ROSETTE.

Ah, ma mère!

BÉATRIX.

Jugez tout ce que j'ai ſouffert, depuis que je vous vois ſans ceſſe au moment d'y livrer votre cœur.

ROSETTE.

Le changement que vous remarquez en nous, eſt-il déja bien ſenſible, bien choquant?

BÉATRIX.

Non, je ne veux point vous tromper; il échapperoit peut-être à des yeux moins intéreſſés que les

miens ; mais, dès qu'il commence, le progrès en eſt rapide.

ROSETTE.

Un vrai repentir répareroit-il le déſordre qui eſt déja fait ?

BÉATRIX.

Oui, ſans doute.

LÉONOR.

Mais, ma mère, ne nous avez-vous pas dit mille fois, qu'en Europe on étoit blanc ? Il n'y a donc point d'amour dans ce pays-là ?

BÉATRIX, *embarraſſée.*

Il en eſt... peu d'exemples ; & il eſt.... aiſé de vous en rendre raiſon. Dans un pays policé, en réfléchiſſant ſur les inconvéniens des paſſions, en s'affermiſſant de bonne heure dans des principes de vertu & de modeſtie, on parvient aiſément à étouffer les mouvemens déréglés du cœur ; d'ailleur, une ſuite continuelle d'occupations toujours variées, des aſſemblées, des ſpectacles, des plaiſirs de toute eſpèce, des objets nouveaux qui ſe ſuccèdent à l'infini, n'y permettent guère de s'occuper long-tems & uniquement du même objet : on y jouit donc ordinairement toute la vie de

la paix de l'ame & des avantages de la beauté ; au lieu que des Sauvages, noyés dans l'ennui, plongés dans les horreurs de la ſolitude, privés d'éducation, ſe livrent ſans réflexion à l'inſtinct aveugle de la Nature.

ROSETTE.

Oh ! que déſormais je vais être bien en garde contre la moindre petite tentation !

BÉATRIX.

Heureuſement, le ſentiment que vous éprouvez pour Félix, ne tient qu'à la nouveauté, à la curioſité ; c'eſt ce qu'on appelle un goût paſſager ; mais, dans ce déſert où vous n'avez rien qui puiſſe vous diſtraire, aucuns amuſemens, aucuns plaiſirs, ce goût paſſager pourroit devenir une vraie paſſion, & toute auſſi dangereuſe, & toute auſſi violente qu'elle l'eſt dans les Sauvages.

LÉONOR.

Madame, ce changement que l'amour cauſe, eſt-il plus long-tems à paroître dans les hommes que dans nous ?

BÉATRIX, *malignement & d'un ton ingénu.*

C'eſt ordinairement par eux, comme de raiſon, qu'il commence ; il n'eſt point de femme aſſez

mal née pour aimer la première ; j'ai été ſurpriſe de ne remarquer aucun changement dans Félix.

LÉONOR, *avec dépit & douleur.*

Il ne m'aimoit point !..

BÉATRIX.

Je vous laiſſe, mes enfans ; vos viſages ſont encore aſſez jolis pour me raſſurer contre les riſques d'un ſeul jour. Je vais examiner ſur la côte, s'il ne paroît point quelque barque ; j'eſpère toujours qu'on viendra réclamer ce jeune homme.

SCENE III.

LÉONOR, ROSETTE.

ROSETTE.

ME voilà bien corrigée de mon empreſſement à retenir Félix. Vous voyez, ma ſœur, comme je me ſuis prêtée, en votre faveur & ſans intérêt pour moi, à tout ce que vous avez voulu faire pour le garder avec nous, en dépit de ma mère ; mais ces jolis gens-là ſont trop dangereux ! Comment donc ? Ils plaiſent, ils amuſent ; on prend

du goût pour eux, on s'y livre ; & bien-tôt on devient noire, hideuſe pour le reſte de ſes jours ; oh ; il peut partir.

LÉONOR.

Ah, Roſette, qu'il parte ! Je ne l'ai jamais vu ſi joli qu'au moment où je viens de le quitter, & où je le croyois le plus amoureux.

ROSETTE.

Pardi, nous l'avons échappé belle, ſi nous l'avons échappé ; car attends... Voyons... Tourne-toi... Regarde-moi bien... Je te parlerai vrai... Tu me ſemble la même. Et moi, Léonor ? Parle-moi avec la même ſincérité ; ne me trouve-tu rien, rien du tout d'extraordinaire ?

LÉONOR.

Non.

ROSETTE.

Tant mieux ; m'en voilà donc ſauvée... Le voici ; je ne veux pas même haſarder de le regarder.

LÉONOR, *d'un ton de dépit.*

Oh ! je le regarderai, moi ; & je t'aſſure qu'il n'y aura pas de riſque, tandis qu'il ſera auſſi beau.

SCENE IV.

FÉLIX, LÉONOR, ROSETTE.

FÉLIX.

JE viens de rencontrer votre mère : je me ſuis jeté à ſes pieds; je lui ai demandé la mort que je préfère à mon éloignement ; je l'obtiendrai d'Oſmarin ; & je n'aurai du moins quitté cette île délicieuſe qu'avec la vie.

LÉONOR, *à part.*

Quelle fauſſeté ! Il embellit à vue d'œil. Ah ! qu'il m'auroit touchée il n'y a qu'un inſtant !

ROSETTE.

Tenez, Félix; vous êtes à préſent bien affligé, je veux le croire; mais c'eſt l'affaire de peu de jours; la moindre diſſipation vous conſolera.

FÉLIX.

Roſette, que veux dire ce ton ironique ? Mais d'où vient la froideur de Léonor ? Ah ! ma chère Léonor, comme vous me regardez ! Qu'ai-je donc fait ?

LÉONOR, *d'un ton piqué.*

Je ne vous reproche rien. Conſervez, conſervez votre jolie figure ; je tâcherai auſſi que la mienne ne change pas ; je rougis du riſque que j'ai couru ; & je veux du moins m'en garantir avant votre départ.

FÉLIX.

Que voulez-vous dire, Léonor ? Avec quelle aigreur vous parlez à Félix.

ROSETTE, *vivement.*

Je vais vous expliquer tout ceci ; car vous vous diſputeriez quatre heures ſans vous comprendre. Nous venons d'apprendre le ſecret de l'Amour, que nous ignorions ; quand on ſe cherche ſans ceſſe, & qu'on n'a de plaiſir qu'à ſe voir, à ſe parler, à être enſemble, on a de l'amour ; or, quand on a de l'amour, on devient noir & tout-à-fait hideux ; voilà pourquoi tout le monde eſt ici noir & vilain, parce que ce ſont des Sauvages groſſiers ; mais en Europe, preſque tout le monde eſt blanc & joli, parce qu'on a de la vertu & de l'éducation.

FÉLIX.

Quel conte ! Mon père ne m'a jamais dit un mot de cet étrange effet de l'Amour.

ROSETTE.

Vraiment, ma mère ne nous en avoit auſſi jamais parlé ; elle vient de nous l'apprendre par forme de converſation, & ſeulement à cauſe de l'occaſion.

FÉLIX.

Comment le puis-je croire, ſi Léonor me trouve encore blanc ?

LÉONOR, *d'un ton piqué.*

Oh ! Félix, vous l'êtes.

ROSETTE.

Vous voyez à préſent pourquoi ma ſœur eſt fâchée ; plus vous lui dites que vous l'aimez, plus elle vous trouve joli ; & c'eſt une preuve que vous mentez.

LÉONOR.

Roſette, en voilà trop ; Félix part demain ; le plaiſir d'avoir une figure charmante, le conſolera ſans doute ; & j'eſpère que je n'aurai pas la honte qu'il me voie enlaidie.

FÉLIX.

Léonor, vous êtes cent fois plus aimable que moi ; & je n'ai pas le courage de vous le reprocher. Mais quel eſt donc le ſentiment qui donne

la force de mourir plutôt que de vous quitter, & qui ne peut pas me rendre noir ?

ROSETTE.

C'eſt un goût paſſager.

FÉLIX.

Ce goût paſſager eſt bien vif. Quoi ? Léonor, ſi je devenois comme ces Sauvages, vous m'en aimeriez davantage !

LÉONOR.

Ingrat, en pouvez-vous douter, puiſque je vous aime encore, tout charmant que vous êtes ?

FÉLIX.

Eh, puis-je n'avoir pas tous les ſignes de l'amour, lorſque je le ſens vivement dans mon cœur !.. Béatrix vous trompe ; elle abuſe de votre innocence.

ROSETTE.

Eh ! mon Dieu, non ; car enfin ce n'eſt plus pour nous empêcher de vous aimer ; c'eſt au moment que vous allez partir, & que nous ne vous verrons plus, qu'elle nous parle de cet étrange effet de l'amour ; ſi ce n'étoit pas une expérience, ſeroit-il naturel que ma mère ?..

LÉONOR.

LÉONOR.

Mais, Roſette, je fais une réflexion; ma mère eſt blanche.

FÉLIX.

Et mon père eſt blanc.

LÉONOR.

Cependant ils ont été mariés.

ROSETTE.

Oui, vraiment... Cela ſe contredit... Mais, non; vous verrez que c'eſt qu'elle n'a point eu d'amour pour ſon mari, non plus que le père de Félix pour ſa femme.

LÉONOR.

Eſt-ce qu'on ſe marie ſans s'aimer?

ROSETTE.

Il faut bien que cela ſoit; apparemment qu'il ſuffit d'un goût paſſager...

(*On entend beaucoup de bruit derrière le Théâtre.*)

Mais, qu'entends-je? Quel bruit?...

LÉONOR *effrayée.*

O ciel! ſeroit-ce les Sauvages? Où cacher Félix? Ils vont l'immoler à mes yeux!

SCENE V.

BÉATRIX, LÉONOR, FÉLIX, ROSETTE.

BÉATRIX, *dans les tranſports de la joie la plus vive, embraſſant ſes filles & Félix.*

FÉLIX!..mes filles!.. mes enfans! mes chers enfans!.. Tous nos malheurs ſont finis! Le ciel a ſurpaſſé mes vœux. Je me promenois ſur le rivage; j'apperçois une chalouppe; elle aborde; elle eſt remplie d'Eſpagnols; le père de Félix eſt à leur tête...

FÉLIX.

Le ciel me rend mon père!

BÉATRIX, *rapidement.*

Oui, mon cher Félix; & il ſemble que votre barque n'ait péri ce matin, que pour nous réunir tous. Jetté par les vagues ſur un rocher, votre illuſtre père y ſuccomboit à ſa douleur, lorſqu'il apperçoit un vaiſſeau; il fait des ſignaux; on envoie à ſon ſecours; quelle heureuſe ſurpriſe! ce vaiſſeau eſt Eſpagnol, & ramène des Indes le Vice-

roi qui lui avoit ſuccédé. Il ſe ſert de la chaloupe pour venir à cette île ; il n'oſe ſe livrer & ne peut ſe refuſer à l'eſpoir de vous retrouver. Jugez de ma joie, de mon raviſſement en reconnoiſſant en lui D. Guſman de Mendoce, un ancien ami, un parent. Je lui rends un fils ; Je lui donne une fille ; car, mes enfans, vous pouvez déſormais abandonner vos cœurs à tout leur penchant ; il eſt d'accord avec l'honneur ; Léonor eſt l'aînée ; elle m'a paru la plus tendre ...

FÉLIX.

Ah ! Madame, quoique mon cœur ſoit bien éloigné d'être coupable, puis-je eſpérer que Léonor me pardonnera, lorſque les apparences ſont contre moi ?..

BÉATRIX.

Quelles apparences contre vous ? Quel pardon ? Que voulez-vous dire ?

ROSETTE.

Eh ! regardez-le ; vous voyez bien qu'il n'a pas le teint d'un homme amoureux. Ma ſœur à qui vous avez dit qu'elle étoit déja un peu changée, a-t-elle tort d'être honteuſe de ſes avances ?

BÉATRIX.

Pardonnez, mes enfans, une innocente trom-

perie dont ma tendreſſe ingénieuſe s'eſt aviſée pour intéreſſer votre amour-propre à l'éloignement de Félix.

LÉONOR.

Quoi, ma mère, vous nous trompiez ? On peut aimer ſans devenir laide ?

BÉATRIX.

Un véritable & légitime amour, loin de défigurer les traits, donne de nouvelles graces à la beauté.

ROSETTE, *à Béatrix.*

L'Eſpagne m'offrira ſans doute des partis dignes de votre approbation ; & puiſqu'on peut aimer ſans ceſſer d'être jolie, je ſens que j'aimerai tout comme un autre.

SCENE XI ET DERNIERE.

OSMARIN, D. GUSMAN, BÉATRIX, LÉONOR, FELIX, ROSETTE, TROUPE DE MATELOTS ESPAGNOLS.

FÉLIX, *courant à D. Guſman.*

AH, mon pere!

D. GUSMAN, *l'embraſſant.*

Mon fils, mon cher fils!..

(*A Béatrix, qui lui préſente ſes filles.*)

Madame, quels heureux momens! Oſions-nous les eſpérer!

OSMARIN.

Vous aurez tout le tems de vous féliciter dans le vaiſſeau. Ces Matelots, avant de vous embarquer, veulent célébrer par une petite fête cet heureux évènement. Allons, mes amis, commencez; rions, chantons, danſons, divertiſſons nous.

Fin du troiſième & dernier Acte.

DIVERTISSEMENT.

AIR: *en Duo.*

RIEN n'eſt ſi trompeur
Que l'extérieur :
Quel bonheur,
Si la malice & la candeur
Avoient chacune ſa couleur!

Si la noirceur
Du cœur
Paſſoit ſur les viſages,
Ah! que de laids perſonnages
On trouveroit à tous inſtans!
Cinquante noirs contre deux blancs.

VAUDEVILLE.

DU bel eſprit au vrai génie,
Du tintamare à l'harmonie,
De la ſuffiſance au ſavoir,
Quoique la brigue emporte la balance,
C'eſt la différence
Du blanc au noir.

Pendant le jour, la jeune Liſe
Pleure un mari comme Artémiſe ;
Mais, vers le ſoir, un tendre amant,
De ſa contrainte en tapinois la venge ;
Et la veuve change
Du noir au blanc.

Près d'une Agnès qu'il veut ſurprendre,
Un Petit-Maître eſt ſoumis, tendre ;
D'un rien il ſe fait un devoir :
La pauvre duppe eſt-elle en ſa puiſſance ?
C'eſt la différence
Du blanc au noir.

Quand j'apperçois venir ma mère,
Je prends un air froid & ſévère ;
Du doigt j'impoſe à mon amant :
Sommes-nous ſeuls ? L'Amour ſe récompenſe ;
C'eſt la différence
Du noir au blanc.

Climène à fini ſa toilette ;
Elle eſt d'une beauté parfaite ;
Et quitte à regret ſon miroir :
Qu'on la ſurprenne avant ſa prévoyance ;
C'eſt la différence
Du blanc au noir.

Des agrémens de l'hyménée
Les filles ſe font une idée
Qui les prévient d'un grand eſpoir ;
Combien diront, après l'expérience,
C'eſt la différence
Du blanc au noir !

Une blonde avoit mon ſuffrage ;
Mais de ſes fers je me dégage ;
Une brune obtient le mouchoir :
Qui m'a conduit à pareille inconſtance ?
C'eſt la différence
Du blanc au noir.

AU PARTERRE.

A nos jeux, la ſombre Critique
Vient pour fronder Pièce & Muſique ;
L'Auteur, l'Acteur, tout s'en reſſent ;
Mais du Public, la flatteuſe indulgence,
Fait tourner la chance
Du noir au blanc.

FIN.

JULIE,

OU

L'HEUREUSE ÉPREUVE,

COMÉDIE.

EN UN ACTE,

Repréſentée, pour la premiere fois, ſur le Théâtre de la Comédie Françoiſe, le 20 Octobre 1746.

PRÉFACE.

CETTE Comédie eut beaucoup de ſuccès. Si le Lecteur veut y faire attention, il verra que dans cette Pièce, comme dans toutes celles que j'ai faites, il n'y a pas une Scène ſuperflue, & jamais rien de ſuperflu dans les Scènes. Il eſt plus difficile que l'on ne penſe, de traiter une action ſimple, & de la traiter ſans écarts, ſans rempliſſage, avec les ſeuls Acteurs qui y ſont abſolument néceſſaires, & en ne faiſant dire à chacun de ces Acteurs, que ce qu'il doit préciſément dire, ſelon ſon caractère, dans la ſituation où il ſe trouve. D'ailleurs, je crois que l'homme le plus prévenu contre le Théâtre, conviendroit que, loin d'être dangereux, il pourroit être très-utile pour les mœurs, ſi l'on n'y repréſentoit que des Pièces comme celle-ci.

ACTEURS.

GÉRONTE, *Oncle de Julie.*

JULIE.

VALERE, *Amant de Julie.*

DAMIS, *Amant de Julie.*

FROSINE, *Suivante de Julie.*

La Scène eſt dans l'appartement de Géronte.

JULIE,

OU

L'HEUREUSE ÉPREUVE,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

GÉRONTE, JULIE, FROSINE.

JULIE, *avec un habit magnifique, des diamans & beaucoup de rouge.*

EH ! mon oncle, mon cher oncle, fiez-vous à moi du ſoin de me rendre heureuſe.

GÉRONTE.

Non, ma nièce, ma chère nièce, je t'aime trop tendrement, pour te laiſſer tromper.

JULIE.

Notre cœur peut-il nous tromper ?

GÉRONTE.

Une paſſion peut-elle être un bon guide ?

JULIE.

Une vraie paſſion peut ſeule aſſurer notre bonheur.

GÉRONTE.

Il faut donc en avoir bien choiſi l'objet.

JULIE.

Mais que pouvez-vous trouver à redire au choix que j'ai fait de Damis ? Sa naiſſance eſt diſtinguée, ſon courage éprouvé ; il eſt riche ; ſa figure eſt aimable . . . Qu'eſt ce qui peut vous déplaire en lui ?

GÉRONTE.

Son caractère. Par ſon affectation à étaler les avantages qu'il poſsède, il m'invite à douter des qualités de ſon cœur. Il eſt fat, étourdi, plein de lui-même ; je le crois auſſi incapable d'aimer, que propre à ſéduire. Excuſe ma franchiſe ; mais ce n'eſt pas le tems de ménager ta délicateſſe ; tu payerois, ma chère nièce, du malheur de ta vie, le plaiſir de quelques jours que te vaudroit ma complaiſance.

JULIE.

Quoi ? je ne pourrai vaincre vos funeſtes pré-

ventions ! Mais je ſais quelle en eſt la ſource ; vous voulez abſolument m'unir à Valere ; & vous eſſayez de me faire entrer dans vos ſentimens, en me faiſant un portrait effrayant de Damis : mon oncle, c'eſt en vain ; certainement je ne me marierai pas ſans votre conſentement ; mais auſſi je ne me marierai point ; je vous aurai aſſez marqué ma ſoumiſſion en renonçant à Damis ; mais je ne ſerai pas aſſez perfide à l'amour, aſſez barbare à moi-même, pour prendre jamais d'autre époux.

GÉRONTE.

Je ne vous nierai point que je ne ſois fort prévenu pour Valere ; ſon air ſimple, modeſte, la ſageſſe de ſon eſprit, me font bien augurer de la ſenſibilité de ſon cœur. D'ailleurs, je vous donne mes conſeils ; mais je n'uſerai jamais d'autorité. Ma tendreſſe ſe réduit à vous demander une dernière marque de complaiſance ; & je vous laiſſe après maîtreſſe abſolue de votre deſtinée : c'eſt une épreuve de leur amour, de leurs ſentimens, avant que de régler pour jamais les vôtres.

JULIE.

Ah ! mon oncle, je ne puis vous exprimer toute ma reconnoiſſance & ma joie. Vous me donnez à

la fois le moyen de ſatisfaire mon cœur & de ramener le vôtre en faveur de Damis. Mais, à quelle épreuve pouvons-nous le mettre ? Il m'a déja ſacrifié les plus jolies femmes de la Cour ; il a renoncé pour moi au monde, à tous les plaiſirs ; il ſemble qu'il n'exiſte depuis un an, que pour m'aimer ; vous avez vu les lettres qu'il m'a écrites de l'armée....

GÉRONTE.

Il me vient une idée. Tu ſais la reſſemblance ſingulière, qui eſt entre ta ſœur & toi. C'eſt par le parti qu'elle a pris de ſe retirer dans un couvent de province, où elle vient enfin de faire ſes derniers vœux, que tu te trouves aujourd'hui héritière de tous mes biens qui lui étoient ſubſtitués, comme à l'aînée. Feignons que, prête à renoncer au monde, elle a fait ſes réflexions ; que la vocation s'eſt évanouie ; qu'hier au ſoir elle eſt arrivée inopinément chez moi ; que ce matin, de déſeſpoir de te voir enlever, par ſon retour, tout le bien que tu attendois, tu es partie ſans dire adieu à perſonne, & que tu t'es jettée dans un couvent. En t'habillant ſimplement, en ne mettant point de rouge, tu joueras facilement le rôle de ta ſœur. Valere & Damis ne ſont arrivés que ce matin de l'armée ; il y a cinq mois qu'ils ne t'ont vue ; ils m'ont

m'ont entendu parler cent fois de cette reſſemblance étonnante....

JULIE.

Mon oncle, je conviens que la reſſemblance entre ma ſœur & moi eſt ſi parfaite, que ſouvent nos plus intimes amies nous ont priſes l'une pour l'autre : je penſe même que comme j'ai été indiſpoſée pendant quelque jours, je dois être un peu changée ; mais malgré cela, que Damis s'y trompe ! ah ! mon oncle, il eſt dans le cœur d'un amant, un ſentiment, un diſcernement trop fin, trop délicat !...

GÉRONTE.

Style de roman, pure chimère que toute cette prétendue ſagacité du cœur : ſi Damis & Valere t'aiment véritablement, dans le ſaiſiſſement, dans le trouble cruel où les jettera la nouvelle que tu es perdue pour eux, ils ne s'occuperont guère à te regarder ; & loin d'être éclairés par les yeux de l'amour, ils ne te verront qu'avec ceux du déſeſpoir & de la douleur ; s'ils ne t'aiment pas autant qu'ils ont voulu te le perſuader, comme ils auront toujours été moins frappés de tes charmes, que de l'éclat de ta fortune, je ne vois pas pourquoi ils ne donneroient point dans le piége. Enfin éprouvons : ils ne tarderont pas ſans doute à ſe rendre ici ; je

vais descendre chez moi pour les attendre, pour leur annoncer le changement arrivé dans ma famille ; je leur dirai que mes vues sont cependant toujours les mêmes pour l'établissement de ma nouvelle nièce ; que je suis prêt à l'unir à celui des deux pour qui son inclination la déterminera. Je viendrai te les présenter ; tu pourra juger facilement, par la conduite qu'ils tiendront, si c'étoit bien réellement à ta personne que l'un & l'autre étoient attachés.

JULIE.

Et vous me promettez, mon oncle, qu'aussitôt que Damis vous aura déclaré que, s'il faut perdre l'espérance de me posséder, il renonce à jamais à tout engagement, vous ne vous opposerez plus à notre union, quand même Valere vous en diroit autant.

GÉRONTE.

Après une épreuve dont ils seroient sortis également, ils devroient se retrouver tous les deux dans les mêmes droits ; mais je veux bien consentir à ce que tu desires : dans un marché, la raison peut faire quelque avantage à l'amour. Vas songer à ton travestissement, tandis que je vais recevoir ces Messieurs, pour venir ensuite les présenter à ma nièce du couvent.

SCENE II.

JULIE, FROSINE.

JULIE.

ALLONS, Froſine, ôtons ce rouge & ces diamans; cherche-moi l'habit le plus ſimple; étudions bien la voix traînante & le maintien droit & emprunté d'une penſionnaire de couvent de province.

FROSINE.

Mademoiſelle, je ne ſais que vous dire; je me méfie du tour que Monſieur votre oncle vous joue; j'ai peur qu'il n'en ſorte à ſon honneur.

JULIE, *vivement.*

Quoi, tu pourrois penſer un inſtant que Damis ne m'aime pas autant qu'il le dit, qu'il le doit & que je le crois? qu'il eſt capable de me trahir? Que ma fortune n'eſt pas le moindre de ſes deſirs? Tu pourrois lui ſuppoſer une ame intéreſſée, à lui qui ne reſpire que le faſte, la dépenſe, qui pouſſe la magnificence juſqu'à la prodigalité!

FROSINE.

Mademoiſelle, on peut être magnifique par or-

gueil & ſans être généreux ; on peut être prodigue quoiqu'avare au fond du cœur : en un mot, il me paroîtroit très-étonnant qu'une fille riche, eût-elle bien moins de charmes, ne l'emportât pas ſur une fille ſans fortune. Jugez donc, lorſque c'eſt à beauté égale & contre vous-même que vous allez diſputer...

JULIE.

Oh ! s'il ne tient qu'à la beauté, tu vas voir qu'avec une ſimple griſette, des cornettes avancées, ſans rouge, je ſerai...

FROSINE.

Vous ſerez comme vous étiez ce matin en vous levant ; & ne vous y fiez pas ; moi qui vous parle, j'ai le goût ſi ſingulier, que je vous trouve vingt fois plus jolie en ſortant de votre lit, qu'après quatre heures de toilette ; & j'ai penſé vingt fois vous le dire ; mais comme j'ai la peine de vous friſer, de vous coëffer, vous auriez peut être cru que je ne vous louois que par pareſſe.

JULIE.

Tu cherches en vain à m'alarmer ; je connois Damis...

SCENE III.

JULIE, FROSINE, GÉRONTE.

GÉRONTE.

MA nièce, Valere eſt là-bas ; j'ai vîte monté ſans qu'il m'ait vu, tandis que l'Épine mon valet-de-chambre, à qui j'ai confié mon projet, lui annonce d'un air affligé l'arrivée de ta ſœur & que tu n'es plus ici... Mais vas, vas donc promptement quitter toute cette parure.

JULIE, *en s'en allant.*

J'y vais, j'y vais ; cela ſera bien-tôt fait.

SCENE IV.

GÉRONTE, *ſeul.*

ET bien-tôt nous verrons qui d'elle ou de moi ſe trompe ſur le compte de ces deux rivaux. Quand même l'habillement qu'elle va prendre, ne la déguiſeroit pas beaucoup, je ne crains point qu'ils

ſoupçonnent que c'eſt elle. Le piége le plus ſimple eſt toujours le plus ſûr ; nous y donnons d'autant plus aiſément, que notre amour propre ne nous permet pas de penſer qu'on ait pu s'imaginer qu'on nous tromperoit ſans y chercher plus de fineſſe & de précaution . . . Voici Valere.

SCENE V.

GÉRONTE, VALERE.

VALERE.

MONSIEUR, quelle nouvelle ! Que vient-on de m'apprendre !

GÉRONTE.

Voilà bien du changement, mon cher Valere.

VALERE.

Julie ! . .

GÉRONTE.

Julie n'eſt plus ici.

VALERE.

Eh ! dans quel couvent eſt elle allée ſe jetter ?

GÉRONTE.

Je l'ignore.

VALERE.

Vous l'ignorez, Monſieur ! Quoi ? vous, vos domeſtiques, vos amis, tout le monde n'eſt pas en mouvement pour la chercher, lui parler, la détourner de ſon barbare deſſein !

GÉRONTE, *affectant un ton embarraſſé.*

Que vous dirai-je, mon cher Valere ? Certainement... Je la plains... Mais enfin ſon aînée arrive ; elle rentre dans ſes droits : Julie ſe trouve tout-à-coup, par ce retour imprévu, une fille de qualité, ſans bien. Lui conviendroit-il de reſter dans le monde, ſur-tout après s'être flattée ſi long-tems d'une fortune brillante ? Non, & je ſuis donc moins ſurpris qu'affligé, du parti qu'elle eſt en quelque façon obligée de prendre.

VALERE.

Vous me percez le cœur !... Ah, Monſieur !.. Elle vous aimoit ſi tendrement ! Ce que je vois eſt-il poſſible ? Vous l'abandonnez déja ? Accoutumé à ſes ſoins, à ſa tendreſſe, eſt-il poſſible qu'une ſœur proſqu'inconnue, vous dédommage ſi-tôt de ſa privation ?

GÉRONTE.

De grâce, mon cher Valere, puiſque toute ma douleur ne pourroit lui ſervir à rien, laiſſez-moi

m'étourdir ſur le revers qui l'accable ; oui, laiſſez-moi me chercher & vous chercher à vous-même des ſujets de conſolation. Damis avoit ſurpris ſon inclination ; vous connoiſſez mon amitié pour vous ; vous n'ignorez pas l'envie que j'avois de vous voir entrer dans ma famille ; laiſſez-moi penſer que l'aînée, plus raiſonnable & moins prévenue, remplira mon plus cher deſir.

VALERE.

Ah, Monſieur ! que me propoſez-vous ?

GÉRONTE.

Elle n'eſt pas moins aimable que ſa cadette ; & j'eſpère que quand vous la verrez.... Holà, Froſine !

FROSINE, *paroiſſant.*

Faites venir ma nièce.

(*Froſine rentre.*)

VALERE.

Qu'allez-vous faire ? Suis je en état de paroître ? Quelle entrevue ! quoi ? Monſieur, auriez-vous pu penſer un inſtant que c'étoit la fortune de Julie qui m'attachoit à elle ?

GÉRONTE.

Non, mon cher Valere, je vous connois ; je vous rends juſtice...

VALERE, *voulant s'en aller.*

De grâce, permettez que je me retire.

GÉRONTE, *l'arrêtant.*

Je veux que vous voyiez ma nièce. D'ailleurs Froſine lui aura dit que vous êtes ici. Votre bruſque retraite ſeroit un eſpèce d'affront.

VALERE.

Mais, Monſieur, que lui dirai-je ? A quel titre...

GÉRONTE.

Laiſſez-vous aller aux mouvemens que la reſſemblance, & une reſſemblance des plus parfaites avec ſa ſœur, doit vous inſpirer.

SCENE VI.

GÉRONTE, VALERE, JULIE, FROSINE.

JULIE, *ſans diamans & ſans rouge, dans l'habillement le plus ſimple.*

GÉRONTE.

MA nièce, voici Valere, un de mes meilleurs amis. Vous ſavez comme je vous en ai parlé ce matin. Il étoit tous les jours dans cette maiſon. Il faut eſpérer que votre arrivée ne l'en éloignera pas. (*A Valere.*) Une petite affaire m'oblige de ſortir; vous voudrez bien m'excuſer & permettre que je vous quitte un moment. (*A Julie.*) Allons, Mademoiſelle; commencez à vous accoutumer à faire les honneurs de chez moi. Froſine, ſi Damis vient, vous lui direz que je ne tarderai pas.

(*Il ſort.*)

SCENE VII.

JULIE, VALERE, FROSINE.

VALERE, *à part.*

O CIEL! quelle contrainte! (*Haut.*) Dans la ſituation où je ſuis, Mademoiſelle, je n'aurois jamais penſé à paroître devant vous; il a voulu abſolument me préſenter; je n'ai pu qu'obéir.

JULIE.

Je regarde, Monſieur, comme un préſage heureux, en entrant dans un monde qui m'eſt ſi nouveau, de commencer par y connoître une perſonne auſſi généralement eſtimée...

VALERE, *à part.*

Ce ſon de voix déchire mon cœur! (*Haut.*) Eh! Mademoiſelle, que m'importe déſormais le monde, ſon eſtime.... Je ne penſe plus qu'à le fuir... Pardonnez; mais dans l'état où je ſuis, mon eſprit peut-il former une penſée; ma bouche peut-elle prononcer une parole qui n'ait rapport à ma douleur?

JULIE.

Je n'ai point ignoré, Monſieur, que vous étiez très-attaché à ma ſœur.

VALERE.

Jamais, Mademoiſelle, jamais on n'a ſi tendrement aimé. Il vous le diſoit; tous les jours j'étois dans cette maiſon; tous les jours je la voyois; tous les jours, chaque inſtant ajoutoit à mon eſtime, à ma tendreſſe.... l'ame la plus noble, le cœur le plus vrai, un eſprit doux, plein de charmes, une humeur toujours égale... Telle étoit cette fille adorable que nous allons perdre pour jamais.

JULIE.

Vous me touchez ſenſiblement, Monſieur; & il eſt cruel pour moi de penſer, que me regardant comme la cauſe du malheur de ma ſœur, vous allez ſans doute me haïr.

VALERE.

Moi, vous haïr! Mon état, tout affreux qu'il eſt, ne me rend point injuſte. A l'approche d'un engagement éternel, eſt-il étonnant que votre cœur ait frémi? Non, & loin que mes larmes s'irritent à votre vue, il ſemble que je ſens quelque ſoulagement à vous montrer toute ma douleur; je

vous crois des ſentimens dignes de cette ſœur que j'adore : oui, malgré cet avenir ſi brillant que vous offre votre nouvelle ſituation, je ne doute point que vous ne gémiſſiez du ſacrifice qu'elle va nous coûter. Mais, Mademoiſelle, eſt-il poſſible que votre oncle qui connoiſſoit tout mon amour, eſt-il poſſible que dans l'inſtant qu'il me donne le coup de la mort, dans ce même inſtant il me préſente à vous, & qu'il me conſeille d'aſpirer à votre main? Vous avez, Mademoiſelle, toute la fortune de votre ſœur; que dis-je? Vous avez tous ſes charmes; mais vous n'êtes point elle, & c'eſt à elle que j'étois pour jamais attaché.

JULIE.

Monſieur, peut-être que mon oncle croyoit entrevoir que Julie ne vous rendoit pas toute la juſtice que vous méritez, & qu'un penchant aveugle déterminoit ſon cœur pour Damis.

VALERE.

A travers la conduite la plus ſage & la plus réſervée, ce penchant pour mon trop heureux rival n'échappoit point à mes yeux...

JULIE.

Et bien! Monſieur, maîtreſſe de choiſir entre vous & Damis, prévenue pour lui, ma ſœur n'au-

roit pas ſans doute tardé à lui donner la main.... Que perdez-vous ?

VALERE.

Ah ! du moins elle eût été contente ! l'Amour ſeul eût gémi au fond de mon cœur, au lieu que dans cet inſtant l'Amour & la Pitié le déchirent lorſqu'elle eſt malheureuſe, me croyez-vous aſſez barbare pour être occupé de moi ? La voilà donc cette fille charmante, qui devoit être l'ornement & les délices du monde, la voilà dans une retraite cruelle où le déſeſpoir la conduit ; accablée ſous le poids d'une démarche qu'elle voudra ſoutenir ; dévorée de dégoûts, d'ennuis, n'enviſageant que la mort pour terminer ſes peines... Ah ! Mademoiſelle, comment puis-je dans cet inſtant ne pas expirer de ſaiſiſſement & de douleur ?.. Permettez que je me retire, & que j'aille cacher mon trouble, mes larmes & mon déſeſpoir.

(Il ſort.)

JULIE.

Ah, Froſine ! que reſtera-t-il à dire à Damis ?

FROSINE.

Mademoiſelle ; rentrons vîte ; je crois que j'entends ſa voix & celle de M. votre oncle.

JULIE, *en s'en allant.*

Que d'amour ! Quelle fidélité ! quelle conſtance !

FROSINE.

Rentrons, vous dis-je : les voici.

SCENE VIII.

GÉRONTE, DAMIS.

DAMIS.

VOILA, Monſieur, voilà de ces évènemens auxquels on n'eſt point du tout préparé. Cette ſœur qui ſembloit avoir renoncé au monde, ſe raviſe ?

GÉRONTE.

Oui : elle quitte ſa retraite au moment que je croyois qu'elle alloit s'y renfermer pour jamais.

DAMIS.

Eh, Monſieur... Eſt-elle jolie ?

GÉRONTE.

Vous devez m'avoir entendu dire pluſieurs fois, que la reſſemblance des deux ſœurs eſt des plus ſingulières à s'y tromper.

DAMIS.

Quels revers pour cette pauvre Julie ! En vérité, j'en ai l'ame déchirée. Je l'aimois beaucoup ; mais beaucoup, vous dis-je. Quoi ? Monſieur, par ce retour imprévu, elle ſe voit entièrement, totalement dépouillée de votre ſucceſſion ? Cette ſœur aura tout, tout abſolument ?

GÉRONTE.

C'eſt une diſpoſition qu'il n'eſt pas en mon pouvoir de changer ; elle eſt revêtue des formalités les plus authentiques.

DAMIS.

Je n'en reviens pas. Quelle folie à cette aînée de quitter ſon couvent, & de venir ainſi enlever tout à ſa cadette ! Avouez qu'après ce trait, on ne peut véritablement compter ſur les parens que quand ils ſont morts.

GÉRONTE.

Vous avez raiſon. Mais peut-être que dans ſon couvent cette aînée a entendu vanter le bonheur de ſa ſœur ? Peut-être lui a-t-on dit qu'elle alloit épouſer un des hommes de la Cour des plus aimables ? Peut-être lui a-t-on fait un portrait de vous ? . . . Vous êtes bien propre à déranger une vocation !

DAMIS.

DAMIS.

Parbleu, je crois qu'une fille qui pourra m'eſpérer, ne reſtera pas long-tems au couvent. Monſieur Géronte, il y a quelque myſtère ſous ce peu de mots que vous venez de me dire. Allons, allons; ne me faites point une demi-confidence. Eh bien! vous croyez donc que peut-être le haſard a voulu qu'on ait parlé de moi à cette aînée?

GÉRONTE.

Monſieur, je crois qu'elle ne tardera pas à vous rendre toute la juſtice que vous méritez.... La voici.

SCENE IX.

GÉRONTE, DAMIS, JULIE.

GÉRONTE.

MA Nièce, vous m'avez avoué ce matin que dans votre Couvent on vous entretenoit quelquefois des différens partis qui s'offroient pour votre ſœur; je dois préſumer que Monſieur étoit un de ceux dont on vous parloit le plus ſouvent, & je ne doute pas qu'à ſon air, ſa figure, vous ne deviniez aiſément que c'eſt ce brillant Damis...

DAMIS.

Monſieur, daignez m'épargner.

GÉRONTE.

Je ne fais que vous rendre juſtice. (*D'un air de confiance & à voix baſſe.*) Ne vous êtes-vous pas apperçu qu'elle a rougi en vous voyant?

DAMIS.

Je n'oſerois m'en flatter.

GÉRONTE.

Oh! Marquis, vous êtes toujours d'une humilité....

SCENE X.

GÉRONTE, DAMIS, JULIE, FROSINE.

FROSINE, *à Géronte.*

MONSIEUR, il y a là-bas une femme qui demande à vous parler.

GÉRONTE.

C'eſt peut-être de la part de cette pauvre Julie? (*A Damis.*) Permettez que je vous quitte un inſtant.

DAMIS.

Je ſerois au déſepoir de vous gêner.

GÉRONTE.

Allons, ma Nièce ; n'ayez point un air embarraſſé ; Monſieur eſt depuis long-tems des amis de la maiſon, & voudra bien avoir quelque indulgence pour ma petite provinciale.

(Il ſort.)

SCENE XI.

JULIE, DAMIS, FROSINE.

DAMIS.

DES provinciales comme vous, Mademoiſelle, ſont faites pour être l'ornement d'une Cour qui eſt aujourd'hui furieuſement dégarnie d'objets qui vous reſſemblent. Ma vue n'eſt pas tant faſcinée par l'éclat du rouge & de la parure, que je n'aie conſervé le coup d'œil ; il perce votre griſette, vos cornettes avancées ; je démêle vos yeux malgré votre pâleur de couvent ; & je vois *par-delà* le plus beau teint de l'Univers.

JULIE, *bas à Froſine.*

Ah ! Froſine, que ce début m'effraye ! (*Haut*) Monſieur, on m'a préparée aux complimens flatteurs & peu ſincères des gens du monde....

DAMIS.

C'eſt aux reproches, oui, aux reproches de tout Paris, de toute la Cour, qu'on a dû vous préparer. Quoi ? vous aviez formé le barbare deſſein d'enſevelir tant de charmes ! Vous nous les aviez cachés juſqu'à ce jour ! Mademoiſelle, l'aveu eſt prompt ; mais il ſuit le mouvement du cœur ; non, jamais, jamais, je n'ai rien ſenti de pareil à ce que j'éprouve à votre première vue.

JULIE.

Quoi ? Monſieur, ma ſœur, à qui vous paroiſſiez ſi attaché, ne vous a donné aucune idée de ce que vous ſentez, de ce que vous éprouvez, dites-vous, dans cet inſtant ?

DAMIS.

Pardonnez-moi, Mademoiſelle, pardonnez-moi ; je ne ſais point tromper ; mes empreſſemens pour elle ont aſſez éclaté ; & l'on me feroit tort de douter un inſtant, qu'elle ne m'ait toujours fait une grande impreſſion.

JULIE, *vivement.*

Vous l'aimiez donc, Monſieur ?

DAMIS.

Avec quelle émotion vous me le demandez ! Ah ! que cette vive curioſité ſur mes ſentimens pour elle, eſt flatteuſe ; & que je ſerois indigne du jour, ſi je ne la payois pas de toute ma ſincérité !

JULIE, *triſtement.*

Eh bien, Monſieur ?

DAMIS.

Eh bien, Mademoiſelle..... mais il faut vous parler une langue que vous entendiez : écoutez, écoutez-moi.

JULIE.

Hélas ! je vous écoute.

DAMIS.

Vous avez ſans doute lû beaucoup de Romans en cachette dans votre couvent ? N'y avez-vous pas vu quelquefois des Héros à qui des ſonges, par l'opération d'une Fée, peignoient la figure, les charmes & juſqu'au ſon de la voix de la Princeſſe qu'ils devoient un jour aimer ? Remplis de leur ſonge, ils s'en occupoient profondément, ſe croyoient réellement amoureux du fantôme ; mais

il n'étoient heureux qu'au moment que l'illuſion faiſoit place à la vérité. Belle Orphiſe, Julie produiſoit ſur moi l'effet du rêve ; ſa reſſemblance avec vous, le ſon de ſa voix, préparoient mon cœur à aimer, je m'amuſois de ma chimère ; mais c'étoit vous qui deviez en même tems détruire & achever l'enchantement.

JULIE, *à part.*

Le perfide !

DAMIS.

Vous ſoupirez ? Ah ! que ce ſoupir charmant ; que cette aimable rougeur, ce trouble & ce tendre embarras, font couler de raviſſement dans mon ame ! une jeune perſonne acquiert ſans doute des grâces dans le monde ; mais ma foi, on aura beau dire, elle n'eſt jamais ſi touchante qu'immédiatement au ſortir du couvent. Permettez que ſur cette belle main...

JULIE.

Eh ! Monſieur, ceſſez d'affecter ces vains tranſports. Puis-je m'y laiſſer tromper, lorſque je n'offre à vos yeux que les mêmes traits de Julie ; & ne dois je pas penſer qu'un vil intérêt ſeul vous guide & vous gouverne ;

DAMIS.

Comment donc ?.. Mais en vérité, Mademoiſelle, ſavez-vous bien que votre méfiance très-déplacée tient auſſi un peu trop de l'éducation de province...

JULIE.

Quo ? Monſieur...

DAMIS.

Quoi ? Mademoiſelle, vous me cherchez querelle ſur votre reſſemblance avec votre ſœur ? Eh bien ! c'eſt peut-être cette reſſemblance ſi parfaite, qui eſt cauſe de la promptitude avec laquelle mon cœur vient de ſe livrer. Vous voyez mon ingénuité ; elle va juſqu'à mettre ſur le compte d'une autre une partie de l'effet de vos charmes.

JULIE.

Après tous les ſermens que vous avez fait à Julie ; après une épreuve de près d'un an où vous paroiſſiez auſſi content de ſon eſprit, que de ſa figure ; enfin, le dirai-je, après la foibleſſe qu'elle a eu de vous aimer, eſt-il poſſible qu'elle ne trouve en vous qu'un ingrat, un perfide !

DAMIS.

Je ſuis galant homme, Mademoiſelle ; & pour

tout l'or de la terre, je n'avouerois pas à d'autres qu'à ſa ſœur, le goût qu'elle avoit pour moi; & voilà ce qui m'attachoit. Quant à ſon eſprit dont vous croyez que j'étois ſi enchanté, je vous jure ma foi qu'il étoit.... là là, du clinquant qu'elle avoit ramaſſé de côté & d'autre, & qu'elle diſtribuoit dans ſon air, ſon ton, ſes propos...

JULIE, *à part.*

C'en eſt trop, Froſine; je ſuccombe à ce fatal entretien; je me meurs; ſuis-moi.

SCENE XII.

DAMIS, *ſeul.*

QUE veut dire cette incartade & cette bruſque retraite? Elle fait ſemblant d'être choquée du mal que je lui ai dit de ſa ſœur! Pure grimace; demain j'en dirai pis; & elle en rira. Je connois les femmes; toujours moins amies que rivales, on eſt preſque ſûr de ſe concilier l'une en déprimant l'autre. Cette aînée me paroît avoir un petit caractère aigre, méfiant, aſſez emporté; j'ai regret à la pauvre Julie; c'étoit une bonne enfant; mais

irai-je faire le triſte héros d'une belle paſſion ? Non, parbleu. Quand il ne s'agit que d'aimer, on trouve toujours aſſez d'objets ; mais on ne rencontre qu'une fois dans la vie une fille de qualité avec une dot de quarante mille écus de rente.

SCENE XIII.

DAMIS, GÉRONTE, JULIE, *s'arrêtant au fond du Théâtre à parler à Froſine.*

GÉRONTE.

EH bien ! Damis, votre converſation avec Orphiſe a été aſſez longue ; je crains bien que vous n'ayez pas eu une grande ſatisfaction ; elle n'a pas encore ce ton du monde, cet agrément, ce brillant de cette pauvre Julie que vous aimiez tant.

DAMIS.

Je vous proteſte, Monſieur, que j'en ſuis parfaitement content. L'honneur de votre alliance a été le premier motif de mes aſſiduités dans vo-

tre maiſon ; il ſemble que l'amour veut y être toujours d'accord avec la fortune :
(*Faiſant la révérence à Julie qui s'avance.*) Et je ſuis prêt à remplir avec Mademoiſelle tous les engagemens que j'avois pris avec ſa ſœur.

GÉRONTE.

Je ſuis ravi, Monſieur, de la docilité & de la politeſſe de votre cœur ; c'eſt à ma nièce à ſe décider... Mais que nous veut Valere ?

SCENE XIV.

GÉRONTE, JULIE, DAMIS, VALERE, FROSINE.

VALERE.

MONSIEUR, vous m'avez vu quitter ces lieux dans le plus cruel déſeſpoir ; je n'oſois me flatter que ma mère, de qui dépend toute ma fortune, & dont vous connoiſſez toute l'ambition, voulût conſentir à m'unir à une perſonne ſans biens ; mais, Monſieur, je viens de me jetter à ſes genoux ;

mes pleurs, mon amour, l'état où elle m'a vu, ma mort qui étoit certaine ſi je n'avois pu la fléchir, l'ont touchée; elle conſent que j'épouſe Julie, & m'aſſure tout ſon bien : vous ſavez qu'il eſt conſidérable. De grâce, Monſieur, allons vîte chercher le couvent où Julie s'eſt jettée; venez joindre vos prières à mes larmes. Seroit-il poſſible qu'elle aimât mieux s'y renfermer pour jamais, que de vivre avec un homme pour qui, ſi elle n'avoit pas de l'inclination, elle a du moins toujours paru avoir de l'eſtime?

JULIE.

O généreux Valere! Julie ne veut vivre déſormais que pour tâcher de ſe rendre digne de tant d'amour. Orphiſe & Julie ne ſont que la même. Mon rouge ôté, un habit ſimple ont fait tout mon déguiſement. C'eſt par cet innocent artifice, que je viens de connoître le cœur du plus perfide & celui du plus vertueux de tous les hommes.

(*Elle s'en va, en donnant la main à Valere, & en jettant un regard d'indignation ſur Damis.*)

VALERE, *en s'en allant avec elle.*

Ma ſurpriſe!... mon bonheur!.... adorable Julie!... quoi c'eſt vous?...

GÉRONTE *à Damis.*

Marquis, pour amuſer ces jeunes perſonnes qui liſent des romans en cachette dans leur couvent, vous devriez compoſer quelque petit conte ſur cette aventure-ci.

DAMIS, *en s'en allant.*

O Ciel!

FIN.

ÉGÉRIE,

COMÉDIE;

EN UN ACTE,

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre de la Comédie Françoise, le 9 Septembre 1747.

LETTRE
DE
DE M. DE FONTENELLE.

JE vous renvoie, Monſieur, votre Égérie. De toutes vos Pièces, c'eſt, ſans contredit, celle où vous avez jetté le plus d'idées fines, délicates & neuves. Une jeune perſonne, à qui tout doit perſuader qu'elle eſt une Divinité, & à qui ſon cœur inſinue qu'elle n'eſt qu'une mortelle, forme le tableau d'une ſorte de ſentiment qui n'avoit jamais été traité. Vous m'avez dit qu'on vous donnoit de l'inquiétude ſur votre dénouement, & qu'on prétendoit que l'ombre de Remus ſortant de ſon tombeau & parlant aux Romains, paroîtroit trop un dénouement par machine, ſi vous le mettiez en action : pour moi, je penſe qu'un dénouement par machine & de preſtige, doit paroître très-na-

turel dans une Pièce où vous introduiſez Numa & ſon Égérie. J'ai l'honneur d'être, Monſieur, votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

FONTENELLE

Ce 27 Août 1747.

PREFACE.

PRÉFACE.

LE ſentiment de M. DE FONTENELLE devoit me décider ; il ne me décidoit point, & pourquoi ? parce que c'étoit le mien. Cela paroîtra ſingulier ; cependant rien n'eſt plus vrai. Une des Actrices me dit, que je conſulterois tant de perſonnes, que je finirois par mal faire. C'eſt ce qui m'arriva ; je finis par me laiſſer perſuader qu'il falloit mettre mon dénouement en récit ; il parut froid ; toutes les autres Scènes avoient été très-applaudies : je retirai ma Pièce d'autant plus piqué, que c'eſt de toutes mes Comédies celle que j'aimois & que j'aime encore le plus. Je la donne ici telle que je l'avois faite d'abord, & comme j'aurois dû la faire repréſenter.

ACTEURS.

NUMA.
CÆCILIUS.
TULLUS.
ÉGÉRIE.
CAMILLE.

La Scène eſt dans un de ces bois ſacrés, qui entourroient les Temples des Payens.

ÉGÉRIE,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

NUMA, CÆCILIUS, *en habit de Grand-Prêtre, ôtant ſa fauſſe barbe.*

NUMA.

Eh bien, Cæcilius?

CÆCILIUS.

Seigneur, je viens d'exécuter vos ordres. J'ai répandu parmi le peuple, que l'ombre de Remus vous apparoît depuis trois nuits, & que vous avez ordonné pour ce ſoir un ſacrifice au tombeau de ce malheureux Prince.

NUMA.

As-tu fait preſſentir qu'on y verroit peut-être quelque nouveau prodige?

CÆCILIUS.

Oui.

NUMA.

Les eſprits t'ont-ils paru bien diſpoſés ?

CÆCILIUS.

N'ayez aucune inquiétude. Il y a ſans doute quelques incrédules ; mais le peuple en général eſt né pour l'erreur & pour les fers de la ſuperſtition. Après avoir fait croire aux Romains qu'Égérie étoit une Déeſſe, vous pouvez tout riſquer ; vous pouvez ſans crainte tendre à leur crédulité tous les piéges que vous voudrez.

NUMA.

C'eſt aujourd'hui le dernier, & celui dont le ſuccès doit couronner toutes les peines que je me ſuis données juſqu'à préſent ; mais j'ai beſoin du ſecours de Camille.

CÆCILIUS.

De Camille, Seigneur ?

NUMA.

Tu vins me confier, il y a trois jours, que ſes parens vouloient la marier à un homme qu'elle haïſſoit ; que tu l'aimois & que tu te flattois d'en être aimé. Tu me prias de la recevoir auprès

d'Égérie ; j'y conſentis, à condition que tu ne paroîtrois devant elle, que ſous ce déguiſement & ſans te faire connoître, & que tu ne lui parlerois point que je ne te l'euſſe permis...

CÆCILIUS.

Je vous ai exactement obéi.

NUMA.

Je le ſais. Je viens de la rencontrer. Apparemment que l'inquiétude de n'avoir pas de tes nouvelles depuis qu'elle eſt ici, & l'exemple de tant de femmes qui viennent ſans ceſſe à toi comme à un Oracle, & qui paroiſſent toutes s'en retourner fort contentes, lui ont fait naître l'envie de te confier auſſi l'embarras de ſa ſituation. Elle m'a dit qu'elle cherchoit le Grand Prêtre. Elle eſt bien éloignée de s'imaginer que je t'en fais jouer ici le rôle, & que ce Grand-Prêtre ſi grave & ſi renommé, eſt ſon amant. Il faut que ſous ce déguiſement, tu t'aſſures de ſes ſentimens pour toi. Si elle t'aime autant que tu parois t'en flatter, alors, comme ſon amour me ſera un ſûr garant de ſa diſcrétion, tu te feras connoître, & tu lui dévoileras en même tems le myſtère de tout ce qui ſe paſſe ici ; enſuite, tu la prieras de ma part de tâcher de démêler, dans le cœur d'Égérie, ſi mes

ſoupçons ſur ce jeune homme dont je t'ai déja parlé, ſont bien fondés.

CÆCILIUS.

Seigneur, ce jeune homme a une phyſionomie ſi intéreſſante; ſon air eſt ſi noble & ſi diſtingué, que je ne ſerois point ſurpris qu'Égérie oubliât un peu qu'elle eſt une Déeſſe, & qu'il n'eſt que le fils d'un Berger. Je l'examinois encore ce matin dans le Temple, au milieu de cet éclat & de tout cet appareil de gloire dont vous l'avez environnée, pour éblouir les yeux du vulgaire; elle avoit ſans ceſſe les regards attachés ſur lui.

NUMA.

En cas qu'il ſoit aimé, je voudrois auſſi ſavoir s'il a oſé lever les yeux juſqu'à elle, & quels projets l'amour peut leur inſpirer à l'un & à l'autre. Il faudroit donc que Camille les engageât à ſe parler; j'ai en tête des idées qu'il n'eſt pas encore tems de t'expliquer.

CÆCILIUS.

Je ne cherche point à les pénétrer..., Voici Camille. Sous un air ſimple & naïf, elle a beaucoup d'eſprit; ayez ſeulement la bonté de vous éloigner; je vous promets qu'avant la fin du jour, vous ſaurez à quoi vous en tenir.

NUMA.

Allons; je te laiſſe donc avec elle ; mais prends bien garde , je te le répete , à ne te pas faire connoître , que tu ne ſois bien aſſuré de ſes ſentimens pour toi.

CÆCILIUS.

Soyez tranquille ; vous n'aurez point de reproches à me faire.

SCENE II.

CAMILLE, CÆCILIUS.

CÆCILIUS, *à part, remettant ſa fauſſe barbe.*

MA chère Camille ! je vais donc enfin lui parler ! Qu'elle eſt belle ! que cette langueur & cette mélancolie , dont je ſuis ſans doute la cauſe , lui donnent encore à mes yeux de nouveaux charmes ! (*A Camille.*) Vous avez dit à Numa que vous me cherchiez ?

CAMILLE.

Oui.

CÆCILIUS.

A votre air triſte & abattu , on devine aiſément que vous avez du chagrin.

CAMILLE.

Certainement.

CÆCILIUS.

Belle Camille, voulez-vous m'ouvrir votre cœur ?

CAMILLE.

Je ne viens ici que dans cette intention.

CÆCILIUS.

Ordinairement à votre âge, ne fût-ce que par curioſité, on ſouhaite de ſe marier ; vous avez cependant refuſé d'épouſer celui que vos parens vouloient vous donner ?

CAMILLE.

Il eſt vrai.

CÆCILIUS.

Sans doute, parce que vous en aimez un autre ?

CAMILLE.

Qui ne le mérite pas. Depuis trois jours que je ſuis ici, je n'ai pas entendu parler de lui.

CÆCILIUS.

Peut-être n'a-t-il pas été le maître de vous donner des ſes nouvelles. Vous êtes trop aimable pour qu'on ſoit volontairement en faute avec vous. Eſt-ce pour la première fois que vous aimez ?

CAMILLE.

Hélas ! aime-t-on deux fois dans la vie ?

CÆCILIUS.

Oh ! oui, oui, deux, trois, quatre. On voit bien à votre réponſe, que vous en êtes encore à votre première inclination. Je ſuis charmé quand je trouve ainſi un jeune cœur tout neuf ; il ſemble que cela me rajeunit. Allons ; vos idées, vos penſées, juſqu'à vos rêves ; ne craignez point de m'ennuyer ; détaillez-moi tout. Où vites-vous pour la première fois votre amant ?

CAMILLE.

J'étois au mariage d'une de mes amies. Je ſuis naturellement aſſez gaie. Je ne ſais, tout d'un coup je devins ſérieuſe. La joie qui éclatoit de toutes parts, la façon galante dont chacun étoit paré, le ſon des inſtrumens, les danſes, ne m'amuſèrent plus. L'air content de mon amie, l'empreſſement de ſon jeune époux, les regards qu'ils ſe jettoient, leur raviſſement, le plaiſir dont ils paroiſſoient comblés... tout cela me plongea dans une rêverie... Vous allez me dire qu'une jeune perſonne ne devroit point rêver à ces choſes-là ; mais on y rêve, ſans croire y penſer.

CÆCILIUS.

Je ne vous dis rien. Continuez.

CAMILLE.

Sans m'en appercevoir, je m'éloignai de la compagnie ; & il y avoit déja quelque tems que je me promenois ſeule dans un bois qui joint la maiſon où ſe donnoit la fête, lorſqu'un jeune homme...

CÆCILIUS.

Un jeune homme, ſeul avec vous, au milieu d'un bois, dans les diſpoſitions où votre rêverie avoit mis votre cœur ! Voyons, voyons, comment vous vous tirerez de ce bois-là.

CAMILLE.

Je voulus retourner ſur mes pas : belle Camille, s'écria-t-il, de grâce ! ne fuyez point un amant qui vous adore, & qui cherche depuis ſi long-tems à vous le dire.

CÆCILIUS.

Et tout de ſuite il ſe jetta à vos genoux ?

CAMILLE.

Oui.

CÆCILIUS.

En prenant ſans doute une de vos belles mains qu'il baiſoit avec une ardeur...

CAMILLE.

Il eſt vrai. En vain je tâchai de me débarraſſer; j'eus beau dire : *il peut venir quelqu'un ; c'eſt m'expoſer à la médiſance ; levez vous donc ; laiſſez moi ; oh ! je n'aime point ces manieres-là ; finiſſez.* Je ſuis ſi jeune ; apparemment que je n'ai pas encore le ton bien impoſant ; il ne finiſſoit point.

CÆCILIUS.

Cette tendre émotion , ce trouble charmant que vous liſiez dans ſes regards , ne ſe communiquoient-ils point un peu à votre ame ?

CAMILLE.

Mais...

CÆCILIUS.

Mais , belle Camille , il faut ne me rien cacher.

CAMILLE.

Il me ſemble que je... commençois... à oublier... que ma mère pouvoit venir nous ſurprendre , lorſqu'elle arriva. Oh ! que je fus grondée ! elle s'imagina mille choſes ; & dès le lendemain elle arrêta mon mariage avec un homme fort âgé qui m'a toujours déplu.

CÆCILIUS.

Et c'eſt pour n'être pas forcée de prendre ce vi-

lain mari-là, que vous vous êtes réfugiée ici ?

CAMILLE.

Oui, par le conſeil de cet amant, dont je n'ai pas entendu parler depuis. Il trouva le moyen de me faire tenir une lettre. Si vous la voyiez, elle étoit ſi tendre, ſi paſſionnée !.. Je n'aurois jamais cru qu'il m'abandonneroit ſi cruellement.

CÆCILIUS, *ôtant ſa fauſſe barbe, & ſe jettant à ſes genoux.*

Lui, vous abandonner ! il mourroit plutôt mille fois. Voyez-le à vos genoux, vous jurer un amour qui ne finira qu'avec ſa vie.

CAMILLE.

O Ciel ! quoi ? c'eſt vous ſous ce déguiſément !

CÆCILIUS.

Belle Camille, je n'ai pas quitté ces lieux ; je vous voyois ſans ceſſe.

CAMILLE.

Vous me voyiez ! vous voyiez mon inquiétude, & vous ne m'en tiriez pas ! Ah, cela eſt trop barbare !

CÆCILIUS.

Numa m'avoit promis de favoriſer notre amour ;

mais il avoit exigé que je ne vous parlerois point qu'il ne me l'eût permis.

CAMILLE.

Quel plaiſir prenoit-il à nous faire ſouffrir ?

CÆCILIUS.

Tout ce qui ſe paſſe ici eſt un myſtère que je vais vous dévoiler....

CAMILLE.

Hélas ! j'ai penſé vingt fois me jetter aux pieds de la Déeſſe pour lui demander mon amant.

CÆCILIUS.

Elle ne vous auroit pas été d'un grand ſecours. Vous croyez donc qu'Égérie eſt véritablement une Divinité ?

CAMILLE.

Comment, ſi je le crois ? Certainement. J'avoue que quelquefois il me ſembloit que je voulois en douter ; mais...

CÆCILIUS.

Mais, par habitude, & comme tout le monde le croyoit, vous avez toujours continué de le croire ?

CAMILLE.

Elle paroît elle-même persuadée qu'elle n'est pas une mortelle.

CÆCILIUS.

Comment n'en seroit-elle pas persuadée ? Plongée dans un profond sommeil par l'effet d'un breuvage, on la transporte dans ce Temple. Inconnue jusqu'alors au reste de l'Univers, n'ayant qu'une grotte pour habitation, au milieu d'un bois, que la superstition avoit rendu sacré, elle n'avoit vu que la femme qui l'avoit élevée, & qui la croyoit elle-même un enfant mystérieux. A son réveil, elle se trouve sur un trône, au milieu d'un édifice superbe, parée des plus riches habits ; Numa prosterné devant elle, lui dit qu'un Dieu, la tenant dans ses bras & traversant les airs, vient de la placer sur ce trône. Dans le même instant, les portes du Temple s'ouvrent ; le peuple, dont nous préparions depuis long-tems les esprits à ce grand évènement, & à qui nous l'avions annoncé dès la veille, entre en foule. Une musique éclatante semble sortir du fond de la voûte....

CAMILLE.

Cet appareil étoit frappant ; & je conçois que vous avez dû lui persuader tout ce que vous avez

voulu. Mais Numa s'eſt-il imaginé qu'il n'y avoit qu'à élever une jeune fille dans l'ignorance d'elle-même, la placer enſuite dans un Temple, & que pourvu qu'elle y fût bien parée, elle y reſteroit comme une ſtatue ? L'illuſion de l'eſprit ne paſſe pas toujours juſqu'au cœur ; il a ſes droits à part ; & il me ſemble que celui d'Égérie tient beaucoup à l'humanité.

CÆCILIUS.

Vous êtes à peu près de même âge ; elle a paru prendre de l'amitié pour vous ; vous auroit-elle déja fait quelques petites confidences ?

CAMILLE.

Non ; mais regardez ; la voilà qui ſe promène ſeule ; n'eſt-elle pas comme j'étois il n'y a qu'un moment ? Triſte, rêveuſe, abattue. Je ſoupçonne qu'un jeune homme qui vient fort régulièrement au Temple, & qu'elle regarde avec beaucoup de complaiſance, pourroit bien être la cauſe de cette mélancolie.

CÆCILIUS.

Croyez-vous qu'ils ſe ſoient déja parlé ?

CAMILLE.

Je ne crois pas ; il me ſemble que la timidité les retient, mais qu'ils ſe cherchent.

CÆCILIUS.

Tâchez qu'ils ſe parlent ; tâchez de démêler ce qui ſe paſſe dans leurs cœurs ; Numa vous en prie. Il nous a bien fait ſouffrir pendant quelques jours ; mais enfin cela eſt fini ; il m'a promis d'aſſurer notre bonheur, & de nous unir dès ce jour l'un à l'autre, ſi vous lui rendez le petit ſervice qu'il exige de vous.

CAMILLE.

J'y ferai de mon mieux.

CÆCILIUS.

Je vois qu'Égérie vient ici ; je vous laiſſe avec elle. Adieu, ma charmante Camille (*Il veut l'embraſſer.*)

CAMILLE.

Finiſſez. Que penſeroit elle, ſi elle voyoit ſon Grand-Prêtre badiner avec les jeunes filles ?

CÆCILIUS, *en s'en allant.*

Ah ! vous plaiſantez ? Nous nous retrouverons.

CAMILLE.

Je ſuis bien aiſe que vous m'en avertiſſiez.

SCENE

SCENE III.

CAMILLE, ÉGÉRIE, *au fond du Théâtre, avançant lentement, comme une perſonne plongée dans la plus profonde rêverie.*

CAMILLE, *au bord du Théâtre.*

IL ne me ſera pas, je crois, difficile de découvrir ce qu'ils veulent ſavoir. Hier au ſoir, en nous promenant, elle commença vingt propos, qu'elle interrompoit auſſi-tôt; elle ſoupiroit de tems en tems & me regardoit, comme voulant me dire de lui demander ce qu'elle avoit; j'étois moi-même trop occupée, trop accablée de ma ſituation, pour chercher à m'entretenir de celle des autres; mais je ſuis perſuadée qu'aujourd'hui, pour peu que je la preſſe... (*Elle s'approche d'Égérie, & la fait ſortir de ſa rêverie.*

ÉGÉRIE.

Ah! te voilà, Camille? Je te cherchois. Qu'as-tu donc fait tout le matin? Je ne t'ai point vue.

CAMILLE.

Je me ſuis beaucoup promenée dans ce bois ; j'étois triſte : nous le ſommes ſouvent, nous autres mortelles, ſans ſavoir pourquoi : il n'appartient qu'aux Divinités de trouver toujours en elles-mêmes la ſource de leur bonheur.

ÉGÉRIE.

Tu me crois donc fort heureuſe ?

CAMILLE.

Vous êtes Déeſſe.

ÉGÉRIE.

Déeſſe ! toujours Déeſſe ! Ah Camille !

CAMILLE.

Comment donc ! Quel dégoût ! Quel ennui du ſort le plus brillant ! Quoi ? ce Temple, les honneurs qu'on vous y rend, cette pompe, cet éclat, cette magnificence...

ÉGÉRIE.

Que n'ajoutes-tu, cet or, ces diamans, ces habits ſuperbes dont je ſuis parée ?

CAMILLE.

Sans doute. N'eſt-il pas fort agréable d'avoir toutes ces choſes-là ? Que vous manque-t-il ?

ÉGÉRIE.

Un cœur qui y ſoit ſenſible.

CAMILLE.

Vous m'étonnez ; & je commencerois à ſoupçonner...

ÉGÉRIE.

Parle librement ; que ſoupçonnerois-tu ?

CAMILLE.

Que vous aimez. Il n'y a que l'amour qui puiſſe ainſi donner de l'indifférence pour tout ce qui n'eſt pas ſon objet... Vous ſoupirez ? J'ai deviné. Je crois même que je connois votre amant. Il ne brille pas par l'éclat du rang.

ÉGÉRIE.

C'eſt un ſimple mortel ; en lui, je n'ai vu que lui-même : pour être favoriſé de l'amour, faut-il donc l'avoir été de la fortune !

CAMILLE.

Non. Il me ſemble même que ceux qu'elle a élevés, ſont déja ſi heureux, qu'en les aimant on ne fait qu'une partie de leur bonheur ; au lieu que vous aurez le plaiſir de faire la félicité toute entière de celui que votre cœur s'eſt choiſi. N'eſt-ce pas ce jeune homme qui vient ſi régulièrement au

Temple ? Sa figure eſt charmante. Lui avez-vous déja parlé ?

ÉGÉRIE.

Comment veux-tu que je lui aie parlé, toujours entourée d'une foule importune ?

CAMILLE.

Il eſt ſûr que quand on aime, & qu'on veut le cacher, la grandeur eſt bien à charge ; on eſt en ſpectacle ; une Cour oiſive & curieuſe nous examine ſans ceſſe ; & comme chacun y eſt agité de l'eſpoir de la faveur, tous cherchent à pénétrer nos foibleſſes, pour ſe rendre néceſſaires : vils flatteurs, auſſi prompts à les publier avec malignité, qu'à les ſervir avec baſſeſſe !..., Mais nous ſommes ſeuls ici ; perſonne ne nous obſerve ; l'occaſion eſt favorable ; je viens de rencontrer votre amant qui ſe promène dans ce bois.... Tenez, juſtement, le voici ; cet endroit eſt écarté, déſert ; ſaiſiſſez ce moment, ſi vous deſirez lui parler.

ÉGÉRIE.

Si je le déſire ? Mais, Camille, en profitera-t-il ? Il eſt ſi timide ! N'as-tu pas remarqué que dans le Temple, où il a ſans ceſſe les yeux attachés ſur

moi, dès que je le regarde, il les baiſſe auſſi-tôt avec un trouble, une confuſion?...

CAMILLE.

Il n'eſt pas douteux qu'il faudra que vous faſſiez les avances.

ÉGÉRIE.

Moi, je ferois des avances! Tu n'y penſes pas.

CAMILLE.

J'avoue que cela paroît d'abord bien terrible! mais comment voulez-vous qu'il oſe s'élever juſqu'à vous, ſi vous ne deſcendez pas juſqu'à lui? Le mortel doit ſe taire & laiſſer deviner: la Déeſſe doit ſe faire entendre.

ÉGÉRIE.

Non, Camille, non, je ne pourrois jamais prendre ſur moi.... Il vaut mieux ne lui point parler.

CAMILLE.

Dans le rang où vous êtes, preſque toujours accompagnée, les occaſions ſont rares.

ÉGÉRIE.

Hélas! je le ſais bien.

CAMILLE.

Si vous laiſſez échapper celle-ci, vous en ſerez fâchée.

ÉGÉRIE.

Mais tu me dis qu'il faudra...

CAMILLE.

Je dis qu'il n'en eſt pas d'une Déeſſe comme d'une ſimple mortelle, & que, pourvu que cela ſe faſſe avec une certaine dignité, elle peut riſquer bien des choſes. Allons, allons, croyez-moi; dites lui d'avancer.

ÉGÉRIE.

Je t'avoue que je ſuis dans un trouble...

CAMILLE.

Oh! ſi vous êtes ſi troublée, & votre amant ſi timide, vous vous parlerez ſans vous rien dire; votre cœur a beſoin de tout votre eſprit; prenez-y garde. Je vais me promener au bout de cette allée pour vous avertir en cas qu'il vienne quelqu'un.

SCENE IV.

TULLUS, ÉGÉRIE.

ÉGÉRIE.

APPROCHEZ.

TULLUS.

Puiſſante Déeſſe...

ÉGÉRIE.

Approchez, vous dis-je. J'ai remarqué que vous êtes toujours le premier au Temple.

TULLUS.

Oui;

ÉGÉRIE.

Et que vous n'en ſortez jamais que le dernier.

TULLUS.

Il eſt vrai.

ÉGÉRIE.

Oui?... Il eſt vrai?... Oh! raſſurez-vous; raſſurez-vous donc. Je veux que vous vous entreteniez un moment avec moi, comme avec une ſimple mortelle, une amie: Dites-moi, à quoi

pouvez-vous rêver pendant les journées entières que je vous vois vous promener toujours seul dans ce bois ?

TULLUS.

Je rêve à vous ; à votre grandeur, à votre puissance, aux honneurs que l'on vous rend, aux fleurs, aux fruits que je puis vous offrir.

ÉGÉRIE.

Tout ce qui viendra de vous, me sera toujours très-agréable. Mais vous ne me persuaderez pas aisément qu'à votre âge, on ne soit occupé que de son zèle pour les Dieux ; & je soupçonne que l'amour...

TULLUS.

Ah ! Déesse, je n'aime point.

ÉGÉRIE.

Vous n'aimez point ? Vous rougissez en me le disant ?

TULLUS.

Je ne sçais pourquoi je rougis ; mais je dis la vérité.

ÉGÉRIE.

La dit-on avec ce trouble, cet embarras ?

TULLUS.

Est-il étonnant que je sois troublé, embarrassé ?

Je ſuis ſi pénétré, ſi ſaiſi de reſpect en votre préſence...

ÉGÉRIE.

Du reſpect ? je croyois vous avoir dit que je voulois que vous me parlaſſiez comme à une ſimple mortelle, une amie. Il vous plaît apparemment de me déſobeir ?

TULLUS.

Vous déſobeir ! moi, qui ſacrifierois mille fois ma vie...

ÉGÉRIE.

Il ne s'agit point de ſacrifier votre vie ; on s'y intéreſſe ; on voudroit vous voir heureux. Votre mélancolie, ce goût pour la ſolitude, ces ſoupirs qui vous échappent, font aſſez connoître ce qui ſe paſſe dans votre cœur : pourquoi vous obſtiner à le cacher ?

TULLUS.

Hélas ! je n'oſe me l'expliquer, me l'avouer à moi-même.

ÉGÉRIE.

Quelle idée ! on ne s'explique pas, on ne s'avoue pas ce que l'on reſſent ? Écoutez, Tullus ; il ne faut pas qu'un jeune homme ſoit trop [illegible] tueux ; mais vous êtes auſſi d'une timidité qui im-

patiente ... Car enfin, l'amour vous eſt peut-être plus favorable que vous ne penſez.

TULLUS.

Il ne pourroit jamais que me rendre malheureux.

ÉGÉRIE.

Mais non, j'en ſuis ſûre.

TULLUS.

O Ciel!...

ÉGÉRIE.

Je veux abſolument que vous rompiez ce ſilence obſtiné, ou je me fâcherai.

TULLUS.

A quelle épreuve vous me mettez!

ÉGÉRIE.

Parlez donc.... ſongez qu'il peut venir quelqu'un.

TULLUS.

Me conviendroit-il d'aimer?

ÉGÉRIE.

Ce n'eſt pas-là répondre.

TULLUS.

Déeſſe... ne preſſez point un cœur...

ÉGÉRIE.

Eſt-il poſſible que la façon dont je vous parle, ne m'attire pas plus de confiance ?

TULLUS.

Elle me jette dans un trouble !... (*A part.*) Ah ! je ne ſaurois être trop en garde contre un eſpoir téméraire.

ÉGÉRIE.

Vous expliquerez-vous, enfin ?

TULLUS.

Que pourrois-je dire ?

ÉGÉRIE, *avec dépit.*

En vérité, je ne ſais plus que vous dire moi-même. C'en eſt trop... Camille ?

SCENE V.

CAMILLE, ÉGÉRIE, TULLUS.

CAMILLE.

DÉESSE ?

ÉGÉRIE *à Tullus.*

Allez, laiſſez-nous.

TULLUS.

Vous paroiſſez fâchée ! de grâce, quelques momens encore....

ÉGÉRIE.

Quand on en profite ſi mal, devroit-on en demander ? Laiſſez-nous, vous-dis-je.

TULLUS, *en s'en allant.*

Que je ſuis malheureux !

SCENE VI.

ÉGÉRIE, CAMILLE.

CAMILLE.

Vous n'avez pas l'air content. Que vous a-t-il donc dit ?

ÉGÉRIE.

Il ne m'a rien dit. Je ne ſais que penſer. Peut-être m'aime-t-il, ne croyant que m'adorer ; peut-être m'adore-il, ſans penſer à m'aimer.

CAMILLE.

J'ai fait mes réflexions, tandis que vous lui parliez. Voulez-vous que je vous diſe mon ſentiment ?

ÉGÉRIE.

Eh bien ?

CAMILLE.

Il ne vous aime point.

ÉGÉRIE, *avec aigreur.*

Il ne m'aime point ?

CAMILLE.

J'entends.... là.... de cet amour.... qu'on appelle vulgairement de l'amour, qui a des tranſports, des deſirs.

ÉGÉRIE.

Je ſuis fâchée de ne vous paroître pas aſſez aimable pour en inſpirer.

CAMILLE.

On ne peut être plus aimable que vous l'êtes ; mais quelques charmes que l'on ait, quand on eſt ſi élevée au-deſſus des hommes, il me ſemble qu'on ne leur inſpire que ce plaiſir d'admiration, qui n'eſt fait que pour les yeux, qui ne va point juſqu'au cœur, qui n'eſt point celui du ſentiment, & qui ne peut jamais le devenir. Il faut pouvoir eſpérer de poſſéder un objet, pour s'y attacher : l'eſpérance fut toujours le berceau de l'amour.

ÉGÉRIE.

Il y a, dans ce que tu me dis, une apparence de vérité qui me désole... Mais, Camille, est-il bien sûr que je sois une Déesse?

CAMILLE.

Ah! le doute est nouveau. Je ne m'y serois pas attendue. Avouez que ce doute-là ne vous est venu que depuis que vous aimez?

ÉGÉRIE.

Il est vrai.

CAMILLE.

Si vous n'êtes pas une Divinité, pourquoi ce concours unanime de tout un Peuple à vous adorer? Quand vous vous regardez à votre miroir, ne s'élève-t-il pas en vous-même un sentiment intérieur de l'excellence, de la supériorité de votre être? Une voix secrète ne vous dit-elle pas que les hommes ne sont faits que pour tâcher de trouver grâce devant vos yeux, pour vous obéir, prévenir vos desirs, se soumettre à vos volontés, & même à vos caprices, si vous étiez capable d'en avoir?

ÉGÉRIE.

Mais sans être Déesses, toutes les femmes ne pensent-elles pas de même?

CAMILLE.

Oh! non, non, certainement; nous n'avons pas assez de vanité, assez d'amour propre...

ÉGÉRIE.

Il me vient une autre idée. Mon amant ne seroit-il point un Dieu, qui sous les apparences d'un Berger, veut goûter le plaisir délicat & sensible d'être aimé pour lui-même? ... Je crois que tu ris?

CAMILLE.

Non, Mais, s'il étoit un Dieu, auroit-il cette timidité que vous lui reprochez?

ÉGÉRIE.

Peut-être l'affecte-t-il pour mieux jouir de tout son triomphe? Camille, ne me contredis point; laisse-moi me flatter un peu; j'en ai tant de besoin, j'ai tant de chagrin... Je ne puis rester plus long-tems dans le trouble & l'incertitude où je suis. Il faut que je lui parle encore; il ne se sera pas sans doute éloigné. Je veux examiner, je veux éclaircir... Il me semble que deux cœurs qui s'aiment, devroient se deviner aisément! Attends-moi ici.

SCENE VII.

CÆCILIUS, ÉGÉRIE, CAMILE.

CÆCILIUS.

DÉESSE, Numa m'envoie vous dire que le Peuple a préparé pour ce soir une fête...

ÉGÉRIE, *en s'en allant.*

Toujours des fêtes! toujours des honneurs! Ah; que j'en suis lasse! Qu'on me laisse.

SCENE VIII.

CAMILLE, CÆCILIUS.

CAMILLE.

CE peu de mots & cette mauvaise humeur vous annoncent ce qui se passe.

CÆCILIUS.

Cachés derrière ces arbres, Numa & moi, nous avons tout entendu.

CAMILLE.

CAMILLE.

Eh bien, quelle ſera la fin de tout ceci ?

CÆCILIUS.

Ma foi, je l'ignore. Je ſais ſeulement que Numa, pour rendre ſes Loix plus reſpectables aux Romains, s'eſt imaginé qu'il devoit paroître appuyé de la préſence de quelque Divinité. Pour jouer ce rôle, il a choiſi une jeune fille ; en effet, il ſemble qu'il éclate dans votre ſexe je ne ſai quoi de divin ; les graces & la beauté furent toujours ſon partage ; nous avons tant de penchant à vous adorer : cependant je vois qu'il auroit mieux fait de prendre un jeune homme.

CAMILLE.

Eh pourquoi, s'il vous plaît ?

CÆCILIUS.

Pourquoi ? Parce qu'on ne peut pas faire pour Égérie ce qu'on eût fait pour ce jeune homme. Je ſuppoſe qu'il fût devenu amoureux.... de vous, par exemple ; cela n'auroit cauſé aucun embarras. Numa auroit envoyé chercher vos parens ; *votre fille*, leur auroit-il dit, *a plû au Dieu qui veut bien habiter parmi nous.* Toute votre famille ſe ſeroit trouvée fort honorée de cet amour ; & le ſoir,

couronnée de fleurs & de guirlandes, on vous auroit conduite au Temple.

CAMILLE.

Je vois qu'à la Cour tous les emplois ſont honnêtes ; car apparemment que comme Grand-Prêtre, ç'auroit été vous qui m'auriez préſentée à ce Dieu prétendu ?

CÆCILIUS, *l'embraſſant.*

Oh ! ma foi, le grand-Prêtre auroit-été lui-même le Dieu.

SCENE IX.

NUMA, CÆCILIUS, CAMILLE.

NUMA.

Belle Camille, je viens vous remercier.

CAMILLE.

Seigneur, j'ai fait ce que vous deſiriez ; j'ai mis ces amans vis-à-vis l'un de l'autre ; peut-être que malgré tout le penchant qui les attiroit, ils ſe ſeroient encore ſouvent rencontrés ſans oſer ſe parler.

NUMA.

Je veux à préſent ſavoir quels projets l'amour leur inſpirera. Ils viennent de ce côté ; cachons-nous. Cæcilius, je t'avois dit d'aller voir ſi tout étoit prêt dans le Temple.

CÆCILIUS.

J'y vais.

SCENE X.

ÉGÉRIE, TULLUS.

ÉGÉRIE.

OUI, vous dis-je, ſans pouvoir pénétrer tout ce myſtère, je ſuis perſuadée que Numa me trompe, trompe le peuple, & que je ne ſuis point une Déeſſe.

TULLUS.

Quels ſont donc les traits de la Divinité, ſi ce ne ſont pas les vôtres?

ÉGÉRIE.

Vous vous êtes laiſſé éblouir à tout ce faſte qui m'environne,

TULLUS.

Eſt-ce donc aux honneurs que l'on vous rend ? . . Ah ! Déeſſe, en entrant dans le Temple, dès que je levai les yeux ſur vous, aux ſeuls tranſports dont je fus ſaiſi, j'aurois reconnu que vous étiez une Divinité. Un charme inexprimable s'empara de tous mes ſens. Plus je vous regardois, plus il ſembloit à mon ame que ſans vous connoître, elle vous avoit toujours cherchée, qu'elle vous avoit toujours deſirée. Il me ſembloit que je recevois un cœur tout nouveau, où votre divine image avoit toujours régné !

ÉGÉRIE.

Mais, Tullus, croyez-vous que ſi je n'étois qu'une ſimple mortelle, je ne vous aurois pas inſpiré ces mêmes tranſports ? Êtes-vous donc un Dieu ? Car enfin, tout ce que vous m'exprimez, je le reſſentis en vous voyant. Ah ! pourquoi nous déguiſer plus long-tems, qu'aſſortis par l'amour, deſtinés l'un pour l'autre, nos cœurs ſe ſont unis dès qu'ils ſe ſont rencontrés ? Vous m'aimez ; je vous aime...

TULLUS, *ſe jettant à ſes ge noux.*

Qu'entends-je ! . . . . ô Ciel ! ſe pourroit-il ? . . . Déeſſe . . . Non, je ne ſuis point un mortel, puiſ-

que je ne meurs pas à vos genoux de l'excès de mon bonheur. Vous m'aimez !

ÉGÉRIE, *le relevant.*

C'eſt dans ce moment-ci que je ſuis flattée du rang ſuprême, par le plaiſir de vous le ſacrifier. Tullus, nous quitterons ces lieux ; nous chercherons quelque ſéjour tranquille où, loin du tumulte & de la foule qu'entraînent les honneurs, débarraſſée du ſoin de faire le bonheur des autres, je ne ſerai occupée que du vôtre & du mien. Notre paiſible retraite n'étalera point l'or, la magnificence & toute cette pompe qui m'accompagne ici ; mais au milieu des bois, aux bords des fontaines, nous goûterons en liberté ces tranſports mutuels, cette tendre confiance, ces plaiſirs toujours purs...

SCENE XI.

NUMA, CAMILLE, TULLUS.

NUMA, *paroiſſant.*

QUE viens-je d'entendre ?

ÉGÉRIE.

Quoi ? vous nous écoutiez ?

NUMA.

C'eſt au fils d'un Berger que vous voulez unir votre ſort ?

ÉGÉRIE.

Je veux m'unir à ce que j'aime.

NUMA.

Eſt-ce donc-là le prix de tant d'inquiétudes, d'alarmes & de tous les ſoins que j'ai pris de vous ?

ÉGÉRIE.

Quelles inquiétudes ? Quels ſoins ? Que vous dois-je ? Ne m'avez-vous pas dit qu'un Dieu m'avoit tranſportée dans ces lieux ? Ne ſuis-je pas une Déeſſe ?

NUMA.

Non... vous êtes ma fille.

ÉGÉRIE.

Votre fille!..

NUMA.

Et puiſqu'il faut enfin vous développer tout ce myſtère, apprenez qu'à peine étiez-vous née, qu'il me fallut trembler pour vos jours. Le ſort tomba ſur vous pour être ſacrifiée au Dieu du Tibre, dont les eaux s'étoient débordées. Je trouvai le moyen de tromper les yeux de tout un peuple, & de vous ſauver; mais ce n'étoit pas encore aſſez pour ma tendreſſe. Ne pouvant plus vous faire reparoître comme ma fille, & vous remettre auprès du trône, je formai le deſſein de vous élever au-deſſus du trône même. Vous êtes aujourd'hui adorée comme une Déeſſe par ces mêmes Romains dont la ſuperſtition barbare vous avoit dévouée à la mort comme une victime.

ÉGÉRIE, *voulant ſe jetter aux genoux de Numa qui la relève.*

O mon père!.. Que ce nom m'eſt doux à prononcer!...mon père!... Mais pourquoi m'avoir cachée ſi long-tems ma naiſſance? Pourquoi m'a-

voir laiſſé ignorer que je ne pouvois pas diſpoſer de mes ſentimens ? Vous êtes ſurpris que la fierté du rang où vous m'avez élevée, ne m'ait pas défendue contre le penchant qui m'entraînoit ? Ah ! l'orgueil dans un cœur eſt-il donc auſſi naturel que l'amour ? A préſent que je me connois, ne craignez pas que je trahiſſe l'obéiſſance que je vous dois ; c'eſt déchirer mon ame ; mais je vous ſerai ſoumiſe aux dépens de ma propre vie. Tullus, il faut renoncer l'un à l'autre... Il faut ne nous plus voir... Adieu. Tullus.

TULLUS.

Déeſſe, car vous ſerez toujours une Divinité pour mon cœur, je recevois, il n'y a qu'un inſtant, le don du vôtre, comme on reçoit les préſens des Dieux ; ils peuvent nous élever, ou nous abaiſſer à leur gré, & n'ont à répondre qu'à eux-mêmes de leurs Actions. Mais la fille de Numa devient comptable de ſa gloire à ſon père, à ſon Roi, à tout un peuple. Puiſſe le bonheur de vos jours égaler l'éclat de vos hautes deſtinées ! L'infortuné Tullus va chercher des climats, où la guerre puiſſe lui offrir les occaſions de périr moins indigne de vous.

NUMA, *l'arrêtant.*

Demeurez.

SCENE XII. ET DERNIERE.

CÆCILIUS, NUMA, ÉGÉRIE, TULLUS, CAMILLE.

NUMA.

EH bien Cæcilius ?

CÆCILIUS, *lui parlant bas & à part.*

Seigneur, tout eſt prêt dans le Temple. D'ailleurs le haſard vous a bien ſervi ; & le moment eſt des plus favorables pour le nouveau prodige que vous avez imaginé.

NUMA.

Comment ? que veux-tu dire ? Qu'eſt-il donc arrivé ? tu peux parler haut.

CÆCILIUS.

Un de ces hommes qui font les eſprits forts, ſoupant hier avec ſes amis, badina, railla, diſputa beaucoup ſur ce qui ſe paſſe dans ce Temple, traitant le tout de pures fourberies. Lorſqu'il fallut ſe retirer, au lieu de prendre le chemin de ſa maiſon, il porta ſes pas chancelans du côté du

Tibre où apparemment il tomba ; ce matin on l'a trouvé noyé. Quelques-uns de ceux avec qui il avoit ſoupé, frappés de cet accident, ſe ſont rappellé les diſcours qu'il avoit tenus, les ont répandus parmi le peuple ; & tout de ſuite cette mort a été regardée comme une punition bien marquée de la part de la Déeſſe. On ne parle que de cet évènement ; & chacun, comme il arrive toujours, y ajoute des circonſtances pour le rendre plus merveilleux.

NUMA.

Tu as raiſon de penſer que cela vient fort-à-propos. (*A Égérie.*) Ma fille, allez au Temple ; vous y couronnerez votre amant, & dans votre amant, le fils de Remus.

TULLUS.

Moi, Seigneur, fils de Remus !

NUMA.

C'eſt un ſecret dont je ſuis inſtruit depuis longtems ; mais avant que de le faire éclater, il falloit préparer les eſprits ; vous aviez à craindre tous ceux qui dans Rome, me croyant ſans enfans, aſpirent au trône après ma mort ; ils n'auroient pas manqué de traiter de fable tout ce que j'aurois dit de votre naiſſance ; mais ils n'oſeront aujour-

d'hui s'élever contre une vérité que j'ai l'adreſſe d'appuyer d'un prodige, & que la ſuperſtition conſacrera. (*A Égérie.*) Allez donc, ma fille. Cæcilius, dès qu'elle ſera ſur ſon trône, qu'on ouvre au peuple les portes du Temple.

(*Égérie, Camille & Cæcilius ſortent.*)

TULLUS.

Seigneur... mon étonnement.... vos bontés.... comment exprimer?..

NUMA.

Je vous unirai dès ce ſoir à Égérie; mais ſongez qu'il faudra que votre hymen ſoit ſecret, & qu'elle doit toujours paſſer pour une Divinité.

TULLUS.

Que cette erreur eſt naturelle! Il n'y a que mon bonheur qui me ſemble une illuſion.

Les portes du Temple s'ouvrent : on voit, au milieu, l'autel du feu ſacré : à droite, un trône magnifique ſur lequel Égérie eſt aſſiſe ; à gauche, dans l'enfoncement, le tombeau de Remus : de jeunes filles couronnées de fleurs, forment des danſes, tandis que d'autres chantent :

HYMNE.

Oracle de Numa, favorable Déeſſe,
Dont les conſeils préparent aux Romains
Les plus brillans deſtins,
Régnez ſur nous ſans ceſſe.
C'eſt à vos Loix,
C'eſt à leur ſageſſe profonde,
Que nous devrons nos vertus, nos exploits,
Et l'empire du monde.

On entend un coup de tonnerre : le Temple s'obſcurcit : on n'y voit plus qu'à la lueur des éclairs : le tombeau de Remus s'ouvre :

L'OMBRE DE REMUS, *ſe levant de ſon tombeau.*

D'un frère ambitieux j'éprouvai la furie :
Pour régner ſeul il m'arracha la vie :
J'avois un fils ; il vit inconnu parmi vous :
Sous le nom de Tullus (*), il s'ignore lui-même,
Et le droit que ſon Sang lui donne au Diadème :
Couronez-le, ou des Dieux redoutez le courroux.

L'ombre de Remus rentre dans ſon tombeau : Numa & le Grand-Prêtre conduiſent Tullus aux pieds d'Égérie : elle le couronne : l'obſcurité ſe diſſipe : le peuple marque la plus grande allégreſſe, & célèbre cet évènement par ſes danſes & ſes chants.

(*) Tous les Hiſtoriens diſent que Tullus Hoſtilius ſuccéda à Numa.

FIN.

LE DOUBLE DÉGUISEMENT,

COMÉDIE.

EN UN ACTE,

Repréſentée, pour la premiere fois, ſur le Théâtre de la Comédie Italienne, le 29 Mai 1747.

PRÉFACE.

CETTE Pièce réuſſit beaucoup ; on la trouva agréablement intriguée, bien conduite & bien dénouée. Les Comédiens la redonnent ſouvent ; il me ſemble que le dialogue en eſt vif, & qu'il y a de la chaleur dans les détails. J'y attaque & j'y peins ces caracteres perfides & barbares, dont on ne voit que trop d'exemples.

ACTEURS.

DAMIS.

ÉRASTE.

PAMPHILE, *déguiſé en femme ſous le nom de* MARTON.

ROSALIE, *déguiſée en homme ſous le nom de* VALENTIN.

ANGÉLIQUE.

MARINE.

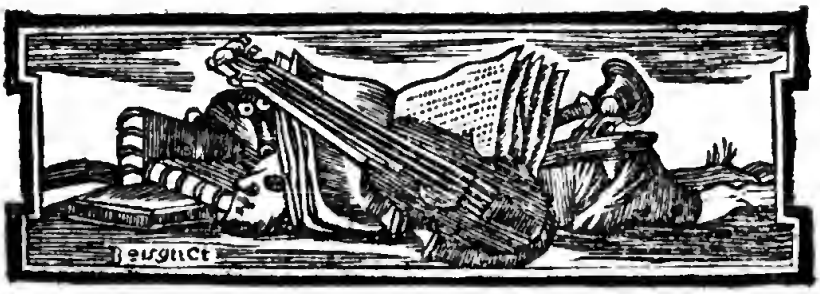
UN COMMISSAIRE.

UN NOTAIRE.

UN JARDINIER.

La Scène eſt à Veniſe, dans la maiſon de Damis.

LE



LE DOUBLE DÉGUISEMENT,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

ÉRASTE, ROSALIE, *en habit d'homme.*

ROSALIE.

Oui, mon cher Éraſte, Damis au mépris de la foi qu'il m'a donnée, ſe prépare à en épouſer une autre. Vous connoiſſez ma mère; vous ſavez que toute ſa tendreſſe étoit pour ma ſœur; on m'avoit miſe au couvent; on ne venoit m'y voir que pour me preſſer de m'y renfermer pour toujours. J'y avois une amie à qui je conſiois mes peines & ma répugnance pour l'état qu'on vouloit me faire embraſſer. Hélas! elle crut me ſervir. Damis étoit

que j'appris il y a quelques jours, qu'il alloit ſe marier avec une jeune perſonne dont il eſt le tuteur ! Je n'écoutai que mon déſeſpoir ; je trouvai les moyens de me déguiſer, & de partir de Florence ; je ſuis arrivée ce matin à Veniſe ; je vous ai rencontré lorſque j'allois chez vous ; je vous ai prié de m'accompagner ; nous voici chez le perfide....

ÉRASTE.

Comptez que je vous rendrai tous les ſervices qui dépendront de moi ; mais je ſerois d'avis que vous ne paruſſiez pas d'abord ; laiſſez-moi auparavant lui parler ; je ſonderai ſon cœur ; je démêlerai ſes ſentimens ; enſuite... (*appercevant Marine.*) Je crois que vous nous écoutiez ?

SCENE II.

ÉRASTE, ROSALIE, MARINE.

MARINE.

Moi ! j'arrive.

ÉRASTE.

Peut-on voir Damis ?

MARINE.

Il eſt ſorti.

ÉRASTE.

Reviendra-t-il bientôt ?

MARINE.

Oh ! il ne tarde pas ordinairement ; il va, revient, ſort & rentre vingt fois dans un quart-d'heure.

ÉRASTE.

Vous lui direz que je ſuis au jardin où je l'attends.

MARINE.

Je n'y manquerai pas.

ÉRASTE, *à Roſalie.*

Valentin, ſuivez-moi ; j'ai quelques ordres à vous donner.

Il ſort, ſuivi de Roſalie.

SCENE III.

MARINE, *ſeule.*

LE Valentin eſt joli ! c'eſt dommage qu'il ſoit faux. J'ai tout entendu. O l'heureux évènement, & en même tems la plaiſante aventure ! Il y aura dans cette maiſon une fille déguiſée en garçon, & un garçon déguiſé en fille. Non, ſi j'avois été la maîtreſſe de faire naître un incident pour me tirer de l'embarras où je m'étois miſe, je n'en aurois pas imaginé un plus favorable. Pamphile épouſera Angélique ; outre tous les préſens qu'il m'a déja faits, j'aurai les deux mille écus qu'il m'a promis... mais, le voici. Avant que de lui conter ce que je viens d'apprendre, commençons par le gronder ; il s'eſt échappé tandis que j'écoutois ; je ſuis ſûre qu'il eſt allé à l'appartement d'Angélique...

SCENE IV.

MARINE, PAMPHILE, *en femme, ſous le nom de Marton.*

MARINE.

D'où venez-vous ?

PAMPHILE.

Tu me vois encore ébloui !.. je ſuis dans des tranſports !.. dans un raviſſement !.. que de charmes !.... l'éclat, la fraîcheur, la vivacité de ſon teint, ſes beaux yeux qui s'ouvroient languiſſamment à la clarté du jour, ſes cheveux qui tomboient en boucles.. .. mille appas ! .... Ah ! Marine, le dérangement d'une jeune perſonne qui ſort des bras du ſommeil, eſt le triomphe de la beauté.

MARINE.

Je vous ai déja dit pluſieurs fois, que je ne vous lois pas que vous entraſſiez dans la chambre d'Angélique, que je n'y fuſſe.

PAMPHILE.

Mais, ma chère Marine...

MARINE, *rapidement.*

Mais, mon cher Monſieur, vous la vîtes par hazard, il y a huit jours; vous en devîntes éperdument amoureux; vous me parlâtes; je vous dis qu'il me paroiſſoit très-difficile de tromper la jalouſie de Damis, ſon tuteur, qui vouloit l'épouſer, qui la cachoit à toute la Nature & ne la quittoit que bien rarement; vous imaginâtes de venir me demander ſous ce déguiſement; notre jaloux vous rencontra, vous fit bien des queſtions; vous répondîtes que vous étiez ma nièce; que vous arriviez de la campagne; que vous vous appelliez Marton: votre phyſionomie lui plût; il vous propoſa d'entrer auprès de ſa pupille; vous y êtes depuis trois jours, qui ſans doute vous ont paru fort courts, mais à moi fort longs; je m'ennuie, vous dis-je, d'être à vous ſuivre & à vous obſerver ſans ceſſe. Diantre, pour être votre gouvernante, il faut être trop alerte.

PAMPHILE.

En vérité tu te fais des chimères; tu as des craintes...

MARINE.

J'ai tort. Les hommes ſont de ſi honnêtes gens!

Le trait que je viens encore d'apprendre dans l'inſtant, doit inſpirer tant de confiance en eux !... N'avez-vous pas rencontré Éraſte ſuivi d'un prétendu domeſtique ?

PAMPHILE.

Oui.

MARINE.

C'eſt une fille...

PAMPHILE.

Une fille !..

MARINE.

Une amante trahie par Damis, & qui vient réclamer la foi qu'il lui a promiſe.

PAMPHILE.

Seroit-il poſſible ?

MARINE.

Rien n'eſt plus vrai.

PAMPHILE.

Ah ! ma chère Marine, l'éclat que va faire cette aventure, pourra m'être très-favorable.

MARINE.

Je l'eſpère; & je ſuis d'avis que vous ne tardiez pas davantage à vous découvrir à Angélique.

PAMPHILE.

Tu as raiſon ; auſſi-bien n'eſt-il pas en mon pouvoir de contraindre plus long-tems mon amour. Si tu ſavois tout ce que j'ai ſouffert pendant ces trois jours que tu crois m'avoir paru ſi courts !... Voilà mon parti pris ; je ne ſouhaite plus que de me trouver quelques momens ſeul avec elle ; je me jette à ſes genoux ; je me déclare ; elle connoîtra dans Marton l'amant le plus tendre, le plus paſſionné ; & je ſerai dans ce jour le plus heureux ou le plus infortuné de tous les hommes.

MARINE, *appercevant Damis.*

Prenez garde à vous ; j'apperçois notre jaloux ; allons, l'air modeſte, baiſſez les yeux, tirez vîte votre ouvrage.

Pamphile tire d'un petit ſac un morceau de mouſſeline ſur un deſſein qu'il paroît broder.

SCENE V.

DAMIS, PAMPHILE, MARINE.

DAMIS, *à Pamphile.*

Toujours l'ouvrage à la main! Eh bien, comment vous comportez-vous auprès d'Angélique?

PAMPHILE.

Fort bien, Monsieur.

DAMIS.

Vous paroît-il qu'elle prenne de l'amitié pour vous?

PAMPHILE.

Je fais tout ce que je puis pour le mériter.

DAMIS.

Et vous êtes bien faite pour y réussir.

MARINE, *à part.*

Plus que tu ne crois!

DAMIS.

Marine, ta petite nièce est jolie; elle a de l'esprit; quand je lui ai proposé d'entrer chez moi, j'avois mes vues.

MARINE, *affectant un ton brusque.*

Comment donc, Monsieur ?

PAMPHILE, *d'un ton de prude.*

Des vues sur moi, Monsieur ! des vues sur moi !

DAMIS.

Que votre pudeur ne s'alarme pas si vîte. Vous avez, dis-je, de l'esprit ; vous êtes jolie & à peu-près de même âge qu'Angélique ; j'ai espéré que vous obtiendriez aisément sa confiance, & qu'alors vous lui parleriez en ma faveur.

PAMPHILE, *du même ton de prude.*

Vous faites bien de vous expliquer ; car en vérité d'abord j'ai cru que vous me preniez pour ce que je ne serai jamais.

DAMIS.

Ma petite pupille est plus enfant qu'on ne l'est ordinairement à son âge ; elle a encore cette innocence froide que le mariage effraie ; ne voudrez-vous pas m'aider à fondre cette glace-là ?

PAMPHILE.

je m'y emploierai avec plaisir.

DAMIS.

Pour donner du mouvement à cette ame, à

cette imagination tardive, & y faire naître certaines idées, certains desirs confus dont je deviendrois naturellement l'objet, étant le seul homme qu'elle connoît, qui lui parle & qui la voit, je crois que la lecture des Romans pourroit être d'une grande ressource ?

MARINE.

Certainement.

DAMIS, *à Pamphile.*

Eh bien, j'en ai mis ce matin plusieurs à part ; je vous les prêterai ; & les soirs, comme en cachette, vous les lui liriez...

PAMPHILE.

Volontiers.

DAMIS.

Vous appuieriez sur les endroits les plus tendres, les plus intéressans...

PAMPHILE.

Oui.

DAMIS.

Et suivant l'impression que vous verriez qu'ils feroient sur elle, parlant, l'interrogeant, faisant de petits commentaires (cela est si naturel entre jeunes filles) vous tâcheriez qu'elle commençât en-

fin à ſentir que le mariage doit avoir quelque choſe de bien doux, puiſqu'il eſt l'objet des deſirs de l'un & de l'autre ſexe.... Qu'en penſes-tu Marine?

MARINE.

Je penſe que vous mettez vos intérêts en très bonnes mains; mais j'oubliois de vous dire que M. Éraſte vous attend au jardin.

DAMIS.

Éraſte!

MARINE.

Il paroiſſoit fort agité & murmuroit je ne ſais quoi de Florence.

DAMIS, *à part.*

On y aura mandé que j'allois me marier ici: Éraſte a toujours été extrêmement lié avec la famille de Roſalie... Ma foi, prenons notre parti; & prévenons les obſtacles qui pourroient ſurvenir. (*Haut.*) Marine, ſuis-moi; j'ai à te parler. Marton, voici Angélique; je vous recommande ſon cœur.

PAMPHILE

Je vous promets que je vais bien l'interroger; & j'eſpère que je le trouverai moins froid & moins tardif que vous ne le croyez.

DAMIS, *en s'en allant.*

Comptez ſur ma reconnoiſſance.

MARINE, *bas à Pamphile.*

Voilà le moment que vous ſouhaitiez ; profitez-en.

PAMPHILE, *bas à Marine.*

Laiſſe-moi faire.

SCENE VI.

PAMPHILE, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE.

TU étois en grande converſation avec Damis ; que te diſoit-il ?

PAMPHILE.

Il me demandoit ſi vous étiez un peu contente de moi.

ANGÉLIQUE.

Très-contente ; tu peux l'en aſſurer ; il me ſemble que tu me ſers d'affection.

PAMPHILE.

Ah ! rien n'égale mon zèle pour ma belle maîtreſſe.

ANGÉLIQUE.

J'ai oublié vingt fois de te demander ſi tu n'as jamais ſervi que moi ?

PAMPHILE.

J'en ai ſervi quelques autres ; mais qu'elle différence ! Dès que je vous ai vue, mon cœur m'a dit que c'étoit à vous que j'allois m'attacher pour toujours.

ANGÉLIQUE.

Ce que c'eſt que la ſympathie ! j'ai été au couvent aſſez long-tems ; il y avoit pluſieurs penſionnaires de mon âge, très-aimables, & qui me faiſoient bien des amitiés ; je ne me ſuis jamais ſenti pour aucune cette inclination que tu m'as d'abord inſpirée ; mais écoute ; je ne veux plus que nous reſtions le ſoir à cauſer comme nous fîmes hier ; j'ai eu toutes les peines du monde à m'endormir ; je n'ai ſongé qu'à toi ; en vérité tu troubles mon repos.

PAMPHILE.

Pour moi je me ſuis tout de ſuite endormie ; j'ai fait le plus joli rêve...

ANGÉLIQUE.

Ah ! conte-moi ton rêve.

PAMPHILE.

Volontiers ; entre filles, on peut s'amuſer de ces petites confidences-là ; d'ailleurs vous en étiez l'objet. Je rêvais donc que j'étois votre amant...

ANGÉLIQUE.

Mon amant !...

PAMPHILE.

Et que ſous ces habits, ayant mis Marine dans mes intérêts, je m'étois introduit auprès de vous. Belle Angélique, vous diſois-je, je vous vis paſſer il y a quelques jours, lorſque Damis vous emmena du couvent dans cette maiſon ; non, je ne ſaurois vous exprimer tout le tranſport, tout l'enchantement de mon ame ; elle vous fut dans l'inſtant toute dévouée ; je ne fus plus occupé que de vous, de votre charmante idée ; que des moyens de vous parler & de vous jurer un amour qui ne finira qu'avec ma vie ; mon déguiſement pourroit-il vous offenſer ! Songez qu'il falloit tromper la jalouſie d'un rival...

(Il ſe jette à ſes genoux.)

ANGÉLIQUE, *avec émotion.*

Que fais-tu donc ?

PAMPHILE.

PAMPHILE.

Je continue mon rêve.

ANGÉLIQUE.

Quoi ? tu te jettois à mes genoux ?

PAMPHILE.

Sans doute. Oh ! mon rêve étoit bien ſuivi ; vous paroiſſiez attendrie, je prenois votre belle main ; je la baiſois avec une ardeur...

ANGÉLIQUE.

Finis : finis donc folle... En vérité tu peins les choſes...

PAMPHILE, *d'un air fâché.*

Il faut que je ne les peigne pas bien ; je ne vous vois point certains regards qu'il me ſembloit que vous aviez.

ANGÉLIQUE, *d'un ton tendre.*

Quels regards !

PAMPHILE.

Qu'ils étoient beaux ! Quel raviſſement ils portoient dans mon ame ! Que je voudrois bien les voir encore ?

ANGÉLIQUE, *le regardant tendrement, & enſuite encore plus tendrement.*

Étoient-ce ceux-là ?

PAMPHILE.

Oui... à peu-près... ah! les voilà.

ANGÉLIQUE, *appercevant Roſalie qui paſſe & repaſſe au fond du Théâtre.*

Lève-toi; j'apperçois quelqu'un...

PAMPHILE.

Que nous importe? ne nous eſt-il pas permis de nous divertir?

ANGÉLIQUE.

Lève-toi, te dis-je; remettons, remettons à ce ſoir; nous tâcherons d'attraper un des habits de Damis; tu le prendras; cela ſera encore plus plaiſant.

PAMPHILE.

J'entends; ceux-ci vous ôtent la moitié du plaiſir? Voulez-vous que je vous diſe un moyen de l'avoir tout entier; imaginez-vous que je ſuis véritablement un amant...

ANGÉLIQUE.

Mais... tu ſerois un amant aſſez joli.

PAMPHILE.

Vous m'aimeriez donc?

ANGÉLIQUE.

Adieu, adieu ; nous nous dirons tout cela ce ſoir. (*A part, en s'en allant.*) Je m'attache de plus en plus à cette fille ; ſes folles imaginations me divertiſſent.

SCENE VII.

PAMPHILE, ROSALIE, *toujours en homme, au fond du Théâtre, regardant Angélique qui ſort.*

PAMPHILE, *au bord du Théâtre.*

Elle m'échappe, lorſque j'allois entièrement m'expliquer ; mais ne nous plaignons pas ; les choſes ſont en bon train ; & ſi ſes yeux ſont encore trompés par mon déguiſement, je ſuis preſque ſûr que ſon cœur n'en eſt plus la dupe : la Nature eſt une ſi bonne maîtreſſe !

ROSALIE, *à part.*

J'ai voulu voir ma rivale ; qu'elle eſt belle !

PAMPHILE, *à part.*

Voici cette pauvre amante que Damis veut abandonner.

ROSALIE, *à part.*

Je pourrois ſavoir par cette fille tout ce qui ſe paſſe, & ſi mon perfide eſt aimé.

PAMPHILE, *à part.*

Elle eſt fort jolie; & je m'offrirois de grand cœur à la conſoler, ſi j'étois moins amoureux d'Angélique.

ROSALIE, *à part.*

Elle doit me croire un domeſtique comme elle; engageons la converſation; faiſons le galant; feignons d'en être amoureux.

PAMPHILE, *à part, lui rendant pluſieurs révérences qu'elle lui fait.*

Il me ſemble qu'elle me minaude & me careſſe des yeux. Quel eſt ſon deſſein? Oh! qu'il approche le beau garçon, je ne ferai pas la cruelle.

ROSALIE, *à Pamphile.*

On dit que Monſieur Damis ſe marie?

PAMPHILE.

Oui, on en parle.

ROSALIE.

Il augmentera ſans doute le nombre de ſes domeſtiques?

PAMHILE.

Il faudra bien.

ROSALIE.

On s'empreſſera pour entrer dans cette maiſon ?

PAMPHILE.

La condition y eſt aſſez bonne.

ROSALIE.

Peut-il y en avoir de plus heureuſe que de ſe trouver auprès de vous ?

PAMPHILE, *d'un ton de ſoubrette.*

Vous êtes bien poli. Eſt-ce que vous auriez deſſein de quitter Monſieur Éraſte, & de vous préſenter ? Je craindrois que vous n'eſſuyaſſiez bien des difficultés de la part de ma tante Marine, & qu'elle n'empêchât qu'on vous reçût.

ROSALIE.

Eh ! pourquoi s'y oppoſeroit-elle ?

PAMPHILE, *affectant un ton ingénu & embarraſſé.*

Elle eſt d'une ſévérité & d'une ſi grande défiance à mon égard !... dans la même maiſon... avec un jeune homme... auſſi aimable que vous l'êtes... à portée, à toute heure, à tout moment de ſe voir, de ſe parler... cela lui paroîtroit bien ſcabreux ; & j'avoue que moi-même...

ROSALIE, *lui prenant la main.*

Achevez de grace.

PAMPHILE.

Je me trouverois bien exposée...

ROSALIE.

Si vous me connoissiez bien, vous conviendriez que vous ne le seriez point du tout. Je ne ressemble pas à la plûpart des hommes; ils ne sont jamais contens; ils se plaignent; ils demandent sans cesse; je n'ai jamais eu ces façons-là.

PAMPHILE.

Je le crois bien; on vous a sans doute toujours prévenu; on a toujours fait les avances (*Voulant l'embrasser*) & cela me paroît bien naturel.

ROSALIE, *le repoussant,*

Vous êtes vive! (*A part.*) La sotte créature! je ne tarderois pas à me trouver fort embarassée. (*Haut.*) Toute femme qui me feroit des avances, en feroit la dupe; & ce transport qui vient de vous échapper, dont la plûpart des amans seroient très flattés, n'est pas de mon goût; je veux qu'une maîtresse ait de la retenue, ses rigueurs, en irritant ma passion, l'augmentent; & ma conquête m'en paroît plus belle.

PAMPHILE.

C'eſt-à-dire, que vous avez de la vanité; & moi j'ai l'ame noble : je trouve qu'il eſt mal de faire acheter par des ſoins, des inquiétudes & des peines, ce que l'on peut donner généreuſement.

ROSALIE.

Si vous avez de la généroſité, j'ai de la conſcience; je ne veux rien avoir à perſonne que je ne l'aie bien mérité; & je prétends ſoupirer au moins un mois avant que de recevoir la moindre petite faveur.

PAMPHILE, *ſe récriant.*

Un mois!

ROSALIE, *à part.*

L'impertinente, comme elle ſe récrie!

SCENE VIII.

PAMPHILE, ROSALIE, MARINE.

MARINE, *arrivant d'un air fort empreſſé.*

JE vous apporte, mon cher Monſieur, une nouvelle...

ROSALIE.

Mon cher Monſieur !

MARINE, *appercevant Roſalie.*

Ah !.. Je ne vous voyois pas.

ROSALIE, *à Pamphile.*

Comment donc ? ....

PAMPHILE, *ſouriant.*

Mais...

ROSALIE.

Quoi ? vous êtes...

PAMPHILE.

Un peu plus votre fait que vous ne penſiez, ma belle Demoiſelle... Vous voilà toute étonnée ?

ROSALIE.

On le ſeroit à moins ; & la rencontre...

PAMPHILE.

Eſt plaiſante. Avouez que vous ne vous attendiez pas à me trouver de ſi bonne compoſition.

ROSALIE.

J'avoue que vous faiſiez fort peu d'honneur aux habits que vous portez.

PAMPHILE.

Comme vous avez vîte batu en retraite ! Je voudrois, Marine, que tu euſſes entendu...

MARINE, *d'un ton impatienté.*

Eh ! mort non de ma vie, écoutez ce que j'ai à vous dire ; il n'eſt pas tems de badiner ; vous ſavez que Damis m'a dit de le ſuivre ; c'étoit pour me confier qu'il alloit mander le Notaire, & qu'il vouloit épouſer ce ſoir Angélique.

PAMPHILE.

Ce ſoir !

ROSALIE.

O Ciel !

MARINE.

Il vient de le lui annoncer à elle-même.

PAMPHILE.

Qu'a-t-elle répondu ?

MARINE.

Que voulez-vous que réponde une jeune perſonne timide ?

PAMPHILE.

Il n'y a pas un moment à perdre ; je cours me jetter aux genoux d'Angélique ; je ſuis preſque ſûr

qu'à travers mon déguiſement, ſon cœur m'a deviné ; je vais me découvrir entièrement ; j'eſpère que l'amour lui inſpirera aſſez de fermeté pour réſiſter au deſſein de mon rival.

(Il ſort.)

MARINE, *à Pamphile.*

Allez-donc vîte ; vous la trouverez dans le jardin. (*A Roſalie.*) Et nous, Mademoiſelle, ſuivons-le...

ROSALIE.

Quoi ? Damis veut conſommer ſa perfidie !

MARINE.

Il n'eſt pas tems de vous amuſer à vous plaindre ; ſuivons-le, vous dis-je ; lorſqu'il ſe ſera fait connoître, nous paroîtrons. Le tuteur n'eſt certainement pas aimé de ſa pupille ; & je ſuis ſûre qu'elle ſera charmée de pouvoir refuſer de l'épouſer, en lui reprochant les engagemens qu'il a pris avec vous... Mais, le voici ; j'entends ſa voix & celle de Monſieur Éraſte ; il me ſemble que la converſation s'échauffe ; allons, venez donc ; éloignons-nous.

SCÈNE IX.

ÉRASTE, DAMIS.

DAMIS.

DE grâce, Monſieur...

ÉRASTE, *d'un ton élevé.*

Mais, Monſieur, répondez-moi, je vous prie.

DAMIS.

En vérité.... que voulez-vous que je vous réponde ?

ÉRASTE.

Vous convenez que vous trouviez dans Roſalie, eſprit, beauté, naiſſance, vertu ?

DAMIS.

Je conviens ; & je conviendrai toujours, que je l'eſtime infiniment.

ÉRASTE.

N'avez-vous jamais eu que ce ſentiment-là pour elle ? Ne l'aimiez-vous pas ?

DAMIS.

Je l'aimois, ſans doute.

ÉRASTE.

N'avez-vous pas mis tout en uſage pour vous en faire aimer?

DAMIS.

J'ai fait . . . ce que font tous les amans.

ÉRASTE.

Vous a-t-elle donné quelque ſujet de vous plaindre d'elle?

DAMIS.

Non . . . & l'embarras où me met toute cette explication, vous le dit aſſez. Je gémis du caprice de mon cœur; je voudrois pouvoir m'y arracher; mais je n'en ſuis pas le maître; je me ſens entraîné malgré moi par un penchant auquel il m'eſt impoſſible de réſiſter.

ÉRASTE.

Et cette nouvelle paſſion vous fera oublier vos promeſſes, vos ſermens?

DAMIS, *toujours d'un ton embarraſſé.*

Dans de certains momens . . . on dit . . . on promet . . . bien des choſes . . .

ÉRASTE.

Langage indigne de vous, & qui n'eſt que ce-

lui des ingrats & des perfides : oui, Monſieur, des perfides. Dans ces momens dont vous parlez, lorſqu'aux genoux de Roſalie, prenant le Ciel à témoin de vos ſermens, vous la preſſiez, vous la conjuriez de recevoir votre foi, ſi elle vous avoit répondu qu'elle ne vous regardoit que comme un lâche ſéducteur ? . . . Eh ! Monſieur, voulez-vous donc la punir de vous avoir aimé, de vous avoir eſtimé, de vous avoir cru de l'honneur & de la probité ? Pouvez-vous penſer, ſans frémir, à l'état affreux où vous aurez plongé une jeune perſonne, innocente, aimable, & que la pitié ſeule devroit vous rendre ſi chère ? Songez aux reproches, aux outrages dont l'accablera toute une famille ; aux tourmens que lui prépare une mère qui l'a toujours haïe . . . Vous ſoupirez ! Ah, Damis ! rappelez votre raiſon ; écoutez ce qu'exigent de vous le devoir, l'humanité, l'intérêt même de votre propre bonheur ; car enfin peut-on être tranquille, lorſqu'on fait des malheureux ? & quels malheureux encore ! une fille charmante...

SCENE X.

ÉRASTE, DAMIS, UN JARDINIER.

LE JARDINIER, *accourant à Damis d'un air fort empressé.*

MONSIEUR? Monsieur?

DAMIS.

Qu'as-tu donc à crier de la sorte?

LE JARDINIER.

Direz-vous encore que je sommes une bête, un animal; je venons de vous rendre le plus grand service...

DAMIS.

Quel service?

LE JARDINIER.

Jarni, remerciez-nous donc tout-à-l'heure.

DAMIS.

Eh! de quoi, butor; veux-tu que je te remercie, sans savoir?...

LE JARDINIER.

Morgué, vous m'avez si souvent battu sans rai-

ſon ; vous pouvez bien une fois me remercier ſans ſavoir pourquoi.

DAMIS.

Tu m'impatientes à un point que ſi tu ne dis à l'inſtant...

LE JARDINIER, *s'éventant avec ſon chapeau.*

Je ſuis ſi éſſoufflé, que je ne puis parler.

DAMIS, *prenant un bâton.*

Oh ! je te ferai bien revenir la parole.

LE JARDINIER.

Diantre ! attendez, attendez ; vous feriez parler un muet. Eh bien, puiſqu'il faut toujours faire à votre tête, je vous dirons donc que je travaillions dans le jardin, derrière la charmille. J'avons vu venir Mademoiſelle Angélique, & cette Marton que vous lui avez donnée pour femme de chambre. A meſure qu'elles approchiont, queuques mots qui ont frappé nos oreilles, nous ont baillé le ſoupçon qu'elles s'entreteniont de malice, & de toutes ces petites curioſités qui paſſont dans la tête des jeunes filles. Cela nous a paru drôle à entendre. Je nous ſommes tapis pour n'être pas apperçu. Marton lui diſoit cent balivernes d'amour, lui baiſoit les mains, lui faiſoit des gros

ſermens de l'aimer toujours, & lui propoſoit pour concluſion de l'enlever.

DAMIS.

Il eſt ivre ! Marton, une fille, propoſer à Angélique de l'enlever !

LE JARDINIER.

Oui, oui, une fille ... laiſſez-la faire ... elle eſt fille comme moi. J'avons oui de la propre bouche de Marine, qui eſt venu les accoſter, que c'eſt un amoureux déguiſé, & qu'elle a manigancé tout cela. Vous ſavez bien le cabinet qui eſt au bas du jardin ; ils y ſont entrés tous les quatre pour être apparemment plus à leur aiſe ...

DAMIS.

Qui, tous les quatre ?

LE JARDINIER.

Mademoiſelle Angélique, la feinte Marton, Marine, & le bel Adoleſcent qui a accompagné Monſieur céans ; il rend la partie quarrée. A peine ſont-ils entrés, zeſte, j'ai fermé la porte ſur eux ; les oiſeaux ſont pris ... Mais voici le Notaire que vous aviez envoyé chercher.

SCENE

SCENE XI.

DAMIS, ÉRASTE, LE JARDINIER, LE NOTAIRE.

LE JARDINIER.

MA foi, M. le Notaire, vous arivez après coup; ils ſont quatre là-bas, qui ſe ſont plus preſſés que vous.

DAMIS, *faiſant quelques pas pour ſortir & revenant.*

Dans la fureur où je ſuis, je veux... mais non; il vaut mieux.... (*au Jardinier.*) Cours chez le Commiſſaire qui loge ici près, & dis-lui que je le prie de ſe tranſporter à l'inſtant chez moi.

LE JARDINIER.

J'y vas. J'aime à voir comme cela du brouillamini dans une maiſon; cela amuſe.

SCENE XII.

ÉRASTE, DAMIS, LE NOTAIRE.

LE NOTAIRE, *s'approchant de Damis.*

MONSIEUR, je venois ſuivant votre deſir...

DAMIS, *avec impatience.*

Eh, Monſieur!

ÉRASTE *à Damis.*

Quoi? c'eſt un amant que vous aviez placé auprès de votre pupille?

DAMIS.

La punition la plus ſévère me fera juſtice d'un pareil attentat.

ÉRASTE.

Vous fera juſtice? Eh! Damis, réfléchiſſez donc un inſtant. Qu'a fait ce jeune homme que vous n'ayez fait vous même? il a déguiſé ſon ſexe pour tromper votre jalouſie & s'introduire ici; quels déguiſemens de cœur & de ſentimens n'avez-vous pas employés pour tromper & ſéduire Roſalie? La ſeule différence qu'il y aura peut-être entre ce

jeune homme & vous, c'eſt qu'il ſera de bonne foi, & qu'il ne demandera qu'à épouſer celle qu'il aime ; au lieu que vous voulez abandonner une infortunée, à qui les ſermens les plus ſacrés vous lient. Vous avez envoyé chercher un Juge ; croyez-moi, avant qu'il arrive, jugez-vous vous-même ; ne m'obligez pas à un éclat, dont vous devez prévoir les conſéquences ; Roſalie n'eſt pas ſi éloignée que vous penſez ; comptez que je l'appuierai de tout le crédit & de toute la conſidération que j'ai dans cette ville.

SCENE XIII. ET DERNIERE.

ÉRASTE, DAMIS, ANGÉLIQUE, ROSALIE *en homme*, PAMPHILE, *en femme*, MARINE, LE COMMISSAIRE, LE NOTAIRE, LE JARDINIER.

LE JARDINIER *à Damis.*

JUSTEMENT, comme j'allions chercher le Commiſſaire, je l'avons rencontré à la porte. Il ſemble que tous ces Meſſieurs-là flairent les affaires. Il a

voulu que je le menaſſions d'abord au lieu du délit; & le voici qui amène les délinquans.

ANGÉLIQUE, *avec vivacité, entrant ſur le Théâtre avec le Commiſſaire, & lui montrant Pamphile.*

Il m'aime; je l'aime; il a du bien, de la naiſſance; je veux l'épouſer; & je mourrois plutôt que d'être Madame Damis.

LE JARDINIER *à Damis.*

Que dites-vous de cette ouverture de cœur?

DAMIS *au Commiſſaire, montrant Marine & Pamphile.*

Par l'entremiſe de cette fille, ce jeune homme s'eſt introduit chez moi pour ſéduire, comme vous le voyez, & pour enlever cette jeune perſonne, dont je ſuis le tuteur. Faites, Monſieur, le devoir de votre charge.

PAMPHILE *à Damis.*

Si vous êtes le tuteur d'Angélique, je ſuis le couſin de Roſalie. Je ne viens que d'apprendre dans l'inſtant ſon nom & ſa naiſſance. Voilà vingt lettres où vous lui promettez de l'épouſer. (*Au Commiſſaire.*) Monſieur, vous la trouvez déguiſée

chez lui ; la ſéduction eſt bien prouvée ; je vous demande juſtice.

LE COMMISSAIRE à *Damis*.

Le cas eſt grave de part & d'autre ; & je ne puis pas me diſpenſer de m'aſſurer de votre perſonne & de la ſienne.

DAMIS.

Quoi ! Roſalie, c'eſt vous ?

ROSALIE.

Oui, c'eſt cette Roſalie qui devoit vivre contente, heureuſe dans cette maiſon. En quel état elle y paroît ! tremblante, baignée de ſes larmes ! Hélas ! ma tendreſſe & ma confiance ne vous ont-elles rendu le maître de ma deſtinée, que pour la rendre à jamais malheureuſe ? Souvenez-vous que vingt-fois, à mes genoux, lorſque je me plaignois des duretés de ma famille, vous m'avez dit avec tranſport, que vous en étiez preſque charmé par le plaiſir de pouvoir me tenir lieu de tout. Vous êtes devenu tout pour moi ; & je vous perds ! Que vous ai-je fait pour m'abandonner ? Je vous ai donné mon cœur, & vous voulez me donner la mort ! que dis-je, la mort ! vous voulez me couvrir de honte & d'opprobre... Ah, Damis,

DAMIS.

Ah, Roſalie!

ÉRASTE, *à Damis.*

Pourriez-vous balancer encore à vous rendre à tant d'amour, & à ce que l'honneur vous preſcrit?

DAMIS, *ſe jettant aux genoux de Roſalie.*

Je me rends aux droits que ma chère Roſalie a toujours conſervés ſur mon cœur: oui, je vous trouvois toujours au fond de ce cœur, & dans les momens mêmes où il ſembloit vous être infidèle. Je ne veux vivre déſormais que pour tâcher de réparer par le plus tendre amour, tous les chagrins que je vous ai cauſés. Accordez-moi mon pardon; recevez ma main; donnez-moi la vôtre; je vous adorerai toute ma vie.

ÉRASTE.

Que je vous embraſſe, mon cher Damis!

PAMPHILE *à Damis.*

Monſieur, je me nomme Pamphile; ma famille doit vous être connue..,

DAMIS.

Je la connois, Monſieur. Puiſſiez-vous être

aussi heureux avec Angélique, que je vais l'être avec ma chère Rosalie.

LE COMMISSAIRE.

Mais, Messieurs, croyez-vous donc que je souffrirai que tout ceci se passe à l'amiable ?

LE NOTAIRE.

Que voulez-vous donc dire, Monsieur le Commissaire ?

LE COMMISSAIRE.

Ce que je veux dire ? Ce que je veux dire ? Comment donc ! des enlevemens ! des rapts de séduction ! un homme en femme ! une femme en homme ! oh ! parbleu, parbleu, nous verrons.

LE NOTAIRE.

Mais ce double mariage n'accommode-t-il pas tout ?

LE COMMISSAIRE.

Monsieur le Notaire, Monsieur le Notaire, vous parlez pour vous ; mais ce n'est pas avec les filles qui se marient que nous gagnons, nous autres Commissaires.

DAMIS, *lui montrant une bourse.*

Eh bien, Monsieur, je parie les cinquante

louis qui ſont dans cette bourſe, que vous allez faire bien de la procédure.

LE COMMISSAIRE, *prenant la bourſe.*

Vous pariez ? Ma foi vous avez perdu ; s'il y en avoit de faite, je la jeterois au feu. Danſez, réjouiſſez-vous ; je ſuis votre ſerviteur, & à toute la compagnie.

F I N.

ZÉLOÏDE,

TRAGÉDIE

EN UN ACTE,

Repréſentée, pour la première fois, ſur le Théâtre de la Comédie Italienne, le 29 Mai 1747.

PRÉFACE.

UNE Dame, à qui j'étois très attaché, voulut abſolument que je fiſſe une Tragédie en un Acte. Je cherchai dans ma tête un ſujet ; il falloit prendre garde de donner dans des ſituations rebattues & uſées : j'imaginai celle d'un fils, qui, pour ſauver la vie de ſon pere, ſe trouve dans l'affreuſe néceſſité d'expoſer à la mort une femme qu'il aime. Cette ſituation neuve me parut une des plus pathétiques qu'on pût mettre au Théâtre ; mais quand je vins à l'exécution, je ſentis bien-tôt que mon ſujet entraînoit beaucoup de détails abſolument néceſſaires pour préparer l'action, & qu'il ne ſeroit pas aiſé de renfermer ces détails dans un eſpace auſſi peu étendu que celui que l'on me preſcrivoit. Le Public, dans une Pièce en cinq Actes, veut bien paſſer le premier, & quelquefois tout le ſecond, pour l'expoſition ; ici, il falloit que la mienne ſe fît dans la premiere Scène, & que, quoiqu'extrêmement ſerrée, elle

fût cependant ſi claire, que le ſpectateur, à meſure que les incidens naîtroient, ne fût point embarraſſé ſur l'intérêt de chaque Acteur. Je me rebutois ; Madame de *** s'impatientoit, ſe fâchoit, & prétendoit que ce n'étoit que pure pareſſe de ma part ; des huit jours qu'elle m'avoit donnés, il y en avoit déja ſix de paſſés : je fis un dernier effort ; & enfin j'achevai cet ouvrage. Il fut auſſi-tôt joué en ſociété ; les Comédiens le repréſenterent quelque tems après : on y pleura beaucoup.

Il eſt dit dans le Mercure de Juin 1747, qu'*il paroît que mon deſſein a été de mettre en un Acte une action qui auroit pû ſervir de matiere à ſept.... que les reconnoiſſances de cette petite Tragédie ſont pathétiques & frappent ſans le ſecours de la verſification.... que l'intérêt en eſt neuf, & que c'eſt dommage qu'il n'ait pas les dimenſions ordinaires du Poëme dramatique.* Je crois qu'à l'aide d'un Épiſode & de quelques Scènes inutiles & de pur rempliſſage, j'au-

rois pû, comme un autre remplir ces dimenſions ordinaires, c'eſt-à-dire cinq Actes. A l'égard du ſecours de la verſification, j'en connois tout l'avantage ; je ſais que la rime, la meſure, la cadence, donnent un air de penſées, de ſentences & de maximes à des choſes qui, dites en proſe, ne font point la même illuſion, & ne paroiſſent que très-communes.

ACTEURS.

ARIMANT.
MÉTROBATE.
OROSMIN.
ZÉLOIDE.
PHANÈS.
ARASPE.
GARDES.

La Scène eſt dans le Camp d'Oxithra, près du Gange.

ZELOIDE,

TRAGÉDIE.

SCENE PREMIERE.

ARIMANT, PHANÈS.

ARIMANT.

NON, Phanès, non, jamais un cœur ne fut déchiré par des coups ſi ſenſibles! Car enfin, par qui ſuis-je trahi? par un eſclave, dont j'ai rompu les fers, que j'ai élevée au rang de mon épouſe, & pour qui mon amour ne s'eſt jamais un inſtant démenti. Mais ce qui met encore le comble à ma rage, cet Oroſmin, cet Etranger que j'ai prévenu par mille ſervices, à qui j'avois voué l'amitié la plus tendre, cet homme qui m'étoit, après l'ingrate, ce que j'avois de plus cher, eſt celui qui m'outrage, me déshonore & m'enlève le cœur de la perfide.

PHANÈS.

Trompé par de fauſſes apparences, ne vous livrez-vous point trop légèrement à de cruels ſoupçons ?

ARIMANT.

Écoute. Hier m'étant enfoncé dans ce bois qui couvre notre camp, au detour d'une route que je ſuivois au hazard, je me trouvai tout-à-coup devant Oroſmin, qui ſe promenoit ſeul avec Zéloïde. La foudre en tombant à leurs pieds, ne les eût pas plus étonnés. Frappé du trouble que leur cauſoit ma préſence, immobile moi-même, & leur jetant des regards que la jalouſie commençoit d'éclairer, & qui redoubloient encore leur déſordre & leur confuſion, je vis, oui, je vis, ſur le viſage de ces perfides amans, les traces des pleurs qu'ils venoient de répandre; j'y connus que l'intelligence de leurs cœurs, que je n'avois jamais ſoupçonnée, les avoit conduit dans ces lieux, & que prêts d'être ſéparés par l'abſence, ils venoient ſans doute de s'y jurer un amour éternel. J'allois les ſacrifier à ma juſte fureur, lorſqu'avec quelques Officiers tu vins nous joindre. Le hazard retarda donc ma vengeance; mais il m'en réſervoit une, digne de cet ami perfide, & dont tu frémiras.

ras. Il étoit preſque nuit ; & je rentrois ſeul dans le camp, déchiré par tout ce que la noire jalouſie, le dépit & la rage peuvent faire imaginer de plus affreux, lorſque tournant la tête à des cris que j'entendois derrière moi, je vis un homme, le bras levé & le poignard à la main, qui venoit d'abattre à ſes pieds un de mes eſclaves. Tandis que la garde que j'appellai s'aſſuroit de l'aſſaſſin, je regardai ſi mon eſclave pouvoit encore recevoir quelque ſecours ; mais ouvrant à ma voix des yeux qu'il referma bientôt pour toujours : « Je » meurs, dit-il, Seigneur, d'une mort trop douce » pour mes crimes : né à Bagdat, j'y ſervois dans » la maiſon de Métrobate : ſéduit par les promeſ- » ſes & les préſens d'un de ſes neveux, j'enlevai » le fils de mon maître, qui n'étoit encore qu'un » enfant, & le vendis à des Corſaires : j'ai par- » couru depuis, pendant près de vingt années, » différens climats ; mais je n'ai partout éprouvé » que la misère & l'eſclavage ; & j'étois un de ces » Captifs qui furent préſentés il y a trois jours. » Métrobate, que le ciel vengeur a ſans doute » conduit dans ces lieux, m'a reconnu ; j'ai voulu » contre lui... » A ces mots il expira. J'ordonnai de conduire & de garder le meurtrier dans ma tente ; & ce matin le Conſeil de guerre n'a pas

balancé, ſur mon accuſation, à me laiſſer le maître du ſort d'un inconnu qui dans un camp, ſous les yeux même d'un des Chefs de l'armée, avoit oſé poignarder un de ſes eſclaves.

PHANÈ.

Quoi? c'eſt le ſang de ce ſcélérat, ſi juſtement puni, que vous voulez venger ſur un malheureux vieillard, ſur un père!

ARIMANT.

Apprends que ce père eſt celui d'Oroſmin. En m'annonçant, il y a quelques jours, le deſir qu'il avoit de revoir ſa patrie, il me confia que né dans Bagdat, enlevé à l'âge de cinq ans des bras de Métrobate ſon père, & vendu à des Corſaires, la fortune par diverſes aventures, l'avoit tiré de l'eſclavage & conduit dans nos armées.

PHANÈS.

Et lorſque le ciel ſemble les réunir, vous voulez arracher un père à ſon fils?

ARIMANT.

Et lorſque le Ciel m'uniſſoit avec Zéloïde, le traître a-t-il craint de m'enlever un cœur qui faiſoit tout le bonheur de ma vie! L'injure eſt cruelle: la vengeance doit être atroce... Mais je l'ap-

perçois; éloignons-nous; allons hâter la mort de ſon père, pour revenir enſuite ici la lui annoncer, jouir de ſon déſeſpoir, me battre contre lui, le tuer, ou mourir de ſa main.

SCENE II.

OROSMIN, ARASPE.

OROSMIN.

ARIMANT me fuit; il me regarde comme un monſtre d'ingratitude & de perfidie, tandis que je m'exile moi-même, & que loin de ces lieux je vais chercher la fin d'un malheureux amour dans celle de ma vie. Je ne connoiſſois point Zéloïde, lorſqu'Arimant, prêt à l'épouſer, voulut que je la viſſe. Ah! que cette vue le juſtifia bien contre les reproches que je lui avois faits quelquefois ſur ſa paſſion pour une eſclave! que cette eſclave me parut digne des plus belles deſtinées! Surpris, interdit, entraîné par un charme que je n'avois jamais reſſenti, le trait étoit dans mon cœur, que je ne me croyois encore occupé que du plaiſir de mes yeux. Depuis ce fatal moment, en proie à

une flamme que tous mes efforts pour l'éteindre, ſembloient ne rendre que plus violente : déchiré par la honte & les remords de l'infidélité que je faiſois à mon ami ; triſte, rêveur, inquiet ; voilà la ſource de cette mélancolie où tu m'as vu plongé ; c'eſt pour tâcher d'étouffer par l'abſence une paſſion malheureuſe, que je m'éloigne de ces lieux. Je comptois même partir ſans revoir Zéloïde ; hier conduit dans ce bois par ma rêverie, je la trouvai qui s'y promenoit ſeule. Je ne ſais ſi ma triſteſſe, ma langueur, mon attendriſſement à la vue d'une perſonne que j'adorois, & dont j'allois me ſéparer pour toujours, & des pleurs que je ne pus retenir en lui parlant de mon départ, lui découvrirent le ſecret de mon cœur ; mais elle-même émue, agitée, quelques larmes mouilloient auſſi ſes beaux yeux, lorſque l'abord imprévu d'Arimant nous jetta dans un trouble...

ARASPE.

Ah, Seigneur ! je connois Arimant ; ce trouble ſeul ſuffit pour ſouffler dans ſon cœur tout le poiſon de la plus noire jalouſie ; & dans les premiers tranſports de ſa fureur, il n'eſt point d'excès & d'emportemens dont il ne ſoit capable ; je tremble pour vous & pour Zéloïde.

OROSMIN.

Araſpe.... des preſſentimens funeſtes, dont je ne puis me rendre le maître, ſemblent juſtifier tes craintes. Quelques efforts que je faſſe pour les écarter, j'ai toujours devant les yeux les images ſanglantes, & le ſpectre hideux d'un ſonge qui cette nuit m'a ſaiſi d'horreur & d'épouvante. Il m'a ſemblé que j'entrois dans un Temple obſcur, & qu'un vieillard pâle, défiguré, ſe levant à moitié de ſon tombeau, avançoit vers moi les bras pour m'embraſſer ; je courois à lui, lorſqu'une horrible furie que je ne diſtinguois d'abord qu'à la lueur des langues enflammées des ſerpens qui ſiffloient ſur ſa tête, allumant tout-à-coup ſon flambeau, m'a fait voir Zéloïde expirante au milieu des flammes d'un funèbre bûcher. Ne pouvant contenir la douleur & l'effroi que mon ame reſſentoit à ce ſpectacle, je me ſuis éveillé; mais le jour n'a point diſſipé & ne diſſipe point encore le trouble de mes ſens. Les impreſſions de piété, d'horreur & d'émotion que ce ſonge m'a laiſſées, ſe répandent ſur tout ce que je vois. Croirois-tu que cet Inconnu, qu'on va livrer au ſupplice, m'allarme, m'attendrit, m'inquiète & m'effraie? Le ton ſanguinaire & farouche dont Arimant

chargeoit ſon accuſation, excitoit en moi des frémiſſemens. Lorſque le Conſeil de guerre l'a laiſſé le maître de ſe faire juſtice du meurtre de ſon eſclave, il m'a dans l'inſtant jeté un regard, que ſa haine contre moi ſembloit animer d'une joie cruelle. Pourquoi ce regard ? Connoîtrois-je cet Étranger ? Aurois-je quelques raiſons de m'y intéreſſer ? Araſpe... je ne ſais... mais une voix ſecrète crie au fond de mon cœur.... je voudrois voir ce malheureux Inconnu...

ARASPE.

Le voici qu'on conduit à la mort.

SCENE III.

OROSMIN, ARASPE, MÉTROBATE *enchaîné*, GARDES.

OROSMIN.

CE vieillard!... peut-on être aſſez barbare!..., ſon air..., ſon aſpect vénérable... Etranger dans ces lieux, qu'y cherchiez-vous ?

MÉTROBATE.

Mes enfans,

OROSMIN.

Sont-ils dans ce camp ?

MÉTROBATE.

Je ne ſais. Depuis près de vingt années j'ai parcouru toute l'Inde ; je croyois toujours que chaque nouvelle contrée où j'arrivois, alloit enfin les offrir à ma tendreſſe ; mais l'eſpoir & les jours d'un père infortuné devoient ici finir ſous les coups d'un bourreau.

OROSMIN.

Que mon ame eſt émue !... Quelle eſt votre patrie ?

MÉTROBATE.

Hier, lorſqu'on m'arrêta, je voulus me faire connoître ; on m'interrompit toujours avec emportement.

OROSMIN.

Quel excès d'horreur & d'iniquité ! On refuſa de vous entendre ?

MÉTROBATE.

Oui, Seigneur. On veut mon ſang.

OROSMIN.

Tout le mien frémit ! Ah ! c'eſt la main des

Dieux même qui m'a conduit ici. Sans vous avoir vu, un cri puiſſant, & qui ſans doute étoit leur ouvrage, s'élevoit pour vous dans mon ame.... chaque mot que vous prononcez.... ces regards pleins de larmes que vous jettez ſur moi, ſont autant de traits qui la déchirent. La pitié ſeule ne fait point reſſentir tous les mouvemens que j'éprouve.... Je ſuis dans un ſaiſiſſement.... Il me ſemble que vous ne m'êtes point inconnu ?

MÉTROBATE.

Il me ſemble auſſi, Seigneur, que je ne vous parle point aujourd'hui pour la première fois, & que votre vue m'attendrit encore ſur l'excès de mes malheurs. Il n'en fût jamais de ſi cruels ! Ce perfide dont on veut venger la mort, étoit mon eſclave; il m'enleva mon fils; hélas ! mon fils, s'il vit, il eſt à peu près de votre âge; mon fils vendu chez des peuples barbares, y gémit peut-être depuis vingt ans dans les fers! Sa ſœur, qui n'étoit encore qu'au berceau, & qui nous fut enlevée preſque dans le même tems, ſa ſœur eſt peut-être à préſent expoſée à tous les opprobres d'un eſclavage honteux ! Tel eſt le ſort que je crains pour mes malheureux enfans; leur tendre mère expira de douleur dans mes bras; & vous voyez le deſtin de leur père.

OROSMIN,

Je vais parler à Arimant ; je vais lui reprocher la façon indigne dont il abuſe de l'autorité que ſon rang lui donne dans ces lieux. Fuſſiez-vous né du ſang le plus obſcur, ſon action ſeroit horrible. Hélas ! tout annonce en vous une illuſtre naiſſance.

MÉTROBATE.

J'oſe dire que du côté de la fortune & des honneurs, je n'avois rien à deſirer, & que dans Bagdat....

OROSMIN.

Dans Bagdat !

MÉTROBATE.

C'eſt ma patrie...

OROSMIN.

Qu'entends-je ! votre patrie ? Quels ſoupçons..! Quel nouveau trouble vient m'agiter... Ces mouvemens confus que je reſſentois... Votre fils, lorſque vous le perdites, quel âge avoit-il ?

MÉTROBATE.

Il avoit cinq ans.

OROSMIN.

Grands Dieux !

MÉTROBATE

Quoi, Seigneur, connoitriez-vous ?..

OROSMIN.

J'ai peine à reſpirer !.. La fortune a conduit dans cette armée une Étranger...

MÉTROBATE.

Eh bien, Seigneur ?

OROSMIN.

Il fut enlevé dans Bagdat, à cet âge, de la maiſon de ſon père, par un eſclave.

MÉTROBATE.

Ah, c'eſt ſans doute mon fils ! c'eſt lui ! que je le voie ! Je pourrois t'embraſſer, mon cher fils ! Seigneur, cet Étranger ne vous a-t-il pas parlé de ſa famille, de Métrobate ?..

OROSMIN.

Métrobate !...

MÉTROBATE.

C'eſt mon nom ; c'eſt le nom de ce père malheureux, dont vous voulez défendre les jours, mais à qui la vie ne ſauroit être qu'à charge, s'il ne retrouve pas ſon fils.

OROSMIN, *tombant à ſes genoux.*

Voyez-le à vos genoux.... voyez-le les arroſer de ſes larmes.... ô le plus tendre & le plus infortuné des pères ! en quel état ! quels horribles liens !

(*Lui ôtant ſes fers ; Arimant paroît au fond du Théâtre.*)

SCENE IV.

OROSMIN, MÊTROBATE, ARIMAANT, ARASPE, GARDES.

ARIMANT.

DE quel droit oſes-tu rompre les fers de ce criminel ?

OROSMIN.

Un criminel ! mon père !

ARIMANT.

Tu l'as donc reconnu ? Eh bien ! connois auſſi toute ma haine, & que je n'en veux à ſa vie, que parce qu'il t'a donné le jour... (*aux gardes.*) Conduiſez-le au ſupplice.

OROSMIN, *mettant l'épée à la main.*

Au ſupplice ! ton vil ſang répandu...

ARASPE, *ſe mettant entr'eux,*

Seigneurs !...

ARIMANT.

Ah ! cette main aujourd'hui verſera tout le tien ; mais je veux que tu emportes aux enfers l'horreur d'avoir vu ton père expirer ſous la main d'un bourreau ; je veux que tu te reproches d'être la cauſe de ſa mort ; c'eſt pour me venger de toi, perfide, que j'ai pourſuivi ſur lui la rigueur de la loi.

OROSMIN.

Je vois avec mépris ton impuiſſante rage. Crois-tu que tenant dans ce camp un rang égal au tien, je ne vais pas obtenir qu'à la vue de l'armée, & par la voie des armes, il me ſoit permis de te confondre, de te punir & de juſtifier mon père.

ARIMANT.

Eh bien ! viens, j'accepte ce combat ; & je me flatte même que l'horreur qu'il va te préſenter, ne cède point à celle que je t'avois préparée. Songe, ſi tu expires ſous ce fer, qu'auſſi-tôt, au même lieu, une main infâme y confondra le ſang de ton père avec le tien ; mais ſi je ſuccombe, ſonge aux loix de ce pays ; ſonge que dans ces lieux, lorſque l'époux meurt, ſa femme eſt brûlée avec lui ſur le

même bûcher, & que je ne puis donc expirer ſous tes coups, que tu ne perces en même-tems le ſein de ta Zéloïde... Tu frémis ?

OROSMIN.

Ah ; barbare !

ARIMANT, *ſortant.*

Je vais t'attendre.

SCENE V.

OROSMIN, MÉTROBATE.

OROSMIN.

IMMOBILE & ſaiſi d'horreur, qu'ai-je entendu ! quel funeſte combat ! Cruel ! eh ! que t'a fait une innocente épouſe pour expoſer ſes jours ? Zéloïde !... Zéloïde expirante !... Dieux ! impitoyables Dieux ! l'ombre la plus criminelle, au fond des enfers, entre les mains des furies, fut-elle jamais en proie a des coups auſſi cruels que ceux dont ce barbare cherche à me déchirer !

MÉTROBATE.

Ah, mon fils !

OROSMIN.

Ah, mon père ! lorſque dans vos embraſſemens je devrois goûter la joie la plus pure ; lorſque dans votre ſein, je ne devrois verſer que des larmes de tendreſſe ; déſeſpéré, confondu, d'horreurs environné, j'abhorre le jour qui m'a vu naître ! Viens, monſtre que l'enfer a vomi, viens ; je me livre à tes coups ; frappe, déchire, invente des tourmens, fais-les durer au gré de ta rage ; mais épargne un père malheureux, épargne une innocente épouſe ; victime de tes fureurs, je m'y livre ; mais ne m'en rends point le complice...

SCENE VI.

OROSMIN, MÉTROBATE, ZÉLOIDE.

ZÉLOIDE.

SEIGNEUR, que viens-je d'apprendre ! Quel ſpectacle ſe prépare pour moi...

OROSMIN.

Ah, Madame ! à quel époux les Dieux ont-ils uni votre ſort ? Vous voyez mon père, un père

qui depuis vingt années, de climats en climats, accablés par l'âge & les ennuis, cherchoit un fils trop cher à ſa tendreſſe. Vous voyez encore les fers dont il étoit chargé lorſque je l'ai reconnu. Un inſtant plus tard, ſon ſang alloit arroſer ces lieux. C'eſt à mon père, qu'Arimant veut arracher & l'honneur & la vie .... Ah ! cachez-moi vos larmes ; ou changez le cœur d'un furieux....

ZÉLOIDE.

Moi, changer ſon cœur ! Je n'y ſuis plus qu'un objet de haine & de mépris. C'eſt lui-même, c'eſt lui qui vient de m'annoncer votre horrible combat..., Quoi ? vous & mon époux, l'un pour l'autre à la mort dévoués, ſanglans, percés de coups !... Ah ! Seigneur, je me rappelle le jour où je vous vis pour la première fois : que mon cœur ſe trompoit ! loin d'être troublé par des preſſentimens funeſtes, il ſembloit que votre vue lui offroit un objet qu'il devoit chérir. Hier, quand vous m'apprîtes votre départ, vous vîtes mon attendriſſement ; il me rend criminelle aux yeux de mon époux ; mais eſt-ce votre main qui devoit m'en punir ?

MÉTROBATE.

Non, Madame, la main de mon fils n'eſt point

réſervée à l'horreur de cauſer vos malheurs ; j'ignore par quel crime les Dieux ſont irrités ; mais puiſſe mon ſang répandu les appaiſer ſur vous deux ! (*Il veut prendre & ſe frapper de l'épée de ſon fils, qui l'arrête.*) Pourquoi me refuſer ce fer ? Laiſſez-moi m'affranchir par ma mort, & vous affranchir l'un & l'autre d'un état trop affreux.

OROSMIN.

Oui, le plus affreux où jamais un mortel fut plongé ! Amant barbare ! voilà le cœur où s'adreſſent mes coups. Zéloïde, l'objet de tous mes vœux, Zéloïde.... demain ne ſera plus... ſa jeuneſſe, ſa beauté.... ces traits que j'adore.... dévorés par les flammes... je la livre moi-même à la mort la plus cruelle... ma main allume le bûcher... je vois les pleurs... j'entends les cris que la douleur.... non, Madame, non, mon bras ne s'armera point contre vous... Mais qui défendra donc mon père ? Qui vengera ſon honneur, le mien ? Le glaive d'un bourreau eſt ſuſpendu ſur la tête de ton père, fils indigne...

SCENE

SCENE VII.

OROSMIN, MÉTROBATE, ARASPE.

ARASPE. *à Oroſmin.*

SEIGNEUR, tout le camp vous attend. Je ne puis même vous diſſimuler que l'audace d'Arimant eſt à ſon comble ; qu'avec inſulte & mépris, il demande où vous êtes, & que vos amis confus de ne vous point voir paroître, ſont étonnés que l'affront dont on veut vous couvrir, ne ſoit point encore vengé.

OROSMIN, *regardant avec déſeſpoir Zéloïde & ſon père.*

Allons... allons, Araſpe.

SCENE VIII.

MÉTROBATE, ZÉLOIDE.

ZÉLOIDE.

O Dieux! c'en eſt donc fait; mon époux va périr?

MÉTROBATE.

Non, Madame, non; le malheur attaché à ma vie l'emportera ſur toute la valeur de mon fils. Fut-il jamais un père plus infortuné! On m'enlève mes enfans; toutes mes recherches ſont vaines; ce n'eſt qu'au bout de près de vingt années, qu'un perfide neveu, au lit de la mort, me fit appeller pour me déclarer qu'il eſt la cauſe de tous mes maux: il m'aſſure que ma fille eſt dans Ormus; mais il ignore quelle a été la deſtinée de mon fils, & s'il vit encore. Je pars pour Ormus. Nouvelles alarmes! Cette ville vient d'être abandonnée à toutes les horreurs de la guerre; je n'y trouve ceux qui devoient me rendre ma fille, que pour apprendre qu'elle eſt tombée dans de nouveaux fers, & qu'avec pluſieurs autres jeunes perſonnes de ſon

ſexe, elle a été emmenée captive dans ce camp. Je m'y rends auſſi-tôt. Le premier homme que j'y rencontre, c'eſt cet eſclave qui s'étoit chargé d'enlever mes enfans; il veut fuir; je l'arrête; il oſe lever ſur moi un poignard qu'il tenoit caché; je le préviens; il tombe; votre époux arrive; il me fait conduire à ſa tente; je veux lui raconter mes malheurs; mais à peine ai-je prononcé mon nom, que ſa fureur contre mon fils lui fait imaginer le trait de vengeance le plus affreux!

ZÉLOIDE.

Dieux! qui liſez au fond des cœurs, & qui ſavez ſi le mien a jamais formé un deſir qui puiſſe offenſer mon époux, Dieux juſtes! devrois-je être la cauſe de tant d'horreurs?

MÉTROBATE.

Vous n'en êtes, comme mon fils & moi, que la déplorable victime; mais, Madame, vous devez être ſi chère à ceux qui vous ont donné le jour! Verront-ils ſans frémir, le danger & la mort cruelle où vous expoſe un trop barbare époux? N'empêcheront-ils point ce funeſte combat?

ZÉLOIDE.

Perſonne ici ne s'intéreſſe à mon ſort. Seigneur,

vos enfans ne ſont pas les ſeuls infortunés que le ciel ſemble n'avoir fait naître, que pour éprouver des malheurs. Sans parens, ſans appui, j'ignore juſqu'aux lieux où je reçus la naiſſance; c'eſt ſon eſclave qu'Arimant a épouſée; j'étois au nombre des captives que les vainqueurs, après la priſe d'Ormus, emmenèrent dans ce camp.

MÉTROBATE.

Ah! Madame, vous aurez donc ſans doute vu ma fille? vous ſeroit-elle connue? S'il faut que ſon père & ſon malheureux frère périſſent dans ces lieux, Madame, ayez pitié d'elle. Les remords ſe font ſentir aux cœurs les plus barbares; & votre époux, lorſque ſa fureur ſe ſera aſſouvie dans notre ſang, ouvrira ſans doute les yeux ſur les excès de ſa rage; il reconnoîtra l'injuſtice de ſes ſoupçons; vos charmes reprendront ſur ſon cœur l'empire qui leur eſt dû; alors, Madame, ſouvenez-vous d'une infortunée, compagne de votre eſclavage, & qui, comme vous, n'étoit pas née pour être dans les fers; faites chercher la malheureuſe Félime, protégez-la...

ZÉLOIDE.

Félime; Seigneur!... c'eſt le nom que je portois avant que d'être l'épouſe d'Arimant....

MÉTROBATE.

O ciel!... ſe pourroit-il?... ces traits qui d'abord ont frappé mon cœur, & où je retrouve.... plus je les conſidère..... tous ceux d'une tendre épouſe....

ZÉLOIDE.

Seigneur, faites ceſſer mon ſaiſiſſement... Chez qui votre fille étoit-elle eſclave dans Ormus?

MÉTROBATE.

Chez Narsès.

ZÉLOIDE, *tombant à genoux.*

Chez Narsès! je me meurs! Barbare époux ſur qui tes coups alloient-ils tomber!.. Courons à mon frère...

MÉTROBATE, *voyant entrer Arimant.*

Ah! ma fille, il n'eſt plus; j'apperçois ſon bourreau.

SCENE IX.

MÉTROBATE, ZÉLOIDE, ARIMANT.

ZÉLOIDE.

Epoux cruel, qui viens-tu d'immoler ? Il ne te reſte plus qu'à ſacrifier la ſœur ; c'eſt le ſang de mon frère que tu viens de répandre.

ARIMANT.

Son frère !...

MÉTROBATE.

Oui, barbare ; ton épouſe eſt ma fille. Après tant de ſoins, d'inquiétudes & d'ennuis, lorſque j'arrivois enfin dans les lieux où je devois la retrouver, ta main m'y préparoit un trépas honteux ; ta main vient d'y maſſacrer mon fils. Achève, mets le comble à tes fureurs ; frappe.... Tu parois trembler ? pour que rien ne te retienne, crois que je me trompe & qu'elle n'eſt pas ma fille...

ARIMANT.

Ah ! quand je voudrois en douter, les remords qui s'élèvent en mon ame, ſuffiroient ſeuls pour m'en convaincre. Je vois que le ciel étoit trop

juſte, pour ne pas tromper la rage que m'inſpiroit une indigne & cruelle jalouſie. Oroſmin n'a point ſuccombé ſous mes coups...

MÉTROBATE.

Mon fils vivroit!...

ARIMANT.

Il m'a vaincu, déſarmé... Le voici lui-même, qui vient vous raſſurer.

SCENE X ET DERNIERE.

MÉTROBATE, ARIMANT, ZÉLOIDE, OROSMIN.

MÉTROBATE, *embraſſant Oroſmin.*

AH! mon fils, je te revois! Grands Dieux! ce jour où il ſembloit que vous vouliez épuiſer ſur moi les traits les plus cruels; ce jour étoit marqué par votre bonté pour mettre un terme à mes malheurs, & pour être le plus heureux de ma vie! Mon fils, je t'ai retrouvé! j'ai retrouvé ta ſœur! Tu la vois...

OROSMIN.

Zéloïde!...

MÉTROBATE.

Cet intérêt, ce charme, ces nœuds ſecrets de la nature & du ſang, avoient déja préparé vos cœurs à cette douce reconnoiſſance. Mes enfans, (*Les ſerrant dans ſes bras*) après tant d'années de peines, de ſoupirs & de regrets, quel plaiſir de vous recevoir dans mes embraſſemens!

ZÉLOIDE.

Mon père, n'y recevrez-vous pas auſſi mon époux?

ARIMANT.

Votre époux! Pouvez-vous me donner ce nom? Ah! je me fais horreur à moi-même; & ſi dans ces lieux, par une loi barbare, ma mort n'entraînoit pas la vôtre, ma main, en verſant mon ſang, vous auroit déja tous vengés.

MÉTROBATE.

Arimant, Suivez-nous au Temple, où je vais offrir un ſacrifice & rendre grâces aux Dieux. Leur bonté, après tant de traverſes, vient de me rendre le plus heureux des pères: eſpérons qu'après des momens ſi cruels, ils vous rendront auſſi le plus heureux des époux.

FIN.

ARLEQUIN
AU SERRAIL,
COMÉDIE EN UN ACTE.

Repréſentée, pour la premiere fois, ſur le Théâtre de la Comédie Italienne, le 29 Mai 1747.

JE venois d'achever Zéloïde ; & pour diſſiper tout le lugubre dont j'avois la tête remplie, je cherchai à m'amuſer ſur quelque idée folle, bizarre, bouffonne. Depuis qu'on joue de ces eſpèces de farces, je crois qu'il y en a eu peu, je ne dirai pas plus applaudies, (ce ne ſeroit point le terme propre) mais qui aient plus fait rire. J'eſpere qu'en la liſant, on voudra bien conſidérer le genre de ces ſortes de Pièces.

ACTEURS.

LE BACHA.
FATIME.
ANGÉLIQUE.
COLOMBINE.
OCTAVE.
ARLEQUIN.
SCAPIN.
SUITE DU BACHA.
FEMMES DE FATIME.

La Scène eſt dans les Jardins du Serrail du Bacha de Gerbe, petite Iſle dans la Méditerranée.

ARLEQUIN
AU SERRAIL,
COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

La toile ſe lève ; on voit Octave au bord du Théâtre, aſſis à la turque, & paroiſſant dans une profonde méditation. Pluſieurs cuiſiniers arrivent, dreſſent une table & la couvrent de plats. Un gros ours, s'avançant gravement, va mettre aux pieds d'Octave un paquet de racines qu'il porte dans ſa gueule ; il renverſe enſuite la table, & cauſe tant de frayeur aux cuiſiniers, ſur qui il paroît vouloir s'élancer, qu'ils s'enfuyent, en ſe précipitant les uns ſur les autres.

ARLEQUIN, *ſe dépouillant de la peau d'ours, & montrant à Octave le paquet de racines.*

CE dîner que le Prophète Mahomet nous envoie ſi miraculeuſement, n'excite pas l'appétit; & j'ai bien du regret à celui que j'ai renverſé.

OCTAVE.

Gourmant!

ARLEQUIN.

La fumée des mets affectoit agréablement mon odorat; & je ſais que le Bacha avoit ordonné que notre table fût ſervie comme la ſienne pendant notre ſéjour à ſa Cour.

OCTAVE.

C'eſt ſur-tout ici qu'il faut en impoſer par les apparences d'une vie mortifiée.

ARLEQUIN.

Morbleu, n'y reſtons donc pas long-tems; je n'aime point à faire diète; & d'ailleurs je trouve que nous commençons à jouer gros jeu. Tandis que nous n'avions affaire qu'à certaines gens, cette Comédie me paroiſſoit aſſez plaiſante; nous ne courions aucuns riſques; mais aujourd'hui nous voici dans le Palais du Bacha... Monſieur, ſi vous

aviez ſuivi mon conſeil, nous n'aurions point accompagné ſes Députés ; nous l'aurions attendu dans notre forêt.

OCTAVE.

Tout ce que j'ai fait juſqu'à préſent, avoit-il d'autre objet que de m'introduire dans ce lieu dont l'aſpect t'épouvante ? Angélique m'eſt enlevée par des Corſaires ſur les côtes de Sicile. Après bien des recherches, j'apprends qu'ils l'ont vendue au Gouverneur de cette île. Étranger, ſans ſecours, comment l'arracher à un rival ſi puiſſant ? Je cherchai quelque ſtratagème qui pût l'engager à m'appeller lui-même dans ſon ſerrail. Je me retirai dans une forêt peu éloignée de ſa Cour ; cette grande barbe, cet habit extraordinaire, la vie auſtère que l'on croyoit que nous menions en imposèrent bientôt au peuple ; on vint me conſulter de tous côtés ; & entre cent prédictions, trois ou quatre juſtifiées par le haſard, ont fait tant de bruit que le Bacha, comme je l'avois eſpéré, a ſouhaité de me voir.

ARLEQUIN.

A quoi, diable, vous menera cette maudite entrevue ? Pouvez-vous eſpérer de le tromper, & tous ſes courtiſans ?

OCTAVE.

Eh ! mon ami, en ſouhaitant de me voir, il a achevé d'accréditer & de mettre à la mode le préjugé où l'on eſt ſur mon compte ; & à la Cour, plus qu'ailleurs, le préjugé décide, la mode gouverne, & l'erreur triomphe. La prévention faſcinera les yeux, captivera les oreilles ; elle écartera l'examen ſcrupuleux, pour ſe livrer à une admiration aveugle. On m'attend comme un homme extraordinaire ; & ſans chercher à approfondir ce qui en eſt, on donnera un ſens avantageux à toutes mes paroles ; & ſi je voulois dans la ſuite déſabuſer tous ces gens-ci ſur ma prétendue miſſion & les faux preſtiges qui les ont éblouis, ils ne me croiroient pas moi-même.

ARLEQUIN, *ſe grattant le cou.*

Malgré ce beau raiſonnement, le cou me démange.

OCTAVE.

Ceſſe de t'inquiéter ; le ſuccès couronnera mon entrepriſe... j'entends du bruit...

ARLEQUIN, *effrayé.*

C'eſt le Bacha ?

OCTAVE.

OCTAVE.

Non c'eſt quelqu'un de ſa ſuite, aux dépens de qui tu peux te divertir, tandis que je vais examiner ce qui ſe paſſe au port.

ARLEQUIN, *ſe vêtiſſant d'une grande robe brune, & mettant une fauſſe barbe.*

Ne tardez pas; ſi le Bacha venoit; je hais les Bachas; ce nom ſeul me confond; je me pique pas d'être un fourbe auſſi effronté que vous; je ſuis quelquefois tenté de croire que vous êtes un vrai Derviche.

SCENE II.

ARLEQUIN, SCAPIN.

SCAPIN, *après avoir d'abord parlé par ſignes & contrefait le muet.*

MONSEU, je ſuis un des muets du Serrail.

ARLEQUIN.

Ah!.. Vous êtes muet? Eh bien, M. le Muet, qu'avez-vous à me dire?

SCAPIN.

Que je ſuis dans des inquiétudes mortelles Monſeu.

ARLEQUIN.

Tant pis.

SCAPIN.

Que je ſouffre beaucoup, Monſeu.

ARLEQUIN.

J'en ſuis fâché.

SCAPIN.

Je ſuis chargé de la garde des femmes....

ARLEQUIN.

De la garde des femmes ?

SCAPIN.

Comme muet, & ſans conſéquence, je puis entrer quand je veux dans leurs appartemens. Ah ! qu'elles ſont belles, Monſeu ! qu'elles ſont belles ! Que de charmes elles étalent ſans ceſſe à ma vue !

ARLEQUIN.

Et vous avez des grandes démangeaiſons de parler à tous ces charmes-là ?

SCAPIN.

Il eſt vrai, N'eſt-il pas bien cruel d'être obligé de me taire ?

ARLEQUIN.

Sans doute.

SCAPIN.

Mais, ſi je parlois, ne ſeroit-il pas bien triſte d'être pendu ?

ARLEQUIN.

Certainement. Par quel haſard, s'il vous plaît, vous trouvez-vous muet ?

SCAPIN.

N'étant pas aſſez riche pour avoir un ſerrail à moi, je crus qu'il ſeroit fort agréable de vivre dans celui des autres ; & j'engageai un Marchand d'eſclaves, de mes amis, à me préſenter au Bacha comme un muet des plus rigides.

ARLEQUIN.

Fort bien. Les beautés dont vous êtes le gardien, ſont-elles en grand nombre ?

SCAPIN.

Elles ſont dix.

ARLEQUIN.

Apparemment que parmi ces dix, il y en a quelqu'une à qui votre cœur donne la préférence ?

SCAPIN.

Non, Monſeu, non. Je les aime toutes. Ah ! ſi vous les voyiez, ce ſont, ou de beaux grands yeux noirs, pleins de feu, ou des beaux yeux bleus, tendres & languiſſans. Ce ſont des tailles fines & légères, ou de ces tailles dont l'embonpoint charmant ſemble reſpirer la volupté. Mon cœur, dans un combat perpétuel, ne peut décider entr'elles ; il va de celle-ci à celle-là, de l'une à l'autre ; & le ſoir, lorſque je ſuis ſeul, je voudrois leur avoir parlé à toutes.

ARLEQUIN.

Aux dix ! Diantre, pour un muet, vous êtes un furieux diſcoureur ; & il n'eſt pas poſſible qu'au milieu de tant de femmes, vous ayez toujours été le maître de votre langue.

SCAPIN.

C'eſt pour me tirer de l'embarras, où ſon indiſcrétion vient de me jeter, que j'ai recours à vous. Vous ſaurez que le Bacha avoit fait demander en mariage la fille du Gouverneur de l'île voiſine ; elle

lui fut auſſi-tôt accordée. Mais tandis qu'on l'amenoit, il s'eſt amouraché d'une eſclave Italienne, que des Corſaires lui vendirent, il y a quelques jours ; & croyant toucher le cœur de ſa nouvelle maîtreſſe par un ſacrifice brillant, il veut aujourd'hui renvoyer la fille de ce Gouverneur.

ARLEQUIN.

Il a tort.

SCAPIN.

Oh ! pour connoître toute ſon injuſtice, il faudroit que ce matin vous euſſiez vu comme moi, cette fille charmante, couchée languiſſamment ſur un ſopha, dans une parure négligée. Quelques larmes couloient de ſes beaux yeux : elle ſoupiroit ; elle s'agitoit ; je la regardois, j'admirois ; le cœur me palpitoit . . .

ARLEQUIN.

Vous n'avez pu retenir votre langue ? Elle s'eſt échappée ? Vous avez parlé ?

SCAPIN.

Hélas oui !

ARLEQUIN.

Eh, que vous a-t-on répondu ?

SCAPIN.

Cette belle perſonne, dans une colère terrible !

vouloit me perdre, appeller le Bacha : j'ai cru vingt fois toucher au dernier inſtant de ma vie.

ARLEQUIN.

Vous maudiſſiez bien alors votre talent pour la parole ?

SCAPIN.

Cependant, peu à peu, par mes prières & mes ſoumiſſions, je l'ai appaiſée : elle a promis de me pardonner, à condition que je viendrois vous parler de ſa part, & que je tâcherois de vous mettre dans ſes intérêts. Elle vous récompenſera magnifiquement. Il faut, par des prédictions effrayantes, arracher le Bacha à ſon amour pour cette Italienne ; & parmi les menaces que vous lui ferez, vous pouvez avancer hardiment que le Gouverneur dont il mépriſe la fille, eſt prêt à fondre dans cette île à main armée. Je ſais, à n'en pouvoir douter, qu'il y a des intelligences, & que peut-être avant la fin du jour, il y fera une deſcente.

ARLEQUIN.

Mon ami, je ne ſuis point un fripon, un fourbe, un impoſteur ; tout l'or de la terre ne me tenteroit pas : mais comme ce que vous deſirez s'accorde avec les intentions de notre grand Prophète, je vous rendrai ſervice. Allez au port ; vous y

trouverez mon camarade, un honnête homme comme moi ; il vous inſtruira de ce que vous devez faire.

SCAPIN, *voulant l'embraſſer.*

Permettez que je vous embraſſe, mon cher Derviche.

ARLEQUIN, *ſe reculant gravement.*

Je vous permets de baiſer le bas de ma robe. Allez, mon cher muet ; mais, ſi vous reſtez encore long-tems au ſerrail, je crains bien que quelque jour un peu trop d'éloquence à la vue des femmes, ne vous porte malheur.

(Scapin ſort.)

SCENE III.

ARLEQUIN, *ſeul.*

CE muet, celle qui l'envoie, la deſcente d'un ennemi ſur cette côte, & le déſordre qu'elle y cauſera ſans doute, pourront aider à nous tirer du mauvais pas où l'amour de mon Maître nous a mis.. Mais, que vois-je !.... Colombine !.... ma chère Colombine !.... Sans nous découvrir

d'abord, jouiſſons du plaiſir de lui entendre dire combien elle ſouffre, ſéparée de ſon cher Arlequin.

SCENE VI.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

APPROCHEZ, la belle enfant; rien n'échappe à ma ſcience: n'êtes-vous pas une certaine Colombine qui futes enlevée ſur les côtes de Sicile le jour même que vous deviez épouſer un garçon fort aimable, nommé Arlequin? Vous venez ſans doute me conſulter ſur la diſtinée de ce pauvre garçon, & ſur ce qu'il fait, éloigné de vous?

COLOMBINE, *froidement*,

Non, Monſieur, non.

ARLEQUIN, *la contrefaiſant.*

Non, Monſieur, non.

COLOMBINE.

Je ne crois pas qu'il ait l'honneur d'avoir une deſtinée; & d'ailleurs, en quelque pays qu'il ſoit, je ſais ce qu'il fait, comme ſi je le voyois.

ARLEQUIN.

Vous le ſavez ?

COLOMBINE.

Oui, il eſt à table, ou à dormir.

ARLEQUIN, *à part.*

Plût au ciel, & que le diable eût emporté le Bacha ! (*Haut.*) En vérité ce pauvre Arlequin étoit bien fou de tant s'affliger le jour de votre enlèvement.

COLOMBINE.

Il eſt donc bien triſte ?

ARLEQUIN.

Il n'a peut-être de ſa vie ſoupé d'auſſi mauvaiſe grace que ce ſoir-là.

COLOMBINE.

J'étois auſſi aſſez triſte.

ARLEQUIN.

Un ami charitable, pour l'arracher à ſa douleur, le mena au cabaret...

COLOMBINE.

Où il s'enivra ?

ARLEQUIN.

Là, là.

COLOMBINE.

Le Lieutenant du Vaiſſeau entra dans ma chambre pour me conſoler...

ARLEQUIN.

Et il y réuſſit ?

COLOMBINE.

Là, là.

ARLEQUIN.

Votre Maîtreſſe a été plus fidelle que vous ?

COLOMBINE.

Oh ! ma Maîtreſſe ne ſait pas prendre ſon parti ; elle a toujours à la bouche le nom de ſon cher Octave ; elle pleure ſans ceſſe ; elle a vingt fois manacé le Bacha de ſe poignarder à ſes yeux. Après tout, ce pays-ci n'eſt guère ſupportable : on y voit tant de femmes, tant de femmes & ſi peu d'hommes ! Dites-moi, ne pouvons-nous plus nous flatter de revoir notre patrie ?

ARLEQUIN.

Apprene que vous reverrez bien-tôt Arlequin ; mais ſa vue ne peut que vous être funeſte, ſi vous lui avez fait quelqu'infidélité. Allons, je vous aiderai moi-même ſi vous voulez, à vous examiner. Donnez-moi la liſte de vos amans ; je crois qu'elle n'eſt pas courte ?

COLOMBINE.

Je ſuis, je penſe, aſſez jolie pour qu'elle ſoit un peu longue.

ARLEQUIN.

Dites aſſez coquette.

COLOMBINE, *réfléchiſſant.*

Mes amans?... le Lieutenant du vaiſſeau.... un peu le Capitaine.... l'Enſeigne....

ARLEQUIN, *avec impatience.*

Tout l'équipage?

COLOMBINE, *réfléchiſſant.*

Le jeune Volontaire..... le jeune Volontaire....

ARLEQUIN, *à part.*

Elle s'arrête long-tems ſur celui-là.

COLOMBINE, *toujours réfléchiſſant.*

Un matin.... rien, rien.... le lendemain.... bagatelle encore.... Et depuis que nous ſommes dans ce Serrail, l'Intendant des jardins....

ARLEQUIN, *traînant ſes paroles comme elle.*

L'Intendant des jardins....

COLOMBINE.

Un ſoir qu'il me trouva ſeule dans le cabinet de verdure....

ARLEQUIN, *à part.*

Aï, aï, aï.

COLOMBINE.

Si vous l'aviez vu ! Il avoit des manières ſi tendres, ſi engageantes !...

ARLEQUIN, *à part.*

Io crepo ! (*Haut*) Eh bien !

COLOMBINE.

Eh bien !... Je lui dis que j'entendois la voix de ma maîtreſſe qui m'appelloit, & je le laiſſai-là, en m'enfuyant.

ARLEQUIN, *s'eſſuyant le front.*

Ouf ! Arlequin l'a échappé belle !

COLOMBINE.

Si vous ſaviez combien je me divertis à voir briller dans les yeux d'un amant, cette vivacité, cette joie, ces deſirs, ces tranſports que lui inſpire un bonheur qu'il ne croit pas éloigné ! J'affecte d'abord de douter de ſa ſincérité ; peu à peu, je parois me laiſſer perſuader ; enſuite je feins du trouble, de l'embarras, de l'émotion ; & lorſqu'il ſe croit au moment de triompher, zeſte, je m'échappe.

ARLEQUIN.

La belle enfant, ce divertiſſement eſt dangereux, vous pourriez bien quelque jour ne vous pas trouver des jambes pour fuir.... mais achevez votre revue.

COLOMBINE.

Elle eſt faite.

ARLEQUIN.

Conſultez vous encore; peut-être oubliez-vous quelque choſe?

COLOMBINE.

Non, non, je n'oublie rien.

ARLEQUIN.

Il y a dans ce ſerrail un certain muet.... Ne vous a-t-il point parlé?

COLOMBINE.

Eſt-ce que les muets parlent?

ARLEQUIN.

Le coquin a une tournure de converſation qui pourroit vous avoir éblouie.

COLOMBINE.

Je ne le connois point; & je puis, vous dis-je, voir Arlequin en toute ſureté.

ARLEQUIN, *ôtant ſa fauſſe barbe.*

Pénélope moderne, reconnoiſſez cet époux dont le front a couru tant de haſards.

COLOMBINE.

C'eſt toi, mon cher Arlequin ! Comment as-tu pu pénétrer juſqu'en ces lieux ?

ARLEQUIN.

Sous ce déguiſement, je viens, avec mon Maître, tenter ta délivrance & celle d'Angélique. Tu vois à quels dangers nous nous expoſons, & combien vous devez être fâchées, ſi vous nous avez fait quelque infidélité..... Là, Colombine, entre nous, tu dois me parler à cœur ouvert ; ne s'eſt-il véritablement rien paſſé entre le Bacha & ta Maîtreſſe ?

COLOMBINE.

Que tu es ridicule !

ARLEQUIN.

Que tu eſt diſcrète !

COLOMBINE.

Que tu es effronté !

ARLEQUIN.

Tu ne ne dis pas tout ce que tu ſais.

COLOMBINE.

Et toi, tu ne ſais ce que tu dis.

ARLEQUIN.

Tiens, je me mets à la place du Bacha. Des Corſaires vous amènent devant moi, & vous expoſent en vente; je vous examine : belle taille ! phyſionomie charmante ! grands yeux noirs & bien fendus ! Je vous fais marcher ; votre démarche eſt noble & aiſée ; enfin l'emplète me paroît bonne de tous points ; je vous paye à ces Corſaires. On vous conduit aux bains, & delà dans une appartement où je ne tarde pas à me rendre ; je me jette aux genoux de ma belle eſclave ; je lui prends la main ; je veux, pour gage de ma tendreſſe, couler à ſon doigt un diamant que je lui montre.... Je n'en veux point.... Oh ! vous l'aurez.... Je ne l'aurai pas.... Vous le prendrez... je ne le prendrai point.... Je vous en prie.... Non... Je le veux... Comment ! comment ! finiſſez, finiſſez donc. Je ne me pique pas d'être ſi bien au fait que toi de la façon dont les Bachas font l'amour : mais voilà en gros comme les choſes ont dû ſe paſſer, & à l'égard de toutes ces menaces que tu dis que ta Maîtreſſe à faites de ſe poignarder, ſtile de fille. N'as-tu pas auſſi menacé de te tuer ?

COLOMBINE.

Non.

ARLEQUIN.

Eh pourquoi ?

COLOMBINE.

Parce que le Bacha ne m'a rien dit qui pût m'alarmer.

ARLEQUIN.

Oh ! il auroit beau te dire ; ſi le cas arrive jamais, je réponds de ta vie.... Mais j'entends du bruit. Il eſt bon qu'on ne nous voie pas enſemble ; retire-toi vîte, & va prévenir ta Maîtreſſe.

SCENE V.

ARLEQUIN, OCTAVE.

ARLEQUIN.

AH ce n'eſt que vous ! Je ſuis fâché de n'avoir pas fait reſter Colombine !

OCTAVE.

Colombine !

ARLEQUIN.

Elle me quitte à l'inſtant,

OCTAVE.

OCTAVE.

Colombine ! que t'a t-elle dit de ma chère Angélique ?

ARLEQUIN ; *à part.*

Je veux me divertir un moment... (*Haut.*) Angélique, Monſieur !.., Angelique !...

OCTAVE.

Parle vîte. Quel malheur as-tu à m'annoncer ?

ARLEQUIN.

Angélique.... eſt Sultane.

OCTAVE.

O Ciel ! hier encore, elle étoit, à ce qu'on m'a dit, dans la réſolution de mourir plutôt que de conſentir....

ARLEQUIN.

La nuit fait faire des réflexions aux filles. Le Bacha lui a envoyé de magnifiques préſens, & entr'autres, la moitié de ſa mouſtache pour ſervir d'aigrette à un petit bonnet à la turque qu'elle portera les jours de cérémonie.

OCTAVE.

Je crois, Monſieur le Faquin, que vous voulez rire ?

ARLEQUIN.

Tout beau ; ne vous fâchez pas ; Angélique vous eſt fidèle.

OCTAVE.

Peux-tu te faire un jeu de ma douleur ?

ARLEQUIN.

Colombine va l'inſtruire de notre déguiſement ; mais un des muets du ſerrail n'eſt-il pas allé vous trouver au port ?

OCTAVE.

Il m'a parlé ; je lui ai dit d'y reſter, & ce qu'il doit faire en cas que le Gouverneur de l'île voiſine faſſe une deſcente ſur cette côte. On croit avoir apperçu quelques vaiſſeaux.

ARLEQUIN.

Pendant le tumulte, ſi nous pouvions nous ſauver ?

OCTAVE.

J'eſpère beaucoup & du déſordre que cauſeroit cette attaque, & de la bêtiſe du perſonnage à qui nous avons affaire. C'eſt un homme groſſier, ignorant, ſuperſtitieux, & fait pour donner dans tous les piéges ; j'ai arrêté un vaiſſeau prêt à faire voile quand je voudrai ; le trajet n'eſt que de dix lieues.

Mais le bruit des tambours, & ces fanfares nous annoncent le Bacha.

ARLEQUIN.

Monſieur.... je ne ſuis point préparé.... c'eſt fait de moi.... Vous ne m'aviez pas dit qu'il étoit ſi laid !

OCTAVE.

Raſſure-toi donc, bourreau.

ARLEQUIN, *tout tremblant.*

Je....je....je me raſſure.

SCENE VI.

LE BACHA, ANGÉLIQUE, COLOMBINE, OCTAVE, ARLEQUIN, *ſuite du Bacha.*

LE BACHA.

VÉNÉRABLE mortel....

OCTAVE, *ſe détournant comme ne voulant pas regarder les femmes.*

Ordonne à ces femmes de baiſſer leur voile, ſi tu veux que je reſte ici.

LE BACHA, *à part, faisant signe à Angélique & à Colombine de baisser leur voile.*

Ne vouloir pas voir des femmes!

OCTAVE.

Et fais retirer cette suite inutile dont s'accompagne ton orgueil. Est-ce donc avec ce faste, que tu devrois te présenter devant moi?

LE BACHA, *à part, faisant signe à sa suite de sortir.*

Il parle d'un ton d'autorité qui me saisit.

OCTAVE.

Tu es amoureux de cette jeune esclave; tu veux l'épouser...

LE BACHA.

Je l'ai si souvent entretenue de tous les prodiges qu'opère votre profond savoir, que je lui ai inspiré la curiosité de vous consulter. (*Bas*) Persuadez-lui que le bonheur de sa vie est attaché à m'aimer; agréez ce présent; c'est un foible essai de ma reconnoissance.

OCTAVE, *jettant la bourse.*

Des présens! à moi!

LE BACHA, *à part.*

Refuser de l'argent! Tout est extraordinaire dans ce Derviche.

OCTAVE.

L'intérêt de la vérité, & non celui de ta paſſion, va délier ma langue. Homme injuſte, ſuperbe, avare, brutal, intempérant....

LE BACHA *à part.*

Il faut que ce ſoit un ſaint perſonnage pour oſer me parler ſi inſolemment.

OCTAVE.

Tandis que l'amour règne dans ton cœur, la foudre gronde ſur ta tête.

LE BACHA.

La foudre !

OCTAVE.

Le bras du Prophète eſt prêt à s'appeſantir ſur toi.

LE BACHA.

Je tremble !

OCTAVE.

Profite, malheureux, des inſtans que ſa bonté te laiſſe encore pour déſarmer ſa colère.

LE BACHA.

Parlez. Que faut-il faire ?

OCTAVE.

Proſterne, proſterne-toi. Par un repentir ſincère, tu pourra détourner le coup qui te menace. (*Le Bacha ſe proſterne au bord du Théâtre.*) Ah! malheureux! mauvais Muſulman! mauvais Muſulman! en te proſternant, tu ne tournes par la face du côté de la Mecque?

LE BACHA.

Pardonnez, je ſuis dans un trouble...

OCTAVE.

Quel ſcandale! quelle abomination! (*A Arlequin.*) Frère, conduiſez-le; & pour ſon bien, ſoyez aſſez charitable pour lui appliquer vingt coups de ceinture conſtellée à la moindre diſtraction que vous lui remarquerez pendant ſa prière.

Arlequin conduit le Bacha au fond du Théâtre, & le fait ſe proſterner tout de ſon long, & de façon qu'il ne peut voir ce que ſont les autres Acteurs.

SCENE VII.

OCTAVE, ANGÉLIQUE, COLOMBINE, ARLEQUIN.

ANGÉLIQUE.

AH! mon cher Octave, ſi ce barbare alloit découvrir que vous êtes ſon rival! Je ſuis dans des frayeurs...

OCTAVE.

Ma charmante Angélique, j'eſpère beaucoup de la fortune & de la ſotte crédulité de ce Corſaire. (*A Arlequin qui revient.*) Pour les enlever de ce Palais, j'imagine un moyen; il faut que tu donnes tes habits à Angélique, & que tu prennes les ſiens.

ARLEQUIN, *ſe deshabillant avec empreſſement.*

S'il ne tient qu'à cela, volontiers.... Mais; mais, un petit moment de réflexion, s'il vous plaît; vous ſortirez tous les trois, que deviendrai-je moi, dans ce Serrail, avec les habits de Madame? La Sultane favorite? Parbleu, j'ai aſſez

bonne grâce! *(Il ſe r'habille vîte)* Excuſez, mon cher Maître; je ne puis pas faire votre affaire.

OCTAVE.

Si tu veux m'écouter...

ARLEQUIN.

Je ſuis ſourd.

OCTAVE.

Tu comprendras...

ARLEQUIN.

Je ſuis une bête, qui ne peux rien comprendre.

ANGÉLIQUE.

Mon cher Arlequin, vous ſavez tout l'amour que j'ai pour Octave; entrez dans ma ſituation; ſongez à tout ce que je ſouffre, en le voyant dans un ſi grand danger.

ARLEQUIN, *du même ton.*

Ma chère Demoiſelle, vous ſavez tout l'amour que j'ai pour Arlequin; entrez dans ma ſituation; ſongez combien il me ſeroit déſagréable de lui voir couper le cou.

OCTAVE.

Eh morbleu! Monſieur le fat, il ne vous en coûtera point cette tête dont vous faites tant de cas,

ARLEQUIN.

Il eſt vrai que j'ai tort d'en faire cas.

COLOMBINE.

Mon ami, laiſſe-toi fléchir.

ARLEQUIN.

Ah! & toi auſſi? J'admire ta vocation pour le veuvage; tu me conſeilles comme ſi tu étois déja ma femme.

OCTAVE.

Par le ſtratagême que j'imagine, nous ſortirions tous les quatre de ce funeſte lieu.

ARLEQUIN.

Tous les quatre? Eh comment?

OCTAVE.

Comment? Comment? Dépêche; fais ce que je te dis; & ſi tu vois que je cherche à te tromper & à t'abandonner ici, je te permets de te jeter aux genoux du Bacha & d'obtenir ta grâce, en lui découvrant qui je ſuis, & à quel deſſein je m'étois introduit dans ſon Serrail.

ARLEQUIN.

Mais....

OCTAVE.

Mais les momens ſont précieux ; un rien peut nous trahir & nous perdre.

ARLEQUIN, *pleurant.*

Nous ſortirons tous les quatre ? . . . Vous l'eſpérez ? . . . Il faut tenter l'aventure . . . Mais impa. . . . impa . . . . impalarmi . . . . mi . . . . mi . . . .

OCTAVE.

Finiſſons.

ARLEQUIN *ôte ſes habits, les donne à Angélique & prend les ſiens, toujours en pleurant.*

S'il n'y avoit que des coups de bâton à riſquer, je les affronterois auſſi courageuſement qu'un autre, mais impa . . . impa . . . larmi . . .

OCTAVE.

Ote donc cette barbe ; ces déguiſemens ſont néceſſaires à Angélique.

ARLEQUIN, *prenant la robe d'Angélique.*

Moi en femme, pour orner un Serrail !

OCTAVE.

Couvre-toi de ce voile ; je vais ramener le Bacha. (*A Angélique.*) Gardez un profond ſilence.

SCENE VIII.

ANGÉLIQUE, COLOMBINE, OCTAVE, LE BACHA, ARLEQUIN, *ſous les habits & couvert du voile d'Angélique.*

OCTAVE, *s'approchant du Bacha, qui, pendant cette Scène, a toujours été proſterné, le dos tourné aux Acteurs.*

Lève-toi, viens, approche, Bacha. Pour flatter l'orgueil de la beauté dont ton cœur étoit épris, tu voulois renvoyer la fille du Gouverneur de l'île voiſine, malgré la foi que tu lui avois promiſe : ce Gouverneur eſt puiſſant; & notre grand Prophète, dont il eſt iſſu, juſtement irrité que tu préféraſſes une Eſclave à une Princeſſe de ſon Sang, alloit te frapper, & toute ton île, des plus terribles coups : ta ſoumiſſion l'a déſarmé; il n'a étendu ſa main vengereſſe que ſur le coupable objet qui te rendoit infidèle; ſes charmes ne ſont plus...

SCENE IX.

LEBACHA, OCTAVE, ANGÉLIQUE, COLOMBINE, ARLEQUIN.

SCAPIN, *contrefaiſant le muet, arrive d'un air fort allarmé, & tâche de faire entendre au Bacha, par des ſignes, que le déſordre eſt dans l'île, & que l'ennemi approche de ſon Palais.*

LE BACHA.

QU'ES-CE? Que veut-il dire? Où veut-il m'emmener? Pourquoi cet air effrayé? Je ne l'entends point.

OCTAVE.

Tu vas l'entendre. Muet, je délie ta langue, & t'ordonne de parler.

SCAPIN, *au Bacha.*

Seigneur, tout eſt dans le déſordre & la confuſion....

LE BACHA.

O Ciel! mon muet parle! Quel prodige!

OCTAVE.

Ce n'eſt pas le ſeul dont tes yeux doivent être aujourd'hui frappés. Je t'ai dit que les charmes de la coupable beauté à qui tu ſacrifiois, n'étoient plus... *(Octave lève le voile d'Arlequin.)* Regarde ; aime-là encore, ſi tu l'oſes.

(Arlequin fait une grimace épouvantable au Bacha.)

COLOMBINE, *à Arlequin.*

Ah ! ma chère Maîtreſſe, comme vous voilà faite !

SCAPIN, *au Bacha.*

Je vous dis, Seigneur, qu'il n'y a pas un moment à perdre ; le Gouverneur de l'ile voiſine, favoriſé par des mécontens qui ſe ſont joints à lui, vient d'aborder ; il a forcé & renverſé la garde du port ; il s'avance vers ce Palais.

(On entend un grand bruit de guerre.)

LE BACHA.

Je ſuis perdu !

SCENE X. ET DERNIERE.

LE BACHA, OCTAVE, ANGÉLIQUE, COLOMBINE, ARLEQUIN, SCAPIN, FATIME *& ſa ſuite.*

FATIME.

NON, Seigneur; & ma tendreſſe vient vous arracher au péril qui vous menace. Mon père n'eſt deſcendu dans cette île, que pour me venger. Donnez-moi votre foi: recevez la mienne; au lieu de vous traiter en ennemi, il vous regardera comme un gendre, dont l'alliance & l'amitié lui ſont chères.

LE BACHA.

Tout ce que je vois, tout ce que j'entends me confond. Ah! Madame, que la nobleſſe de vos ſentimens, en m'ouvrant les yeux ſur vos charmes, me fait rougir de mon injuſtice!

OCTAVE, *Prenant la main du Bacha & celle de Fatime.*

Je vous unis l'un à l'autre, & vous prédis,

Bacha, qu'avant la fin de l'année, il vous naîtra un fils qui n'aura pas moins d'eſprit que ſon père. Je vais au port ordonner que tout acte d'hoſtilité ceſſe, & déclarer à votre beau-père, que l'intention du Prophète eſt, qu'il ſoit déſormais votre ami. (*A Colombine & à Angélique.*) Vous, que l'on me ſuive avec cette malheureuſe. (*Montrant Arlequin.*)

COLOMBINE.

Ma chère Maîtreſſe, on va ſans doute vous jeter à la mer! (*au Bacha.*) Vous l'avez tant aimée, daignez la protéger.

LE BACHA.

La main du Prophète l'a frappée; je n'oſerois m'y intéreſſer.

ARLEQUIN, *tandis qu'on l'emmène.*

Ah vilain Bacha! maudit Bacha! petit traître!

LE BACHA, *aux Eſclaves de la ſuite de Fatime.*

Par vos danſes & vos chants, célébrez mon bonheur; & que le père de la charmante Fatime ne trouve ici que des marques de la joie

& du plaiſir, dont mon cœur eſt comblé. *

(Différens Eſclaves, de l'un & de l'autre ſexe, forment des danſes.)

* Les uns ont dit qu'il falloit que ce Bacha fût bien bête. D'autres ſe ſont imaginé que cette Pièce, quoiqu'une eſpèce de farce, renfermoit quelque morale, & ont ſoutenu que le peuple s'eſt laiſſé ſouvent tromper par des faiſeurs de prétendus miracles, qui n'employoient pas même dans leurs moyens autant d'accord, de préparation & de vraiſemblances, que mon faux Derviche.

FIN.

LE RIVAL SUPPOSÉ,

COMÉDIE

EN UN ACTE,

Représentée, pour la premiere fois, sur le Théâtre de la Comédie Françoise, le 25 Octobre 1749.

PRÉFACE.

CETTE Comédie auroit dû être intitulée: *le Rival de lui-même*, ou *le Portrait*; mais comme il y en avoit déja d'autres ſous ces deux titres, je lui donnai celui du *Rival ſuppoſé*. Malgré le ſuccès qu'elle eut, je la retirai après la première repréſentation *: j'en dirai les raiſons dans la Préface d'une autre Pièce de moi, *la Colonie*, avec laquelle elle fut jouée.

* Elle a été depuis très-ſouvent repréſentée à la Cour & à Paris, & toujours avec beaucoup de ſuccès.

ACTEURS.

LE ROI D'ARRAGON.

D. FRÉDÉRIC *favori du Roi.*

D. FÉLIX, *père de Dona Léonor.*

DONA LÉONOR.

FLORINE, *femme-de-chambre de Dona Léonor.*

La Scène eſt dans un château de Don Félix, à cinq lieues de Sarragoſſe.

LE RIVAL SUPPOSÉ,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LE ROI, D. FRÉDERIC.

D. FRÉDERIC.

ENFIN nous voici arrivés. Pendant tout le chemin vous ne m'avez pas dit un mot.

LE ROI.

Je rêvois. Ah ! mon cher Fréderic, tu ſouhaitois que je devinſſe amoureux !

D. FRÉDERIC.

Sans doute. Adoré de ſes ſujets, reſpecté de ſes voiſins, redoutable à ſes ennemis, avec toutes les qualités & cet air charmant d'un jeune héros,

je voyois mon Maître au milieu de la Cour la plus brillante, chercher le plaiſir, ne le trouvant jamais, s'ennuyant par-tout...

LE ROI.

Il eſt vrai, rien ne m'amuſoit.

D. FRÉDERIC.

J'étois très-perſuadé que cette indolence, cet ennui, cette langueur mêlée d'inquiétude, n'étoit que le beſoin d'aimer.

LE ROI.

Mais, en aimant, ſi je me ſuis expoſé aux peines les plus cruelles?

D. FRÉDERIC.

Des peines? Un Roi? En aimant?

LE ROI.

Un Roi, comme un autre, quand il veut être aimé pour lui-même, & ne rien devoir à l'éclat de ſon rang. Je ſerai peut-être dans ce jour le plus malheureux de tous les hommes.

D. FRÉDERIC.

Oh! il faut que vous ſoyez (permettez-moi de vous le dire) le plus ingénieux à vous tourmenter, pour ne pas voir qu'il ſemble que le Ciel a

voulu arranger votre aventure ſelon vos ſouhaits, & de façon à contenter toute la délicateſſe de votre cœur & de vos ſentimens. Le hazard fait tomber entre vos mains un portrait. Pendant ſept ou huit jours, par votre ordre, à la cour, à la ville, de tous côtés, je cherche le charmant objet qu'il repréſente; tous mes ſoins ſont inutiles; & vous commencez à déſeſpérer de pouvoir le découvrir, lorſqu'emporté par l'ardeur de la chaſſe, écarté de votre ſuite, vous vous trouvez auprès des murs du parc de ce château; vous entendez des cris; vous voyez des femmes qui fuient, & qu'un horrible ſanglier pourſuit: voler à leur ſecours, & tuer cette eſpèce de monſtre, ne fut que l'affaire d'un inſtant. Une jeune perſonne, qui de laſſitude & d'effroi étoit tombée au pied d'un arbre, offre à vos yeux l'original du portrait; c'eſt en ſauvant ſes jours, que vous rencontrez cet objet ſi deſiré: première circonſtance, & qui, en vérité, me paroît des plus flatteuſes.

LE ROI.

Ah, la plus heureuſe de ma vie!

D. FRÉDERIC.

Voyons enſuite. Don Félix de Mendoce, ſon père, eſt un vieux Seigneur, hériſſé de probité,

vivant dans ſes châteaux, haïſſant la Cour, & qui, ſur quelques mécontentemens, s'en étant retiré du tems du feu Roi, n'y a pas reparu depuis treize ou quatorze ans; ainſi ni lui ni ſa fille ne vous connoiſſoient: autre circonſtance qui dut vous faire d'autant plus de plaiſir, que vous m'aviez dit pluſieurs fois, que ſi jamais vous veniez à prendre de l'amour, vous ſouhaiteriez que votre rang ne fut point connu de celle que vous aimeriez.

LE ROI.

J'avoue, mon cher Fréderic, que juſqu'à préſent j'ai ſujet d'être content; je cachai à Don Félix & à ſa fille qui j'étois; je pris ton nom: il falloit enſuite, pour revenir ici, me dérober à une Cour toujours inquiète & curieuſe; tu m'en facilitas les moyens; j'ai revu pluſieurs fois la charmante Léonor; elle m'a avoué que j'étois aimé; je l'ai demandée en mariage à ſon père...

D. FRÉDERIC.

Ils n'ignorent donc plus l'un & l'autre que vous êtes le Roi?

LE ROI.

Ils ne me croient toujours que Don Fréderic; ta naiſſance, ta fortune & tes ſervices, indépen-

damment de l'amitié que tout l'Arragon ſait que j'ai pour toi, te rendent un parti aſſez brillant, pour que Don Félix n'ait pas balancé un inſtant à m'accorder ſa fille : c'eſt aujourd'hui que nous devons être unis ; mais je veux auparavant connoître ſi je ſuis véritablement aimé ; je vais la mettre à une épreuve... Si elle y ſuccombe, quel coup pour un cœur auſſi tendre, auſſi ſenſible, auſſi paſſionné que le mien !

D. FRÉDERIC.

Comme vous ne me détaillez point votre deſſein, je crains de manquer à quelque choſe ; par exemple, ce prétendu Courrier qui doit venir de la Cour, quand faudra-t-il que je le faſſe arriver ?

LE ROI.

Je t'en avertirai par un mot à l'oreille, un geſte, un regard...

D. FRÉDERIC.

Et ces danſeurs & ces danſeuſes qui attendent au bout de l'avenue ?

LE ROI.

Ils paroîtront quand il ſera tems ; c'eſt mon affaire.

D. FRÉDERIC.

Cela ſuffit ; il faut eſpérer que tout ira bien ; & je me divertis d'avance de la ſurpriſe & de l'embarras de Don Félix, lorſqu'il verra que vous êtes le Roi ; il vous tenoit quelquefois des propos auſquels l'oreille des Souverains n'eſt pas accoutumée ; & ſon caractère fier, libre, indépendant..

LE ROI.

Me plaît & m'amuſe beaucoup.... On vient ; c'eſt lui : ſonge que je continue à paſſer ici pour toi, & que tu n'y es que mon valet-de-chambre.

SCENE II.

LE ROI, D. FRÉDERIC, D. FÉLIX.

D. FÉLIX.

QU'ON me laiſſe en paix ; ces diſcours m'ennuient ; il eſt inutile & ridicule même de me le propoſer. (*appercevant le Roi.*) Ah ! on ne m'avoit pas dit que vous étiez ici.

LE ROI.

J'arrive dans l'inſtant.

D. FÉLIX.

Vous me voyez en colère ; ma fille prétend m'emmener à la Cour.

LE ROI.

Eh bien, Monſieur ?

D. FÉLIX.

Eh bien ? j'irois à la Cour, moi !

LE ROI.

Sans doute. N'eſt-il pas étonnant qu'un homme de votre naiſſance ſe ſoit obſtiné à vivre dans une Province ?

D. FÉLIX.

Dans une Province ? Je vis chez moi, Monſieur, dans mes terres.

LE ROI.

Je vous aſſure que quand le Roi vous ſera connu....

D. FÉLIX.

Je n'aime pas les nouvelles connoiſſances ; je ſuis trop vieux.

LE ROI, *ſouriant.*

J'aurois cru que celle d'un Roi...

D. FÉLIX.

Monſieur, plein de reſpect & de ſoumiſſion pour mon Prince, je ſerai toujours le premier à donner l'exemple de l'obéiſſance qu'on lui doit; mais vous trouverez bon que je n'envie pas l'honneur d'en approcher.

LE ROI.

Je ſais cependant qu'il ſouhaite & qu'il eſpère de vous attacher auprès de lui.

D. FÉLIX.

Il le ſouhaite! Et pourquoi, s'il vous plaît?

LE ROI.

Pour avoir en vous une perſonne d'un caractère ſûr, d'une probité, d'une candeur éprouvée, incapable de lui farder la vérité, & à qui il pourra donner toute ſa confiance... Vous riez?

D. FÉLIX.

Oui: le Roi ſouhaite de m'avoir auprès de lui, moi qu'il n'a jamais vu, parce que je paſſe pour avoir de la droiture, de la candeur & de la probité? Songez donc que c'eſt me dire qu'il n'en trouve guère dans ceux qu'il voit tous les jours, & que par conſéquent, tout Roi qu'il eſt, il vit en aſſez mauvaiſe compagnie.

LE ROI.

Mais...

D. FÉLIX.

Mais, Monſieur, vous allez être mon gendre; apprenez une fois pour toutes à me connoître. Je ne ſuis point fait pour être un Seigneur de la Cour; je ſuis un homme bizarre, ridicule, extraordinaire, qui crois que la haute naiſſance n'a pas beſoin d'être décorée par des titres & des dignités. Quoique je faſſe la plus grande dépenſe, elle n'excède jamais mes revenus; je n'ai pas plus de dettes qu'un ſimple bourgeois. Je préfère le plaiſir d'être bien logé dans mes châteaux, à l'honneur de l'être mal auprès du Prince. En un mot, j'aime mieux me promener dans mon parc & dans des lieux que j'ai embellis, que de valeter dans des anti-chambres avec un tas de gens oiſifs, de fades importans, de courtiſans empreſſés, dont l'avidité, l'inquiétude, l'envie, les fauſſes careſſes, les ſerremens de main, les embraſſades, les proteſtations frivoles, la médiſance, la flatterie, la hauteur & la baſſeſſe, forment le tableau le plus pitoyable à des yeux qui ne ſont point faſcinés par le fol orgueil & l'ambition.

LE ROI.

Puis-je vous répondre?

D. FÉLIX.

Non, cela ſeroit inutile; vous ne changerez pas ma façon de penſer; & je ne compte pas de réformer la vôtre.

(*Appercevant Florine.*)

SCENE III.

LE ROI, D. FRÉDÉRIC, D. FÉLIX, FLORINE.

D. FÉLIX.

FLORINE, où eſt ma fille?

FLORINE.

Elle ſe promène dans le jardin.

D. FÉLIX, *au Roi.*

Allez, allez la trouver, tandis que je vais achever de préparer tout pour votre mariage; elle ſera demain votre femme; demain je vous embraſſe, & vous ſouhaite à l'un & à l'autre un bon voyage; voilà votre chemin pour vous rendre à la Cour, & voilà le mien pour retourner dans celle de mes terres que j'habite ordinairement.

(*Ils ſortent.*)

SCENE IV.

D. FRÉDERIC, FLORINE.

FLORINE.

ENFIN nous dirons donc adieu à ce triſte château, à ces arbres, ces bois, ces jardins où l'on ne voyoit jamais que les mêmes objets ?

D. FRÉDERIC.

Cela vous ennuyoit.

FLORINE.

Beaucoup.

D. FRÉDERIC.

La variété vous plaît ?

FLORINE.

Infiniment. J'aime le bruit, le tumulte, à voir aller, venir, courir; je me fais de la Cour l'idée la plus agréable.

D. FRÉDERIC, *voulant l'embraſſer.*

Il eſt ſûr qu'avec cette taille de Nymphe, cette phyſionomie fine, vive, piquante....

FLORINE.

Point, point de démonſtrations, s'il vous plaît....

D. FRÉDÉRIC.

Avec votre gaieté, votre enjouement, vous ne pouvez manquer d'y réuſſir.

FLORINE.

Je m'en flatte.

D. FRÉDÉRIC.

Je crains ſeulement....

FLORINE.

Quoi?

D. FRÉDÉRIC.

Que vous n'ayez, comme toutes les jeunes perſonnes, la fantaiſie de vous marier.

FLORINE.

Non, je compte reſter fille.

D. FRÉDÉRIC.

Je ne vous dis pas de reſter abſolument fille; mais c'eſt qu'en vérité, il me ſemble qu'un mari, un ménage, des enfans, tout cela ne va point à votre air.

FLORINE.

Ni à mes idées; j'en ai de plus nobles, de plus élevées,

élevées, de moins communes. Nous allons déſormais habiter la même maiſon; vous êtes à Monſieur; je ſuis à Madame; parlons-nous à cœur ouvert; gouvernez-vous votre Maître?

D. FRÉDERIC.

On ne peut pas moins.

FLORINE.

Oh! pour moi, je prétends gouverner ma Maîtreſſe.

D. FRÉDERIC.

Elle ſera fort bien gouvernée : vous me paroiſſez une bonne tête!

FLORINE.

Ce n'eſt pas que je veuille tenter de faire une grande fortune; je ne ſuis ni avare, ni ambitieuſe; mais j'ai ma petite vanité; & me trouvant placée auprès de la femme du favori du Roi, je compte bien que je jouerai un rôle; que je ferai obtenir des graces, des emplois; que j'aurai ma petite cour.

D. FRÉDERIC.

Vous avez raiſon, & je vous demande, dès-à-préſent, votre protection.

FLORINE.

Dans ces commencemens, vous pouvez m'être utile.

D. FRÉDERIC.

A quoi ?

FLORINE.

A me mettre au fait des petites intrigues, des aventures, des anecdotes vraies ou fauſſes, anciennes & modernes, qui ont couru ou qui courent ſur la plûpart des perſonnes que nous allons voir.

D. FRÉDERIC.

C'eſt-à-dire, que vous ne haïſſez pas la médiſance ?

FLORINE.

Quand je ne l'aimerois pas par goût, une femme-de-chambre n'eſt-elle pas obligée de l'aimer par état ? Je connois les Grands; ce ſont communément des ames dures, ingrates & peu ſenſibles aux véritables ſervices qu'on leur rend; on ne parvient à captiver leur confiance & leur faveur qu'en les amuſant : or je ne veux pas laiſſer à d'autres le ſoin d'amuſer ma Maîtreſſe; je tâcherai d'être toujours des premières à ſavoir la nouvelle du jour, à la faire rire & la divertir de tout ce qui ſe paſſera; je conte aſſez plaiſamment; &

quand je veux m'en donner la peine, j'ai le talent d'attrapper à merveilles l'air, le ton, le ridicule des gens, & même de les contrefaire en leur préſence, ſans qu'ils s'en apperçoivent.

D. FRÉDERIC, *voulant encore l'embraſſer.*

Vous irez loin; vous êtes divine, adorable, un vrai tréſor pour une perſonne en place!

FLORINE.

Finiſſez. J'apperçois nos futurs époux... Il ſemble qu'ils ont déja l'air fâché. Qu'y a-t-il donc?

SCENE V.

LE ROI, D. LÉONOR, D. FRÉDERIC, FLORINE.

D. LÉONOR.

Quoi? lorſqu'on va nous unir, je vous vois rêveur, inquiet....

LE ROI.

Ah, Madame!

D. LÉONOR.

Je vous demande la cauſe d'une triſteſſe qui

m'alarme ; vous ne me répondez point ; vous levez les yeux au Ciel ; vous ſoupirez.... En un mot. D. Fréderic, expliquez-vous, ou je vais dire à mon père....

LE ROI.

De grace, arrêtez.

D. LÉONOR.

Parlez donc.

LE ROI.

Grands Dieux !

D. LÉONOR.

Que vous me faites ſouffrir.

LE ROI.

Eh bien, Madame....

D. LÉONOR.

Eh bien ?

LE ROI.

Apprenez que je ſuis... un perfide.

D. LÉONOR.

Vous !

LE ROI.

Prêt à conſommer la trahiſon que je vous faiſois, elle s'eſt peinte à mon ame dans toute ſon horreur.

D. LÉONOR.

Vous me trahiſſiez ! ô Ciel !

LE ROI.

Hier, après avoir obtenu du Roi ſon agrément pour notre mariage, je me retirois lorſqu'il me rappella : « Mon cher Fréderic, me dit-il, je ſais » trop combien tu m'es attaché, pour douter un » inſtant de toute l'inquiétude que te cauſe la » mélancolie où tu me vois plongé depuis quel- » ques jours. Croirois-tu que le portrait d'une » jeune perſonne que je ne connois point, a fait » naître en mon cœur la paſſion la plus prompte » & la plus vive ! Tiens, vois, examine toi-mê- » me ſi la Nature a jamais rien formé de plus » beau ; regarde cette bouche, ces yeux : que » d'agrémens, que de fineſſe, & en même-tems » que de nobleſſe & de majeſté dans tous ces » traits ! Je te laiſſe ce portrait, ajouta-t-il : in- » forme-toi, aide-moi à découvrir cet adorable » objet : une ſi rare beauté ne ſauroit être incon- » nue. » Jugez, Madame, de la ſurpriſe & du trouble où me jettoit ce diſcours ; voilà le portrait qu'on me faiſoit admirer & qu'on m'a confié.

(*Tandis que Dona Léonor & Florine regardent le portrait, le Roi parle à l'Oreille de Don Fréderic*

qui ſort du Théâtre pour revenir exécuter la commiſſion qu'il lui donne.)

D. LÉONOR.

C'eſt le mien. Mon père le fit faire, il y a un mois, lorſqu'il me retira du couvent; je le perdis quelques jours après.

LE ROI.

Et le haſard, comme vous voyez, l'a fait tomber entre les mains du Roi. Au lieu de répondre à ſa confiance, de me jetter à ſes pieds, & de lui avouer que j'étois ſon rival, je tâchai de dérober à ſes yeux mon trouble & mon embarras; je combattis ſa paſſion d'un air froid & indifférent : un objet inconnu, lui dis-je, doit-il prendre tant d'empire ſur votre ame? Cette jeune perſonne eſt peut-être engagée? Peut-être eſt-elle extrêmement flattée dans cette peinture? Peut-être même n'exiſte-t-elle pas? Ces traits ſi beaux, ſi raviſſans, ſi bien deſſinés, ſi bien aſſortis, ne ſont ſans doute que l'effet de l'imagination du Peintre. Enfin, Madame, ma perfide jalouſie n'épargna rien de tout ce qui pouvoit étouffer ſa curioſité, ſon amour, & vous ravir une couronne. Je ſuis venu pour preſſer notre mariage; j'ai trouvé Don Félix en arrivant : quoiqu'en proie à l'inquiétude la plus vive,

j'ai eu aſſez de force ſur moi-même, pour ne lui montrer qu'un extérieur tranquille; mais, lorſque j'ai paru devant vous, cet air de candeur & de ſincérité qui relève encore l'éclat de vos charmes, cette joie tendre & ingénue que vous avez marqué en me revoyant, & le Ciel ſans doute qui vous deſtine à faire le bonheur d'un grand Roi, ont confondu mon ame : je n'ai pu déguiſer plus long-tems les cruels mouvemens dont je ſuis agité depuis hier; vous vous êtes apperçue de mon trouble; vous m'avez preſſé de vous en découvrir la cauſe; voilà mon crime avoué : il ne me reſte plus qu'à délivrer vos yeux de ma préſence, & qu'à aller cacher loin de vous, mon déſeſpoir, ma honte & ma confuſion.

SCENE VI.

LE ROI, D. LEONOR, FLORINE, D. FRÉDERIC.

D. FRÉDERIC.

MONSIEUR, il y a là-bas un homme qui vient de la Cour; il dit qu'on lui a ordonné de faire la

plus grande diligence, & qu'il a un avis de conſéquence à vous donner.

LE ROI, *affectant de l'inquiétude & de la crainte.*

Un avis! Qu'eſt-ce que ce pourroit être? le Roi auroit-il découvert.... O Ciel!

D. LÉONOR.

Allez, allez vîte voir ce que c'eſt.... Allez donc.

LE ROI, *en s'en allant.*

Ah! de tous côtés, je ne dois m'attendre qu'à des malheurs!

SCENE VII.

D. LÉONOR, FLORINE.

FLORINE.

EH bien, voilà les hommes! Qui n'eût pas cru que ce Don Fréderic vous aimoit véritablement?

D. LÉONOR.

Eh, puis-je douter qu'il ne m'aime?

FLORINE.

La jolie façon d'aimer, d'avoir voulu vous ôter

une couronne ! Le remords l'a pris, me direz-vous ; & moi j'aurai l'honneur de vous répondre, qu'au diſcours du Roi & à la vue de votre portrait, le premier tranſport, le premier mouvement d'un véritable amant auroit été de s'écrier : Ah ! Sire, je la connois ; c'eſt Léonor de Mendoce ; par le caractère, par l'eſprit, & par tous les charmes de la figure, jamais on ne fut plus digne du Trone. Voilà, Mademoiſelle, comme eût parlé le pur & ſincère amour ; toujours déſintereſſé ; toujours prêt à immoler ſa propre félicité à celle de l'objet aimé : même en le perdant, il ſe fait une douceur, un plaiſir délicat du ſacrifice.

D. LÉONOR.

Quelle aventure !

FLORINE.

Vous l'avez échappé belle, il faut l'avouer. Où en étiez-vous, s'il eût pouſſé juſqu'au bout la trahiſon, s'il vous eût épouſée ? J'en tremble encore. Bien-tôt après les nôces, il ſeroit retourné à la Cour, mais ſans vous ; il n'eût eu garde de vous y mener ; votre préſence eût découvert au Roi ſa perfidie ; il auroit au contraire inventé chaque jour de nouveaux prétextes pour vous en tenir éloignée : vous auriez augmenté le nombre de ces

triſtes héritières, délaiſſées, reléguées dans leurs châteaux, tandis que Meſſieurs leurs maris, à la ſuite du Prince, au ſein des plaiſirs, ſe livrent à tous les goûts, à tous les penchans, à tous les travers, à toutes les folles & ridicules dépenſes que les faux airs & la fatuité pouvent leur inſpirer.

D. LÉONOR, *triſtement.*

Eh ! ceſſe de m'accabler de tes cruelles réflexions.

FLORINE.

Vous avez raiſon, & j'ai tort : c'eſt de la gloire qui vous attend, que je dois vous entretenir. L'amour va vous couronner ; vous allez être Reine : quel ſort brillant ! que d'éclat ! que de charmes ! L'heureuſe place, où l'on peut, à tous les inſtans, répandre la joie dans le cœur de tout ce qui nous environne ! car tel eſt notre prévention, notre entêtement pour les Grands, qu'avec un regard, un ſourire, un mot qui ne ſignifie rien, ils nous rendent contens : il faudroit qu'ils vouluſſent être bien haïſſables, pour être haïs.

SCENE VIII.

D. LÉONOR, FLORINE, LE ROI. D. FRÉDERIC.

LE ROI.

MADAME, je ſuis perdu; vous allez être vengée : un de mes amis m'envoie dire que dans une heure au plus tard le Roi ſera ici.

D. LÉONOR.

Le Roi !

LE ROI.

Oui, Madame, ce Prince, toujours plein de bonté pour moi, & qui ne ſait pas encore que j'ai trahi ſa confiance & ſon amitié, veut honorer mon mariage de ſa préſence : à la ſuite d'une chaſſe dans la forêt voiſine, il ſe fait un plaiſir de me ſurprendre par une petite fête, il viendra maſqué avec cinq ou ſix perſonnes....

D. LÉONOR.

Quel enchaînement de hazards & de coups imprévus !

LE ROI.

Ils vous conduiſent au Trône, & moi au comble des diſgraces; je vous perds, je perds l'eſtime & la faveur de mon Maître: en vous voyant, qu'il va me trouver coupable, ou plutôt, que je devrois lui paroître innocent!

D. LÉONOR.

Dans le trouble où me jette toute cette aventure, que puis-je vous dire?.. D. Fréderic.... Je dépens d'un père....

LE ROI, *avec dépit.*

Je vous entends, Madame.

D. LÉONOR.

Je dois lui être ſoumiſe....

LE ROI.

Certainement; & comme vous ne doutez pas qu'il ne vous ordonne de ne plus penſer à moi, vous y êtes déja toute préparée?

D. LÉONOR.

Comme je ne doute pas qu'il ne m'aime tendrement, je vais le trouver; je ne crois pas qu'il ſoit à propos que vous m'accompagniez; vous ſaurez bientôt ce qu'il m'aura dit.

Elle ſort.

LE ROI.

Ah ! je ſais à quoi je dois m'attendre !. (*Bas à D. Frédéric*) Tu vois comme elle rompt un entretien qui ne feroit que l'embarraſſer, & avec quel art elle prépare un excuſe à ſon infidélité. Funeſte épreuve ! Mais du moins j'aurai le plaiſir de jouir de ſa confuſion, lorſqu'elle me connoîtra : reſte ici, tandis que je vais me déguiſer.

Il ſort.

SCENE IX.

D. FRÉDERIC, FLORINE.

FLORINE.

VOILA une fâcheuſe aventure pour votre Maître !

D. FRÉDERIC.

Selon : je puis vous aſſurer, que dût-il, être à jamais exilé de la Cour ; il ſe trouvera heureux, ſi votre maîtreſſe lui eſt fidelle.

FLORINE.

Qu'appellez-vous, fidelle ?

D. FRÉDERIC.

Si elle le préfère au Roi.

FLORINE.

La croyez-vous capable de cette folie ?

D. FRÉDERIC.

Comment ? n'a-t-elle pas avoué à Don Frédéric qu'elle l'aimoit ?

FLORINE.

Bttt.

D. FRÉDERIC.

Ne m'avez-vous pas dit vous-même, qu'il étoit aimé ?

FLORINE.

Aimé... aimé.... comme on l'eſt des jeunes filles. On nous met au Couvent ; nous ne devons en ſortir que pour être mariées ; on aſpire donc à ce bienheureux moment : d'ailleurs l'idée d'avoir un carroſſe, beaucoup de diamans, des habits magnifiques, de pouvoir dire mes Femmes, mes Gens, d'aller dans le monde, de mettre du rouge, tout cela joint à une certaine curioſité, nous fait donner d'abord une approbation, très-vive ſi vous voulez, au premier parti ſortable qui ſe préſente ; mais cette approbation là peut-elle être appelée de l'amour ? Parce qu'il s'offre un autre parti plus

avantageux, & que par conſéquent on préfère, les hommes doivent-ils crier à la perfidie, à l'infidélité ?

D. FRÉDERIC.

Non, mais les hommes ſont des ſots de penſer à ſe marier. Quoi ? n'être aimé d'abord que parce qu'on peut devenir un mari ; & ordinairement un mois après, n'être plus aimé parce qu'on l'eſt ? Parbleu, cela n'eſt pas flatteur pour l'amour-propre.

FLORINE, *ſouriant.*

Quand on eſt bien amoureux, les deſirs l'endorment.

D. FRÉDERIC.

Et triomphent de la raiſon, je le ſais. N'eſt-il pas cruel, qu'avec ce minois-là, il ne dépendra que de vous de faire tourner la tête à l'homme le plus ſage ?

FLORINE.

Et bon Dieu ! à ce ton lamentable, il ſembleroit que la vôtre ſeroit en danger ; & je vous prierois de me conter cela pour me faire rire ; mais j'apperçois D. Félix.

SCENE X.

D. FRÉDERIC, FLORINE, D. FÉLIX.

FLORINE, *courant à D. Félix.*

MONSIEUR, ma maîtreſſe vous a-t-elle trouvé, parlé; vous a-t-elle dit?...

D. FÉLIX.

Oui.

FLORINE.

L'évènement n'eſt-il pas des plus ſinguliers?

D. FÉLIX.

Fort ſingulier.

FLORINE.

Vous ne vouliez pas aller à la Cour; la Cour vient vous chercher.

D. FÉLIX.

Je ſais tout le train que je vais avoir chez moi. (*A Don Frédéric.*) Où eſt votre Maître? Je le croyois ici.

D. FREDERIC.

Dans le trouble qui l'agite, on ne reſte pas long-tems dans la même place.

D. FÉLIX.

D. FÉLIX.

Il eſt ſûr qu'il ne doit pas être tranquille.

D. FRÉDERIC.

Mais, Monſieur, eſt-il donc ſi coupable?

D. FÉLIX.

S'il eſt coupable? Dès que la colère du Roi aura éclaté, tu verras, mon ami, tu verras s'il ne ſera pas généralement fui, méconnu, délaiſſé, mépriſé, blâmé de ceux mêmes qui lui ont le plus d'obligation. Oh! dis-moi, peut-on préſumer que des Courtiſans, de ſi honnêtes-gens, accableroient, décriroient, abandonneroient leur ami, leur parent, leur bienfaiteur, s'il ne le méritoit pas?

FLORINE.

Vous raillez? Mais au fond du cœur, vous ſeriez cependant bien fâché qu'il eût épouſé votre fille; il eſt bien flatteur de penſer qu'elle va être Reine, qu'elle donnera des Princes à l'Arragon....

D. FÉLIX.

Eh morbleu! que mes petits-fils ne ſoient que de bons gentilshommes comme moi; pour un bien ſoutenir le titre, ils auront encore aſſez de devoirs à remplir!

FLORINE.

Oh ! je ne tiens pas à cet air d'indifférence pour tout ce qu'il y a de plus brillant parmi les hommes ; d'ailleurs accordez-vous avec vous-même. Pourquoi reſtiez-vous dans vos châteaux ? Pour n'être pas obligé de faire la cour aux gens en crédit, en faveur ? Eh bien, à préſent vous ne ſerez obligé de la faire à perſonne ; au contraire, chacun vous la fera.

D. FÉLIX.

Et chacun m'ennuiera. Je ſuis accoutumé à vivre uniment, librement, cordialement ; je veux des amis : en devenant le beau-père du Roi, je n'aurai plus que des flatteurs.

FLORINE.

Mais....

D. FÉLIX, *vivement.*

Mais, tu veux toujours parler ; tu te crois de l'eſprit comme les Fées ; tu ne ſeras toute ta vie qu'une petite raiſonneuſe, qui a du feu, de la vivacité, des tons, des mots, du jargon, pas le ſens commun ; très-propre à être une ſuivante de Cour, & à faire la petite importante à la Ville.

D. FRÉDERIC, *apperçevant des Maſques.*

Monſieur, voici ſans doute le Roi & ſa ſuite.

D. FÉLIX.

Je lui cède la place. Quand il lui plaira de ſe faire connoître, je tâcherai de lui rendre ce qui lui eſt dû. *(à Florine.)* Vas dire à ma fille qu'elle vienne.

FLORINE.

J'y cours.

D. FÉLIX, *en s'en allant.*

Ce n'eſt pas à moi à faire les honneurs à des Maſques.

SCENE XI.

LE ROI, D. FRÉDERIC, *Troupes de Maſques.*

LE ROI, *ſe démaſquant à D. Fréderic.*

VOICI le moment fatal ! Tu ne ſaurois t'imaginer combien je ſouffre ; je crains, j'eſpère ; je voudrois quelquefois n'avoir jamais tenté cette

malheureuſe épreuve ; mais auſſi je ſens que ſi je ne la faiſois pas, il manqueroit toujours quelque choſe à mon bonheur ; il ne ſeroit jamais pur & tranquille. Le maſque aidera à déguiſer ma voix ; ne ſoupçonne-t-on rien ?

D. FRÉDERIC.

Non, je vous en réponds ; le père & la fille...

LE ROI, *remettant ſon maſque.*

La voici ; il ne faut pas qu'elle nous voie enſemble ; éloigne-toi vîte.

SCENE XII.

LE ROI *maſqué*, D. LÉONOR.

LE ROI.

QUE vois-je ! Quelle eſt ma ſurpriſe ! C'eſt vous, Madame, que Don Fréderic alloit épouſer ? Le perfide ! il ſait que je vous adore ; je ſuis ſon Roi ; il avoit toute ma confiance : hier encore, ce fut à lui que je m'adreſſai pour tâcher de trouver cet objet charmant, dont le ſeul portrait avoit fait tant d'impreſſion ſur mon ame...

D. LÉONOR.

Puis-je croire, Sire...

LE ROI.

Ah ! Madame, ne cherchez point à douter de la paſſion la plus tendre, la plus vive, la plus ſincère dont un cœur ait jamais brûlé !

D. LÉONOR.

Quoi ? Sire, je me perſuaderois qu'un grand Roi, qu'on a même toujours peint uniquement occupé de la gloire, inſenſible à l'amour...

LE ROI, *vivement.*

C'étoit à vous qu'il étoit réſervé de m'en faire reconnoître l'empire ; & cette inſenſibilité qui ne s'eſt démentie qu'à la vue de votre portrait ; ce portrait que le Ciel ſans doute fit tomber entre mes mains ; mon arrivée en ces lieux au moment que vous alliez être perdue pour moi ; tout enfin doit vous perſuader que ce cœur vous étoit deſtiné. Se pourroit-il qu'avec tant de charmes, vous n'euſſiez jamais penſé que je n'avois point encore partagé mon trône ? lorſqu'on parloit de mon indifférence au milieu d'une Cour qui ſembloit m'offrir tout ce que l'Arragon avoit de plus aimable, ne puis-je me flatter que vous ayez quelquefois ſouhaité que je vous viſſe ?

D. LÉONOR.

Moi ? Sire...

LE ROI.

Eh ! Madame, les premiers desirs de la beauté ne devroient-ils pas être pour l'objet qui peut la couronner ? Ce seroit un commencement d'intérêt que vous auriez pris en moi,

D. LÉONOR.

Il seroit difficile de ne pas s'intéresser à un Prince, dont la renommée ne se lasse point de publier les vertus,

LE ROI.

Achevez, comblez mon bonheur ; dites-moi que Don Fréderic n'avoit point touché votre inclination ; que vous l'épousiez sans amour comme sans répugnance ; que choisi par votre père....

D. LÉONOR.

Choisi par mon cœur, Sire....

LE ROI.

Madame...

D. LÉONOR.

Et rien ne pourra l'en arracher.

LE ROI.

Un de mes Sujets me seroit préféré !

D. LÉONOR.

Je l'aime ; voilà ma réponſe ; & c'eſt mon excuſe, s'il eſt vrai que vous-même vous aimiez.

(S'avançant au fond du Théâtre.)

Permettez que je faſſe avertir mon père que vous honorez ces lieux de votre préſence.

LE ROI, *l'arrêtant.*

Un inſtant.

D. LÉONOR, *avec impatience.*

Eh ! de grâce, Sire... Je me ſuis expliquée... Faut-il vous dire de plus que je ſavois que vous alliez arriver ; que je me ſuis jetée aux genoux de mon père, & que ſi je ne l'avois pas trouvé diſpoſé à tenir à D. Fréderic la parole qu'il lui avoit donnée, mon parti étoit pris de chercher une retraite où, m'enfermant pour le reſte de mes jours....

LE ROI.

Quoi ? plutôt que de renoncer à votre amant, lorſqu'un Roi...

D. LÉONOR.

Il l'eſt de mon cœur ; toutes les Couronnes de l'Univers ne ſauroient m'éblouir.

LE ROI, *ſe jettant à ſes genoux, & ſe démaſquant.*

Et ne ſauroient payer un ſi parfait amour.

D. LÉONOR.

Que vois-je !

SCENE XIII ET DERNIERE.

LE ROI, D. LÉONOR, D. FÉLIX, D. FRÉDERIC & FLORINE, *au fond du Théâtre.*

LE ROI, *aux genoux de D. Léonor.*

UN Prince qui ſe cachoit ſous le nom de Don Fréderic, pour ne vous devoir qu'à lui-même : jugez dans cet inſtant de mes tranſports & de mon raviſſement, Quel charme d'être aimé de ce qu'on adore, & de pouvoir l'élever au rang ſuprême !

D. LÉONOR.

De quelqu'éclat dont il brille, je n'aurai jamais plus de plaiſir à le partager avec vous, que j'en avois à vous le ſacrifier.

LE ROI, *à D. Félix.*

Monſieur, vous voyez un amant qui n'attend que votre aveu pour être au comble de ſes vœux.

D. FÉLIX.

Sire, je venois vous repréſenter mes engagemens avec Don Fréderic ; je ne m'attendois pas

que ce fût à mon Prince que j'avois promis ma fille ; je reſſens, comme je le dois, l'honneur que vous lui faites.

LE ROI.

J'eſpère qu'à préſent vous voudrez bien l'accompagner ?

D. FÉLIX.

Eh ! Sire, la contrainte de la Cour eſt mortelle à un homme de mon humeur ; je me porte bien ; & à mon âge, c'eſt tout ce que l'on doit deſirer.

LE ROI.

Quoi, vous nous refuſerez ?

D. FÉLIX.

J'irai y paſſer quelques jours ſi vous le voulez abſolument ; mais enſuite vous permettrez....

LE ROI.

Quand nous vous y poſſéderons une fois, nous ferons en ſorte que vous n'ayez pas envie de nous quitter.

(Tandis que le Roi donne la main à Dona Léonor & ſort du Théâtre avec elle ; quatre des Seigneurs maſqués, qui l'avoient accompagné, s'approchent de Don Félix, & lui font de profondes révérences.)

D. FÉLIX, *à part.*

Quelles baſſes révérences ! *(Haut.)* Meſſieurs, vous accompagniez le Roi ; & vous êtes apparemment des Seigneurs de la Cour !...

(Ils veulent ſe démaſquer.)

Eh non, non ; n'ôtez point ce maſque ; j'aime autant celui-là qu'un autre.

FIN.

LA COLONIE,

COMÉDIE.

EN TROIS ACTES,

AVEC UN PROLOGUE.

Représentée par les Comédiens François, le 25 Octobre 1749.

EXTRAIT
DU MERCURE DE FRANCE,

Premier & ſecond Volume du mois de Décembre 1749.

LE 25 *Octobre*, *les Comédiens François donnèrent la première repréſentation d'une Comédie en trois Actes, avec un Prologue, intitulée* la Colonie, *& qui fut ſuivie de la première repréſentation du* Rival ſuppoſé, *autre Comédie en un Acte, du même Auteur. La Comédie du* Rival ſuppoſé *nous à paru à tous égards un de ſes meilleurs Ouvrages; & nous avons trouvé celle de la* Colonie *très-ingénieuſement imaginée, conduite avec beaucoup d'art, & remplie de bon comique. Quelque ſévèrement que nous ayons examiné certains traits auxquels on a repro-*

ché d'être trop licencieux, nous n'y avons rien apperçu qui dût bleſſer les oreilles les plus délicates.

Le lendemain de la repréſentation, le Miniſtre de Paris & le Procureur-Général, informés du murmure qui s'étoit élevé dans le Parterre à pluſieurs endroits de ma Pièce, envoyèrent chercher le manuſcrit des Comédiens, & le double qu'on avoit dépoſé à la Police, ſuivant l'uſage. Ils furent très-étonnés de n'y pas trouver la moindre obſcénité, & firent dire aux Comédiens de continuer les repréſentations. Cet ordre ſuffiſoit pour ma juſtification. Je retirai ma Pièce ; j'avois été trop indignement accuſé pour vouloir qu'on la redonnât ; je retirai auſſi *le Rival ſuppoſé*, quoiqu'il eût eu beaucoup de ſuccès.

On a dit depuis que dans ma Comédie de *la Colonie*, le principal Acteur (feu Poiſſon) étoit ivre; que ſa mémoire s'étoit brouillée; qu'il avoit bredouillé, & plus chargé ſon jeu qu'à l'ordinaire, & qu'il lui étoit échappé quelques geſtes & quelques termes indécens. Mais pourquoi ne jeta-t-on le blâme ſur cet Acteur, que lorſque la Pièce parut imprimée, & que l'on ſut l'ordre que le Miniſtre, le Procureur-Général & le Lieutenant de Police avoient envoyé aux Comédiens ?

A Paris, ce 28 Octobre 1749.

Vous pouvez imprimer, Monsieur, la Comédie de la Colonie * ; *à l'égard d'une Préface, je n'ai jamais pensé à en faire une. Si quelques gens ont dit que cet Ouvrage étoit rempli de traits licencieux, leur imposture a été bientôt confondue. Le Ministre & les deux Magistrats, qui le lendemain de la représentation voulurent voir le manuscrit des Comédiens, m'ont rendu justice, & même d'une façon marquée. Cette Pièce est absolument dans le geure comique, genre périlleux, & dans lequel on ne travaille plus. L'action se passe entre un Payſan & deux Valets, dans la bouche de qui un Auteur du siècle passé auroit peut-être cru, sans craindre de scandaliser personne, pouvoir risquer certaines plaisanteries. Je n'ai eu garde de penser qu'on pouvoit les hasarder aujourd'hui : jamais les*

(*) Elle parut imprimée, avec cette Lettre, le 2 Novembre, huit jours après la représentation.

oreilles

oreilles ne ſont ſi délicates, que lorſque la dépravation du cœur & la corruption des mœurs ſont parvenues à leur comble. Je ſais qu'il y aura des gens intéreſſés à ſoutenir que j'aurai fait des changemens dans cette Comédie ; je n'ai rien à perſuader à ces gens-là ; je dirai à ceux que j'eſtime, à ceux que je reſpecte, qu'elle eſt imprimée telle qu'elle a été repréſentée, ſans que j'y aie ajouté ou retranché un ſeul mot : ils me croiront. je ſuis, Monſieur, votre très-humble ſerviteur.

SAINTFOIX.

ACTEURS

DU PROLOGUE.

L'AUTEUR.

LA CABALE.

PROLOGUE. *

SCENE PREMIERE.

L'AUTEUR, *seul.*

J'AVOIS fait un Prologue qui, je crois, auroit plu ; hier on envoie me dire qu'un accident inopiné empêche qu'on puisse le donner ; cela est cruel ! J'ai cherché vainement dans ma tête quelqu'autre idée ; je n'ai rien imaginé que de commun & de rebattu... Ah, le maudit métier !

SCENE II.

L'AUTEUR, LACABALE, *vêtue bizarrement.*

LA CABALE

QUE fais-tu ici ?

* Ce Prologue, dont j'ose dire que l'idée est neuve, fut très-applaudi.

L'AUTEUR.

J'y ſouffre.

LA CABALE.

Me connois-tu ?

L'AUTEUR.

Non, mais ſi vous êtes le diable qui ſe préſente ſous une figure agréable pour m'aider à ſortir d'embarras, ſoyez le bien arrivé.

LA CABALE.

Qui es-tu ?

L'AUTEUR.

Un homme qui vivroit aſſez content, aſſez tranquille, s'il n'avoit pas la fureur de faire des Comédies.

LA CABALE.

Tu es Auteur ; & la Cabale ne t'eſt pas connue ?

L'AUTEUR, *lui faiſant une profonde révérence.*

C'eſt une juſtice que vous voudrez bien me rendre ; d'ailleurs je ſuis votre très-humble ſerviteur.

LA CABALE.

Apparemment que tes Comédies n'ont jamais été repréſentées ?

L'AUTEUR.

Toutes l'ont été ; la plûpart même ont paru réuſſir : deux entr'autres ont eu les plus grands applaudiſſemens.

LA CABALE.

Et ſans que je m'en ſois mêlée ?

L'AUTEUR.

Certainement.

LA CABALE.

Tu es bien vain !

L'AUTEUR.

Non, c'eſt ſans vanité ; je crois que le ſuccès de l'Oracle & des Grâces n'a été dû ni a vous ni à moi.

LA CABALE.

A qui donc ?

L'AUTEUR.

Aux deux Actrices qui y ont joué.

LA CABALE.

Tu me parois ſi ſingulier, que j'aurois preſque envie d'être de tes amies.

L'AUTEUR, *avec embarras.*

Tenez.... Madame....En vérité.... Cette ami-

tié-là me ſeroit inutile ; je ne l'emploierois pas pour moi, & certainement je n'ai pas l'ame aſſez baſſe pour l'employer contre les autres.

LA CABALE.

Es-tu donc indifférent ſur la réuſſite de tes Ouvrages ?

L'AUTEUR.

Moi, indifférent ſur la réuſſite de mes Ouvrages ! non, parbleu, je ne le ſuis pas ; pourquoi en ferois-je ?

LA CABALE.

Pourquoi donc refuſer mon ſecours ?

L'AUTEUR.

Parce qu'il n'éblouiroit pas nombre de perſonnes que je vois ici, & qu'il y a de certains ſuccès ſans eſtime dont je ne ſerois pas flatté.

LA CABALE.

Écoute ; je ne te diſſimulerai point que ce ſont tes deux Comédies qui m'amènent....

L'AUTEUR.

Eh Madame !...

LA CABALE.

Et je vais commencer par te prouver qu'il faut que tu n'aies pas le ſens commun. Réponds-moi ;

ta Pièce en trois Actes n'eſt-elle pas abſolument dans le genre comique ?

L'AUTEUR.

Oui.

LA CABALE.

Eſt-il poſſible que tu n'aies pas réfléchi que le goût du Public, n'ayant jamais été ſi délicat qu'il l'eſt à préſent, rien par conſéquent ne peut être aujourd'hui plus difficile que de le faire rire ?

L'AUTEUR.

Mais je vois qu'il rit tous les jours aſſez aiſément....

LA CABALE.

Aux Pièces qui ont déja été jouées, parce qu'il y vient uniquement pour s'amuſer : aux nouvelles, il vient pour juger ; & cela fait une diſpoſition d'eſprit dont tu dois ſentir toute la différence. Les gens mal intentionnés ſont à l'affût de la moindre plaiſanterie un peu hazardée ; ils font ſouvent pis que d'empêcher d'entendre, en faiſant entendre de travers ; & comme aux ſpectacles nous nous prêtons machinalement aux mouvemens de ceux qui nous environnent, l'honnête homme qui d'abord aura tâché d'impoſer ſilence, cède bien-tôt, n'écoute plus, le tumulte l'entraîne ; & telle Pièce qui remiſe un

an après fait plaiſir, n'eſt pas achevée dans ſa nouveauté.

L'AUTEUR.

Ainſi vous concluez qu'il ne faut plus penſer à riſquer du comique ?

LA CABALE.

Mais.... Tu as dû remarquer qu'on n'en riſque plus, & qu'on tâche de ſe frayer des routes nouvelles. Paſſons à ta petite pièce (1) ; elle eſt dans un genre tout oppoſé ; c'eſt un Roi qui veut être aimé pour lui-même : tu m'avoueras que cela ne peut fournir qu'une foible intrigue, languiſſamment filée par des Scènes de ſentimens alambiqués, & qui, ſans amuſer le cœur, ne peuvent au plus que faire ſourire de tems en tems l'eſprit.

L'AUTEUR, *vivement.*

Voilà bien parler en cabale ! Je ſoutiens qu'il y a dans ma petite Comédie deux caractères neufs au théâtre (2), & aſſez bien contraſtés pour jeter de la variété ſur le fond le plus ſimple & le plus uniforme.

(1) Le Rival ſuppoſé.

(2) Ceux de Dom Félix & de Florine.

LA CABALE, *du même ton.*

Voilà bien répondre en Auteur. Mais ſuppoſons (ce n'eſt qu'une ſuppoſition du moins) que tes deux Comédies ſoient paſſables, n'as-tu pas dû penſer que plus on riroit à la première, & plus la ſeconde paroîtroit froide?

L'AUTEUR.

Madame, deux jeunes perſonnes entrent dans le monde; la gaieté de l'aînée fera-t-elle tort à l'air un peu ſérieux & retenu de la cadette? Non, & ſi elles ont d'ailleurs de quoi plaire, l'une & l'autre aura ſes partiſans; je vous aſſure même que malgré leur caractère oppoſé, on trouveroit nombre de gens qui s'accommoderoient volontiers de toutes les deux.

LA CABALE, *d'un ton ironique.*

Tu as raiſon; on va commencer; je t'ai dit mon petit ſentiment; adieu, je vais là-bas.

L'AUTEUR, *courant après elle.*

Vous n'irez, parbleu, pas. Je tâcherai de vous en empêcher. (*Au Parterre.*) Meſſieurs, je vous crois trop bonne compagnie, pour la ſouffrir parmi vous.

Fin du Prologue.

ACTEURS.

LE GOUVERNEUR.
VALERE.
HENRIETTE.
RUSTAUT.
CRISPIN.
FRONTIN.

La Scène eſt dans une Iſle de l'Amérique.

LA COLONIE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE GOUVERNEUR, RUSTAUT.

LE GOUVERNEUR.

Bon jour, mon cher Ruſtaut, bon jour.

RUSTAUT.

Votre ſerviteur, M. le Gouverneux.

LE GOUVERNEUR.

As-tu quelqu'affaire qui t'ammène à la ville ?

RUSTAUT.

D'abord l'honneur de vous faire la révérence ; vous êtes mon protecteux, mon bienfaiteux....

LE GOUVERNEUR.

Je dois l'être ; je n'oublierai jamais ce combat où, ſans toi, j'aurois perdu la vie.

RUSTAUT.

Morgué, vous vous reſſouvenez toujours de ce petit ſervice-là, comme ſi vous n'étiez pas un gros Seigneur. Je le diſons à qui veut l'entendre ; vous avez l'ame toute auſſi bonne, toute auſſi reconnoiſſante qu'un ſimple particulier.

LE GOUVERNEUR.

Commences-tu à être un peu content du terrein que je t'ai donné ?

RUSTAUT.

J'en ſommes contens, très-contens ; je l'avons bien amélioré ; mais....

LE GOUVERNEUR.

Quoi ?

RUSTAUT.

On m'a chiffonné l'imagination ; ils diſent que ſi vous veniez à mourir, on pourroit me chicaner ſur la propriété, & qu'il faudroit donc que vous me bailliſſiez une patente....

LE GOUVERNEUR.

Tu en auras une ; tu n'as qu'à en parler à mon Secrétaire.

RUSTAUT.

Morguenne, parlez-lui vous-même; il a tant d'affaires! Il me renverroit à ſes Commis qui ſont la plûpart des impartinens....

LE GOUVERNEUR.

Comment donc?

RUSTAUT.

Oui, M. le Gouverneux, des impartinens. Croiriez-vous qu'ils veulent avoir l'air de donner des audiences comme vous; qu'ils prennent une phyſionomie sèche & morguante, & qu'à peine ſaluent-ils les plus honnêtes gens d'une inclination de tête? On rit un tems de leur fatuité & de leur ſuffiſance; mais, à la longue, on s'ennuie d'être obligé de ramper devant de pareils viſages.

LE GOUVERNEUR.

Je ſuis charmé du portrait que tu m'en fais.

RUSTAUT.

Il eſt, morgué, d'après nature.

LE GOUVERNEUR.

J'y mettrai ordre, je t'en réponds.

RUSTAUT.

Et vous ferez bien; la haine qu'inſpirent les façons mal léchées de ces petits ours-là, ne laiſſe pas de rejaillir un tantinet ſur le Maître.

LE GOUVERNEUR.

Je me charge de faire expédier moi-même ton affaire.

RUSTAUT.

Que vous êtes un brave homme ! Oſerois-je raiſonner encore un moment avec vous ſur une autre matière ? Vous allez faire bien des mariages ?

LE GOUVERNEUR.

Oui.

RUSTAUT.

Les divers argumens que chacun débite ſur la façon dont vous vous y prenez, me cauſent dans la tête un embrouillamini.... Daignez m'expliquer un peu les choſes.

LE GOUVERNEUR.

Volontiers.

RUSTAUT.

Je vous écoute.

LE GOUVERNEUR.

Sur la rélation qui fut préſentée à la Cour, il y a environ vingt ans, de la découverte d'une île, dans l'Amérique, dont le climat & le terroir étoient excellens, & la ſituation très-avantageuſe, tu ſais que le Miniſtre réſolut d'y envoyer une

Colonie, & de ne la compoſer que d'hommes & de femmes nouvellement mariés.

RUSTAUT.

Je ſais cela, & que vous voulutes bien en être le conducteux.

LE GOUVERNEUR.

Après avoir eu, pendant près de deux mois, un vent favorable, nous fûmes tout-à-coup accueillis d'une furieuſe tempête....

RUSTAUT.

Oh ! la plus furieuſe qui fut jamais ; je vivrions cent ans, que je nous en ſouviendrions, tant j'eumes de peur.

LE GOUVERNEUR.

Écartés de notre route, jetés dans des mers inconnues, nous n'échappâmes, pour ainſi dire, à la mort qu'en faiſant naufrage ; notre vaiſſeau ſe briſa ſur cette côte ; heureuſement elle eſt baſſe ; tout le monde put s'y ſauver, & perſonne ne périt.

RUSTAUT.

Oh ! perſonne, qu'une ſervante, un ſinge & un apprenti douanier.

LE GOUVERNEUR.

Lorſque nous fumes un peu remis de nos fatigues, nous avançâmes dans le pays; il nous parût bon....

RUSTAUT.

Morgué, peut-être n'aurions-nous pas été ſi bien au lieu de notre deſtination.

LE GOUVERNEUR.

Malgré les Sauvages, nous nous y fortifiâmes; & nous nous y ſommes toujours maintenus depuis. Les enfans de l'un & de l'autre ſexe qui y ſont nés, commencent à avoir ſeize à dix-ſept ans; il falloit ſonger à les marier: j'ai imaginé un projet par lequel, en contribuant à la ſatisfaction des riches & au ſoulagement de ceux qui n'ont pu encore le devenir, & en formant des alliances entre les uns & les autres, j'eſpère que je continuerai d'entretenir cette union & cette eſpèce d'égalité, ſi néceſſaires dans un nouvel établiſſement. J'ai fait publier une première Loi, par laquelle les filles ſont abſolument exclues de toutes ſucceſſions, & n'ont pas même un partage à prétendre dans les biens de leurs père & mère.

RUSTAUT.

Ainſi les voilà toutes auſſi pauvres les unes que les autres.

LE GOUVERNEUR.

LE GOUVERNEUR.

Enſuite j'ai ordonné que celles qui ſont en âge d'être mariées, s'aſſembleroient aujourd'hui dans les jardins du Château ; je les apprécierai ſuivant leur degré de beauté.

RUSTAUT.

J'entends ; ſelon la gentilleſſe de la fille, celui qui voudra l'épouſer, ſera obligé de donner plus ou moins. Morgué, vous tirerez bien de l'argent de cette vente-là !

LE GOUVERNEUR.

Cet argent ne me reſtera pas ; il ſera diſtribué aux laides pour les aider à trouver des maris.

RUSTAUT.

A merveilles ! Voilà à ma droite une rangée de filles ; d'abord des belles ; enſuite des jolies ; puis après, ce qu'on appelle ſimplement des agreàbles ; à ma gauche, autre rangée ; d'abord de bien vilaines ; enſuite de moins vilaines, & après, celles qui par leur taille ou la blancheur de leur corſage, rachettent un peu la difformité de leur phyſionomie. La ſomme qui aura été donnée pour avoir la plus belle, deviendra la dot de la plus laide, &

ainſi des unes & des autres en proportion de laideur & de biauté.... N'eſt-ce pas cela ?

LE GOUVERNEUR.

Oui.

RUSTAUT.

Cela me paroît bien imaginé ; j'avons cependant une petite objection à vous faire.

LE GOUVERNEUR.

Voyons.

RUSTAUT.

J'avons ſouvent vu, en Europe, des gens riches être aſſez avaricieux, pour préférer de vraies guenuches qui avoient du bien, à de très-belles filles qui n'en avoient pas : croyez-vous qu'il n'en ſera pas de même ici ?

LE GOUVERNEUR.

J'y ai pourvu ; dès qu'on ſera en âge de ſe marier, perſonne de la Colonie ne pourra s'en diſpenſer ; & les riches ſeront toujours obligés de choiſir parmi les belles, ou du moins parmi les jolies : d'ailleurs puiſque tu me cites les mœurs de l'Europe, n'eſt-ce pas uniquement par air, pour briller & pour paroître au-deſſus du com-

mun, qu'on s'y pique d'avoir de magnifiques habits & de ſuperbes équipages ? Eh bien, on ſe piquera de même ici d'avoir une belle femme, dès que ſa poſſeſſion y deviendra une marque d'opulence : on peut compter ſur le ſuccès d'une loi, quand la fatuité des hommes eſt intéreſſée à s'y corformer.... Mais j'apperçois le jeune Valère ; on m'a dit que la crainte de perdre ſa maîtreſſe le met au déſeſpoir : éloignons-nous, pour ne pas l'expoſer à manquer au reſpect qu'il me doit.

RUSTAUT, *en s'en allant.*

Morgué, quand j'y penſe, la plaiſante foire ! & quels différens prix on va mettre à de la denrée, qui au fond ne ſera cependant toujours que la même !

SCENE II.

VALERE, FRONTIN.

VALERE, *entrant ſur le Théâtre avec toutes les démonſtrations d'un homme au déſeſpoir.*

EH laiſſe-moi, laiſſe-moi, te dis-je.

FRONTIN.

Mais, Monſieur....

VALERE.

Mais, fut il jamais un ſort auſſi cruel que le mien ! J'aime, je ſuis aimé ; rien ne ſembloit s'oppoſer à mon bonheur, lorſqu'il plaît à ce tyran d'imaginer une loi barbare.... Ah ! Frontin, ſonge donc que ma chère Henriette eſt tout ce que la Nature a jamais formé de plus beau !

FRONTIN.

Elle eſt fort jolie.

VALERE.

Qu'elle ſera par conſéquent miſe au plus haut prix....

FRONTIN.

Je n'en doute pas....

VALERE.

Que ma fortune eſt médiocre....

FRONTIN.

Malheureuſement....

VALERE.

Et qu'ainſi voilà ma chère Maîtreſſe perdue pour moi !

FRONTIN.

Il y a toute apparence.

VALERE.

Non, Frontin, non, je ne la verrai point entre les bras d'un autre ; je me donnerois plutot mille fois la mort.

FRONTIN.

Il eſt ſûr que le vrai moyen de ne point voir ce que l'on craint, c'eſt de ſe tuer. En vérité, Monſieur, ſeriez-vous capable de vous livrer à un pareil déſeſpoir ?

VALERE.

Ah ! la vie ne peut plus être qu'à charge, quand on eſt privé de ce qu'on aime !... Criſpin ne revient point ?

FRONTIN.

Il n'a pas encore tardé.

VALERE.

Dans la cruelle agitation où je ſuis, que les momens ſont longs !

FRONTIN.

Mais, Monſieur, je fais une réfléxion : Mademoiſelle Henriette n'a qu'à dire qu'elle a fait vœu de garder le célibat, & vous épouſer enſuite ſecrètement....

VALERE.

Tu ne ſais donc pas qu'un des articles de la Loi porte, que toute fille qui refuſera de ſe marier, devant être regardée, non-ſeulement comme un objet inutile, mais même de mauvais exemple, ſera chaſſée de la Colonie, & expoſée dans les bois à la merci des ſauvages ?

FRONTIN.

Je ne ſavois pas cela. Que diable, par toutes les meſures qu'a priſes le Gouverneur pour qu'ici tout le monde ſe marie, il paroît qu'il a furieuſement à cœur la propagation de la Colonie !

VALERE, *avec impatience.*

Je vais au-devant de Criſpin.

FRONTIN.

Vous n'irez pas loin ; le voici qui accourt.

SCENE III.

VALERE, FRONTIN, CRISPIN.

VALERE.

EH bien, Criſpin?

CRISPIN.

Eh bien, Monſieur, j'ai trouvé Mademoiſelle Henriette chez elle.

VALERE.

Que faiſoit-elle?

CISPIN.

Elle s'habilloit?

VALERE.

Elle s'habilloit.

CRISPIN.

Sans doute. N'eſt elle pas obligée d'aller chez le Gouverneur? Pour y aller, ne faut-il pas qu'elle ſorte; & pour ſortir, parbleu, il faut bien qu'elle s'habille?

VALERE.

Ah, je t'entends! Elle craint de ne pas aſſez bril-

ler dans ce funeſte jour, qui ſera le dernier de ma vie ! L'infidelle ſe paroît !

CRISPIN.

Je ne m'en ſuis pas apperçu ; mais comptez, Monſieur, qu'une fille, fût-elle capable de ne vouloir pas plaire, aura toujours dans les doigts un certain mouvement naturel & machinal, qui prendra ſoin de ſa parure ſans qu'elle y penſe : c'eſt preſque comme une fleur dont les feuilles s'arrangent toutes ſeules.

VALERE.

Étoit-elle triſte ?

CRISPIN.

Oh ! très-triſte. Je lui ai dit que vous ſouhaitiez de lui parler encore une fois, & que vous l'attendiez ici ; elle ne tardera pas à s'y rendre.

VALERE.

Hélas !

CRISPIN.

En revenant, j'ai paſſé au château ; j'y ai vu beaucoup de monde aſſemblé autour du Gouverneur ; je me ſuis approché ; il diſoit que s'il ſe préſentoit pluſieurs rivaux pour la même perſonne, ils ne pourroient point enchérir les uns ſur

les autres ; mais qu'elle ſeroit la maîtreſſe de choiſir entr'eux celui qui lui plairoit le plus, pourvu qu'il payât la ſomme à laquelle elle auroit été appréciée par le tarif ; enſuite il à fait publier ce tarif. Oh, ma foi, il eſt criant ! les filles y ſont d'une cherté !... Pour en avoir une tant ſoit peu paſſable, il ne faudra pas parler de moins que de mille piaſtres ; & devineriez-vous à combien eſt la plus belle ? (*Criant.*) A dix mille.

VALERE.

Comment ? As-tu bien entendu ? Ne te trompes tu point ?

CRISPIN.

Non ; à dix mille piaſtres, vous dis-je.

VALERE.

O Ciel, je reſpire !.. Quoi je pourrois me flatter.... Grands Dieux ! me ſerois-je jamais imaginé, que ma chère Henriette ne ſeroit miſe qu'à ce prix ? Ah ! on voit bien que le Gouverneur eſt âgé, & qu'il n'a ni mon cœur ni mes yeux !

CRISPIN.

Parbleu, il me ſemble cependant que c'eſt avoir les yeux aſſez jeunes, que de mettre une ſeule fille à pareille ſomme.

VALERE.

Mes amis, il ne me ſera pas difficile de trouver les dix mille piaſtres. Il eſt vrai qu'il faudra que je vende une partie de mon bien....

CRISPIN.

Ah Monſieur!...

VALERE.

Il me reſtera une petite terre; nous irons y vivre, ma chère Henriette & moi, contens, tranquilles, riches de la poſſeſſion de nos cœurs....

CRISPIN.

Belle richeſſe!

VALERE.

Eſt-ce donc une grande fortune qui rend un mariage heureux? Non, & lorſqu'on s'aime....

CRISPIN.

Mais on ne s'aime pas toujours.

VALERE.

L'amour qui nous unit eſt trop pur, trop tendre, trop ſincère, pour que le tems puiſſe jamais l'affoiblir; c'eſt un préſent du Ciel....

CRISPIN.

C'eſt une tentation du diable, que de vouloir ſe mettre mal à ſon aiſe.

VALERE.

Oh ! trève de remontrances, je t'en prie.

CRISPIN.

Trève donc de folies, je vous en conjure.

VALERE.

Ma réſolution eſt priſe.

CRISPIN.

Il faut en changer.

VALERE.

Je me donnerois la mort, plutôt que de renoncer à ce que j'aime.

CRISPIN.

La mort eſt bien vilaine, mais beaucoup moins qu'un mauvais mariage ; conſidérez....

VALERE, *appercevant Henriette.*

Conſidère toi-même que voici ma chère Henriette ; que je ne ſuis pas patient, & que tu me déplairois beaucoup, mais beaucoup, te dis-je, ſi tu continuois ces propos-là devant elle.

SCENE IV.

VALERE, HENRIETTE, CRISPIN, FRONTIN.

VALERE.

Avec quelle impatience je vous attendois ! J'apprends dans l'inſtant, que pourvu que je donne dix mille piaſtres, quelques offres que faſſent mes rivaux, vous ſerez la maîtreſſe de couronner mon amour. En vendant une partie de mon bien, il me ſera aiſé de trouver cette ſomme. Parlez, prononcez ; mon bonheur ne dépend plus que de vous.

HENRIETTE.

Vous ne devez pas douter que pour l'aſſurer, je ne ſacrifiaſſe ma vie avec plaiſir ; mais....

VALERE.

Quoi ?

HENRIETTE.

Mon cher Valère....

VALERE.

Eh bien ?

HENRIETTE.

Irai-je vous expoſer à vous repentir un jour....

VALERE.

Me repentir, moi !

HENRIETTE.

Votre paſſion ne vous laiſſe à préſent enviſager que la douceur d'être uni à ce que vous aimez. L'objet le plus ardemment deſiré, dès qu'on le poſsède, commence à perdre de ſes charmes ; l'illuſion de l'amour ſe diſſipe ; les réflexions ſuccédent....

VALERE.

Qu'entends-je, ô Ciel ! eſt-ce donc Henriette qui me parle ?

HENRIETTE.

Oui, c'eſt elle qui tâche de s'armer contre ſes propres deſirs, & qui trouve dans la tendreſſe même qu'elle a pour vous, des raiſons de réſiſter au plus doux penchant de ſon cœur ; c'eſt une amante qui devenue votre épouſe, ſeroit ſans ceſſe inquiète. La moindre apparence de triſteſſe, la moindre froideur, que dis-je ? la moindre diſtraction de votre part, m'alarmeroit ; je m'imaginerois toujours que vous dévoreriez des regrets ; & mon ame déchirée....

VALERE.

Ah! ceſſez, ceſſez ces vains détours! Je lis au fond de votre ame perfide : jamais le pur & ſincère amour n'y a régné ; la vanité ſeule l'occupe ; elle languiroit dans les plaiſirs innocens d'une vie douce & tranquille ; il lui faut le tumulte, le faſte, & tous les vains amuſemens du monde ; le peu de fortune qui me reſteroit, ne pourroit vous les procurer ; voilà la véritable cauſe de vos refus.

HENRIETTE.

Vous ne le croyez pas ; non, vous ne le croyez pas ; vous me rendez plus de juſtice ; & vous êtes bien ſûr que jamais amant ne fut plus tendrement aimé.

VALERE.

Je ſuis aimé ; & vous voulez ma mort! Je jure qu'à l'inſtant qu'un autre recevra votre foi, vous me verrez percer ce cœur infortuné....

HENRIETTE.

Vous me faites frémir!... Cruel, à quoi voulez-vous me réduire ?

FRONTIN, *à part, la contrefaiſant.*

Cruel, à quoi voulez-vous me réduire ? Voilà la chûte ordinaire des femmes. (*Se mettant en-*

tr'eux.) Écoutez-moi l'un & l'autre : il me ſemble que j'imagine un moyen de vous unir, ſans qu'il en coûte rien ; il ne s'agiroit que de trouver quelque phyſionomie baroque, bien ridicule, bien mauſſade, bien vilaine.... Eh juſtement, nous l'avons ſous la main ; celle de Criſpin fera notre affaire à merveilles.

CRISPIN.

La mienne !

FRONTIN.

Oui.

CRISPIN.

Haie, faquin !

FRONTIN, *à Valere.*

Monſieur, l'argent que donneront ceux qui voudront épouſer les belles, ne doit-il pas être remis aux laides pour les aider à ſe procurer des maris ?

VALERE.

Telle eſt la loi.

FRONTIN.

Eh bien, nous allons habiller ce maraut-là en femme ; il n'eſt que depuis hier au ſoir ici ; ſon plat viſage n'y eſt pas encore connu ; il a toujours demeuré, depuis cinq ou ſix ans, à cette petite

terre, où l'on ſait que vous avez une couſine infirme, qui ſort rarement, & qui n'a pas la réputation d'être jolie; nous le ferons paſſer pour elle: il n'eſt pas douteux qu'on le jugera la plus laide, & que par conſéquent les dix mille piaſtres que vous vous ſerez engagé à donner pour Mademoiſelle, lui reviendront; vous vous chargerez de les lui remettre....

VALERE.

J'entends; cette idée me plaît aſſez, & peut réuſſir. (*A Henriette.*) Qu'en dites-vous?

HENRIETTE.

Je dis que dès qu'il ne s'agira point de déranger votre fortune, j'approuverai tous les moyens que vous pourrez employer pour que je ſois à vous, & que je ſuis prête d'aider à la toilette de Mademoiſelle.

VALERE, *à Criſpin.*

Allons, viens mon cher ami; viens vîte que nous t'habillons.

CRISPIN.

Comment? Comment?... Quoi? Monſieur, vous croyez.... En vérité, il me ſemble que ſans ſe piquer d'être régulièrement beau, on a certain air, certains traits....

VALERE.

VALERE.

Oui, certains traits gracieux, Mignons, & que je ſerai charmé de voir briller ſous une coëfure de femme. (*Lui donnant une bourſe.*) Refuſeras-tu ces deux cents piaſtres que je te donne pour me procurer ce plaiſir ?

FRONTIN.

Et refuſeras-tu de profiter de la ſeule occaſion de ta vie, où tu puiſſes avoir une phyſionomie heureuſe ?

VALERE, *l'emmenant.*

Finiſſons, dépêchons; nous n'avons pas un moment à perdre.

CRISPIN.

Mais, Monſieur....

VALERE.

Mais, le tems nous preſſe, te dis-je ; viens donc.

CRISPIN.

Parbleu, vous ſerez bien attrapé, le ſi Gouverneur me met au rang des jolies ?

FRONTIN.

Tiens, ſi cela arrive, je me condamne à t'épouſer.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

VALERE, HENRIETTE.

VALERE.

JE ſuis au comble de mes vœux ; vous venez d'être déclarée la plus belle de la Colonie, & Criſpin la plus laide ; les dix mille piaſtres que je dois donner, lui ont été adjugées ; notre ſtratagême a réuſſi ; rien ne s'oppoſe plus à mon bonheur. Concevez-vous bien, ma chère Henriette, tout le raviſſement & tous les tranſports de mon ame ?

HENRIETTE.

Vous ne devez pas douter mon cher Valère, que je ne les partage.

VALERE.

Je vais vous poſſéder ; je vais poſſéder ce que j'adore, & tout ce que la Nature a jamais formé de plus beau ! Vous avez entendu ce murmure qui

s'eſt élevé dès que vous avez paru au milieu de vos rivales; elles ont dans l'inſtant ceſſé de l'être; & c'eſt en liſant dans tous les yeux, que le Gouverneur vous a déféré le prix de la beauté.

HENRIETTE.

Quand on brûle d'une flamme ſincère, on ne connoît d'autre prix de la beauté, que l'hommage du cœur de l'amant aimé; & cette préférence que l'on me donnoit, & dont vous avez peut-être cru que j'étois flattée, ne ſervoit qu'à redoubler mes alarmes. Que ſerois-je devenue, ſi notre ſtratagême eût été découvert, & qu'il m'eût fallu renoncer à vous?

VALERE.

Ma chère Henriette, ne penſons plus à ces cruels inſtans; & ne nous occupons que des heureux momens que l'amour nous prépare.... Il me ſemble que j'apperçois notre bienfaiteur.... Oui, c'eſt lui-même.

SCENE II.

HENRIETTE, VALERE, FRONTIN, CRISPIN., *en femme.*

VALERE.

APPROCHE, viens, mon cher Criſpin ; viens que je t'embraſſe ; tu eſt un garçon charmant d'être une fille auſſi laide.

CRISPIN.

Avouez, Monſieur, que ma phyſionomie, a joué de bonheur.

VALERE.

Joué de bonheur ? Ah ! mon ami, elle jouoit à coup ſûr.

CRISPIN.

Parbleu, il faut que vous n'ayez pas regardé les concurrentes que j'avois : demandez à Frontin.

FRONTIN.

Il eſt certain qu'il y avoit-là dix ou douze filles d'une figure bien étrange, bien bizarre, bien terrible ; mais cependant je n'ai jamais douté que la

tienne ne l'emportât ; & même, s'il t'étoit permis de te préſenter chaque année à pareille cérémonie, ja parierois toujours pour toi.

VALERE.

Et moi auſſi.

CRISPIN.

Cela eſt obligeant.

VALERE.

Tiens, je n'ai eu d'inquiétude, que tandis que tu danſois.

CRISPIN.

Comment ? N'ai-je pas commencé par faire mes révérences des bonne grâce ?

VALERE.

Il ne s'agit pas des révérences ; mais ne doit-il pas toujours régner dans la danſe d'une fille, de la décence, de la retenue, de la modeſtie ? En vérité par tes bonds, tes ſaults & tes cabrioles, tu me faiſois craindre à chaque inſtant, que le Gouverneur ne vînt à ſoupçonner ton déguiſement.

CRISPIN.

Vous aviez tort d'avoir peur. Le Gouverneur a vécu long-tems à Paris ; & j'ai entendu dire vingt

fois à feu mon père qui avoit ſervi des Demoiſelles à talens, qu'une danſeuſe, pour briller, devoit montrer ſa jambe au moins juſqu'au genou; oui, Monſieur, & n'eût-elle pas d'ailleurs plus d'attraits que moi, pourvu qu'elle faſſe des entrechats & des gargouillades, elle ſera ſûre de captiver le cœur de vingt amans des plus riches.

VALERE.

Fort bien; mais cependant je prie ma couſine de danſer ce ſoir avec plus de bienſéance.

CRISPIN.

Ce ſoir? Croyez-vous donc que je reſterai toute la journée ſous cet accoutrement? Je vous réponds que je vais le quitter; que dès qu'il ſera nuit, je retourne à la campagne, & que de long-tems on ne me verra ici.

VALERE.

Il ne faut pas que tu diſparoiſſes ſi vîte.

CRISPIN.

Et pourquoi? mon rôle doit être fini

VALERE.

Il eſt vrai; cependant....

CRISPIN.

Cependant ? Cependant ?... Monſieur, vous connoiſſez le Gouverneur ; c'eſt un homme dur, fier, ſévère, avec qui l'on ne badine point : ſi quelque accident alloit malheureuſement découvrir notre ſupercherie, il croiroit que nous aurions voulu le jouer, & ce ſeroit fait de moi ; ainſi donc... mais morbleu, tenez ; que diable ? juſtement le voici ; que cherche-t-il ?

SCENE III.

LE GOUVERNEUR, HENRIETTE, VALERE, CRISPIN, FRONTIN, RUSTAUT.

LE GOUVERNEUR, *à Valère & à Henriette.*

JE viens vous faire mon compliment, & vous aſſurer du vrai plaiſir que j'aurai à vous unir. Je ne puis pas faire valoir à la charmante Henriette le jugement que j'ai rendu & qui l'a déclaré la plus belle ; mon diſcernement y étoit intéreſſé ; (*à Criſpin*) mais la couſine m'a quelqu'obligation : j'ai fait pencher la balance en ſa faveur ; il

y en avoit deux ou trois, qui pouvoient peut-être lui disputer la préférence.

CRISPIN, *d'un ton de prude.*

Sans être trop vaine, j'ai bien senti, M. le Gouverneur, que votre intégrité avoit quelques petits reproches à se faire.

RUSTAUT, *à part.*

Morgué, si tous les juges n'avoient pas la conscience plus chargée, ce seroit une belle chose que la Justice !

LE GOUVERNEUR, *à Valère.*

J'ai été bien aise de dédommager en quelque sorte votre généreux amour, en faisant tomber à une de vos parentes les dix mille piastres que vous êtes obligé de payer.

VALERE.

Je ne sais, Monsieur, comment répondre à tant de bonté ; & je ne doute pas que ma cousine ne ressente, comme moi, tout ce que nous vous devons.

LE GOUVERNEUR.

Elle peut me marquer à l'instant sa reconnoissance, en recevant un époux de ma main : c'est Rustaut...,

FRONTIN, *à part.*

Miſéricorde !

VALERE, *à part.*

Nous ſommes perdus !

HENRIETTE, *à part.*

Tout va ſe découvrir !

CRISPIN.

Frontin, ſoutiens-moi !

LE GOUVERNEUR, *à Criſpin.*

Comment ? Qu'eſt-ce donc, Mademoiſelle ? Et d'où naît, s'il vous plaît, cette frayeur ?

CRISPIN, *toujours d'un ton de précieuſe.*

Ah ! Monſieur le Couverneur !.. tenez... c'eſt, qu'en vérité ... je ſuis d'une ſanté ſi délicate .... le mariage me fait trembler.

LE GOUVERNEUR.

Vous ! eh fi, fi donc ! avec cette phyſionomie large & maſſive, vous ſied-il d'affecter ces airs de mignardiſe ?

CRISPIN.

L'idée de devenir femme, me paroît ſi extraordinaire, . .

RUSTAUT.

Ce ſera notre affaire, de vous y accoutumer.

CRISPIN.

Cela vous ſeroit impoſſible ; & vous verriez que vous ſeriez obligé de me répudier.

VALERE.

Monſieur, daignez ne la point contraindre à ce mariage ; j'aime mieux m'accommoder avec M. Ruſtaut, & lui donner une ſomme avec laquelle il trouvera aiſément...

LE GOUVERNEUR.

Non, non ; quand j'ai dit une choſe, je veux qu'elle s'exécute. Ruſtaut m'a ſauvé la vie ; je trouve l'occaſion de lui faire une petite fortune ; votre couſine l'épouſera, ou nous verrons.

VALERE.

Mais...

LE GOUVERNEUR,

Mais, finiſſons. (*A Criſpin.*) Mademoiſelle, je vous laiſſe avec votre futur ; ſongez que je n'aime pas qu'on me réſiſte. (*A Valère, à Henriette, & à Frontin.*) Vous autres, ſuivez-moi.

(*Ils ſuivent le Gouverneur ; leur air, leurs geſtes, & les mines que leur fait Criſpin, expriment l'inquiétude & l'embarras où ils ſont tous les quatre.*)

SCENE IV.

CRISPIN, RUSTAUT.

RUSTAUT.

SANS être un galant de profeſſion, j'avons toujours, par-ci, par-là, un peu vécu avec le beau ſexe; je connoiſſons l'humeur des filles; je ſavons que devant le monde elles font des ſimagrées, & qu'elles feignent de refuſer ce qu'au fond du cœur elles voudroient déja tenir. Ça, la petite, nous voici ſeuls; arrangeons-nous.

CRISPIN, *d'un ton précieux.*

Arrangeons-nous? Arrangeons-nous? Voyez cet inſolent; ai-je donc l'air de ces filles avec qui l'on s'arrange?

RUSTAUT.

Pargué, vous n'avez pas auſſi de l'air de celles avec qui l'on ſe dérange: que diantre voulez-vous dire?

CRISPIN.

Je veux dire... Je veux dire que vous êtes auſſi

groſſier dans vos expreſſions que dans votre procédé.

RUSTAUT.

Quand à nos expreſſions, je les avons comme elles nous viennent ; & pour ce qui eſt de notre procédé, dès que c'eſt pour le mariage que je vous parlons, il nous ſemble qu'il n'a rien que de très-honnête.

CRISPIN.

En effet, il eſt fort honnête, de vouloir ſe ſervir de l'autorité du Gouverneur pour m'épouſer malgré moi ?

RUSTAUT.

Et pourquoi eſt-ce malgré vous ? & quelles raiſons avez-vous de nous refuſer ?

CRISPIN.

Quelles raiſons ?... C'eſt qu'en un mot, il eſt décidé que je n'aurai jamais de mari.

RUSTAUT.

Mais ſongez donc que la loi n'entend pas que l'on meure fille dans la Colonie.

CRISPIN.

Je ne compte pas auſſi mourir fille.

RUSTAUT.

Ah ! parguenne, l'aveu eſt drôle ! Vous n'aurez jamais de mari ; & cependant vous ne comptez pas mourir fille ! n'avez-vous point de honte ?..

CRISPIN, *vivement.*

N'avez-vous point de honte vous-même, de me pouſſer, de me preſſer, de me perſécuter, & de me mettre, comme vous le faites, à ne ſavoir ce que je dis ? Fi, cela eſt criant !

RUSTAUT.

Tenez, je devinons à peu-près l'enclouure. Vous vous êtes amourachée de quelque jeune étourniau, à qui vous ſeriez bien aiſe de faire la fortune : grande ſottiſe ! Vous verriez, que bientôt après les nôces, il ſe moqueroit de vous, auroit des maîtreſſes, mangeroit votre dot, vous planteroit-là enſuite ; & ma foi, écoutez donc, vous n'êtes pas d'une figure à avoir des reſſources. Je ſommes, nous, un homme meur, ſage, rangé, & qui ne nous ſoucions plus des femmes, qu'autant que pour n'être pas toujours le ſeul de notre race, je voudrions bien avoir un héritier ; vous nous le baillerez. Le Gouverneux ſera ſon parrain, nous continuera ſa protection ; & avec cette protection & vos dix mille piaſtres, je nous mettrons dans les

affaires, je ferons fracas; vous aurez les plus biaux habits, des bijoux, des piarreries...

CRISPIN, *d'un ton ironique.*

Des pierreries à Madame Ruſtaut?

RUSTAUT.

Oui: oh! tatigué, ſans être glorieux, je ſerons bien aiſe qu'on ne confonde pas notre femme avec la bourgeoiſie: dépêchez, vous dis-je, de nous bailler cette main là.

CRISPIN, *toujours d'un ton de précieuſe.*

Ah! ceſſez donc de me tourmenter!

RUSTAUT.

Mais...

CRISPIN.

Mais, en un mot, renoncez à vos prétentions ſur ma perſonne; & comptez qu'elle n'eſt pas faite pour perpétuer la race des Ruſtauts.

RUSTAUT.

Cela ſuffit: j'allons retrouver M. le Gouverneux; il eſt diablement tenace dans ce qu'il a réſolu: préparez-vous à ſa viſite; elle vous rendra peut-être plus traitable.

CRISPIN, *à part.*

Ah! cette maudite viſite me fait trembler; tâ-

chons.... (*D'une petite voix douce.*) Ruſtaut ? Ruſtaut ?

RUSTAUT, *s'arrêtant.*

Eh bien ?

CRISPIN.

En vérité, vous êtes d'une vivacité....

RUSTAUT.

C'eſt vous qui n'êtes qu'une barguigneuſe.

CRISPIN.

Je ne ſais pas avec quelles femmes vous avez vécu ; mais il faut que vous en ayez trouvé d'une facilité qui vous a gâté.

RUSTAUT, *ſe rengorgeant.*

Pourquoi n'en n'aurions-nous pas trouvé comme un autre ?

CRISPIN.

Croyez-vous donc qu'une jeune perſonne qui a de la pudeur, puiſſe ſe déterminer ainſi, tout d'un coup, à ſe jeter entre les bras d'un homme ?..

RUSTAUT.

Je croyons que plus une fille a toujours été ſage, plus elle a d'impatience d'être épouſée.

CRISPIN.

Je ne vous défens pas d'eſpérer.

RUSTAUT.

Je n'eſpérons jamais, de peur de nous tromper.

CRISPIN.

Je vous dirai plus; votre figure ne me paroît point auſſi ridicule qu'un autre pourroit la trouver....

RUSTAUT.

Vous êtes bien honnête!

CRISPIN.

Et je ſens même qu'avec le tems, je pourrai me réſoudre à couronner vos vœux.

RUSTAUT.

Eh, morguenne! il ne s'agit ni de vœux ni de couronne; & je n'avons pas de tems à perdre. Je ne ſommes pas grue; on ne nous mène pas par le nez: tenez en un mot comme en mille; je voulons bien vous accorder deux heures pour vous déterminer à faire les choſes de bonne grâce; après lequel tems, ſi vous ne vous êtes pas miſe à la raiſon, ceci deviendra l'affaire du Gouverneux: c'eſt un diable d'homme quand on lui réſiſte; je vous laiſſons y penſer; juſqu'au revoir, la petite.

CRISPIN,

CRISPIN, *ſeul.*

Si tu me revois, je ſerai bien trompé. Je n'en puis plus ; non, non, une furie ſortie de l'enfer ne ſeroit pas ſi acharnée...

SCENE V.

CRISPIN, FRONTIN.

FRONTIN.

EH bien, mon ami, où en es-tu avec ton futur ?

CRISPIN.

Où j'en ſuis, morbleu ? où j'en ſuis ? C'eſt le manant le plus vif, le plus preſſant, qui va le plus vîte en beſogne... Il veut que dans deux heures au plus tard je ſois ſa femme ; il parle déja d'un héritier que nous aurons, dont le Gouverneur ſera le parrein... Que diable, voilà le maudit embarras où tu m'as jeté !

FRONTIN.

Oh ! ne m'accuſe point mal-à-propos.

CRISPIN.

Mal-à-propos ? Comment n'eſt-ce pas toi qui as conſeillé de me mettre en femme ?

FRONTIN.

Il eſt vrai ; mais pouvois-je prévoir qu'il y auroit un mortel aſſez déterminé, aſſez hardi pour penſer à t'épouſer ?

CRISPIN, *ſe rengorgeant.*

Tu vois, cependant.

FRONTIN.

Oui, je vois à préſent, & plus je te regarde, qu'il y a des hommes qui épouſeroient le diable pour avoir de l'argent.

CRISPIN.

Eh ! finis tes mauvaiſes plaiſanteries ; viens vîte m'aider à me débarraſſer de tout ce maudit attirail ; le jour commence à baiſſer ; je ſerai bien aiſe de décamper dès qu'il ſera nuit.

FRONTIN.

Quoi ? tu ſerois capable d'abandonner notre Maître, lorſqu'il eſt plus que jamais dans l'embarras ?

CRISPIN.

Que lui eſt-il donc arrivé de nouveau ?

FRONTIN.

Le Gouverneur vient de lui déclarer, qu'il n'é-

pouſera point Mademoiſelle Henriette, que ton mariage ne ſoit fait avec Ruſtaut.

CRISPIN.

Quelle tyrannie !

FRONTIN.

Cela eſt horrible ; & tu vois bien qu'il ſeroit d'un mauvais cœur de penſer à la fuite, & de ne pas reſter ici pour m'aider à tâcher de tirer de peine deux pauvres amans perſécutés, & qui nous récompenſeront généreuſement. Allons, mon ami ; plus les difficultés augmentent, plus il faut renouveller de courage, de zèle & d'induſtrie ; roidiſſons-nous contre les obſtacles ; oppoſons la ruſe à la force : voyons, cherchons, inventons...

CRISPIN.

Écoute, je ne ſais ſi c'eſt une influence de l'habit que je porte, car ordinairement je n'imagine pas ſi vîte ; mais il me ſemble qu'il me vient tout-à-coup à l'eſprit une fourberie qui pourroit... Où as-tu laiſſé M. Valère ?

FRONTIN.

Il ſe promenoit, il n'y a qu'un moment, ici près avec Mademoiſelle Henriette.

CRISPIN.

Cherchons-les : chemin faiſant, je t'expliquerai mon idée.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CRISPIN, *ſeul & toujours en femme.*

J'AI affecté d'aller au château ; je m'y ſuis promené aſſez long-tems ; enſuite j'ai paſſé chez Mademoiſelle Henriette, d'où me voilà revenu ici. J'ai eu le plaiſir de voir que Ruſtaut avoit l'œil ſur toutes mes démarches ; qu'il m'a toujours ſuivi de loin, & que je puis, je crois, compter que dans l'idée que je tâcherai de profiter de la nuit pour m'enfuir, il va faire ſentinelle autour de la maiſon ; c'eſt ce que je ſouhaite ; c'eſt ſur la crainte qu'il a que je ne lui échappe, que j'ai imaginé le tour que nous allons lui jouer. Entrons : Monſieur Valère & Frontin viendront faire ici la converſation dont nous ſommes convenus ; il ne manquera pas de s'approcher dans l'obſcurité pour écouter ; & je ſerois bien étonné s'il ne donnoit pas dans le piége.

(Il ſort.)

SCENE II.

RUSTAUT, *ſeul.*

LA voilà rentrée, & ſans ſe douter que j'étions à ſa ſuite ; tant je nous ſommes finement conduit pour obſerver toutes ſes allées & ſes venues. Elle a beau tournaïer, elle ne nous échappera pas ; j'avons trop d'envie d'être riche. Il eſt cependant plaiſant, quand j'y penſe, qu'ici l'on faſſe fortune par la laideur de ſa femme !... J'entends du bruit.... On ſort..., Mettons-nous un peu à l'écart.

SCENE III.

VALERE, FRONTIN, RUSTAUT, *au fond du Théâtre, & qui s'approche de tems en tems pour écouter.*

VALERE.

MA vilaine couſine, t'envoie, dis-tu, chez Cléon ?

FRONTIN, *à voix baſſe, lui montrant Ruſtaut.*

Le voyez-vous ?

VALERE, *bas.*

Je le vois.

FRONTIN, *haut.*

Oui, elle m'envoie chez M. Cléon, pour lui dire qu'elle voudroit bien lui parler.

VALERE.

Frontin, cela me confirme dans mes ſoupçons.

FRONTIN.

Eh que ſoupçonnez-vous ?

VALERE.

Tu ſauras que je l'ai rencontrée au château, & que je lui ai déclaré nettement, que puiſque le Gouverneur perſiſtoit à vouloir qu'elle épousât Ruſtaut, il étoit inutile de prétendre réſiſter plus long-tems ; elle ne m'a répondu qu'en biaiſant. Mon ami, ſon deſſein eſt de nous échapper ; & je parierois qu'elle ne veut parler à Cléon, que pour le prier de lui en faciliter les moyens.

FRONTIN.

Cela ſe pourroit bien.

VALERE.

Cléon eſt de nos parens ; mais c'eſt moins par cette raiſon qu'elle s'adreſſe à lui, que parce qu'elle ſait qu'il ne m'aime pas, & qu'elle eſpère qu'il ſe prêtera à tout ce qu'elle lui demandera, ne fût-ce que dans l'idée de me cauſer de la peine & de l'embarras.

FRONTIN.

Écoutez donc; ma foi, il vous en cauſeroit; vous auriez beau proteſter de votre innocence; le Gouverneur croiroit toujours que vous auriez contribué a cette fuite, & ne manqueroit pas, par conſéquent, de retarder plus que jamais votre mariage avec Mademoiſelle Henriette.

VALERE.

La maudite couſine! & que je la donne de bon cœur à tous les Diables!

FRONTIN.

Vous ne leur faites pas un beau préſent.

VALERE.

Lui convient-il de faire la délicate ſur le choix d'un mari, & de mépriſer Ruſtaut?

FRONTIN.

Non en vérité; car enfin il a l'air groſſier, je

l'avoue ; mais d'ailleurs il eſt homme d'honneur : chacun l'aime & l'eſtime dans la Colonie ; & il s'eſt toujours diſtingué dans les différens combats que nous avons eu a ſoutenir contre les Sauvages : à l'égard de ſa naiſſance, je ne ſais pas s'il eſt de la même famille ; mais j'ai connu en France des Ruſtauts qui occupoient des places aſſez conſidérables.

VALERE.

Il me vient une idée ; comme elle n'eſt que depuis quelques jours ici, & qu'elle a toujours demeuré à la campagne, elle ne connoît point Cléon.

FRONTIN.

Non.

VALERE.

Si nous lui ſuppoſions quelqu'un, que tu lui amenerois comme étant lui ?

FRONTIN.

J'entends.

VALERE.

Que nous aurions inſtruit ?

FRONTIN.

Fort bien.

VALERE.

Et quï, en cas qu'elle ait véritablement pris la réſolution de s'échapper, refuſeroit non-ſeulement de favoriſer ſon deſſein, mais qui la menaceroit même d'en avertir le Gouverneur? N'y a-t-il pas toute apparence que ſe voyant alors ſans reſſource & preſſée de tous côtés, elle ſe détermineroit enfin à épouſer Ruſtaut? Qu'en dis-tu?

FRONTIN.

Je dis que cela me paroît bien imaginé.

VALERE.

Mais où trouver ce quelqu'un pour jouer le perſonnage de Cléon?

FRONTIN.

Attendez.... Je connois un de mes amis.... Moyennant de l'argent, j'eſpère.... Il ne loge qu'à deux pas d'ici; je vais lui parler.

VALERE.

Vas vîte.

FRONTIN.

J'y cours; rentrez, vous aurez bientôt réponſe.

VALERE.

Je rentre.

FRONTIN, *à part, en s'en allant.*

Faiſons ſemblant d'aller chercher l'ami en queſtion ; Mons Ruſtaut, ſi vous ne gobez pas l'hameçon, je ſerai bien trompé.

SCENE IV.

RUSTAUT, *ſeul.*

JE ne nous attendions pas à ce que je venons d'entendre. Oh ! ma foi, pour le coup, je crois que je pouvons nous tenir joyeux, & que voilà que notre mariage ſe terminera, même ſans que je nous en mêlions, plus vîte encore que je ne l'eſpérions. Quel plaiſir quand je nous verrons avec dix mille piaſtres ! Il eſt vrai que d'un autre côté, je ſerons obligé de vivre avec une vilaine femme ; mais morgué combien connoiſſons-nous de gens qui pour s'enrichir, vivent avec leur conſcience qui eſt encore bien plus vilaine ! Je n'aurons, nous, rien à nous reprocher ſur l'acquiſition de notre opulence.... Il me ſemble que j'entends venir quelqu'un.... Seroit-ce déja Frontin & ſon ami ? La nuit eſt ſi noire ...

SCENE V.

RUSTAUT, FRONTIN.

FRONTIN, *affecte de venir le heurter en courant, & tombe.*

QUI va-là? Qui va-là?

RUSTAUT.

Paix, paix, c'eſt nous.

FRONTIN.

Qui, nous?

RUSTAUT.

Quoi, ne nous reconnoiſſez-vous pas M. Frontin?

FRONTIN.

Ah! je crois que c'eſt la voix de M. Ruſtaut?

RUSTAUT.

Et ſa perſonne auſſi.

FRONTIN.

Parbleu, votre perſonne eſt bien dure! j'aimerois autant avoir heurté contre une borne.

RUSTAUT.

Il eſt vrai que je ſommes aſſez ferme ſur nos jambes ; mais, vous voilà bientôt revenu ? Avez-vous trouvé votre homme ?

FRONTIN.

Quel homme, & que voulez-vous dire ?

RUSTAUT.

Ce que je voulons dire ? Je voulons dire, que je n'avons pas perdu un mot de la converſation que vous avez eue ici, il n'y a qu'un moment, avec votre Maître ; j'étions-là.

FRONTIN.

Vous êtiez-là ?

RUSTAUT.

Oui, & une preuve de cela, c'eſt que je ſommes très-content de vous ; vous êtes un brave homme, M. Frontin, un homme véridique, qui ſait rendre juſtice au mérite, & à qui je ferons, ma foi, un bon préſent de noces.

FRONTIN.

Oh ! M. Ruſtaut, vous avez trop de bonté ; & je voudrois trouver les occaſions. . . .

RUSTAUT.

Laiſſons-là les remercîmens ; revenons à la pe-

tite manigance que M. Valère a imaginée, & ſur laquelle vous voyez bien qu'il ſeroit inutile de faire le diſcret avec nous.

FRONTIN.

Très-inutile, puiſque vous avez tout entendu, & que d'ailleurs vos intérêts & ceux de mon Maître ſont liés.

RUSTAUT.

Votre homme étoit-il chez lui ?

FRONTIN.

Je l'ai trouvé à ſa porte.

RUSTAUT.

Fera-t-il notre affaire ?

FRONTIN.

Non.

RUSTAUT.

Eh pourquoi ?

FRONTIN.

Parce qu'il eſt ſi ivre, qu'il n'eſt pas poſſible de s'en ſervir.

RUSTAUT.

Que diantre ?... Eh bien, il faut vîte courir chez quelqu'autre de vos amis.

FRONTIN.

Vîte courir ? Vîte courir ? M. Ruſtaut, ce jour-ci eſt un jour de réjouiſſance ; on a prodigué au Château le vin & la bonne chère ; peut-être qu'à préſent vous ſeriez vous-même ivre, ſi vous n'aviez pas eu votre mariage en tête.

RUSTAUT.

Cela ſe pourroit bien.

FRONTIN.

Il y a toute apparence que tous mes amis le ſont ; j'ai toujours connu celui de chez qui je viens, pour un des plus ſobres.

RUSTAUT.

Comment ferons-nous donc ?

FRONTIN.

Je ne ſais.

RUSTAUT.

Ce petit ſtratagême de votre Maître étoit ſi bien imaginé !

FRONTIN.

Très-bien imaginé.... Si vous pouviez nous trouver quelqu'un ?

RUSTAUT.

Je venons ſi rarement à la ville, que je n'y connoiſſons perſonne.

FRONTIN, *feignant de rêver.*

Que diable.... j'ai beau chercher?.. Écoutez, je penſe....

RUSTAUT.

Quoi?

FRONTIN.

Sauriez-vous déguiſer votre voix?

RUSTAUT.

Pourquoi nous demandez-vous cela?

FRONTIN.

Parce que notre Demoiſelle, n'ayant jamais vu M. Cléon, on pourroit vous faire paſſer pour lui, auprès d'elle, tout comme un autre.

RUSTAUT.

Moi! Et comment lui déguiſer mon viſage?

FRONTIN.

Cela ne ſeroit pas difficile; j'irois lui dire que je lui amène M. Cléon; mais qu'il attend ici, parce qu'étant brouillé avec M. Valère, il ne veut pas entrer dans ſa maiſon; or dans l'obſcurité, avec

avec un autre habit, un chapeau enfoncé, une perruque qui vous couvriroit la moitié de la phyſionomie, je crois que vous ſeriez abſolument méconnoiſſable.

RUSTAUT.

Je le crois auſſi.

FRONTIN.

Il n'y a donc que votre voix.

RUSTAUT.

Que cela ne vous inquiète pas. Je vous dirons que j'avions quelquefois martel en tête ſur la conduite de notre défunte femme; j'allâmes un jour à un bal où elle étoit, & où certainement elle ne nous attendoit pas; je nous étions maſqué en vrai freluquet; je nous approchâmes d'elle, en déguiſant notre voix; je ventîmes ſes charmes; je lui fîmes entendre que je jouiſſions d'un gros bien, & que tout ce que j'avions, ſeroit à ſon ſervice. Elle nous répondit qu'il falloit que je fuſſions un impudent pour oſer lui parler ſur ce ton-là; qu'elle avoit de la vertu, de l'honneur, & un mari qu'elle aimoit; & même, à certaine privauté que je voulûmes prendre, elle nous bailla un ſoufflet...

FRONTIN.

En vérité?

RUSTAUT.

En vérité : or craignez-vous à préſent que je ne puiſſions pas déguiſer notre voix, lorſque notre femme, notre propre femme....

FRONTIN.

Non, non, & dès que vous avez pardevers vous une preuve auſſi peu équivoque....

RUSTAUT.

Trouvez ſeulement les habits ; & ne vous embarraſſez pas du reſte.

FRONTIN.

Ils ſeront bien-tôt trouvés ; je vais les chercher.

SCENE VI.

RUSTAUT, *ſeul.*

JARNI, je ſerions à préſent bien fâché que ſon ami n'eût pas été ivre. Outre qu'on manie toujours mieux ſoi-même ſes affaires, que ceux que l'on en charge, je pourrons, comme étant un vieux parent, & déclarant à notre Prétendue que ſi elle veut que je l'aidions, il faut qu'elle ait en nous toute confiance ; je pourrons, dis-je, lui faire finement de

petits interrogats, & la preſſer ſur les raiſons qu'elle a d'être ſi répugnante à nous épouſer. Je ne ſommes naturellement ni ſoupçonneux, ni jaloux ; & elle a d'ailleurs toute la phyſionomie d'une fille qui doit avoir toujours été bien reſpectée ; mais cependant, lorſque M. le Gouverneux lui a propoſé notre mariage, elle a paru ſi diantrement ahurie....

SCENE VII.

RUSTAUT, FRONTIN, *apportant des habits.*

FRONTIN.

VOILA tout ce qu'il vous faut.

RUSTAUT.

Bon : aidez-nous à préſent. (*Après que Frontin lui a aidé à ſe déguiſer.*) Et bien, qu'en dites-vous ?

FRONTIN.

Je dis qu'il n'y a que le diable qui pourroit vous reconnoître : je vais vous annoncer.

(*Il ſort.*)

RUSTAUT.

Ramenons les deux bouts de la perruque en devant, pour avoir l'apparence plus grave : j'affecterons de touſſer de tems en tems ; & j'appuyerons lentement ſur nos paroles.

FRONTIN, *à Criſpin qu'il amène.*

Mademoiſelle, voilà M. Cléon.

CRISPIN, *à Frontin.*

Allez ; laiſſez-nous.

SCENE VIII.

RUSTAUT, CRISPIN.

CRISPIN, *affectant un ton d'embarras, de pudeur & d'innocence pendant toute cette Scène.*

C'est moins, Monſieur, l'honneur que j'ai d'être de vos parentes, que votre réputation qui m'a déterminée à avoir recours à vous : vous paſſez pour un ſi honnête homme, ſi charitable, ſi compatiſſant, que je me ſuis flattée que je ne vous implorerois pas en vain dans mon affliction.

RUSTAUT.

Je ſerons charmé de vous être utile ; & vous pouvez nous parler en toute confiance.

CRISPIN, *ſoupirant.*

Par où commencer ?

RUSTAUT.

Ordinairement l'on commence.... par le commencement.

CRISPIN.

Vous ſavez, Monſieur, que j'ai toujours vécu à la campagne.

RUSTAUT.

Oui.

CRISPIN.

Si je n'étois pas à portée d'avoir cette éducation brillante, qui ſert à cultiver les graces du corps & de l'eſprit, en revanche, je puis dire que du côté de la ſageſſe, j'étois élevée ſous l'aîle d'une mère... (*Sanglotant.*) Ah, Monſieur !

RUSTAUT.

Ne pleurez donc pas.

CRISPIN.

La pauvre femme ! Il ſembloit qu'elle prévoyoit le malheur qui devoit un jour m'arriver ? Je com-

mençois à peine à parler, qu'elle me répétoit ſans ceſſe, qu'il falloit chaſſer d'auprès de moi les petits garçons, ne point badiner & ne point jouer avec eux. Plus je grandiſſois, plus elle me peignoit tous les hommes comme des monſtres. Vaines précautions ! & qui me feroient preſque croire qu'à la vertu il y de la deſtinée comme à toute autre choſe !

RUSTAUT.

Il ne faut pas croire cela, ma parente.

CRISPIN.

Ah ! mon parent, quand je vois tous les jours tant de jeunes filles, qui dès l'âge de douze à treize ans, ſe mirent, ſe regardent, qui cherchent les hommes, leur ſourient, les agacent, enfin qui s'expoſent ſans ceſſe à tomber dans leurs piéges, & qui cependant n'y tombent pas ; & que moi qui avois toujours vécu dans la retenue & la modeſtie....

RUSTAUT.

Eh bien vous, vous y avez été priſe ?

CRISPIN.

Hélas !... Ce ſoupir vous en dit aſſez ; épargnez à ma pudeur un détail....

RUSTAUT.

Ah! je n'avons pas beſoin du détail; je le devinons de reſte.

CRISPIN.

Si vous aviez vu l'ingrat à mes genoux; ſi vous aviez entendu tous les ſermens qu'il me fit de n'être jamais qu'à moi; & ſi vous vouliez un peu réfléchir que les meilleurs cœurs ſont ordinairement les plus crédules, peut-être, Monſieur, votre infortunée parente exciteroit-elle moins votre indignation que votre pitié.

RUSTAUT, *à part.*

Il faut avouer qu'il y a des hommes qui ont bien le diable au corps; & quelle chienne de découverte je venons de faire! Mais, morgué, n'éclatons pas; je pouvons doucement en tirer parti. (*A Criſpin.*) Vous êtes à plaindre; voyons quel eſt le ſervice que vous voulez que je vous rendions.

CRISPIN.

Le voici: entre nous, notre couſin Valère n'eſt qu'un freluquet, impatient de poſſéder ſa peronnelle, & à la diſcrétion de qui je n'ai eu garde de me confier: je penſe même que Ruſtaut n'auroit pas une grande conſidération pour lui; au lieu

que lorſqu'une perſonne d'âge & de poids comme vous, voudra bien parler à ce manant, je ne doute pas qu'il ne faſſe attention à ce qu'elle lui dira. Je vous prie donc d'aller le trouver, & de lui faire entendre que je ne l'épouſerai jamais d'autorité; mais que s'il veut ne point trop preſſer les choſes, vous eſpérez manier mon eſprit de façon, que dans un mois, ou un mois & demi au plus tard, je ſerai ſa femme.

RUSTAUT.

Seroit-ce en effet votre deſſein de l'épouſer dans ce tems-là?

CRISPIN.

Oui.

RUSTAUT.

Cela eſt obligeant pour lui, après votre aventure.

CRISPIN.

Après mon aventure? Quand j'en aurois eu dix, il me ſemble qu'il ſeroit encore trop heureux de m'avoir.

RUSTAUT.

Certainement; il n'y a qu'une choſe qui eſt embarraſſante. Je connoiſſons Ruſtaut; ſi malheureuſement, après les noces, il alloit découvrir le petit accident qui vous eſt arrivé, il eſt brutal, &

ſeroit homme à vous tordre le cou ; ainſi je crois qu'il vaut mieux que je lui propoſe de votre part cinq mille piaſtres, à condition qu'il renoncera entièrement à vous.

CRISPIN.

Je ne lui donnerai rien du tout : n'ai-je pas beſoin plus que jamais d'un mari ? & je penſe que ce drôle-là me conviendra aſſez.

RUSTAUT, *ôtant la perruque & l'habit qui le déguiſent.*

Non, morguenne, ce drôle-là ne vous conviendroit pas. Me reconnoiſſez-vous ? Vous vous êtes confeſſée au Renard, ma poulette.

CRISPIN.

Voilà une bien indigne ſupercherie qu'on m'a faite !

RUSTAUT.

Ma foi, vous nous en prépariez une qui n'étoit pas trop honnête. Eh bien, voulez-vous encore nous épouſer ?

CRISPIN.

Mais, après tout, ſeriez-vous donc le premier...

RUSTAUT.

Taiſez-vous, effrontée; & promettez-nous vîte

les cinq mille piaſtres; ſans quoi j'allons vous timpaniſer d'importance.

CRISPIN.

Que veut donc dire cet inſolent? & parle-t-on ainſi à une fille d'honneur! Apprenez, faquin; je ne crains point vos diſcours; ma réputation eſt trop bien établie. D'ailleurs perſonne n'ignore que j'ai refuſé de vous épouſer; & l'on ſait aſſez qu'un amant piqué, quand il eſt malhonnête homme, eſt capable de tout. Il convient bien à un manant de vouloir ſe venger comme un Petit-maître! Allez, & renoncez à jamais à l'eſpoir de me poſſéder.

RUSTAUT.

Quelle impudence! Je ne ſais qui me tient.... Morguenne, il ne ſera pas dit que je ſerons entièrement la dupe de ceci. Tenez, je voulons bien rabattre à deux mille piaſtres; mais ſi vous barguinez encore, j'allons tout conter à M. le Gouverneux: il nous aime; & j'obtiendrons qu'il faſſe examiner vos allures, d'ici à quelque tems, afin de voir ſi j'aurons été un calomniateux.

CRISPIN, *à part.*

Perdons quelque choſe, plutôt que de nous jeter dans un nouvel embarras.

RUSTAUT, *voyant venir le Gouverneur.*

Juſtement, le voici.

CRISPIN.

Je vous promets les deux mille piaſtres ; mais du moins je compte ſur votre diſcrétion.

RUSTAUT.

Oh ! je vous verrions épouſer notre meilleur ami, que je ne ferions qu'en rire.

SCENE IX ET DERNIERE.

LE GOUVERNEUR, HENRIETTE, VALERE, FRONTIN, RUSTAUT, CRISPIN.

LE GOUVERNEUR.

EH bien, êtes-vous d'accord ?

RUSTAUT.

A peu-près, M. le Gouverneux. Elle demande du tems ; je lui en accordons. Peut-être l'épouſerons nous ; peut-être ne l'épouſerons-nous pas ; bref, je ſommes content ; & je vous prions de ne plus retarder le bonheur de M. Valère, de qui je n'avons que ſujet de nous louer.

LE GOUVERNEUR.

Si tu es content, cela ſuffit. Je ne conſidérois dans tout ceci que ton avantage, & n'attendois qu'après toi, pour faire célébrer les différens mariages arrêtés dans ce jour. *(A Valère & à Henriette.)* Venez, ſuivez-moi; on va vous unir.

FRONTIN.

Monſieur Ruſtaut, vous m'avez promis un préſent de noces?

RUSTAUT.

Il eſt vrai, mon ami; marie-toi; & je t'aſſure celui que Mademoiſelle me deſtinoit.

CRIPIN, *aux Spectateurs.*

Je parois hors d'affaires; mais je ſuis plus embarraſſé que jamais, Meſſieurs, ſi vous n'applaudiſſez.*

* Les Comédiens redonnèrent pluſieurs réptéſentations de cette Comédie, il y a quelques années, j'eus ſujet d'être très-content de l'accueil que lui fit le Public.

FIN.

LA CABALE,

COMÉDIE

EN UN ACTE,

Repréſentée, pour la première fois, par les Comédiens Italiens, le 11 *Janvier* 1749.

PRÉFACE.

J'AVOIS fait cette Pièce en trois Actes; elle avoit pour titre : *la Cabale à la Ville, la Cabale au Parnaſſe, la Cabale à la Cour.* Je la lus dans une maiſon où j'allois ſouvent; je vis qu'on applaudiſſoit beaucoup à certaines Scènes; qu'on les appliquoit à telles & telles perſonnes, & que malheureuſement ces applications, auxquelles je n'avois pas penſé, n'étoient que trop naturelles. La Comédie, dans les peintures & les détails qu'elle préſente pour corriger les travers, les ridicules & les vices, ne doit employer que des traits généraux; un trait, au Théâtre, qui déſigne particulièrement quelqu'un, eſt très-puniſſable par lui-même, & d'un exemple dangereux. Je déchirai ces Scènes, & je n'en ai aujourd'hui qu'une idée très-confuſe. Je tâchai de les remplacer par d'autres; mais bientôt le dégoût & la pareſſe me gagnèrent; je pris le parti de réduire cette Pièce à un Acte; le Public la reçut très-favorablement. Si je l'avois donnée telle qu'elle étoit d'abord, elle eût ſans doute fait une bien plus grande ſenſation; on en auroit parlé, au moins pendant quinze jours, à tous les petits ſoupers; j'aurois paſſé pour un méchant fort agréable, & qui méritoit d'être encouragé.

ACTEURS.

LA CABALE.
LA VICOMTESSE DE QUINOLA.
BRILLANT.
LE COLPORTEUR.
LA MÉDISANTE.
LE JEUNE MAGISTRAT.
L'HOMME *qui enſeigne l'art de repréſenter.*
L'HOMME DE COUR.
LE PHILOSOPHE.
L'HOMME DE LETTRES.
LE FINANCIER.
CIDALISE.
CLOÉ.
LE MARQUIS.
LE COMÉDIEN.
L'ACTRICE.
FRONTIN.
PASQUIN.

Quelques autres Perſonnages.

LA CABALE,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

FRONTIN, PASQUIN.

PASQUIN.

EH ! mon cher Frontin, c'eſt toi ! Quelle heureuſe rencontre ! D'où viens-tu ? Qu'as tu fait depuis un an que je ne t'ai vu ?

FRONTIN, *gravement.*

Qui êtes vous ?

PASQUIN.

Qui je ſuis ? Parbleu je ſuis Paſquin.

FRONTIN.

Ah !... Paſquin... oui... je me rappelle... j'ai quelque idée confuſe...

FRONTIN.

Je garde ſa porte.

PASQUIN.

Oh ! je ne m'étonne plus...

FRONTIN.

Tu ſais que je ſervois un Petit-Maître, qui tranchoit du bel eſprit...

PASQUIN.

Et qui menaçoit même, je crois, le Public d'une Tragédie de ſa façon. A t-elle été repréſentée ?

FRONTIN.

Oui.

PASQUIN.

Et ſifflée, apparemment ?

FRONTIN.

Non ; car il la fit jouer chez lui. Or il me menoit tous les ſoirs au ſpectacle, me donnoit le mot, & ſuivant qu'il aimoit ou haïſſoit les Auteurs, j'y faiſois tout le tapage que je pouvois. J'en fis tant à la repréſentation d'une Comédie que nous voulions faire réuſſir, que j'impatientai quelques honnêtes gens, auprès de qui j'étois dans le parterre. Ils me dirent qu'il falloit écouter pour juger, & me prièrent de leur permettre d'entendre,

Je répondis insolemment ; on me rossa. Cette Pièce étoit spécialement sous la protection de la Cabale ; elle me regarda comme son martyr, souhaita de me voir, & fut si contente de tout le dévouement que je lui marquai, malgré mon aventure, qu'elle me proposa d'entrer immédiatement à son service. J'y suis depuis six mois ; & je t'assure que je ne troquerois pas ma condition contre bien d'autres.

PASQUIN.

Je te dirai naturellement...

FRONTIN.

Quoi ?

PASQUIN.

Que je ne me plairois pas auprès d'une Maitresse, qui n'use de son crédit que pour nuire.

FRONTIN.

Sache, mon ami, qu'elle fait tout au moins autant de bien que de mal.

PASQUIN.

Pourquoi donc ne voit-on personne qui s'en loue ?

FRONTIN.

Pourquoi ? Parce que la plupart des hommes sont des fats. Ils s'intriguent, ils manœuvrent, ils se tourmentent. Echouent-ils ? la Cabale en est cause. Réussissent-ils ? ils veulent qu'on croie que

leur mérite ſeul a parlé pour eux. Tel qui eſt tous les jours ici, & qui, ſans la Cabale, n'auroit jamais rien été, répond au compliment qu'on lui fait ſur un poſte qu'il vient d'obtenir : *en vérité ce qui me flatte le plus dans ceci, c'eſt qu'on ne pourra pas dire que j'aie ſollicité.* D'ailleurs, qu'on mépriſe tant qu'on voudra ma Maîtreſſe, que m'importe ? Si l'on ne devoit ſervir que les gens eſtimables, il y auroit bien peu de Domeſtiques.

PASQUIN.

Tu as raiſon.

FRONTIN.

Tandis que je me trouverai bien auprès d'elle, j'y reſterai. Outre les profits, qui ſont aſſez conſidérables, il y a certains petits agrémens . . . tu ſais que j'ai été toujours idolâtre du beau ſexe . . .

PASQUIN.

Oui.

FRONTIN.

Eh bien, il ne ſe paſſe guère de jour, qu'il ne vienne ici quelque Actrice, quelque Chanteuſe, quelque Danſeuſe. L'une veut engager la Cabale à s'intéreſſer pour elle ; l'autre veut faire ſiffler une Camarade. Y a-t-il bien du monde là haut, M. Frontin ? Oui, Mademoiſelle. Cela eſt déſeſpé-

rant ; je voulois n'être pas vue. On pourroit, Mademoiſelle, vous introduire par un petit eſcalier dérobé. Que je vous ſerois obligée ! Alors je donne la main. Où m'avez-vous donc amenée ? Je crois que je ſuis dans votre chambre ? Vous n'y penſez pas ; une fille comme moi dans la chambre d'un garçon ! c'eſt pour que vous vous repoſiez un moment, Mademoiſelle. Oh ! mais, M. Frontin, promettez-moi donc d'être ſage. Peut-on l'être avec vous, Mademoiſelle ! Quelle taille ! Le joli pied ! La jolie jambe ! Eh bien, ne voilà-t-il pas déja, petit badin ? Finiſſez-donc, en vérité, vous êtes d'une folie....

PASQUIN, *apperçevant la Cabale.*

Voici peut-être quelqu'une de ces Demoiſelles ?

FRONTIN.

Non, parbleu, c'eſt ma Maîtreſſe.

PASQUIN.

La Cabale ?

FRONTIN.

Elle-même.

PASQUIN.

Mon ami, tu devrois bien me préſenter, & la prier de s'intéreſſer pour moi.

FRONTIN.

Nous verrons. Tandis qu'elle achevera de donner ſes audiences, allons boire un coup. As-tu déjeuné ?

PASQUIN.

Je ne m'en ſouviens pas.

FRONTIN.

C'eſt-à-dire, que tu n'as pas la mémoire auſſi bonne que l'eſtomac ? Viens, ſuis-moi.

SCENE II.

LA CABALE, LA VICOMTESSE DE QUINOLA.

LA VICOMTESSE.

MADAME, ne voulez-vous pas m'écouter ?

LA CABALE.

Je n'écoute jamais, Madame, quand on commence par me gronder.

LA VICOMTESSE.

Mais, Madame...

LA CABALE.

Mais, Madame, vous m'avez abordée d'un air & d'un ton....

LA VICOMTESSE.

C'eſt que j'ai bien à me plaindre de vous.

LA CABALE.

De moi ?

LA VICOMTESSE.

Oui. Ne vins-je pas vous trouver, il y a un an ? Ne vous dis-je pas que m'étant remariée en ſixièmes noces avec un Seigneur Italien, le Vicomte de Quinola, j'avois pris une aſſez belle maiſon dans le quartier du Palais-Royal, & que mon deſſein étoit de donner à jouer ? Ne vous offris-je pas d'envoyer ici, tous les matins, prendre langue ſur les bruits ſourds, les médiſances qu'il faudroit débiter le ſoir à mon aſſemblée, & ſur la bonne ou la mauvaiſe tournure qu'il y auroit à donner à la nouvelle du jour ? Combien de Fats n'ai-je pas exaltés, parce que vous les protégiez ? Combien d'honnêtes gens n'ai-je pas décriés, parce qu'ils avoient le malheur de vous déplaire ? Combien de fois ne me ſuis-je pas abaiſſée juſqu'à débiter moi-même, & forcer les perſonnes qui venoient chez

moi, d'acheter les ouvrages de trois ou quatre plats Auteurs, à qui vous pourrez faire obtenir des grâces, mais que ces grâces ne rendront que plus ridicules aux yeux du Public ? De votre côté, Madame, ne me promîtes-vous pas de me vanter aux Provinciaux & aux étrangers, comme une femme chez qui l'on étoit ſur de trouver toujours une compagnie choiſie ?

LA CABALE.

Je vous ai tenu parole.

LA VICOMTESSE.

J'avoue que dans les commencemens j'ai eu lieu d'être contente ; mais il faut que depuis quelque tems vous vous ſoyez bien refroidie. De jour en jour, ma maiſon eſt moins fréquentée ; à peine ai-je à préſent, dans toute une ſoirée, cinq ou ſix parties de jeu.

LA CABALE.

Eh ! Madame, tandis que chez vous le prix des cartes eſt exorbitant, ſuis-je cauſe que vous avez un mauvais cuiſiner, du vin déteſtable & un mari qui fatigue toute le monde par des récits de ſiéges & de batailles où il ne s'eſt jamais trouvé ? Suis-je cauſe que vous grondez les jeunes femmes, lorſqu'elles reſtent à s'entretenir avec leurs Amans

& qu'elles ne veulent pas faire une quatrième partie ? Eſt-ce ma faute, ſi les jeunes gens ſe plaignent que vous les mettez à jouer avec des vieilles qui veulent être auſſi friponnes, que ſi elles n'avoient encore que vingt ans ? Vous ai-je conſeillé de chaſſer ces deux jolies femmes de chambre....

LA VICOMTESSE.

Je ne pouvois plus avec honneur les garder.

LA CABALE.

Madame, dans votre métier, il ne faut pas avoir tant de délicateſſe.

LA VICOMTESSE.

Dans mon métier, Madame...

LA CABALE.

En un mot, Madame, pour vous prouver que je ſuis toujours de vos amies, envoyez-moi demain votre fils l'Abbé ; je le mettrai auprès de Beliſſe, cette riche veuve....

LA VICOMTESSE.

On dit qu'elle eſt d'un humeur ſi changeante...

LA CABALE.

Mais non ; depuis dix ans je lui vois les mêmes chiens, les mêmes chats, les mêmes perruches ; il

eſt vrai qu'elle change d'Abbé preſque tous les ſix mois ; mais elle n'en renvoie aucun ſans lui faire obtenir quelque place, ou quelque penſion. Je l'engagerai à prendre votre fils. A l'égard de votre fille, retirez-là du Couvent ; je la garderai chez moi juſqu'à ce que je lui aie trouvé un mari, quelque ſot, quelque Provincial, quelqu'Étranger.

LA VICOMTESSE.

Je vous ſuis obligée, Madame ; mais, mon jeu ?

LA CABALE.

Oh ! je vous déclare que je ne veux plus m'en mêler. Approchez, Monſieur Brillant, approchez. (*Faiſant la révérence à la Vicomteſſe, & la congédiant.*) Adieu, Madame, je ſuis votre très-humble ſervante.

SCENE III.

LA CABALE, BRILLANT.

LA CABALE.

IL y a long-tems que je ne vous ai vu, mon cher Brillant ?

BRILLANT.

Depuis un mois, divine Cabale, je travaille ſans ceſſe.

LA CABALE.

Allez-vous nous donner quelque choſe de nouveau ?

BRILLANT.

Une Tragédie.

LA CABALE.

Une Tragédie, mon cher Brillant ! une Tragédie ! Quelle joie parmi tous nos amis ! Il me ſemble déja voir le bon Dorilas pleurer au ſeul titre d'une Tragédie de vous. Sera t-elle bientôt finie ?

BRILLANT.

Inceſſamment.

LA CABALE.

Dites-m'en le ſujet ?

BRILLANT.

Cela me ſeroit impoſſible ; je n'y ai pas encore ſongé.

LA CABALE.

Vous n'avez pas encore ſongé au ſujet ; & cependant elle ſera bientôt finie ?

BRILLANT.

Oui. J'ai commencé par travailler différens morceaux ſur la gloire, l'ambition, l'amour, la vengeance & la haine. Ils ſont en tirades ; & j'ai tâché qu'ils finiſſent tous par deux vers bien ſonores. Il ne s'agit plus à préſent, que d'imaginer une action, & d'arranger des actes & des ſcènes où je ferai entrer le tout à la faveur des vers de liaiſon. Je prévois ſeulement, que comme mon recueil abonde en petits madrigaux aſſez tendres, en maximes contre les Rois, & en réflexions ſur la mort & ſur la deſtinée, il faudra qu'il y ait dans ma Pièce un jeune Prince & une jeune Princeſſe fort amoureux l'un de l'autre, une eſpèce de Tyran, & un Miniſtre des Dieux qui en parlera très-cavalièrement.

LA CABALE.

A merveilles, mon cher Brillant, à merveilles ! Un jeune Auteur, pour faire promptement du bruit, doit ſe permettre les traits les plus hardis. D'ailleurs aurons-nous un oracle, un ſonge, des reconnoiſſances ?

BRILLANT.

Je tâcherai qu'il y ait de tout cela.

LA CABALE.

Et vous ferez bien : c'eſt ce qui doit faire le fond d'une Tragédie, & non pas tous ces détails, ces grands tableaux d'hiſtoire par leſquels on prétend élever l'ame & fortifier, dans le cœur de ſa Nation, les ſentimens de vertu, de grandeur & de fermeté. J'ai promis d'y bailler ; & je tiens parole. Je le dis publiquement ; votre Corneille m'ennuie.

BRILLANT.

Ma foi, Madame, je ne vois guère à préſent que les Étrangers qui l'eſtiment.

LA CABALE.

Dépêchez-vous, mon cher Brillant, dépêchez-vous de nous donner ce chef-d'œuvre que vous avez entrepris.

BRILLANT.

Hélas ! Madame, il ſeroit déja fini, ſi je ne balançois pas à me ſervir d'une Tragédie qui fut jouée il y a cinquante ou ſoixante ans.

LA CABALE.

Et pourquoi balancez-vous ?

BRILLANT.

Je crains qu'on ne me reprochât d'être un plagiaire, un copiſte.

LA CABALE.

Le reproche ſeroit mal-fondé. N'aurez-vous pas reverſifié à neuf cette Tragédie ? Ne l'aurez-vous pas ſemée de ſentences & de maximes qui n'y étoient point ? N'y aurez-vous pas encadré ces morceaux que vous dites avoir faits ſur l'amour, la vengeance, & les autres paſſions qui agitent ordinairement les héros & les héroïnes de théâtre ?

BRILLANT.

Malgré tout cela, Madame, vous verriez qu'on diroit que je ne ſais ni imaginer un ſujet, ni l'arranger, ni le conduire, & qu'avec toutes mes couleurs & mon vernis, je ne ſuis qu'un ſimple bel eſprit ſans génie, dès que je ne puis pas créer. Peut-être même ajouteroit-on que, lorſqu'on s'eſt accoutumé de jeuneſſe à faire des vers, ils viennent d'eux-mêmes, & qu'il ne faut donc ni beaucoup d'eſprit ni beaucoup de talent pour paraphraſer l'ouvrage d'un autre ; qu'à l'égard des ſentences & des maximes, ce ſont choſes uſées, qui n'éblouiſſent que les ſots ; & que chaque Poète,

avec un peu de travail, rajeunit & rimaille d'une façon plus ou moins ſonore.

LA CABALE.

Comptez-vous ſur moi, Monſieur, ou n'y comptez-vous pas?

BRILLANT.

Je compterai toute ma vie ſur vos bontés.

LA CABALE.

Eh bien! prenez, appropriez-vous telle Tragédie, ou tel autre ouvrage qu'il vous plaira; & ne vous inquiétez pas: ſi la Critique crie contre vous, je crierai contre elle. On la regardera comme une jalouſe, une envieuſe, & moi comme la protectrice des jeunes talens.

BRILLANT.

Me voilà décidé. Je cours me renfermer chez moi; & je n'en ſortirai que pour venir mettre à vos pieds les nouveaux fruits de vos encouragemens & de votre divine protection.

(*Il ſort.*)

LA CABALE.

Je les attends avec impatience.

SCENE

SCENE IV.

LA CABALE, UN COLPORTEUR.

LA CABALE.

QUE voulez-vous?

LE COLPORTEUR.

Vous préſenter mes très-humbles reſpects.

LA CABALE.

Qui êtes-vous?

LE COLPORTEUR.

Un homme toujours prêt à vous ſervir & le public. J'ai été clerc, ſoldat, garçon de café, oncle pendant trois mois auprès d'une fille galante, baron Suiſſe tout un hiver, médecin étranger, ſouffleur dans une troupe de Comédiens de province, commis, breteur, recors; à préſent j'ai l'honneur d'être Colporteur.

LA CABALE.

J'ai toujours fait grand cas de Meſſieurs les Colporteurs; ils me ſont quelquefois très-utiles.

LE COLPORTEUR.

Ah ! Madame, ſi vous avez véritablement de la bonté pour eux, vous pouvez leur rendre un grand ſervice.

LA CABALE.

En quoi ?

LE COLPORTEUR.

Et obtenant que l'Imprimerie ſoit défendue en France, comme elle l'eſt en Turquie.

LA CABALE.

Les Colporteurs voudroient qu'on défendit l'Imprimerie ?

LE COLPORTEUR.

Oui, Madame. Quelles délicieuſes brochures vous verriez alors ſortir ſans ceſſe de deſſous la preſſe ! Car vous croyez bien que furtivement on imprimeroit toujours.

LA CABALE.

Mais, ſi furtivement on continuoit toujours d'imprimer, à quoi vous ſerviroit donc la défenſe ?

LE COLPORTEUR.

A quoi ? Comptez, Madame, que l'eſpoir & la facilité qu'ont aujourd'hui les Auteurs de pu-

blier des ouvrages où il n'y a rien contre les mœurs, leur inſpirent l'amour de la belle réputation, les rend ſages, circonſpects, & détourne leur eſprit de tout ce qui pourroit choquer les bienſéances; au lieu que ſi l'Imprimerie étoit abſolument défendue, ou du moins, Madame, ſi vous faiſiez en ſorte, par votre crédit, que l'on ne nommât pour Cenſeurs, que des hommes ineptes, minutieux, bizarres, envieux, pareſſeux, impolis, brutaux, vous verriez que ces mêmes Auteurs gênés, tracaſſés, tourmentés, éprouvant à chaque inſtant de nouvelles difficultés....

LA CABALE.

Se guériroient de la fureur d'écrire.

LE COLPORTEUR.

On n'en guérit point, Madame. Ils prendroient le parti de compoſer ſecrètement; & alors, comme rien ne tiendroit plus les écrivains qui ſe verroient réduits à devenir furtifs & anonymes, ils ſe livreroient aux écarts de leur imagination, au plaiſir de flatter & d'exciter les paſſions; & s'étudiant dans l'art de mêler le ſel de la ſatyre avec les tableaux de l'amour les plus ſéduiſans, ils rempliroient leurs nouvelles productions de traits malins, d'aventures de perſonnes connues, & de

ces descriptions voluptueuses qui font, dit-on, tant de tort à l'innocence, & tant de bien aux pauvres Colporteurs.

LA CABALE.

Je réfléchirai à tout ce que vous me dites ; revenez demain.

LE COLPORTEUR.

Permettez, Madame, que ce soit le matin ; car je commence à être fort occupé les après-midi avec mes Etrangers.

LA CABALE.

Avec vos Etrangers ? Que voulez-vous dire ?

LE COLPORTEUR.

Voyant la paix faite, & que Paris alloit redevenir plus que jamais la Capitale des Nations, j'ai fait courir des billets dans les hôtels garnis ; & ils m'ont déja procuré quelques Ecoliers.

LA CABALE.

Eh ! qu'apprenez-vous à ces Ecoliers ?

LE COLPORTEUR.

Moyennant vingt sous par heure (on me loue même, si l'on veut, pour la journée) tout Etranger, nouvellement arrivé, peut m'envoyer cher-

cher. Je prends un habit propre, un chapeau, une épée ; je l'accompagne aux Tuileries, au Cours & autres promenades publiques ; & dès que nous rencontrons quelque perſonne, de l'un ou de l'autre ſexe, un peu diſtinguée par ſon rang, ſa naiſſance ou ſes talens, je la lui fais remarquer ; je lui dis ſon nom, ſon ſurnom, ſa qualité ; & j'y joins le ſobriquet, les plaiſanteries, les aventures triſtes ou ridicules, en un mot toutes les petites anecdotes qui ont couru ou qui courent encore ſur elle : c'eſt une petite idée qui m'eſt venue....

LA CABALE, *ironiquement.*

Et dont le public doit vous être fort obligé.

LE COLPORTEUR.

Si mes Ecoliers veulent que je les ſuive à l'Opéra, à la Comédie, je leur nomme de même les Acteurs, les Actrices.....

LA CABALE.

Et toujours avec les petites anecdotes.

LE COLPORTEUR.

Toujours. Je me ſuis même auſſi chargé, par mes billets, de leur fournir toutes les chanſons & épigrammes de ce fameux Poëte....

LA CABALE.

Je ſais qui vous voulez dire.

LE COLPORTEUR.

Il m'aime beaucoup, & ne fait pas un couplet malin, qu'auſſi-tôt il ne me l'envoie : c'eſt un bien galant homme.

LA CABALE.

Et vous auſſi à ce qui me paroît ; mais pour vous ériger en hiſtorien de la Cour & de la ville, avez-vous donc d'aſſez bons mémoires ?

LE COLPORTEUR.

Si j'ai de bons mémoires, ſi j'ai de bons mémoires, Madame ! J'ai une ſœur revendeuſe à la toilette à Verſailles ; une couſine ſage-femme près de la Comédie ; ma femme eſt coëffeuſe ; mon beau-père, maître à danſer, & mon oncle tailleur de corps à l'Opéra.

LA CABALE.

Oh ! vous devez être bien fourni. Allez, & revenez donc demain matin. *(Seule.)* La jolie façon de gagner ſa vie ! Après tout, n'eſt-il pas plus excuſable que cent autres, qui font journellement le même mtiéer uniquement pour leur plaiſir ?

SCENE V.

LA CABALE, LA MÉDISANTE.

LA MÉDISANTE.

Vous m'avez écrit que vous vouliez me parler ?

LA CABALE.

Oui.

LA MÉDISANTE.

De quoi s'agit-il ?

LA CABALE.

Je veux vous gronder.

LA MÉDISANTE.

Qu'ai-je fait ? Voyons.

LA CABALE.

Belle Orphiſe, vous avez beaucoup d'eſprit ; mais le plaiſir d'en avoir vous emporte quelquefois ; & votre imagination vive, brillante, pleine de feu, pleine de ſaillies, dès qu'un ridicule la frappe....

LA MÉDISANTE.

J'entends ; j'en ai donné à quelques gens que vous aimez ?

LA CABALE.

Il eſt vrai.

LA MÉDISANTE.

Et croyez-vous que j'épargne davantage ceux que vous n'aimez pas ?

LA CABALE.

Non ; je ſais que vous ne ménagez perſonne.

LA MÉDISANTE.

Eh bien, que l'un aille pour l'autre ; embraſſez moi ; & ne ſoyez plus fâchée.

LA CABALE.

Oh ! je le ſerai toujours, tandis que je verrai que vous vous piquerez de n'avoir point d'amis.

LA MÉDISANTE.

Et moi je ſerai toujours étonnée que vous vous imaginiez qu'on peut en avoir.

LA CABALE.

Vous croyez donc qu'on ne vit enſemble que pour ſe haïr ?

LA MÉDISANTE.

Il ne me paroît pas du moins que ce ſoit pour s'aimer.

LA CABALE.

Les jolis principes !

LA MÉDISANTE.

Ils ne ſont que trop vrais. Jetez un coup-d'œil ſur notre ſexe. La laide hait la jolie ; la jolie jalouſe la belle ; la belle n'aime qu'elle ſeule ; la coquette & la prude haïſſent & déchirent tout l'Univers. Parmi les hommes, les Courtiſans cherchent à ſe ſupplanter ; les Beaux Eſprits à ſe rabaiſſer ; les voiſins à ſe ruiner ; les parens à ſe dépouiller, & deux maris galans, dont les femmes ſont jolies, à ſe déshonorer. L'épée & la robe, toujours prêtes à ſe déprimer réciproquement, ne s'accordent que dans leur mépris pour l'homme de finance, qui, de ſon côté, hait tant le public, qu'en le pillant, il ſe plaît encore à le narguer par ſon faſte & ſon impertinent orgueil.

LA CABALE.

Tenez, belle Orphiſe, malgré tout ce que vous dites, je ſuis perſuadée que vous n'êtes point naturellement méchante, & qu'il n'y a que l'envie de briller par un badinage vif & plaiſant, qui

vous fait prendre un ton de malignité. J'ai toujours ſouhaité d'être de vos amies; allons, promettez-moi de ménager un peu plus à l'avenir ceux à qui je m'intéreſſe, & entr'autres Alcimon....

LA MÉDISANTE.

Ah! ſi! ſi! ne m'en parlez pas! vous devriez à jamais rougir de l'avoir mis dans une place ſi conſidérable. Quel homme! A force de brailler dans un barreau & d'y diſcuter le pour & le contre, il a acquis, je l'avoue, une eſpèce de facilité à s'énoncer; mais qu'énonce-t-il? Des lieux communs, de vieux axiomes, & de vaines idées de réforme. Impérieux & foible, il brave, & bientôt après s'humilie baſſement. D'ailleurs, trop borné pour ſentir qu'il ne peut pas tout examiner par lui-même, il veut entrer dans les plus petits détails, eſt incapable des grands, toujours indécis & ne finiſſant rien. Vous ne ſauriez croire à quel point de pareils protégés vous décrient; ils font dire que vous n'agiſſez que par haine, caprice & ſollicitation, & que loin d'être fille, comme vous voulez le perſuader, du Goût & de la Raiſon, l'amour-propre & l'envie ſont vos vrais parens.

LA CABALE.

Une autre ſe fâcheroit; je ne me fâcherai pas;

je veux abſolument que vous ſoyez de mes amies ; je l'ai réſolu. Vous connoiſſez le petit Cléon ; qu'en penſez-vous ?

LA MÉDISANTE.

Je l'ai vu ſouvent cet Automne à la campagne ; nous repréſentions des Comédies ; c'étoit notre ſouffleur. Il ſait un peu de muſique, joue paſſablement du violon, ne tarit point ſur les anecdotes, applique aſſez plaiſamment les portraits d'une brochure nouvelle. Sa figure n'eſt pas mal ; & il commence à être fat avec aſſez d'aiſance : de tous nos jeunes gens de robe, c'eſt celui qui m'a paru ſe façonner le plus vîte.

LA CABALE.

Il ſera très-riche un jour. Éliante l'aime & compte l'épouſer ; je ſais que vous la haïſſez....

LA MÉDISANTE.

Oh ! très-cordialement.

LA CABALE.

Je romps ce mariage.

LA MÉDISANTE.

Vous me ferez plaiſir.

LA CABALE.

Il épouſera dès ce ſoir votre petite couſine Julie, pour qui vous paroiſſez avoir de l'amitié.

LA MÉDISANTE.

Julie eſt une bonne enfant, mais qui n'a pas aſſez de fortune....

LA CABALE.

Elle lui apportera en dot un poſte très-brillant en province, & qu'il croira avoir obtenu par votre crédit & en conſidération de cette alliance.

LA MÉDISANTE.

Si vous exécutez ce que vous me dites, me voilà dévouée à vous pour toute ma vie.

LA CABALE.

Embraſſez-moi donc; je n'ai voulu vous parler de cette affaire qu'après l'avoir terminée; j'obtins hier au ſoir le poſte en queſtion; ce matin, j'ai envoyé chercher Cléon; il eſt enchanté; Éliante ſera furieuſe, déſeſpérée....

LA MÉDISANTE.

Il faut que leur rupture ſe faſſe avec bien de l'éclat, bien du ſcandale....

LA CABALE.

Vous ſerez contente. Je vais vous le préſenter pour qu'il vous remercie, & que vous le meniez enſuite chez les parens de Julie.

LA MÉDISANTE, *ſeule, tandis que la Cabale va chercher Cléon.*

Je ne pouvois ſouffrir cette Cabale ; & je n'entretenois commerce avec elle, que pour me donner le plaiſir de la contrarier & de lui dire ſouvent des duretés ; je commence à la trouver une aſſez bonne femme.

SCENE VI.

LA CABALE, LA MÉDISANTE, CLÉON, L'HOMME *qui enſeigne l'art de repréſenter*

CLÉON, *d'un ton fade, à la Médiſante.*

AH! Madame, qu'il eſt agréable & doux, ſéduiſant & flatteur de penſer que la perſonne que l'on conſidère & qu'on eſtime le plus, veut bien s'intéreſſer à nous!

LA MÉDISANTE.

Connoiſſant tout votre mérite, Monſieur, je ne pouvois pas faire moins pour vous que je n'ai fait.

CLÉON.

Ah! Madame....

LA MÉDISANTE, *à la Cabale, en lui montrant l'homme qui enſeigne l'art de repréſenter.*

Qu'eſt-ce que cet homme?

LA CABALE.

Comme je ſais que l'on ne juge ſouvent que ſur

l'extérieur ; s'il m'arrive de faire obtenir un poſte à quelqu'un qui n'y ſoit pas propre, j'ai Monſieur qui eſt un homme merveilleux pour enſeigner en peu de jours l'art de la repréſentation, c'eſt-à dire, les attitudes, les tons, les airs, le maintien, les dehors, en un mot toutes les manières convenables à la place qu'on va occuper. *(A Cléon.)* N'a-t-il pas commencé à vous donner une leçon ?

CLÉON.

Oui, Madame.

LA MÉDISANTE.

Oh ! je ſerois charmée d'être préſente à quelques-unes de ces leçons-là ; cela doit être plaiſant !

LA CABALE.

Il eſt aiſé de vous ſatisfaire. *(A Cléon.)* Cela ne vous fera-t-il pas de peine ?

CLÉON.

Tout ce qui peut faire plaiſir à Madame, ne ſauroit que m'être très-agréable. *(A l'Homme qui enſeigne l'art de repréſenter.)* Allons, Monſieur, recommençons.

L'HOMME, *qui enſeigne l'art de repréſenter.*

Recommençons, Monſieur. Je vous ſuppoſe

donc arrivé dans cette province, où votre place met tout le monde dans le cas d'avoir affaire à vous. Tous les matins, vers les dix heures, votre ſalle d'audience commence à ſe remplir. Vous êtes dans votre cabinet, myſtérieuſement renfermé, careſſant vos chiens, fredonnant un vaudeville, tandis que votre Secrétaire vous lit ſuccinctement les lettres qui vous ſont adreſſées de tous côtés; il en fait enſuite le partage avec un renvoi aux différens Commis, qui doivent y répondre. Quatre ou cinq hommes furtifs, mal famés, qui ont chez vous les petites entrées, viennent vous conter les aventures ſcandaleuſes & plaiſantes qui ſont arrivées pendant la nuit; vous riez, vous plaiſantez, vous êtes familier avec ſes gens-là....

CLÉON, *d'un ton dédaigneux.*

Familier?

L'HOMME, *qui enſeigne l'art de repréſenter.*

Oui, Monſieur, & très-familier: c'eſt la ſeule eſpèce d'hommes qui ſoit véritablement chérie des perſonnes en place & des Grands. Enfin l'heure approche où vous devez ſortir de votre cabinet & vous montrer en public. Voyons quel maintien vous vous compoſerez?

CLÉON.

CLÉON.

Eh ! mais, celui-là.

L'HOMME, *qui enſeigne l'art de repréſenter.*

Eh ! fi ! fi donc, Monſieur ! vous prenez la morgue, & l'air refrogné d'un vieux Conſeiller. Dans la place que vous occupez, il faut que votre phyſionomie ſoit moitié ouverte, & moitié fatiguée des travaux de votre emploi. Vous répondrez à l'un, *nous verrons* ; à l'autre, *j'examinerai* ; vous ferez une légère inclination de tête, avec un petit ſouris, à ceux qui viennent uniquement pour vous faire leur cour. Si vous voyez arriver quelque perſonne d'une naiſſance diſtinguée, vous irez deux ou trois pas au-devant d'elle ; vous la ſéparerez de la foule ; mais vous aurez toujours attention de gliſſer, dans vos politeſſes mêmes, un air de ſupériorité.

LA MÉDISANTE, *à l'Homme qui enſeigne l'art de repréſenter.*

C'en eſt aſſez ; & Madame avoit raiſon de dire que vous êtes un homme merveilleux.

L'HOMME, *qui enſeigne l'art de repréſenter.*

Cependant je n'ai été que pendant trois mois valet-de-chambre d'un Intendant.

LA MÉDISANTE, *à Cléon.*

S'il y avoit des loges dans votre ſalle d'audience, j'en retiendrois une pour la première repréſentation. Allons, venez; je vais vous préſenter aux parens de Julie. (*Embraſſant la Cabale.*) Adieu, ma bonne amie; comptez que je vous ſuis déſormais auſſi attachée, que ſi j'étois déja dans l'âge de quitter le rouge & de me faire dévote.

SCENE VII.

LA CABALE, L'HOMME *qui enſeigne l'art de repréſenter.*

LA CABALE, *liſant un billet qu'un laquais lui apporte.*

C'EST une épigramme contre un homme de mérite qui m'a toujours négligée. L'Auteur eſt un mal-adroit; il falloit la mettre en chanſon; cela court plus vîte, ſe retient mieux & dure à jamais... Ne pourroit-on pas atranger les vers ſur un air bien connu?... oui.... il me ſemble qu'en raccourciſſant les deux premiers... à merveilles! c'eſt ainſi qu'il faut la faire courir. Rentrons; je vais vous dicter cette chanſon; vous aurez ſoin qu'elle ſoit répandue ce ſoir dans tout Paris.

SCENE VIII.

L'HOMME DE COUR, LE PHILOSOPHE.

L'HOMME DE COUR.

Quoi vous? un Philoſophe, Chez la cabale?

LE PHILOSOPHE.

Quand des affaires indiſpenſables m'appellent à la ville, avant que de retourner dans ma retraite, je ne manque guère de venir ici. J'y vois les chagrins & les maux que ſe font mutuellement les hommes; les jalouſies, les haines, les craintes, les eſpérances & toutes les vaines illuſions qui ſans ceſſe les agitent. J'y vois le vice, avec des talens ſuperficiels, l'emporter preſque toujours ſur le vrai mérite, parce que le vice eſt impudent, parce qu'il eſt inſenſible aux rebuffades, & qu'il ſait d'ailleurs employer adroitement la flatterie, l'impoſture, les manœuvres ſourdes & les petits ſouterrains; au lieu que l'homme de mérite ſe préſente avec modeſtie, demande avec nobleſſe, & ſe rebute aiſément, ne pouvant vaincre ſon honnête fierté qu'il a dans l'ame.

L'HOMME DE COUR, *d'un ton moqueur.*

Voilà, mon très-cher, les plaintes ordinaires de tous ceux qui n'ont pu réuſſir dans le monde.

LE PHILOSOPHE, *fièrement.*

Sachez que je ne me plains point, & que d'ailleurs je crois que juſqu'à préſent j'ai mieux réuſſi dans le monde, que beaucoup de gens qui ſont dans des poſtes très-élevés.

L'HOMME DE COUR.

Oh! parbleu, votre philoſophie me feroit plaiſir de me prouver cela.

LE PHILOSOPHE.

Ma philoſophie vous dira que je ſuis un ſimple Gentilhomme, avec une fortune médiocre; que j'entrai fort jeune dans un Régiment; que je m'y attachai à mes devoirs avec toute l'application poſſible; que je fus même aſſez heureux pour avoir une occaſion de me diſtinguer à la bataille de Guaſtalle; que je ne m'attendois pas que bientôt après on me feroit un paſſe-droit; qu'on m'en fit un; que je quittai le ſervice & me retirai dans une petite terre de trois à quatre mille livres de rente en quoi conſiſte tout mon bien; que ſachant borner mes beſoins, quelque médiocre que ſoit

mon revenu, il m'en reſte toujours aſſez pour être en état de ſoulager le malheureux payſan, à qui il arrive des pertes ou quelque maladie; que m'étant acquis l'eſtime & la confiance de mes voiſins, s'il ſurvient quelques conteſtations entr'eux, je les accommode; & qu'ainſi ma vie étant honnête, & même utile dans la petite place que la Providence m'a aſſignée, je crois mieux réuſſir dans le monde, que certains prétendus Seigneurs, qui ſans avoir jamais été connus à l'armée que par la faſtueuſe incommodité de leurs équipages, devenus Lieutenans-Généraux à trente ans, parce qu'ils ont été faits Colonels à ſeize, ne s'occupent que de tracaſſeries, d'intrigues, & qu'à paroître des importans dans la galerie & les antichambres; plus jaloux de reſpects que d'eſtime; n'aimant à vivre qu'avec des hommes vils; carreſſant le baladin, protégeant le chanſonnier; haïſſant l'homme de Lettres, & recevant froidement le vieux Militaire; enfin prouvant chaque jour, qu'avec de grandes richeſſes, un beau nom, & une belle Charge à la Cour, on peut être très-petit dans l'État.

L'HOMME DE COUR.

J'apperçois quelqu'un à qui j'ai à parler. Adieu, Monſieur.

LE PHILOSOPHE.

Adieu, Monſieur.

Il ſort.

L'HOMME DE COUR, *à part.*

S'il convenoit à un homme de ma ſorte de ſe compromettre avec un ſimple Gentilhomme, j'aurois répondu vivement à cet original.

SCENE IX.

L'HOMME DE COUR, LE CHEVALIER.

L'HOMME DE COUR.

Bon jour, Chevalier. On joue ce ſoir une Pièce nouvelle; tu y feras, ſans doute?

LE CHEVALIER.

Je ne manque guère une première repréſentation.

L'HOMME DE COUR.

Il faut abſolument la faire tomber.

LE CHEVALIER.

Eh! pourquoi? L'Auteur vous a-t-il donné quelque ſujet de vous plaindre de lui?

L'HOMME DE COUR.

Non ; mais un vieil Auteur qui avoit une penſion du Roi vient de mourir ; celui-ci qui a déja eu des ſuccès, s'il réuſſiſſoit encore dans ce moment-ci, auroit un grand avantage pour demander cette penſion ; que je veux faire obtenir au petit Abbé qui a élevé mon fils.

LE CHEVALIER.

Vous n'y penſez pas ! Votre petit Abbé n'eſt qu'un ſot, un faux ſavant.

L'HOMME DE COUR.

Je l'avoue.

LE CHEVALIER.

Les Lettres & les Diſſertations qu'il vient de faire imprimer, ont paru le comble de la platitude & du mauvais goût.

L'HOMME DE COUR.

Il eſt vrai ; mais je ne puis pas le renvoyer ſans une récompenſe ; & tu vois bien que pour écarter un concurrent dans l'Auteur de la pièce nouvelle, il faut prudemment faire en ſorte qu'elle ſoit ſifflée.

LE CHEVALIER.

Je vois que s'il vaquoit demain une autre penſion, l'intendant de vos plaiſirs nocturnes, qui a fait je ne ſais quel roman, pourroit ſe flatter que vous l'aideriez de même de votre crédit, & de toute votre prudence contre l'homme qui auroit le plus de mérite.

L'HOMME DE COUR.

Ma foi oui. Je vais parler à la Cabale. Adieu, à ce ſoir, je compte ſur toi & tes amis.

LE CHEVALIER *ſeul.*

Faire tomber la pièce d'un Auteur, parce qu'il pourroit prétendre à une penſion qu'on veut faire obtenir à un ſot, pour ſe diſpenſer de lui payer des gages; cela m'indigne!

SCENE X.

LE CHEVALIER, UN COMÉDIEN.

LE CHEVALIER.

JE ſuis bien aiſe de vous rencontrer; je viens d'apprendre à l'inſtant qu'il y a une furieuſe conſpiration contre la pièce nouvelle; pour moi, je ferai tout mon poſſible pour la ſoutenir.

LE COMÉDIEN.

Nous vous ſommes bien obligés; mais; M. le Chevalier, permettez-moi de vous rappeller qu'à la dernière que nous avons jouée, vous me dites la même choſe; cependant je remarquai que vous ne l'écoutiez pas, & que vous ne fites que rire & cauſer avec trois ou quatre de vos amis.

LE CHEVALIER.

Il eſt vrai; mais je n'applaudiſſois pas moins de tems en tems; vous ſavez que lorſqu'elle fut finie, j'allai dans le foyer & que je dis hautement que je la trouvois admirable.

LE COMÉDIEN.

En vérité, je ſuis toujours étonné que vous autres Meſſieurs ne ſembliez venir au ſpectacle que pour étaler vos perſonnes, vos grâces, vos habits, parler de vos chevaux, de vos équipages, faire des trocs....

LE CHEVALIER.

Eh qu'y a-t-il donc-là de ſi étonnant?

LE COMÉDIEN.

C'eſt qu'il ſeroit aiſé de vous prouver que plus on eſt jeune, brillant, aimable, plus on doit être attentif & ſilencieux aux ſpectacles.

LE CHEVALIER.

Ah; parbleu, mon cher, tâchez de me prouver cela.

LE COMÉDIEN.

Daignez m'écouter. N'eſt-il pas certain qu'en amour le prompt ſuccès dépend beaucoup de la façon dont on s'y prend pour attaquer un cœur?

LE CHEVALIER.

Aſſurément.

LE COMÉDIEN.

Pour bien attaquer un cœur, n'eſt-il pas à pro-

pos de tâcher d'en démêler & d'en connoître le caractère?

LE CHEVALIER.

Cela n'eſt pas douteux.

LE COMÉDIEN.

Or, Monſieur, je ſoutiens que c'eſt ſur-tout aux ſpectacles, dans le yeux, à l'attitude, au maintien, à l'attention plus ou moins marquée des femmes, lorſqu'on joue certaines Scènes, & à l'impreſſion que certains endroits font ſur celles-ci & ne font pas ſur celles-là, que l'on peut acquérir cette connoiſſance, & diſtinguer les différens caractères des unes & des autres.

LE CHEVALIER.

Eh bien?

LE COMÉDIEN.

Eh bien! Pour réuſſir auprès des femmes, s'il faut connoître leurs caractères différens; ſi l'on connoît leurs différens caractères aux ſpectacles, les jeunes gens qui entrent dans le monde, & dont l'ordinaire ambition eſt de parvenir à l'état brillant d'hommes à bonnes fortunes, doivent donc regarder les ſpectacles comme des endroits de recueillement & de méditation pour eux. C'eſt-là

qu'écoutant attentivement, & regardant à propos de loge en loge, ils pourront ſe préparer de loin des conquêtes par la connoiſſance qu'ils acquerront du cœur de telle & telle femmes, & par conſéquent de la façon de s'y prendre pour ſe la procurer. Par exemple, à l'Opèra, dès que l'on commence à jouer certains airs paſſionnés, l'ame de la jeune *Cephiſe* paroît ſaiſie, au-lieu que celle de *Julie* ne s'émeut & ne s'attendrit que peu à peu : il y a toute apparence que dans le tête-à-tête on pourra riſquer aſſez vîte avez *Cephiſe* ce qu'on ne doit tenter avec *Julie* que par gradation. *Doriſe*, plutôt couchée qu'aſſiſe dans ſa loge, fait des nœuds & ne marque quelque attention qu'aux ariettes : avec *Doriſe*, tout l'étalage du ſentiment ſeroit inutile ; ce n'eſt pas ſon cœur qu'il faut d'abord entreprendre de toucher ; c'eſt ſon eſprit qu'il faut tâcher d'éblouir par un jargon léger, le badinage & l'enjouement.

LE CHEVALIER.

Votre raiſonnement me frappe beaucoup, mais beaucoup.

LE COMÉDIEN.

Je voudrois bien qu'il pût frapper de même tous vos amis.

SCENE XI.

LE CHEVALIER, LE COMÉDIEN, LA CABALE, UNE JEUNE FILLE.

LA CABALE, *au Comédien.*

AH! vous voilà; je vous attendois avec impatience; je vous ai envoyé chercher, pour que vous m'aidiez à rendre service à cette aimable enfant. Elle voudroit débuter à la Comédie.

LE CHEVALIER, *vivement.*

Je lui promets de bien l'applaudir. Sa figure eſt charmante.

LE COMÉDIEN.

Certainement, mais....

LE CHEVALIER.

Mais, quoi? quoi?

LE COMÉDIEN.

Elle eſt encore bien jeune.

LE CHEVALIER.

Bien jeune? Bien jeune? Comme ſi au théâtre on tardoit à devenir nubile.

LE COMÉDIEN, *à jeune Fille.*

Mademoiſelle, venez-vous ſouvent à notre ſpectacle ?

LA JEUNE FILLE, *du ton le plus ingénu.*

Je n'y ai jamais été.

LE COMÉDIEN.

Tant pis.

LE CHEVALIER.

Tant mieux. Ses tons & ſes geſtes ne ſeront point copiés ; elle jouera d'elle-même. (*A la jeune Fille.*) Je parierois que c'eſt aux rôles d'amoureuſes que vous vous deſtinez ?

LA JEUNE FILLE.

Oh ! oui, Monſieur ; hier encore j'en jouai un.

LE CHEVALIER.

Dans quelle pièce ?

LA JEUNE FILLE.

Dans nos pièces ; nous les faiſons ſur le champ. Preſque tous les ſoirs nous nous raſſemblons cinq ou ſix amies du voiſinage, & dont la plus âgée n'a pas plus de douze ans ; on ſe dit ce qu'on a remarqué pendant la journée ; & l'on s'amuſe à contrefaire les différentes perſonnes qu'on a vues.

LE CHEVALIER, *au Comédien vivement.*

Ah ! mon ami, l'heureuſe vocation pour le théâtre !

LA CABALE, *à la jeune Fille.*

N'admettez-vous pas de petits garçons dans votre troupe ?

LA JEUNE FILLE.

D'abord nous n'en voulions point ; peu à peu il s'en gliſſa un ; & bien-tôt, comme nous vîmes qu'il ſe faiſoit valoir parce qu'il étoit ſeul...

LA CABALE.

Vous le chaſsâtes ?

LA JEUNE FILLE.

Non ; nous délibérâmes qu'il y auroit autant d'Acteurs que d'Actrices.

LE CHEVALIER.

Bien délibéré !

LA JEUNE FILLE.

Celui qui joue ordinairement avec moi eſt fort bon, fort bon ; mais....

LA CABALE.

Eh bien ?

LA JEUNE FILLE.

Il veut quelquefois nous faire jouer des choſes...

LA CABALE.

Quoi donc ?

LA JEUNE FILLE.

Il a une grande ſœur, en âge d'être mariée, & qui a une femme-de-chambre ; il vint nous dire hier, qu'il avoit vu le domeſtique d'un Monſieur qui avoit donné à cette femme-de-Chambre une lettre qu'elle avoit auſſi-tôt portée à ſa Maîtreſſe ; qu'enſuite le Monſieur étoit venu ; qu'il s'étoit jeté aux genoux de ſa ſœur, & qu'ils ne s'étoient ſéparés qu'après s'être marqué bien de l'amitié. Toute la ſociété dit qu'il falloit jouer cela ; l'un fit le valet ; une de mes petites couſines, qui eſt fort gaie, fit la femme-de-chambre ; j'étois la grande ſœur, & lui le Monſieur. Il s'étoit mis a mes genoux ; il me baiſoit les mains ; & en vérité je ne ſais où il prenoit tout ce qu'il me diſoit, & où je prenois moi-même tout ce que je lui répondois ; mais cela me paroiſſoit bien, lorſque tout-à-coup il voulut m'embraſſer ; je le repouſſai ; il prétendit qu'à travers le trou de la ſerrure, il avoit vu le Monſieur embraſſer ſa ſœur ; que cela étoit de la pièce, & que par conſéquent....

LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Il avoit raiſon.

LA JEUNE FILLE.

Il avoit raiſon ! Comment donc, il n'y aura qu'à venir dire comme cela qu'on a vu.... Oh non !

LA CABALE.

Elle s'exprime avec une grâce, un naturel, une naïveté qui enchantent ! Mon aimable enfant, vous n'avez du tout pas beſoin de moi pour réuſſir. (*Au Comédien.*) Je compte, Monſieur, que vous lui faciliterez les moyens de débuter.

LE COMÉDIEN.

Je lui rendrai tous les ſervices que je pourrai, pourvu que ce ne ſoit pas ouvertement; elle eſt trop jolie; je me brouillerois à jamais avec toutes celles de nos Demoiſelles qui ſe piquent encore de l'être.

SCENE XII.

LA CABALE, LE CHEVALIER, LA JEUNE FILLE, LE COMÉDIEN, FRONTIN, PASQUIN.

FRONTIN.

MADAME, ce Monſieur qui eſt venu ce matin, demande ſi vous voulez qu'on commence la répétition du Ballet dont il vous a parlé.

LA CABALE.

Oui; j'ai du tems; l'élection où je dois me trouver à l'Académie, ne commencera qu'à trois heures.

LE CHEVALIER.

J'eſpère que vous vous ſouviendrez de mon protégé.

LA CABALE.

Mais, Chevalier, ſongez donc que votre protégé n'a jamais rien fait.

LE CHEVALIER.

Parbleu, c'eſt ce qui doit lui donner un grand

avantage ſur ſes deux Concurrens, & ſur tant d'autres que vous y avez fait recevoir. D'ailleurs vous m'avez promis.

LA CABALE.

Eh bien, nous verrons.

Ils ſortent.

SCENE XIII ET DERNIERE.

FRONTIN, PASQUIN.

FRONTIN.

QUAND le ballet ſera fini, je trouverai le moment de faire ton affaire.

PASQUIN, *l'embraſſant.*

Mon cher Frontin, tu es le plus aimable garçon, le meilleur cœur, le plus véritable ami que je connoiſſe.

FRONTIN.

Finis donc; tu as le vin trop tendre.

PASQUIN.

Tu ne te contentes pas de me bien régaler; tu te donnes encore la peine de dreſſer un placet pour

moi, & tu veux bien le préſenter toi-même à ta Maîtreſſe. Fais-moi le plaiſir de me le lire.

FRONTIN.

Volontiers. Je crois n'avoir rien oublié.

Liſant.

MADAME,

Frontin a l'honneur de vous recommander très-particulièrement...

PASQUIN, *l'embraſſant.*

Très particulièrement.

FRONTIN.

Paſquin, ſon intime ami...

PASQUIN, *l'embraſſant encore.*

Son intime ami!

FRONTIN.

Et de vous ſupplier de lui faire obtenir quelque emploi. C'eſt un garçon qui n'eſt propre à rien....

PASQUIN.

Comment?...

FRONTIN.

Une bête, un animal...

PASQUIN.

Animal toi-même; eſt-ce ainſi que tu me recommandes?

FRONTIN.

Patience, patience.

Continuant de lire.

Un ivrogne, un fainéant; rien ne prouvera plus votre crédit, illuſtre Cabale, que d'avoir pu faire employer un pareil vaurien.

Cela n'eſt-il pas bien tourné? Tu vois comme je la pique d'honneur pour l'engager à s'intéreſſer à toi. Achevons.

Je vous aſſure, Madame, que tous ceux qui connoiſſent ledit Paſquin, vous en rendront un pareil témoignage.

PASQUIN.

Si tu oſes préſenter ce placet...

FRONTIN.

Il eſt bien, mon ami; il eſt bien; dans le vrai, dans le ſimple, dans le naturel. Je ne donne point, moi, dans le galimathias, dans l'emphaſe; j'expoſe tout uniment les choſes.

Tirant un cornet, une plume, & la lui préſentant.

Allons, ſigne-le.

PASQUIN.

Que je le ſigne?

FRONTIN.

Sans doute. Tout placet ne doit-il pas être ſigné de celui qui ſollicite.

PASQUIN.

M. Frontin, vous êtes un coquin.

FRONTIN.

Quoi ! tu me dis des injures quand je cherche à te rendre ſervice ? Vas, tu es un ingrat ; tu ne mérites pas que je t'accorde ma protection ; j'avois en vue pour toi une des meilleures conditions...

PASQUIN.

Mais...

FRONTIN.

J'eſpérois te faire placer Cuiſinier chez un des hommes de Paris qui fait la plus grande chère.

PASQUIN.

Autre impertinence ! moi cuiſinier, qui n'ai fait de ma vie aucuns ragoûts !

FRONTIN.

Eh qu'importe ? Crois-tu donc qu'aujourd'hui, pour poſſéder un emploi, il ſoit néceſſaire de ſavoir l'exercer ? Tu auras ſous toi de bons aides de cuiſine, de bons marmitons : ſi les ragoûts ſont

bien faits, tout l'honneur t'en appartiendra, comme au Chef ; s'ils ſont mauvais, ce ſera la faute de tes Commis qui auront mal exécuté tes ordres. Allons, décide-toi.

PASQUIN.

Songe donc que dans ce placet tu me traites...

FRONTIN.

Je t'y traite ? Je t'y traite ? Oh ! ſi tu es un glorieux.... Ecoute, mon ami ; il eſt rare que les glorieux faſſent fortune.

PASQUIN.

Faudra-t-il que je ſois préſent quand tu le préſenteras ?

FRONTIN.

Sans doute. Ta phyſionomie aidera beaucoup à confirmer tout ce que j'y dis de favorable pour toi... Mais, j'entends les violons ; pendant le ballet, tu as le tems de te déterminer.

LE TRIOMPHE DE LA CABALE, BALLET.

ENTRÉE de la Cabale, précédée, & ſuivie de Journaliſtes, diverſement habillés; ils ſe rangent en haie le long d'une avenue qui conduit au Mont Parnaſſe. Marche d'Académicien qui s'arrêtent de diſtance en diſtance, s'inclinent profondément les uns devant les autres, & ſe donnent réciproquement les témoignages de la plus grande admiration. La Cabale, d'un coup de baguette, les métamorphoſe en....

Fin du Tome premier.

De l'Imprimerie de CL. SIMON, 1778.

TABLE
DES MATIÈRES

Contenues dans ce Volume.

AVERTISSEMENT. page i
ELOGE HISTORIQUE *de M. de Saint-Foix.* iij
L'ORACLE, *Comédie.* 1
DEUCALION ET PIRRA, *Comédie,* 49
DEUCALION ET PIRRA, *Ballet.* 77
PRÉFACE. 79
LE SILPHE, *Comédie.* 95
PRÉFACE. 97
L'ISLE SAUVAGE, *Comédie.* 145
PRÉFACE. 147
JULIE, OU L'HEUREUSE EPREUVE, *Comédie.* 201
PRÉFACE. 203
EGERIE, *Comédie.* 237
LETTRE *de M. de Fontenelle.* 239
PRÉFACE. 241
LE DOUBLE DÉGUISEMENT. 285
PRÉFACE. 287
ZÉLOÏDE, *Tragédie en un acte, en prose.* 337
PRÉFACE. 339

ARLEQUIN AU SERRAIL, *Comédie.* 369
PRÉFACE. 371
LE RIVAL SUPPOSÉ, *Comédie.* 409
PRÉFACE. 411
LA COLONIE, *Comédie.* 451
EXTRAIT *du Mercure de France.* 453
PRÉFACE. 454
LETTRE *de M. de Saint-Foix.* 456
PROLOGUE. 459
LA CABALE, *Comédie.* 533
PRÉFACE. 535

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'ai lu par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, les *Eſſais Hiſtoriques ſur Paris*, & autres Ouvrages de M. de Saint-Foix; & je n'ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher la réimpreſſion. A Paris, ce 20 Octobre 1775.

ſigné, CRÉBILLON.

PPIVILÉGE DU ROI.

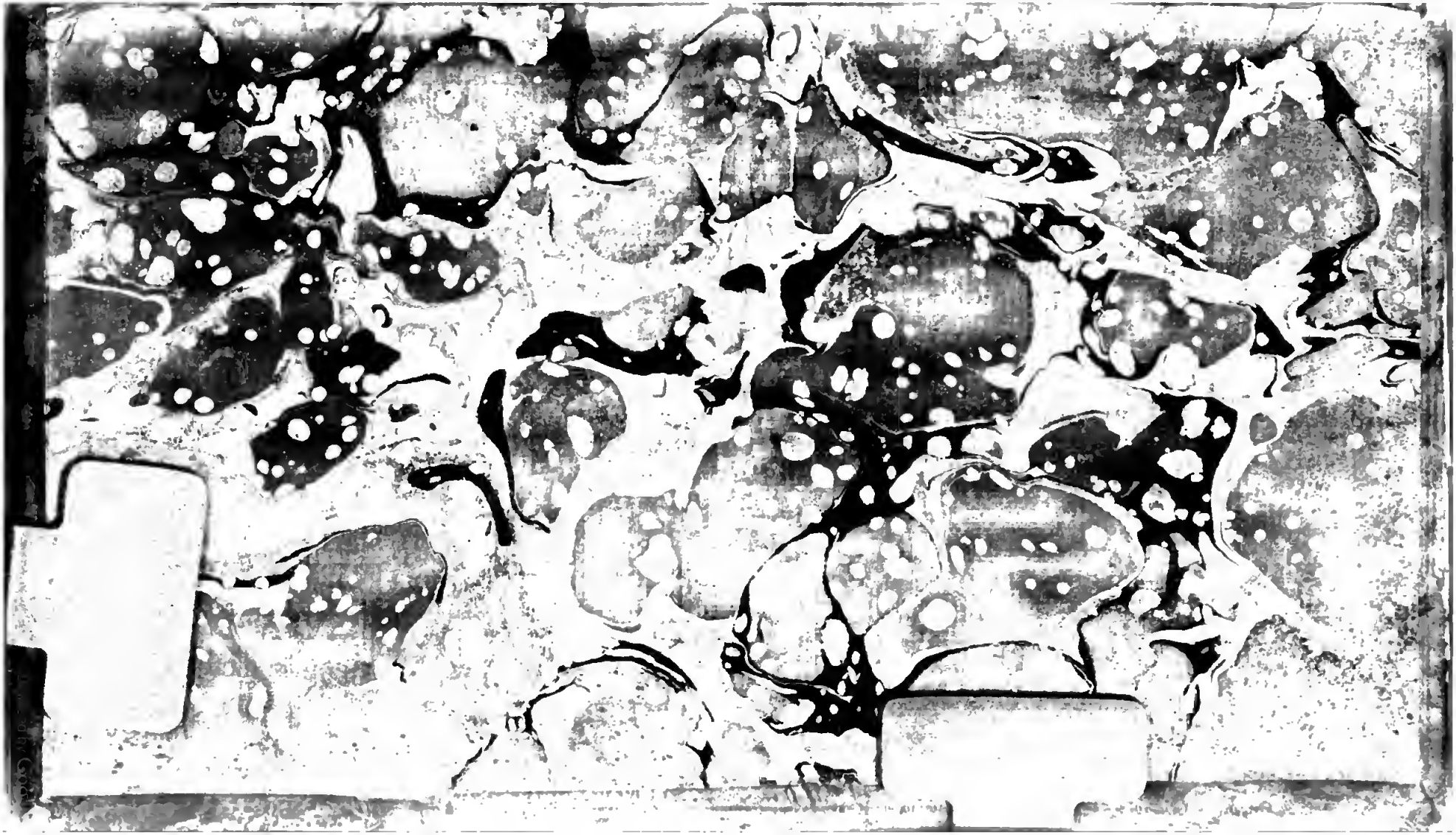
LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE. A nos amés & féaux Conſeillers les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amée la Dame Veuve DUCHESNE, Libraire, Nous a fait expoſer, qu'elle déſireroit faire imprimer & donner au Public, pluſieurs Ouvrages, ayant pour titres : *Dictionnaire Généalogique ; Grammaire Françoiſe & Allemande de Goſtched ; Hiſtoire de la République de Veniſe ; Eſſais Hiſtoriques ſur Paris; Bibliothèque Amuſante & Inſtructive*, S'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſante, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer leſdits Ouvrages autant de fois que bon lui ſemblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par-tout notre Royaume, pendant le tems de ſix années conſécutives, à compter du jour de la date des Pré-

ſentes. Faiſons déſenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient; d'en introduire d'impreſſion étrangère dans aucun lieu de notre obéiſſance: comme auſſi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débitet, ni contrefaire leſdits Ouvrages, ni d'en faire aucuns exttaits, ſous quelque prérexte que ce puiſſe êtte, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit de ladite Expoſante, ou de ceux qui auront droit d'elle, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers à ladite Expoſante, ou à celui qui aura droit d'elle, & de tous dépens dommages & intérêts; à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères, conformement aux Règlemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance du préſent Privilége; qu'avant de les expoſer en vente, le manuſcrit qui aura ſervi de Copie à l'impreſſion deſdits Ouvrages, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur HUE DE MIROMENIL; qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit Sieur HUE DE MIROMENIL; le tout à peine de nullité des Préſentes. DU CONTENU deſquelles vous MANDONS & enjoignons de faire jouir ladite Expoſante & ſes ayant-cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la Copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout

au long, au commencement ou à la fin desdits Ouvrages ; soit tenue pour duement signifiée ; & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Letttres à ce contraire : CAR tel est notre plaisir. Donné à Paris le quinzième jour du mois de Novembre, l'an de grace mil sept cent soixante-quinze, & de notre Règne le deuxième. Par le Roi en son Conseil.

signé, LE BEGUE.

Registré sur le Registre X X de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 389, fol. 50, conformément au Réglement de 1723. A Paris, ce 22 Novembre 1775.

Signé HUMBLOT, *Adjoint.*

A 83526